

25
E.

ΔΝΤ

XIX

675

L'ESPAGNE
MODERNE

POISSY, — TYPOGRAPHIE ARBIEU.

18 cm.

R-40.602



L'ESPAGNE

MODERNE

PAR

CHARLES DE MAZADE

Madrid et la société espagnole.— Le général Narvaez et la révolution.

Le catholicisme et la philosophie : Don Jaime Balmès, Donoso Cortès.

La poésie nouvelle : le duc de Rivas, Espronceda.

La comédie : Breton de los Herreros, Ventura de la Vega, Rodriguez Rubi.

Un humoriste au XIX^e siècle : Larra.

Les écrivains de mœurs : Mesonero Romanos et Serafin Calderon.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 bis.

1855

L'auteur et les éditeurs se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

PRÉFACE

Ces études sont le fruit d'une collaboration trop constante et trop précieuse pour moi à la *Revue des Deux-Mondes* pour que je ne sois pas heureux de transporter ici ce témoignage de leur origine, comme on aime à dire la maison d'où l'on sort et d'où l'on est. Elles ont vu le jour dans le cours de ces dernières années durant lesquelles l'Europe a plusieurs fois changé de face, et l'Espagne elle-même a offert successivement dans son histoire le singulier et double contraste de son calme victorieux au milieu des effervescences de 1848, de ses perturbations nouvelles dans l'universel apaisement d'une époque plus récente. Entre les premières et les dernières de ces études, dans l'ordre de leur composition, il y a donc eu déjà plusieurs révolutions, cette suprême et terrible pierre de touche des

opinions et des jugements. A quelque date que se rattachent ces pages, qu'elles aient précédé ou suivi les dernières révolutions, j'ai la confiance que, d'une part, on ne les trouvera pas absolument dénuées d'à-propos au point de vue de l'état actuel de la Péninsule, et que, d'un autre côté, on n'y découvrira point la trace de ces contradictions ou de ces oscillations d'idées que les événements violents produisent parfois.

Partout l'impression est identique au fond comme le sujet était le même. Ce n'est pas que ce livre ait la prétention d'être une histoire complète de l'Espagne contemporaine; je sais trop ce qui lui manquerait sous ce rapport, ce qu'il omet et ce qu'il laisse à dire. Il m'a semblé seulement qu'il pourrait n'être point sans intérêt de chercher à ressaisir certaines situations principales, certaines tendances dominantes, le travail des idées et des mœurs, et de grouper ces faits, ces situations, ce travail moral et intellectuel autour de quelques noms qui en sont comme l'expression naturelle, en rattachant le laborieux développement de la Péninsule au mouvement de la vie universelle. C'est là la pensée commune, l'intime lien de ces études sur un peuple trop souvent oublié, ce me semble, dans l'inventaire des œuvres de ce siècle.

Peut-être ces simples essais sur quelques épisodes de la vie politique et intellectuelle de la nation espagnole ne sont-ils pas dépourvus aujourd'hui d'un caractère particulier et triste d'opportunité. Au moment où l'Espagne entrait dans une carrière nouvelle, en 1834, elle sembla retrouver tout à coup une sève singulière. Il y eut au delà des Pyrénées une véritable efflorescence d'idées et de talents. Une génération de publicistes, de poètes, d'inventeurs, d'écrivains de tout genre se forma et grandit à mesure que la guerre civile et les crises politiques faisaient passer cette société remuée par les dramatiques épreuves d'une transformation qui avait à la fois à s'attester et à se régler. Cette génération a rempli la scène. Depuis, malheureusement il est arrivé ce qui arrive presque toujours. Bien des voix éloquents se taisent. Un homme, qui alliait la grâce du cœur à la supériorité de l'esprit et qui avait acquis une renommée européenne, Donoso Cortès est venu mourir prématurément parmi nous pour l'affliction de ceux qui l'ont connu, — car, en dehors de ses idées et de ses talents, le connaître c'était l'aimer, et nul ne l'a connu et aimé plus que moi : qu'on me permette cet unique et simple souvenir personnel. Un autre écrivain d'une rare portée, Balmès,

est allé s'éteindre au sein de ses montagnes natales de la Catalogne dans toute la virilité de l'âge et de l'intelligence. Larra s'est tué à vingt-huit ans ; Espronceda est mort victime des entraînements d'une organisation fouguese.

Ces vingt années qui viennent de s'écouler forment comme une période qui tend déjà vers sa fin : non pas qu'il n'y ait encore au delà des Pyrénées beaucoup d'hommes remarquables de la même génération intellectuelle ; il y a seulement de moins la sève des premiers jours. La dispersion est venue, ceux qui ont disparu n'ont point de successeurs. L'Espagne, pour tout dire, est visiblement tombée dans cet état d'incertitude et de transition où sont beaucoup d'autres pays, et cette diminution, ou si l'on veut, ce ralentissement de la vie intellectuelle vient coïncider avec une explosion nouvelle des passions politiques. Après s'être tenue au repos, quand tout s'agitait, ainsi que je le disais, l'Espagne s'agite quand tout est au repos. Elle est à son tour rejetée en face de ce problème des révolutions devant lequel tous les peuples ont pâli. Or, quel est le sens, quel est le caractère, quel est le but de ces événements nouveaux ? Voilà une question complexe qui peut recevoir des solutions très-différentes, selon

qu'on s'arrête aux apparences ou qu'on observe de plus près les éléments réels et permanents de la société espagnole.

La révolution a repris possession de l'Espagne, cela n'est point douteux. Mais qu'est-elle venue faire? Quelle est sa raison d'être? Est-elle venue inaugurer une nouvelle ère sociale, modifier les rapports des classes? Il n'y a point de pays où il y ait entre les classes plus de solidarité et moins de ces barrières morales, de ces inégalités, propres à mettre aux prises, à un jour donné, des intérêts ou des passions héréditaires. La révolution est-elle venue changer les conditions religieuses de la Péninsule ou proposer au peuple espagnol un autre principe de gouvernement, un idéal politique plus large, la république en un mot, comme le dernier terme de ses métamorphoses? Si elle eût osé avouer une telle pensée, elle n'existerait déjà plus ou l'Espagne serait encore une fois plongée dans la plus effroyable guerre civile. Est-elle venue plus simplement enfin réformer des abus de gouvernement, corriger des vices administratifs, donner une impulsion plus régulière aux intérêts? On peut trouver alors que les moyens dépassent singulièrement le but, et que, dans tous les cas, c'est prendre un étrange chemin,

pour régulariser la marche d'une nation, que de commencer par la bouleverser.

La révolution dans son essence a un très-grand malheur au delà des Pyrénées : elle est une atteinte à toutes les traditions dans le pays qui a le plus le culte des traditions ; elle inquiète toujours la religion et la monarchie chez un peuple du sein duquel les plus violentes perturbations n'ont pu déraciner jusqu'ici le sentiment religieux et le sentiment monarchique ; elle est un désordre gigantesque là où la seule, la vraie et grande nouveauté serait celle qui consisterait à maintenir intacte l'autorité de la loi, fût-ce de la loi qu'on n'a point faite, à faire vivre un ordre régulier et protecteur, à mettre fin à l'instabilité des choses. Il s'ensuit que la révolution, telle qu'on l'entend communément, va au rebours de tous les instincts et de tous les besoins de la Péninsule. De là sa faiblesse, son impuissance, ses contradictions, son impopularité même, bien que cela semble étrange en présence des événements qui viennent de s'accomplir. Oui, la révolution est impopulaire au delà des Pyrénées : je caractérise ainsi un ensemble de faits et d'idées très-factice, très-artificiel, qui n'est l'expression d'aucun travail national profond et distinct, qui passe comme un orage

sur un peuple, et qui devient périodiquement l'objet des plus éclatants désaveux de ce peuple même. C'est ce qui explique la destinée de la révolution dans les phases successives de l'histoire moderne de l'Espagne.

Qu'arriva-t-il, au commencement de ce siècle, de cette entreprise des législateurs de Cadix qui imaginèrent de rassembler dans une constitution espagnole toute l'idéologie révolutionnaire française de 1791 ? Le roi Ferdinand rentrant en Espagne en 1814 eut à peine besoin de souffler sur ce merveilleux édifice pour qu'il n'en restât plus rien. Il n'eut pas un combat à livrer, pas une résistance sérieuse à dompter. Il put même abuser sans péril de son autorité au point de persécuter des hommes qui n'avaient eu cependant d'autre tort que de nourrir beaucoup d'illusions, et dont le nom restait après tout inséparable de cette héroïque défense nationale de six années. Qu'arriva-t-il une seconde fois en 1820, lorsque la révolution se releva moins par sa propre force que par les fautes du pouvoir, moins par une insurrection du pays que par une sédition militaire ? La révolution commença par se dévorer elle-même ; elle trouva les masses d'abord tièdes et indifférentes, bientôt infidèles et hostiles, et l'intervention française n'eut d'autre effet que de précipiter un dénouement

devenu inévitable, et qui se fût accompli dans des conditions bien plus terribles et bien plus tragiques peut-être, s'il eût été uniquement le fruit de la réaction intérieure.

Si la question se fût posée dans les mêmes termes en 1834, elle n'aurait point eu probablement une autre issue. Contre la révolution seule, don Carlos eût triomphé selon toute apparence; il a failli réussir malgré tout. Que ce succès eût été sans durée, rien n'est plus vraisemblable. Mais la Péninsule restait toujours fatalement placée entre deux extrêmes, entre l'immobilité absolutiste et l'anarchie révolutionnaire. Ce fut la fortune de l'Espagne, à cette époque, de trouver dans les entrailles de son histoire un moyen de vaincre cette fatalité par le rétablissement du vieux droit d'hérédité royale. La royauté d'Isabelle II avait le caractère d'un pouvoir qui réunissait, quoi qu'on en ait dit et quoi qu'on en dise encore, tous les titres de légitimité monarchique, — la légalité stricte, la tradition, la popularité même de l'ancien droit, — et qui tirait en même temps des circonstances une signification entièrement nouvelle. Elle pliait la tradition, sans la rompre, à toutes les nécessités modernes; elle rassurait à la fois tous les instincts conservateurs et tous les instincts de

progrès ; elle maintenait l'autorité du droit monarchique en rendant possibles toutes les réformes et toutes les innovations légitimes dont elle devenait elle-même l'instrument et la garantie. Mais justement à cause de ce double caractère, qui était sa raison d'être politique et sa force, justement parce qu'elle était une grande transaction entre toutes les traditions et tous les intérêts, elle devait avoir à combattre l'absolutisme et la révolution. L'absolutisme a été vaincu une première fois le jour où le drapeau de don Carlos s'est replié des montagnes du pays basque. La révolution a déjà essuyé plus d'une défaite ; sera-t-elle victorieuse aujourd'hui ?

Et qu'arriverait-il en définitive, si la révolution triomphait à Madrid, si elle refusait la vie à cette monarchie nouvelle, autour de laquelle elle s'agite sans oser y toucher encore ? Le résultat ne serait point douteux. L'Espagne se trouverait rejetée dans cette cruelle alternative dont elle se croyait affranchie, elle se trouverait de nouveau placée entre ces deux choses qui s'engendrent l'une l'autre éternellement, la révolution et l'absolutisme ; elle aurait perdu le bénéfice d'une situation merveilleuse que toutes les passions auraient conspiré à compromettre. Quand donc les partis re-

viennent au combat, c'est de cela qu'ils s'agit entre eux ; c'est au point de vue de cette situation que se jugent leurs symboles, leur politique, leurs actes, leurs tendances. Le parti modéré constitutionnel est certainement celui qui a fait le plus énergique effort pour créer la politique de la monarchie nouvelle. La politique du parti conservateur espagnol, — elle est tout entière dans ce double caractère que je signalais et qui se compose d'un mélange de tradition et d'innovation.

Malheureusement les opinions ne s'appliquent pas toutes seules ; elles ont besoin des hommes, et les hommes ont leurs faiblesses qui se traduisent en antagonismes et en déchirements. Le parti modéré espagnol n'a qu'un bonheur dans ses disgrâces : quand il est à bout de morcellements et de divisions, le parti progressiste arrive après lui, et vient donner amplement raison à sa politique. Ce n'est pas que le parti progressiste lui-même, sauf quelques individualités excentriques, méconnaisse au fond les conditions essentielles de la situation de la Péninsule ; mais il est dominé par ses doctrines et ses entraînements. Jeté au pouvoir par le hasard d'une révolution, il se croit tenu de donner des gages à la révolution : un jour il lui livre

un peu de monarchie, un autre jour un peu de religion, le lendemain tout l'ordre administratif, une autre fois l'ordre financier : de telle sorte qu'en paraissant reculer devant les conséquences les plus extrêmes du principe révolutionnaire, le parti progressiste arrive presque au même résultat par une agitation permanente et stérile. Insensiblement tout y passe, et dans cette succession de faiblesses, d'incohérences, le pays s'épuise voyant ses institutions disparaître, ses forces se dissoudre, ses ressources se fondre, son avenir tout entier s'obscurcir au milieu des nuages amoncelés par une révolution qui se prolonge sans trop savoir où elle va. C'est là présentement l'état de la Péninsule.

L'histoire actuelle de l'Espagne, comme l'histoire contemporaine de la plupart des pays de l'Europe, serait bien stérile si on n'y voyait un nouveau témoignage en faveur des idées et des régimes modérés. Mais ces régimes n'ont point duré, ils sont tombés au premier souffle, dit-on. — Rien n'est plus vrai, ils étaient servis par des hommes et les hommes leur ont manqué. Les peuples eux-mêmes leur ont fait défaut ; ils ont cru sans doute que ce n'était point leur affaire, et qu'il n'y avait pas beaucoup à se fier à des régimes qui ne

vivaient pas tout seuls, par leur propre vertu. Il y aurait seulement une simple question à se faire : dans notre siècle où tout a été essayé, où les gouvernements de la nature la plus diverse se sont fondés, quel est donc celui qui a duré ? Et si on prenait ce succès matériel pour mesure, le régime modéré n'aurait-il pas encore l'avantage ? il a duré en France pendant trente-quatre ans sous une double forme ; il vient de durer pendant dix ans en Espagne, — chose assurément nouvelle ! Et il n'a pas seulement duré : tant qu'il est resté dans son intégrité, tant qu'il ne s'est pas perdu dans les passions et les divisions des hommes, il a été un grand système de gouvernement qui a assuré la paix publique, a rendu à l'Espagne son rang en Europe, a réorganisé le pays, et a conduit la Péninsule à travers une crise universelle formidable sans la laisser sombrer dans le naufrage commun. Ces dix années de sécurité et de repos sont à coup sûr un témoignage de l'efficacité de ce régime. Par une coïncidence étrange, dans cette lutte des partis qui se poursuit depuis vingt ans au delà des Pyrénées, il se trouve même que la véritable force intellectuelle est encore du côté des opinions modérées. En réalité, parmi tous ces écrivains nouveaux qui se sont élevés de notre temps et qui for-

ment la littérature moderne de l'Espagne, la plupart se rattachent aux idées conservatrices ; ils s'en inspirent, ils les expriment ou vivent dans leur atmosphère. Les poètes eux-mêmes le plus en dehors des partis ont été liés à cette cause : — tant il est vrai que là jusqu'ici est la véritable force de l'Espagne contemporaine !

Voilà donc ce qu'il faudrait montrer, non par de simples paroles, mais par l'autorité éclatante des faits : c'est que dans cette masse toujours vivante d'idées et d'instincts modérés se trouve la puissance morale des gouvernements, la garantie des peuples, l'inspiration saine des intelligences. Il y a aujourd'hui en Europe, dans tous les pays, une lutte singulière engagée ; il s'est formé des écoles qui se croient très-supérieures et très-logiques, parce qu'elles nient tour à tour et dans le sens le plus opposé, soit les plus simples lois de l'ordre universel, soit les plus simples prérogatives de la liberté humaine. Placées à des points de vue très-divers, elles s'entendent merveilleusement pour ne point vouloir de milieu. L'absolutisme ou la révolution ! Il faut que l'humanité marche au pas ou qu'elle s'affranchisse de toute loi ; il faut qu'elle s'immobilise ou qu'elle roule dans les convulsions. Rien n'est plus simple en effet, c'est la logique à outrance. Il ne man-

que en tout cela que la vie régulière et normale, c'est-à-dire le développement des sociétés par l'équilibre moral des forces humaines, c'est-à-dire, en un mot, ce qui constitue la civilisation elle-même.

Mars 1855.

I

MADRID ET LA SOCIÉTÉ ESPAGNOLE.

I

J'étais entré à Madrid par une nuit froide, demi-obscur, troublée d'un de ces vents aigus comme l'épée, si fréquents dans ces régions. Toutes les variations de la température avaient passé sur nous depuis le moment où nous avons franchi ce ruisseau célèbre de la Bidassoa, qu'un souffle d'été peut tarir, durant ce voyage rapide à travers les gorges du Guipuzcoa, les plaines élevées et nues de la Castille. Le gigantesque passage de Somo-Sierra pour dernière épreuve, nous avait réservé sa bise la plus cuisante, et l'impression de ces vapeurs glacées qu'on y respire nous restait encore, lorsque nous frappions, quelques heures plus tard, à la *porte de Bilbao*; la ville nous semblait enveloppée dans le givre. Le lendemain, par un de ces retours qu'aucun indice n'annonce et que néanmoins on attend toujours dans ce pays de soudains changements, le soleil avait retrouvé tout son éclat et rayon-

nait de nouveau, — globe de feu dans un azur limpide et profond.

Ce ciel et ce soleil sont bien les signes immuables par lesquels le midi se révèle. En France même, — j'allais dire en Europe, — souvent il semble qu'un voile flotte au-dessus de nos têtes ; il n'est pas rare de voir, dans les jours les plus chauds, comme une gaze tendue entre le ciel et la terre ; l'air se charge de vapeurs, la lumière devient mate, l'horizon est borné. Il n'en est pas de même en Espagne : l'atmosphère, dans les belles journées, ne cesse d'être libre, lumineuse, transparente. Il y a dans l'air une indicible clarté qui permet au regard de plonger jusqu'au fond des cieux et vous laisse en face de l'immensité. Le soleil verse sans mesure ses rayons généreux qui échauffent le sang de l'homme, allument ses passions, pénètrent jusqu'au sein de la terre pour lui donner la fécondité, et impriment une couleur particulière aux monuments eux-mêmes, à la pierre jaunie par leur action séculaire. Était-ce une illusion ? Ce soleil ardent et pur, il me semblait l'avoir aperçu dès mes premiers pas en Espagne et dans un singulier instant. Le matin, à l'aube, nous gravissions à pied la rampe abrupte de Salinas, à quelques lieues de Vittoria ; rien ne décelait la vie, tant ces lieux étaient pleins d'un calme suprême. Seulement le *zagal* qui excitait ses huit ou dix mules, le bouvier qui aiguillonnait les bœufs ajoutés à cet attelage, troublaient le silence de leurs cris bizarres qui retentissaient d'écho en écho. Au flanc de la montagne, le village de Salinas, tout crénelé encore, tout meurtri des coups de la dernière guerre civile, reposait tranquillement comme un pauvre chevalier endormi dans son armure mutilée sur le champ de bataille. Autour de nous, c'était une nature rude, austère, tourmentée, une terre par moments cultivée, par moments semée de massifs nouveaux. Il ne faisait encore qu'un demi-jour, et quelques étoiles at-

tardées scintillaient dans le ciel éclairci par le froid ; mais, à mesure que nous avançons dans les détours du coteau, l'aube s'épanouissait tout à fait, et, lorsque nous eûmes gagné le haut de cette pente sinueuse et redoutable, le soleil éclaira soudain toutes les cimes environnantes ; il chassa bientôt quelques nuages floconneux qui formaient comme une pâle couronne autour des pics décharnés. Plus il s'élevait, plus ses rayons descendaient dans l'intervalle des montagnes, dissipant les vapeurs que la nuit entasse dans les gorges et dans les vallées.

Le mouvement renaissait en un mot, bien qu'aucun être humain ne vint encore animer cette scène, si ce n'est nous, voyageurs, jetés là par hasard pour la contempler. Le contraste d'une telle sérénité de lumière et de l'austérité de cette nature avait une grandeur mystérieuse. Invinciblement retenu par ce spectacle, je sentais bien ce que l'homme gagne à *errer*, comme dit Homère d'Ulysse, à aller agrandir le cercle de ses impressions, à connaître des mœurs diverses. Ce lever du jour me mettait sur la voie de tous les autres genres d'intérêts qu'offre l'Espagne. C'était à tout cela que je songeais en quittant les hauteurs de Salinas, en reprenant la route au bout de laquelle je devais trouver Madrid. Or, Madrid, n'était-ce point l'Espagne tout entière à observer dans la transformation de ses habitudes sociales, dans le renouvellement de ses mœurs politiques, dans le mouvement irrésistible de ses passions et de ses intérêts contemporains ? Joignez encore la partie pittoresque de la ville, le développement des arts qui s'y fait remarquer, et Madrid, à tous ces points de vue, n'offrira-t-elle pas un attrait singulier ? C'est là le but où on aspire, lorsque déjà on laisse derrière soi ces pays du Guipuzcoa et de l'Alava, qui sont comme une petite Suisse en Espagne, lorsqu'on a passé l'Èbre à Miranda, et traversé cette silencieuse ville de Burgos, décorée des im-

mortels souvenirs du Cid, riche en monuments, en reliques du passé, mais où rien de moderne ne vit et ne s'agite. On a hâte de voir sur son principal théâtre l'Espagne nouvelle. Ce qui préoccupe surtout, au risque de beaucoup de déceptions, c'est le besoin de découvrir la réalité des choses sous ces couleurs fabuleuses, sous ce vernis romanesque dont nous nous plaisons trop souvent à revêtir tout ce qui nous vient de la Péninsule.

Madrid, au premier aspect, ne produit pas une impression heureuse. Il n'y a dans ses abords rien de grandiose et qui annonce une ville importante, ou, mieux encore, le siège d'un empire. Il semble plutôt qu'on pénètre dans une contrée désolée; la campagne est nue, dépeuplée, austère; c'est à peine si de loin en loin on rencontre quelques villages misérables qui paraissent tout près de tomber en poussière, tant les maisons pauvrement construites sont calcinées par le soleil. Si quelque chose peut étonner avec cela, c'est l'air de stoïque résignation, de sérieuse fierté, qui n'abandonne pas le Castillan dans sa misère. Plus on avance vers Madrid, plus le pays est rude et dépouillé; la solitude est aux portes de la ville. De la cour même du palais, le regard peut librement embrasser dans leurs ondulations ces plaines immenses et arides qui vont se perdre à l'horizon, semblables à ces savanes américaines que Cooper désigne sous le nom de *prairies roulantes*; la vue n'est bornée au loin que par la chaîne du Guadarrama dont les cimes couronnées de neige s'élèvent toutes blanches dans les nues et refroidissent au passage les vents qui arrivent sur Madrid. Pas un arbre ne vient réjouir l'œil dans cet intervalle; point de ces oasis de verdure qui décèlent la richesse du sol et animent le tableau des campagnes. C'est ce qui fait que la première impression qu'on ressent est une impression de vague tristesse.

Est-il vrai, cependant, d'après cette position désavanta-

geuse, que Madrid ne soit point dans les fortes conditions d'une capitale destinée à être la tête d'un pays, comme on le dit assez souvent? C'est une pensée qui peut venir un instant, mais qui ne tient pas devant cette simple question : Quelle autre ville eût put choisir l'Espagne pour sa métropole? Madrid n'est pas environnée d'un jardin, d'une *huerta* comme Valence; elle n'a point toutes les facilités pour la création d'un commerce puissant et étendu, comme Cadix; elle ne se distingue pas par l'activité de ses manufactures, comme l'industrielle Barcelone; elle n'a pas les traditions historiques de Burgos et de Cordoue; elle n'a pas l'éclat monumental de Séville ou de Grenade : combien de fortunes lui manquent! et néanmoins, — j'en juge au point de vue de l'avenir encore plus qu'au point de vue du passé, — Madrid est la véritable capitale de l'Espagne. Située presque à une égale distance des Pyrénées et de Gibraltar, de Valence et du Portugal, elle est le vrai centre du pays. Si elle n'a point les mérites, la couleur marquée et originale de ces villes dont je parlais, elle n'a pas aussi leur caractère exclusif. Madrid n'a point d'intérêts particuliers qui la mettent en hostilité avec les provinces; sa prospérité tient, au contraire, à leur prospérité, sa prépondérance s'accroîtra par leur développement simultané, sa position intermédiaire l'appelle à être l'arbitre entre tant d'éléments qui se combattent dans le pays.

Il y a du reste dans le caractère même de ses habitants des qualités qui la rendent très-propre à ce rôle de conciliation. Le Madrilegne n'a pas la gravité taciturne du vieux Castillan; il n'a ni l'exubérance prétentieuse de l'Andaloux, ni l'inquiète turbulence du Catalan, ni la rusticité du Galicien et de l'Asturien, ni la fierté têtue du Navarrais; il a l'esprit libre, facile, ouvert, peu profond peut-être, mais aussi dégagé de tout préjugé local, il s'assimile aisément tous les goûts et toutes

les habitudes. Le Madrilègne a cette supériorité, cette distinction particulières aux populations des capitales. Si le lien politique qui unit les diverses parties de la Péninsule paraît souvent si relâché, si l'autorité centrale semble illusoire et est considérée avec dérision, ne croyez pas que ce soit parce que le hasard jeta autrefois dans une solitude de la Nouvelle-Castille une métropole sans prestige ; le motif en est autrement puissant : c'est que l'indépendance provinciale est un fait trop ancien, trop enraciné en Espagne, pour qu'il puisse être supprimé en un instant ; c'est qu'il n'est pas facile de maîtriser et de ramener sous la même loi tant de passions rebelles, qui ont dû leur naissance à tout un ensemble de phénomènes historiques, et que de mauvais gouvernements ont laissées ensuite sans direction. Ainsi, la faiblesse de Madrid, réelle encore sous ce rapport, ne résulte pas de causes qui lui soient propres, elle provient d'un état général qui est en train de disparaître pour faire place à la vie moderne. Laissez s'accomplir cette rénovation politique, et la ville espagnole n'aura rien à envier à plus d'une capitale européenne.

Elle n'aura rien à envier, même en beauté matérielle. Déjà au xviii^e siècle, elle s'était beaucoup agrandie sous l'influence de souverains éclairés, de Charles III notamment, dont la mémoire est encore en singulière vénération.

Madrid doit à cette époque le peu de monuments qu'elle possède, le palais d'abord qui a vraiment un royal aspect, l'élégant arc de triomphe de la porte d'Alcala, la Douane, l'hôtel des Postes, le jardin botanique, le beau musée du Prado, œuvre de l'architecte Villanueva, le Prado lui-même, qui était autrefois un terrain inculte, inégal, bien qu'il fût le théâtre de tant d'intrigues charmantes. Il faudrait parler encore des travaux d'assainissement, de ces mille réformes de détail qui finissent par renouveler une ville, et des tentatives qui furent faites pour ramener la fertilité dans les campagnes

environnantes. Mais c'est principalement depuis quelques années que la physionomie de Madrid est changée : il suffit d'avoir vécu quelques jours dans ses murs pour être frappé du mouvement qui s'y opère et tend à transformer ses conditions matérielles aussi bien que l'esprit et les habitudes de sa population. La révolution a laissé partout des traces visibles ; elle est écrite sur le sol même que l'industrie naissante bouleverse. On peut la voir dans la rue, où elle a mis le mouvement. C'est un spectacle plein d'animation, dont l'intérêt efface bientôt les sentiments pénibles qu'ont pu faire naître les solitudes mornes des deux Castilles.

II

Ce qui distingue aujourd'hui Madrid en effet, et ce qui explique aussi sans doute les déceptions de beaucoup de voyageurs altérés de pittoresque, de couleur locale, c'est que la métropole de l'Espagne est tout à fait en voie de devenir une ville moderne, européenne. Plus on va, plus ce caractère se manifeste. Le passé est très-vivant, très-puissant encore, il est vrai, sur bien des points ; mais chaque jour il reçoit une nouvelle atteinte. Parcourez Madrid par un beau soleil, et vous apercevrez distinctement tous les signes de cet état de transition. A côté de quelques-uns de ces palais des grands d'Espagne, qui sont restés debout avec leurs écussons et leur apparence de grandeur seigneuriale, une multitude de constructions modernes s'élèvent déjà : c'est le luxe brillant de notre temps auprès du luxe sévère et majestueux des vieux jours ; des rues nouvelles sont ouvertes, et les anciennes sont agrandies, améliorées, rectifiées. Une circonstance a beaucoup servi à cette régénération matérielle, c'est la suppres-

sion des couvents, la mobilisation de ces propriétés devenues nationales. L'État a pu trouver parmi tant d'édifices religieux, dont l'existence ne s'accommodait plus avec les nécessités de notre époque, de convenables établissements publics. Le sénat a tenu ses séances à l'ancien couvent de Doña Maria d'Aragon ; c'est à la place du couvent de l'Esprit-Saint qu'est construit le palais du Congrès ; d'autres ont été simplement rasés ; on y a établi des marchés, on y a formé des places. Il en est enfin qui ont été livrés à l'industrie particulière et que l'industrie a utilisés à son profit. Ces changements ne donnent-ils pas un tout autre aspect à une ville ? Il est certain que Madrid possède en ce moment des quartiers qui s'embellissent chaque jour et qui peuvent rivaliser avec les quartiers les plus renommés des autres capitales : telle est la rue d'Alcala, qui s'étend du Prado à la porte du Soleil, et forme, avec la rue Mayor, qui lui succède, la principale artère de Madrid. Imaginez parallèlement à la rue d'Alcala la rue San-Geronimo, la belle et vaste rue d'Atocha, toutes deux conduisant au Prado, qui les couronne, et vous pourrez prendre une idée de la partie remarquable de la ville. Là est le mouvement, là est la vie ; c'est le beau côté de la médaille. Si vous voulez connaître le revers, vous n'avez qu'à aller fouiller un instant le quartier de *Lavapiès*, dont les pauvres maisons cachent des existences plus pauvres encore, et où la misère espagnole s'étale dans toute sa nudité.

C'est là, du reste, le contraste qu'on retrouve invariablement dans tout centre de population considérable : ici la richesse, là le dénûment ! Le luxe a ses quartiers et la misère a aussi les siens. J'ajouterai une observation particulière à Madrid, c'est qu'entre ces deux conditions extrêmes on cherche vainement un milieu ; moins qu'ailleurs on y voit de ces habitations commodes, propres, bien ordonnées, qui presque partout dénotent l'existence d'une classe intermédiaire aisée,

intelligente, laborieuse et jouissant d'un convenable bien-être. Il ne faut pas seulement juger sur l'extérieur, qui pourrait tromper parfois ; pénétrez un moment dans une maison de Madrid, dans ce qu'on peut appeler une maison bourgeoise. D'ordinaire, l'entrée est encombrée par quelque atelier disgracieux, par quelque industrie borgne qui remplit cet étroit espace. Montez les degrés d'un escalier mal construit, souvent sale et obscur : vous trouverez à chaque étage une porte épaisse, ferrée, et qu'on n'ouvre pas sans vous avoir interrogé par un guichet ; il semble que la faiblesse d'un pouvoir inhabile à exercer une protection suffisante ait laissé dès longtemps à chacun le soin de se garder lui-même. L'intérieur, en général, n'est pas plus brillant. Ce sont le plus souvent des appartements nus, blanchis à la chaux ; les murs sont ornés de quelque-une de ces superbes gravures de Poniatowski qui firent frissonner notre enfance ; de médiocres sièges en paille s'offrent à vous. Une natte en paille également, de différentes couleurs et tressée avec art, s'étend sous vos pieds et est le seul luxe de ces appartements décorés avec une simplicité un peu primitive. Le classique *brasero* complète, l'hiver, ce modique ameublement. Le *brasero*, on le sait, est une chose nationale au-delà des Pyrénées. Malgré un mérite aussi essentiel, je l'avoue, je ne puis voir dans cette poignée de fensans vie et sans aliment qui se morfond au milieu d'une vaste pièce autre chose qu'un leurre parfait, un moyen ingénieux de laisser croire qu'on se chauffe en Espagne. Tout cela ne constitue pas un ensemble des plus confortables.

Il faut dire cependant que, s'il y a encore à Madrid beaucoup de maisons sur ce modèle, il en est déjà quelques-unes, même dans les conditions moyennes, où respire un honnête aisance, dont le goût a dirigé l'arrangement, qui réalisent les améliorations matérielles les plus désirables ; seulement ce sont là des exceptions qui rendent plus sensible l'absence

générale de bien-être dans cette classe d'habitations. Je veux tirer de ces détails une conclusion plus sérieuse : c'est que la fraction de la société appelée à se donner ce bien-être qui tient le milieu entre le luxe seigneurial et la misère populaire en est encore à se former péniblement au sein de la Péninsule. La bourgeoisie espagnole, pour dire le mot, n'est point assez affermie pour que ses goûts et ses besoins aient eu le temps de se manifester dans la vie matérielle. En outre, l'industrie nationale n'est pas encore assez développée pour lui fournir, selon ses ressources, des moyens suffisants d'aisance intérieure, de telle sorte que jusqu'ici les plus hautes fortunes seules, en Espagne, ont pu se procurer ce *comfort* si envié dans d'autres pays, parce que seules elles ont pu l'aller acheter au dehors sans en calculer le prix.

Madrid n'en a pas moins un extérieur pittoresque et singulier avec ses balcons saillants, sur lesquels retombent des jalousies impénétrables, et ses carrefours ornés partout de fontaines élégantes, — lions de bronze, dauphins de marbre, — qui rejettent une eau pure et fraîche. Ces balcons surtout qui décorent toutes les maisons, bien qu'ils aient été fort compromis par les romances et les mélodrames sous prétexte de couleur locale, conservent je ne sais quel air mystérieux et charmant. Ils parlent à l'imagination et réveillent mille souvenirs de grâce et d'amour, comme si le soir encore le bruit des guitares venait donner le signal des douces apparitions. L'effet produit par quelques portions plus modernes de Madrid est également heureux. La *Glorieta del Oriente* qui avoisine le palais deviendra une place d'une rare élégance lorsque les arbres qu'on y a plantés auront grandi, lorsque le jardin ébauché au milieu aura acquis toute sa beauté et qu'on verra ainsi se détacher sur un fond de verdure les blanches statues des anciens rois de Castille qui sont rangées en cercle autour de la superbe statue équestre de Philippe IV.

Quant à la porte du Soleil, qui ne l'a entendu citer comme un des foyers de la vie madrilègne ? Quel voyageur, arrivant à Madrid et se laissant aller un instant à suivre la foule, ne s'y est trouvé conduit sans y songer ? Ici, cependant, ce n'est pas l'éclat pittoresque qui peut attirer. La porte du Soleil, qu'on est aujourd'hui d'ailleurs en train de transformer, n'est point une place tracée avec art, bâtie avec magnificence ; c'est encore moins une porte, et je ne sais trop d'où lui peut venir son nom splendide. C'est simplement un carrefour où aboutissent les cinq plus belles rues de la ville et fermé d'un côté par l'hôtel des Postes ; mais ce carrefour est un lieu unique à Madrid. Là on peut, le matin, voir se mêler tous les costumes populaires de l'Espagne, depuis la veste de velours et le chapeau pointu de l'Andaloux jusqu'à l'habit de laine brune du *Gallego*, qui couvre sa tête d'un petit chapeau rond surmonté d'un plumet noir. Le *Gallego* surtout y abonde, et cela se conçoit : c'est de la Galice que viennent presque tous les domestiques de Madrid. Peu à peu, à mesure que le jour avance, la porte du Soleil se peuple davantage et ne cesse d'être le centre du mouvement. Du mouvement ! je me trompe peut-être. C'est principalement le rendez-vous de tous ceux qui n'ont rien à faire, et le nombre en est grand. Oisifs, curieux, industriels de hasard, employés mécontents, — tout ce monde avide des nouvelles du jour se presse dans cet étroit espace. Si quelque crise ministérielle s'agite, si quelque *pronunciamento* a éclaté dans les provinces, c'est à la porte du Soleil que les premières rumeurs circuleront et iront en se grossissant. Et cependant, chose étrange ! dans cette foule qui va et vient, qui se succède sans cesse, il règne toujours un certain silence, ou du moins c'est un bruit sans tumulte, un mouvement pour ainsi dire sans agitation.

On peut au surplus faire la même remarque dans presque toutes les réunions publiques d'Espagnols. Au Congrès on re-

trouve d'habitude le même calme, la même réserve. Lorsque la passion fait irruption dans l'enceinte, soyez sûr que quelque révolution est à la porte. L'intérêt languit presque toujours ; le mouvement de la vie semble n'y pénétrer qu'accidentellement. Au théâtre, on rit peu, on applaudit peu ; le silence habituel n'est interrompu que par les toux si communes à Madrid et si aisément gagnées au souffle de cet air acéré qui, selon le proverbe, n'éteint pas une chandelle et tue un homme. Je ne connais qu'un spectacle où l'Espagnol devienne bruyant ou expansif, c'est une course de taureaux. Là, les exclamations ne sont pas ménagées, soit qu'un habile *torero* émerveille les spectateurs par un trait d'audace imprévu, soit qu'un malheureux taureau assez lâche pour refuser le combat excite l'indignation des assistans ; mais, en général, dans les circonstances ordinaires, on est frappé de ce calme dont je parlais comme de quelque chose d'inattendu chez un peuple méridional. La porte du Soleil, si fréquentée d'ailleurs, est pleine de ce silence qui a un caractère oriental ; au milieu des promeneurs qui s'enveloppent de leur manteau et l'entrouvent seulement pour laisser échapper quelque flocon de fumée qui va se perdre dans un rayon de soleil, on n'entend que la voix de l'*aguador* qui renouvelle à chaque instant son cri de *agua ! agua !* et celle de la marchande d'oranges qui épuise consciencieusement ses poumons à vanter ses fruits d'or. C'est là, du reste, c'est à la porte du Soleil qu'on commence à surprendre le secret des habitudes madrilègnes. C'est le premier endroit où l'on soit attiré en s'aventurant un peu au hasard dans la ville ; mais c'est, pour ainsi dire, un théâtre où rien ne s'arrête, où tout passe et s'enfuit : la curiosité est excitée plutôt qu'elle n'est satisfaite encore.

III

Si, comme je le disais, Madrid est en voie de se renouveler matériellement, combien cela est plus vrai au point de vue moral ! Dans dix ans, ce sera une autre ville avec d'autres coutumes. D'un côté, il y a l'affaiblissement graduel des mœurs anciennes qui s'en vont, qui s'effacent d'elles-mêmes ; chaque jour leur ôte un peu de leur originalité et ne leur laisse que ce qu'elles ont de grossier, de choquant. Dans le peuple même, ces types si fortement marqués et dont on parle tant n'existent plus. La *manola* n'est qu'un nom ; il reste une fille du peuple au geste hardi, au regard provoquant, assez ridiculement accoutrée et qui est bien loin d'avoir la poésie qu'on lui prête. En même temps, les mœurs étrangères pénètrent insensiblement dans toutes les classes, et surtout dans la portion élevée de la société. La vie moderne se substitue à la vie ancienne, par l'influence visible de la France et de l'Angleterre, — de la France principalement, — et cette imitation ne doit point étonner : il est si peu d'Espagnols de distinction qui, volontairement ou contraints par les hasards de la politique, n'aient point visité Paris et Londres. Aussi la société madrilègne marche sur les traces de notre société ; elle cherche de son mieux à naturaliser au-delà des Pyrénées nos goûts et nos habitudes. Seulement, comme le passé ne s'en va pas en un seul jour, — en Espagne moins qu'ailleurs, — comme un état social dans son ensemble, dans ses détails, à tous ses degrés, ne se renouvelle pas comme une décoration de théâtre, il doit se produire inévitablement des phénomènes singuliers avant qu'une civilisation plus jeune ait changé complètement les mœurs.

Dans cette période de transition, l'esprit est à chaque instant déconcerté par des particularités étranges et inexplicables en apparence, qui naissent du choc du passé et du présent ; il est rejeté de l'un à l'autre. Vous étiez, il n'y a qu'un moment, entouré de tout ce qui peut rappeler notre siècle ; voyez à côté : ne vous souvenez-vous pas involontairement du temps de Gil Blas en lisant sur les murs de l'hôtel des Postes plus d'un avis écrit à la main, par lequel un étudiant récemment débarqué à Madrid demande à servir comme valet de chambre ? Le pauvre-aspirant au bonnet de docteur prie naïvement l'honorable public de ne point abuser de sa crédulité, de son temps et de ses jambes, en le faisant courir pour rien ; chaque jour, il va voir si au bas de son avis on a mis quelque réponse, quelque indication.

Je n'ai jamais mieux senti qu'un soir l'effet de ces contrastes si fréquents dans un pays en révolution : je quittais une réunion pleine d'éclat et de charme ; toute la société madrilègne était là. Il y avait des femmes qui relevaient leur beauté par quelque toilette reçue la veille peut-être de Paris. On dansait, on jouait comme à Paris ; plus d'un Espagnol même se servait volontiers de la langue de la France ; on pouvait, en un mot, aisément oublier qu'on se trouvait à Madrid, si l'on jugeait seulement par ces dehors. A peine eus-je mis le pied dans la rue, j'entendis tout à coup la voix grave et retentissante du *sereno* qui annonçait à tous, à ceux qui sortaient des fêtes comme à ceux qui souffraient, la fuite des heures et les variations du ciel. Ce brave veilleur de nuit, qui pourtant n'a rien de bien poétique avec son chapeau à larges bords, son long bâton à la main et sa lanterne, qui vous accompagnera, si vous voulez, moyennant quelques réaux, pour vous aider à vous préserver des mauvaises rencontres, m'apparut en ce moment comme un vivant symbole des anciennes coutumes ; sa voix semblait sortir du fond de la

vieille et catholique Espagne. Il suffisait de franchir le seuil d'une porte pour se figurer ainsi qu'on passait d'un monde dans un autre. Cette soirée, commencée au milieu de tous les raffinements que Madrid emprunte aux pays plus avancés, je la finissais en écoutant la lente psalmodie d'un *sereno* qui, en se perdant dans la profondeur des rues, semblait un écho solennel venu d'un autre âge pour avertir les modernes générations de l'irremédiable rapidité du temps.

Il ne faut pas cependant s'arrêter à ces traits contradictoires qui produisent parfois à la surface une bizarre confusion. Écartez cette enveloppe changeante, pénétrez plus avant dans la société espagnole : bien des qualités originales, durables, et dont on doit beaucoup espérer, vous frapperont encore ; le caractère national gagne à être recherché sous son triple voile. Il y a en général dans la vie privée espagnole un charme infini ; on peut difficilement concevoir la facilité, l'abandon qui règnent dans toutes les relations ; la plus franche aménité préside aux rapports sociaux. La familiarité s'établit vite, et ce n'est pas sans étonnement qu'un barbare des salons de Paris ou de Londres, jeté dans un *tertulia* de Madrid, entend autour de lui hommes et femmes s'appeler par leur petit nom, bien que, le plus souvent, ce ne soit pas le signe d'une intimité aussi étroite qu'on pourrait le présumer. Cette habitude donne une grâce particulière aux réunions madrilégnés ; elle révèle la cordialité qui anime ce monde.

Étendez, du reste, votre regard hors de l'enceinte privilégiée d'un salon : vous retrouverez dans tous les rapports des Espagnols entre eux une aisance, une liberté qui n'existent pas au même degré dans bien d'autres pays. La misère elle-même, cette affreuse misère espagnole nue, sale, indescriptible, n'est point obséquieuse ; elle ne vous poursuit pas de ses lamentations, de ses gémissements, et ne cherche pas à

exciter votre générosité en flattant votre amour-propre ; elle demande bravement l'aumône comme une chose due en quelque façon. A quoi tient cette dignité sociale qu'on remarque et qui a tour à tour un caractère sérieux, bizarre ou charmant, suivant les positions ? Elle est le fruit, je n'en doute pas, d'un sentiment très-élevé, très-puissant de l'égalité morale, qui se reflète dans toutes les habitudes de la vie. On a souvent raconté que l'homme le plus obscur, le plus pauvrement vêtu, allait paisiblement et sans aucune gêne allumer au cigare d'un grand d'Espagne cette poussière de tabac qui, roulée dans une feuille de papier, fait ce qu'on nomme un *cigarito*. Dans les églises surtout, à Madrid comme ailleurs, cette égalité est remarquable ; on ne voit point de ces démarcations qui s'établissent trop fréquemment dans les églises de Paris entre le riche qui peut payer et le pauvre qui ne le peut pas. Il n'y a pas pour l'un la place réservée et commode, le siège de velours au bord du sanctuaire, et pour l'autre la dalle humide et froide au fond du temple ; tout le monde s'agenouille sur la terre et se range sans distinction.

Je sais bien qu'il y a ici l'influence de la pensée religieuse cependant, considérée à un point de vue plus humain, cette tendance égalitaire est un fait historique qu'on ne peut méconnaître ; elle date d'un passé déjà lointain, du jour où l'expulsion définitive des Maures n'a laissé en Espagne qu'un peuple de vainqueurs. De là vient que nul ne sent peser sur lui l'humiliation attachée au titre de vaincu, et que les Espagnols, dans leur commerce habituel, dans leurs actes et dans leurs paroles, ont conservé entre eux une certaine dignité qui, dans la vie familière, prend une grâce charmante. Ce n'est pas que tout soit mêlé, confondu en Espagne par ce fait même : nulle part, au contraire, les démarcations sociales ne sont plus sensibles peut-être ; seulement, à côté, il y a le sentiment énergique de l'égalité morale qui est commun

à tous, qui comble les intervalles créés par les inégalités de rang et de fortune et empêche les classes de se haïr et de se déclarer la guerre. Qu'on prenne, si l'on veut, les deux extrêmes : voyez ce mendiant déguenillé, à la figure rugueuse, amaigrie, à la barbe inculte ; il n'a pas de domaines, il n'a pas de palais ; il n'aura même jamais de maison, car il ne connaît pas le travail qui seul pourrait lui en donner une. Mendier est son état, et il s'y tient comme le grand d'Espagne à son rang seigneurial. Toutefois, pauvre et résigné, il n'éprouve aucune de ces jalousies passionnées, de ces rancunes profondes qui, en fermentant dans les masses, préparent les révolutions, parce qu'il n'a pas à se venger de quelque antique défaite. En tendant la main, il sent encore sa valeur d'homme ; il sent qu'il est Espagnol, c'est-à-dire de la race des conquérants. Les haillons ne l'avilissent pas à ses propres yeux.

J'attribue au même sentiment cette attitude si naturellement libre et aisée du peuple autour des princes. Bien souvent la reine sort du palais ; la foule peut l'approcher sans être repoussée par des gardes. Eh bien ! dans tous ceux qui passent ou qui s'arrêtent, il n'y a ni curiosité, ni empressement affecté, ni étonnement, ni effort d'enthousiasme ; il n'y a de toutes parts en général qu'une courtoisie sérieuse et franche. C'est un accueil tranquille fait par un peuple fier, qui s'estime lui-même et a l'instinct de sa grandeur. D'un autre côté, voyez les classes élevées en Espagne : si les masses sont à leur égard sans haine et sans envie, il n'y a chez elles ni morgue insolente, ni dédain de caste, comme on le suppose très-souvent ; leur orgueil proverbial est plus sensible pour les étrangers que pour les nationaux, qui tous le partagent à quelque degré. La noblesse espagnole a des titres, des privilèges, des biens immenses, qui lui font une existence à part ; mais elle se rapproche du peuple par la communauté

d'origine, par la solidarité du passé ; elle se mêle à lui de mille manières, surtout par la bienfaisance, exercée en Espagne sans ostentation et avec une délicatesse qui la fait ressembler à une réparation.

Il y a dans les mœurs des particularités singulières qui prouvent la générosité native du caractère espagnol et en même temps combien est fort dans le pays ce que j'appellerai le respect du sang. Il n'est pas rare qu'un enfant abandonné la nuit sur le seuil du palais d'un grand d'Espagne soit adopté par celui-ci. La pauvre et chétive créature, conçue peut-être dans la misère, trouve ainsi un abri et presque une famille. J'ai entendu citer telle personne à Madrid, illustre par sa naissance, qui a élevé de cette façon plusieurs enfants dont l'un est officier du génie, un autre médecin, un troisième avocat. Sans doute les nécessités de notre époque, les développements matériels dont le besoin se fait sentir, doivent inévitablement amener le fractionnement de la propriété. Bien des privilèges déjà ont été abolis ; mais c'en est assez, je crois, pour montrer que le secret des agitations de la Péninsule ne saurait être dans l'antagonisme des classes, et qu'il n'y a dans la révolution espagnole rien de semblable à ce mouvement qui, en France, s'est résumé dans la nette et formidable question de l'abbé Sieyès. Enfin, comme complément de preuve, remarquez encore aujourd'hui même combien est différent dans les deux pays le sens qu'on attache au mot d'égalité : en France, on fait des nobles, et le public raille et se moque ; en Espagne, on distribue des titres, on crée de nouveaux grands, et nul ne songe à s'en étonner, tant ces idées sont naturelles. Le fonds du caractère national est peu altéré sous ce rapport, et il en résulte, ainsi que je le disais, dans les relations habituelles un charme élevé, une distinction agréable, qui n'ont rien d'emprunté ni de prétentieux. C'est une trêve au spectacle de l'influence croissante

de notre esprit et de nos modes. Voilà ce que peut se dire un honnête étranger en rêvant au sortir d'une *tertulia* madrilègne.

IV

Il est un lieu à Madrid où, mieux qu'en aucune soirée, on peut voir vivre et se confondre la société espagnole : c'est le Prado qui, lui seul, ferait la renommée d'une ville. Le Prado, par sa situation même, est une des plus belles promenades qu'on puisse imaginer ; il s'étend à l'est de Madrid, de la porte des Récolets à la porte d'Atocha, et est placé entre deux collines, comme pour ne perdre aucun rayon de soleil au printemps. D'un côté sont de superbes palais, tels que le *Buen-Retiro*, le Musée et le magnifique jardin botanique ; une partie de la ville se répand sur le flanc opposé et vient déboucher par les rues d'Alcala, San-Geronimo et Atocha, qui vont en s'élargissant et forment des issues grandioses. Tout le Prado est sillonné d'allées d'arbres au bout desquelles s'élèvent les gracieuses fontaines d'Apollon, de Cybèle et de Neptune. Le Prado est à Madrid ce que sont les Champs-Élysées à Paris. S'il y a moins de grandeur, il y a plus de grâce peut-être.

La plus belle partie du Prado, celle vers laquelle on revient toujours invinciblement, c'est ce qu'on nomme le *Salon*, espèce de plate-forme spacieuse et nue au milieu des arbres qui l'environnent. Le *Salon* est le rendez-vous de Madrid. Combien de regards s'échangent au Prado pendant ce temps ! combien de furtives paroles ! combien de sourires à demi cachés sous l'éventail et seulement aperçus par celui qui en sait le secret ! C'est là en effet le vrai théâtre des femmes madrilègnes. Seulement, il faut renoncer à ce

type de beauté pâle et ardente invariablement donné comme le type de la beauté espagnole. Les Madrilègnes ont un tout autre caractère : leur figure est vive, animée, piquante, spirituelle ; leur regard plein de feu se fixe librement et hardiment sur vous, mais n'a rien qui fasse rêver de sombres et tragiques passions ; leur démarche est rapide et pleine d'action, et dans leur repos même il y a je ne sais quelle mobilité gracieuse. Leur esprit, peu cultivé peut-être, se nourrit de toutes les inspirations naturelles du cœur et de l'imagination ; elles ont cette verve qu'on nomme la *sa española*, une franche et libre humeur qui s'épanche aisément. L'éventail va bien mieux à leur main savante que le poignard à leur ceinture, et l'art avec lequel elles s'en servent tour à tour pour se cacher ou se laisser voir est un miracle de prestesse. Beaucoup de Madrilègnes portent encore la mantille, — ce vêtement si élégant et si national qui sied si bien à leur beauté et fait si bien ressortir leur figure sous la dentelle et sous la soie ; ce qu'on ne conçoit pas cependant, c'est que cette partie du costume espagnol tende aussi à disparaître : elle fait place au chapeau, qui ôte à la tête sa liberté et sa grâce. Heureux encore lorsque la transition ne se manifeste pas par quelque accouplement monstrueux au point de vue du goût, par le mélange d'un affreux châle pistache ou aurore à la poétique mantille.

Cela ne laisse pas de donner un aspect assez bizarre au Prado. Alors on songe involontairement au temps où cette promenade commença de devenir célèbre et à ceux qui firent sa réputation, — Calderon, Lope, Moreto, — en y plaçant la scène de quelques-unes de leurs comédies immortelles. Le Prado était le lieu favori des poètes, et ils ne faisaient que reproduire la vie, d'ailleurs, en y mettant tout ce monde de brillants gentilshommes, de jeunes gens chercheurs d'aventures, de femmes à l'enivrant sourire, à l'œil étincelant, qui se plaisaient, oubliant tout le reste, à nouer de mystérieuses

amours. Aujourd'hui cependant, s'il y a encore quelque chose de cette ardeur pour le plaisir, les mœurs changent et s'effacent. Je me suis trouvé là lisant, en souvenir du passé, *les Matinées d'avril et de mai*; faut-il le dire, cette œuvre charmante me paraissait étrange. Je me laissais aller au cours de cette folle intrigue où la fantaisie de Calderon peint divinement ces choses qui s'harmonisent si bien, l'enchantement des jeunes amours et les clartés sereines de l'aube, et en même temps la vie moderne me ressaisissait de tous côtés; c'était le présent que j'avais sous les yeux. Bien que la foule soit chaque jour aussi nombreuse au Prado, cette société n'est plus organisée pour se complaire uniquement dans la poétique oisiveté d'autrefois; aussi faut-il voir l'existence madrilègne sous un autre jour.

V

La société espagnole, il y a moins d'un siècle, il y a vingt-cinq ans à peine, n'avait pour l'animer que le plaisir. Elle s'y livrait avec frénésie, avec un abandon poussé jusqu'à la licence: elle était galante et futile; un absolutisme étroit lui interdisait tout autre soin, toute autre préoccupation. L'effet soudain de la révolution survenue en 1834 a été de faire naître de nouvelles pensées, de nouveaux besoins, de nouveaux intérêts qui devaient inévitablement réagir sur les mœurs et leur imprimer une couleur plus sérieuse. Ce n'est point à dire qu'il existe encore, à proprement parler, des mœurs politiques à Madrid; mais les affaires publiques ont leur place dans la vie de chacun, et, en attendant que les habitudes de liberté soient assez enracinées en Espagne pour avoir un développement particulier et normal, il y a une chose qui frappe

dès l'abord, c'est le mouvement introduit dans la société par les premiers essais du régime constitutionnel. On parle beaucoup si on agit peu. La politique est devenue le souci de tout le monde à Madrid ; une crise ministérielle est un drame dont on suit les péripéties jour par jour, heure par heure, avec un intérêt ardent, et c'est un aliment inépuisable pour la curiosité publique, car il n'est pas de pays où les cabinets soient plus fréquemment en état de rupture et se raccommodent avec plus de facilité, sauf à retomber le lendemain dans quelque crise nouvelle. La politique a, je crois, peu d'accès dans les salons ; il s'est formé à côté des cercles où se réunit tout ce que la ville compte d'illustrations, de notabilités, députés, généraux, publicistes, écrivains. Ces réunions ne commencent que tard et se prolongent jusqu'au matin. Cette habitude de la vie nocturne est générale à Madrid, non-seulement dans le monde qui n'a à dépenser son activité qu'en conversations, mais même dans le monde officiel. Il y a des ministres qui paraissent à peine dans la journée à leur ministère, et qu'on n'y peut rencontrer qu'à une heure du matin. Les conseils les plus importants se tiennent la nuit ; c'est la nuit que la reine elle-même, le plus souvent, signe les décrets qui ont quelque signification ; c'est la nuit que se dénouent les situations critiques. Madrid s'endort quelquefois avec le pressentiment d'une crise ministérielle ou de quelque événement plus sérieux, d'une conspiration prête à éclater : le lendemain, lorsque la ville s'éveille, tout est fini ; un nouveau cabinet a succédé à l'ancien, les conspirateurs sont arrêtés ou en fuite, la scène a changé. Il n'y aurait certes qu'une très-médiocre importance dans les cercles que je citais, s'ils n'avaient d'autre mérite que de compter parmi les foyers de cette vie nocturne ; ce serait un détail de mœurs et rien de plus. Il est un de ces cercles du moins, — l'Athénée, — qui a un autre caractère ; l'esprit d'association qui le produit,

en se faisant jour après la terrible compression de Ferdinand VII, eut un résultat plus digne d'attention et d'intérêt.

L'Athénée, en effet, n'est pas seulement un lieu de réunion choisie. La société qui le fonda avait compris différemment son rôle; elle a réussi à en faire une véritable institution. — En 1835, époque où naquit l'Athénée, c'était prendre une noble initiative que d'établir des cours, de créer des chaires de politique, de législation, de littérature nationale et étrangère, de linguistique, de sciences exactes, et d'ouvrir ainsi une sorte d'arène à tous les hommes d'une intelligence marquante. Les uns sont venus se préparer, dans ces travaux d'enseignement, à un rôle plus éminent; d'autres, vaincus dans la politique active, venaient encore s'y reposer de leurs défaites et s'y consoler peut-être de leurs déceptions. Les meilleurs écrivains que l'Espagne puisse citer se sont transmis et ont exercé tour à tour ce libre professorat; il y a eu des cours de MM. Moron, Seijas Lozano, Benavides, sur l'histoire, la science administrative, l'économie politique. M. Serafin Calderon, qui, sous le nom d'*el Solitario*, a écrit de charmants essais sur les *gitanos*, y a professé l'arabe avec talent. Je citerai quelques leçons très-élevées et malheureusement interrompues de M. Pidal sur l'histoire de la civilisation espagnole. Les cours les plus dignes d'attention, à divers titres, qui aient été faits à l'Athénée sont, je pense, ceux de MM. Alcalá Galiano, Donoso Cortès et Pacheco sur le droit politique.

M. Alcalá Galiano est un des publicistes, un des orateurs les plus connus de l'Espagne moderne. Il était déjà renommé à l'époque des premières luttes constitutionnelles. En 1823, sa voix fut une de celles qui avaient le don d'enflammer la multitude, de nourrir chez elle les illusions d'un patriotisme exalté et par malheur impuissant. C'est alors que dans un discours il invoquait l'échafaud de Sidney ou le sort des proscrits. Victime de la réaction qui triompha, il a vécu

à Londres et à Paris durant la période décennale de 1823 à 1833. Il a vu et lu beaucoup pendant ce temps ; aussi n'est-il pas d'homme dont la mémoire soit plus remplie d'anecdotes, qui soit mieux initié à la connaissance des littératures étrangères, et qui se rapproche davantage des orateurs ou des écrivains de France ou d'Angleterre. M. Galiano a une facilité de parole qui n'appartient qu'à lui ; son abondance est un prodige ; il excelle à faire vibrer cette belle langue espagnole, et il ne se lasserait pas de parler. Toutefois faut-il l'avouer ? cette abondance commence à ne plus être entretenue par les chaudes et vives inspirations de la jeunesse, et quand la jeunesse manque à cette éloquence un peu extérieure qui est propre à M. Galiano, la parole perd son prestige, elle devient vide et froide, elle erre au hasard, sans exprimer rien de profond. C'est là ce qu'on voit un peu dans le *Cours de droit constitutionnel*. On dirait que l'auteur se repose de la fatigue de penser en se jouant dans l'explication de quelques doctrines anglaises ou françaises. Et puis, il y a un danger auquel n'échappent pas toujours ceux qui se trouvent jetés dans une époque orageuse : jeunes encore, ils embrassent avec feu une grande cause : à mesure que les révolutions se déroulent, cependant, ils reconnaissent que la justice n'explique pas tous les succès ; ils voient passer impunis les attentats de la force, ils assistent à la défaite de leurs propres espérances, ils subissent l'influence souvent corruptrice du malheur, et insensiblement leur croyance est ébranlée, ils se réfugient dans le doute. C'est ainsi peut-être qu'un certain scepticisme s'est glissé dans l'esprit de M. Galiano. Il ne le cache pas lui-même. « J'ai éprouvé des déceptions, dit-il dans son *Cours*, ou j'ai cru en éprouver, et le doute a pénétré en moi plus [peut-être qu'en tout autre. » Et, partant de là, il effleure toutes les questions plutôt qu'il ne les résout. J'ai entendu à l'Athénée M. Galiano faisant un cours non sur le

droit constitutionnel, mais sur la littérature du XVIII^e siècle, et c'était la même facilité sans profondeur, le même éclat extérieur sans pensées neuves et fortes.

C'est à l'Athénée que commençait aussi vers 1835 un homme d'un esprit éminent, Donoso Cortès. Jeune encore, doué d'une imagination pleine de feu, d'un talent de généralisation vigoureux et original, Donoso Cortès, dans des *Leçons de droit constitutionnel*, résumait avec une éloquence inattendue toutes ces questions de la souveraineté, du droit public, de l'organisation politique des peuples, qui sont l'éternel problème des penseurs. Combattant les théories sur le despotisme et sur les pouvoirs d'origine populaire, il croyait alors à l'intelligence comme source du pouvoir et du droit de commander aux hommes. Le publiciste cachait un poète, — un poète qui se laissait tour à tour entraîner par un profond sentiment du passé et par son goût pour les choses modernes. Sa parole même était d'un effet étrange : elle visait aux procédés d'une logique serrée, impérieuse, dogmatique, et à chaque instant elle éclatait comme un hymne ; elle semblait secouer la règle qu'elle s'imposait elle-même et parfois elle étonnait par l'originalité de l'expression autant que par la nouveauté des vues. C'est Donoso Cortès qui disait un jour que les révolutions étaient « la condensation du temps » comme pour exprimer la rapidité avec laquelle on vit dans ces moments et pour expliquer cette prompt prescription qui semble couvrir certains faits accomplis au milieu des troubles publics. Je ne connais pas de résumé plus vrai, plus juste et plus profond de l'histoire de la maison d'Autriche au-delà des Pyrénées qu'un mot de lui : « c'est disait-il, une parenthèse dans l'histoire d'Espagne. » Voilà en effet ce que fut cette race qui surprit les instincts belliqueux de l'Espagne pour la pousser hors de sa véritable voie et la conduisit au cloaque du règne de Charles II. Tout grand qu'il fut, c'est Charles-Quint

qui est le premier auteur de la décadence de la Péninsule. Dans ses premières leçons Donoso Cortès se révélait déjà tel qu'il devait être, avec cet art de relever toutes les questions, de leur donner une forme nouvelle et saisissante (1).

Le talent de M. Pacheco se distingue par d'autres qualités. Comme beaucoup d'autres hommes publics de l'Espagne, le sérieux orateur de l'*Histoire de la régence de Marie-Christine* (2) est arrivé à la politique par les lettres. On l'a vu tour à tour poète, jurisconsulte, publiciste, député, ministre. Comme poète, dans ce premier essor littéraire de 1835, il a fait deux drames, *Alfredo* et *Les Sept Enfants de Lara*. Comme jurisconsulte il est l'auteur de remarquables *Leçons de droit pénal*, il a écrit de très-sérieuses *Études de législation*, un *Commentaire des lois de substitution* ; il a occupé le haut poste de *fiscal* du tribunal suprême de Cassation. Comme publiciste il a fait à l'Athénée en 1844 un *Cours de droit politique constitutionnel*. Le talent de M. Pacheco est clair, simple, logique, ferme. Il n'y a dans sa parole rien qui puisse éblouir et fasciner : elle s'adresse à la raison plus qu'à l'imagination ; c'est une parole instructive, qui expose avec lucidité les problèmes de droit politique en les éclairant par l'histoire, par la législation, par les coutumes, et qui ne va pas se perdre dans les abstractions. M. Pacheco a appartenu d'abord comme publiciste et comme député au parti modéré. Il fut même un moment en 1841, sous la régence d'Espartero, où seul il représentait ce parti dans les Cortès ; il combattait avec une véritable éloquence la loi qui enlevait la tutelle de la reine à sa mère Marie-Christine. Seul ou presque seul il portait le poids des discussions législatives au nom des opinions conservatrices. Depuis, au milieu des changements survenus, il a incliné

(1) Voir l'étude consacrée plus bas dans ce volume, à Donoso Cortès.

(2) Le premier volume de cet ouvrage a seul paru.

de plus en plus vers une opinion mixte, vers une sorte de tiers parti dont il a été longtemps le chef et qui le plaçait à égale distance du parti progressiste et de la masse du parti conservateur. C'est ainsi que M. Pacheco devenait un instant en 1847 président du conseil dans les circonstances les plus critiques où il s'agissait de questions intérieures du palais bien plus que de questions politiques.

La révolution dernière l'a ramené au ministère comme un des représentants de cette fraction du libéralisme modéré qui a eu sa part dans des événements palpitants encore. A côté de l'homme politique, cependant, il reste en M. Pacheco le jurisconsulte, l'historien, le publiciste tel qu'il se révélait à l'Athénée en 1844.

Ainsi l'Athénée était plus qu'un cercle vulgaire, comme je le disais : c'était un foyer d'idées, de lumière intellectuelle qui a eu sa place dans le développement contemporain de l'Espagne. C'était aussi un foyer d'enseignement politique. Mais c'est là une politique théorique pour ainsi dire. La politique active, pratique, a son véritable théâtre ailleurs, dans les chambres, au parlement, — quand elle n'est point à la merci de quelque mouvement populaire.

VI

Le parlement espagnol a subi bien des vicissitudes depuis qu'il existe. Sa constitution, ses prérogatives, ses droits, son action se sont modifiés selon les circonstances. Or, sans entrer dans l'histoire des événements qui changent les situations et renouvellent la scène publique, quelle est la physionomie de ce parlement dans ses jours ordinaires, tel que nous l'avons vu, tel que bien d'autres ont pu le voir ?

En elle-même, une séance ordinaire du congrès espagnol n'a pas toute l'animation qu'on imagine peut-être ; elle laisse froid et incertain, comme ferait une pompeuse fiction. Il n'y a pas là, comme en Angleterre à la chambre des communes, ces fortes et simples habitudes de discussion qui sont le fruit d'une longue expérience des grandes affaires ; il n'y a pas, comme nous l'avons vu en France sous le régime constitutionnel, cette mobilité d'impressions, cette promptitude de réparties, cet à-propos dans la parole, cet esprit de ressource dans l'attaque et dans la défense, cette multitude d'éclairs, qui faisaient d'une séance de nos chambres un tableau si dramatique et quelquefois si émouvant. Au congrès espagnol, on sent une certaine inexpérience de la discussion. Les orateurs, qui se succèdent sans quitter leur place, parlent avec une volubilité prodigieuse ; ils semblent s'enivrer de leur propre parole, et on dirait, d'après le silence qui règne dans l'assemblée, que chacun respecte cet enivrement. Ce n'est point l'éloquence qui manque au congrès, c'est le tact parlementaire, l'art de préciser et de resserrer un débat, de poser nettement une question politique, l'art de ne point faire de discours qui durent deux jours, où les affaires sérieuses ont moins de place que les théories illusives, les griefs, les récriminations des hommes et des partis. C'est la force d'impulsion et d'action que le congrès ne possède pas, et on comprend ainsi que souvent les luttes de tribune soient indifférentes au pays qui souffre et ne reçoit aucun soulagement de cette abondance de paroles. Le combat se livre, pour ainsi dire, au-dessus de sa tête, et si le peuple lève parfois les yeux pour considérer un instant cette passe d'armes oratoire, c'est en spectateur désabusé, qui en est encore à attendre les bienfaits du régime libre qu'on lui annonce. En assistant à quelques séances du congrès à Madrid, on sent vite ce qu'il y a d'imparfait, de chimérique, de peu profond dans cette réali-

sation du système constitutionnel. L'impression de cette secrète faiblesse vous saisit malgré le talent de quelques orateurs ; vous vous trouvez subitement placé en face de ce mystère étrange d'une révolution qui ne peut pas arriver à s'organiser, qui dévore les hommes sans en trouver un seul capable de se mettre à sa tête et de l'affermir, qui est partout et ne peut se concentrer nulle part, d'une révolution que chacun se hâte de proclamer finie et qui sans cesse recommence. Oui, en présence de ce spectacle d'incertitude mal dissimulée sous la fiction des formes parlementaires, j'ai compris combien devait être toujours vrai le mot d'un des acteurs de ce drame : « Nous vivons dans un tourbillon. »

L'Espagne, on l'a dit assez souvent, n'est point un pays comme un autre ; c'est un pays de singularités et d'anomalies. En se fiant aux formes extérieures de ses diverses constitutions rien ne serait plus simple que sa situation politique, rien n'est plus compliqué et plus triste si on descend dans les détails, si on observe les faits dans leur vérité nue. Au grand jour, vous voyez tout un appareil représentatif fonctionner régulièrement, des électeurs qui nomment des députés, des chambres qui discutent des lois sans nombre, font surtout des discours et émettent des vœux de liberté et de concorde ; vous voyez dans tous les esprits le culte le plus fervent pour les principes du régime nouveau ; mais regardez la réalité de plus près : ce savant et fragile mécanisme constitutionnel ne vole-t-il pas en éclats au premier choc un peu violent des passions ? N'en reconnaît-on pas l'impuissance précisément dans le cas où il faudrait qu'il se relevât de toute la force d'une autorité légitime ? On peut distinguer alors que c'est simplement encore une grande fiction qui n'est respectée que lorsqu'elle ne gêne pas, qui ne s'appuie sur rien de solide et de permanent. Le malheur de l'Espagne, c'est que, malgré l'unité apparente qui se résume dans un

gouvernement central, il n'y a point d'unité morale dans les esprits et dans la vie publique ; c'est que le sentiment de la légalité est trop peu vivant pour servir de base au pouvoir civil ; c'est que les intérêts ne sont point assez développés pour comprendre leur solidarité et être une garantie d'ordre et de paix, — d'une paix active qui ne ressemble pas à un apathique sommeil entre deux crises fiévreuses. La véritable calamité, c'est qu'aucun système général de gouvernement n'a le temps de prendre racine. Et cela ne s'explique-t-il pas par le mouvement des partis qui, jusqu'ici, n'ont pu succéder au pouvoir que par la force, par la violence, au moyen d'une de ces secousses qui rendent toute constitution illusoire, qui ont pour effet, non-seulement de renverser les dominateurs de la veille, mais encore de les jeter dans un exil quelquefois volontaire, souvent forcé ?

Tout changement de ministère de progressistes à modérés, de modérés à progressistes, a été jusqu'ici une révolution, — une révolution qui, j'ose le dire, descendait jusqu'aux moindres détails. Il y avait inévitablement la part de la réaction. Chaque parti, en arrivant au pouvoir, s'est occupé à défaire l'œuvre de son prédécesseur, à soumettre l'Espagne à de nouvelles expériences, à modifier les lois constitutives, à proclamer de nouveaux systèmes, à arranger un état à sa convenance, où, seul, il pût être maître et dominer exclusivement ; et cela a toujours duré le temps de préparer une insurrection qui ramenait le parti contraire. Supposez maintenant plusieurs changements de cette nature, plusieurs revirements semblables : vous concevrez qu'un régime régulier et définitif ait tant de peine à s'établir en Espagne et à embrasser la nation tout entière. Il est résulté de cette instabilité une immense désorganisation, une habitude invétérée du désordre, un développement outré de tous les penchants anarchiques qui s'insinuent dans le gouvernement lui-même et

prolongent son impuissance. L'Espagne tourne ainsi depuis vingt ans dans un cercle vicieux : les institutions administratives sont mal afferemies ; le sentiment de la légalité est faible ou nul ; les intérêts sont craintifs et paresseux, parce que le pouvoir manque d'élévation, d'autorité, d'une impulsion vigoureuse et sûre ; le pouvoir, de son côté, est trop souvent d'une proverbiale faiblesse, parce que, seul, isolé au sommet de la société, il ne rencontre au-dessous qu'un sol mouvant, une masse flottante et incertaine sur laquelle il tremble, prêt à être emporté au premier vent. On dirait que la révolution espagnole est, si je puis me servir de ce terme, *nouée*, tant elle a de peine à porter ses fruits et à s'organiser.

Cette vaste confusion a merveilleusement favorisé l'instinct de l'indépendance individuelle, si puissant en Espagne. L'individualisme est un trait antique du caractère espagnol, qui s'est reproduit ici avec une énergie nouvelle. Les hommes ont pris naturellement la place des choses. Si, parfois, vous cherchez le secret d'un événement qui éclate tout à coup, vous imaginez peut-être quelque raison d'État, quelque motif politique décisif, quelque grand mouvement dans l'opinion, et il n'en est rien. Toute lutte, en Espagne, prend vite un caractère personnel et passionné ; c'est un tourbillon, suivant le mot que je rappelais, — un tourbillon où chacun n'est mû que par sa propre impulsion, n'écoute trop souvent, par malheur, que son amour-propre, son entraînement du jour. Cela donne peut-être un aspect très-dramatique, très-accidenté à la politique, mais lui ôte certainement ce qu'elle a de profond et de sérieux. L'esprit national s'entretient ainsi dans le culte de la force, qui, seule, peut décider, en l'absence d'une règle supérieure capable d'assujettir et de discipliner toutes les volontés ; il se nourrit de tous ces goûts hasardeux qui, dans les régions infimes, se traduisent en

actes de brigandage, — dans les plus hautes sphères, en coups de tête violents et insensés. C'est là, malheureusement, l'histoire de la révolution espagnole. Partout, l'homme prévaut sur la loi et sur l'intérêt public ; partout on peut voir l'énergie individuelle se jouer des institutions, les fouler aux pieds avec une facilité effrayante, de telle sorte que l'Espagne, très-constitutionnelle de nom, marche par secousses, par soubresauts, risquant d'être à chaque pas arrêtée par une attaque inopinée, par quelque effort audacieux qui suffit parfois pour tenir le gouvernement en échec. L'individualisme paralyse la Péninsule, et il ne se manifeste pas seulement par des révoltes quotidiennes, par ces conspirations sourdes et permanentes où se réfugient les ambitions déguées ; il se fait jour aussi même dans le monde le plus éclairé, dans le monde où on invoque le plus souvent les mots de légalité, de constitution, et où il semble que la vie politique dût avoir toute sa grandeur et toute sa gravité.

Rien n'est plus difficile à Madrid que de rassembler six hommes pour former un cabinet, et, cette première difficulté résolue, il en reste une plus grande encore, celle de maintenir l'accord entre ces volontés diverses un instant mises en contact, ce qui ne s'est peut-être jamais vu en Espagne. Le mot de *crise* est devenu un mot véritablement national ; il y a des ministères qui ont été en *crise* tout le temps qu'ils ont vécu : non, certes, que des doctrines fondamentales séparent les hommes qui occupent le pouvoir ; mais il y a l'amour-propre des uns, l'ambition des autres, une rivalité constante et active qui éclate au moindre mot, qui s'exerce sur les petites choses et met les cabinets en dissolution. Pourquoi ? Parce qu'il manque à ceux qui composent passagèrement le pouvoir l'esprit de solidarité et de conduite ; parce qu'il y a dans le caractère espagnol quelque chose d'entier, d'absolu, qui répugne à ces transactions sans lesquelles il n'y a point

de vie publique. Aussi, remarquez combien, dans ces conditions incertaines, il s'est formé peu de caractères vraiment politiques. Il y a à Madrid des ministres qui se transmettent régulièrement ou irrégulièrement le pouvoir ; il y a surtout en Espagne des hommes toujours prêts à se jeter aveuglément dans une lutte aventureuse ; il y a des hommes doués d'un ardent courage qui semblent appeler le danger, prodiguent leur vie avec passion, vont au-devant de la mort en souriant. C'est là l'invincible penchant de la nature espagnole, c'est là qu'on peut la trouver encore parfois pleine de grandeur. Mais ces qualités sérieuses et fortes, cette intelligence profonde des situations, cette fécondité de ressources pratiques, cette aptitude à appliquer un système de gouvernement, qui donnent tant d'autorité à un homme dans un pays constitutionnel, il est plus difficile de les trouver. L'Espagne a un mot bien plus concis que le nôtre pour désigner l'homme d'État, c'est celui d'*estadista*, qui rivalise avec le *stateman* anglais ; elle a le mot en attendant qu'elle possède la chose. Ou bien, s'il s'est trouvé parfois quelques administrateurs d'élite s'approchant de ce type élevé, réunissant quelques-unes des qualités que je signalais, ils n'ont pas même eu le temps d'appliquer leurs vues avec fixité. Voyez, sur un point spécial, ce qui est arrivé à M. Mon, un des hommes publics les plus remarquables de la génération moderne. M. Mon est un esprit pratique et vigoureux qui s'est attaché aux finances espagnoles. C'est lui qui a soustrait son pays à la tutelle des traitants et a brisé ce réseau de contrats désastreux qui livraient le trésor public à quelques banquiers. C'est lui qui a refondu les impôts publics en créant un système tributaire plus simple et plus rationnel. Il a donné à l'Espagne, en 1849, une législation douanière nouvelle qui a été un progrès réel. M. Mon, cependant, n'a pu jamais rester longtemps au pouvoir, soit par suite de l'instabilité publique, soit par suite de

cette incompatibilité d'humeur qui divise les hommes et est plus forte que toutes les affinités d'opinion. Une révolution survient, elle ne fait pas même de M. Mon un député, — tant il semble que la Péninsule ait peu de besoin de ses capacités pratiques les plus vraies!

Au nombre des étonnements qu'inspire au premier abord l'histoire de la Péninsule depuis un demi-siècle, depuis vingt ans surtout, il en est un que beaucoup d'Espagnols partagent eux-mêmes; ils se demandent comment il se fait que, du sein de cet étrange chaos d'une révolution, il ne soit pas sorti un homme de génie, un homme capable de dominer tous les autres et de les conduire, de créer un pouvoir vigoureux et durable pour le bien du pays et pour sa propre gloire. Cet homme, en effet, a manqué à l'Espagne. Le seul, sans contredit, qui se soit montré vraiment une tête politique, qui ait eu un instinct juste de l'œuvre à accomplir, et qui ait paru à un moment donné l'avoir accomplie, c'est le général Narvaez. Mais au fond, cette impuissance doit-elle surprendre? Il me semble que rien n'est plus simple, au contraire, dans les conditions que j'indiquais, avec ce développement outré de l'individualisme. La grandeur des hommes et la stabilité de leur puissance ne s'expliquent que lorsqu'ils se font les représentants de quelque grande pensée, de quelque grand intérêt, qu'ils savent aller saisir au sein même de leur pays. Il n'en est pas ainsi en Espagne, où, dans des situations qui se décomposent avec rapidité, les hommes, le plus souvent, ne représentent qu'eux-mêmes. Ils vont en avant, sans observer si quelqu'un les suit; ils saccagent les lois qu'ils ont créées la veille; ils agissent sous l'influence irrésistible d'une passion instantanée, d'une émotion passagère et superficielle; la passion s'apaise pour faire place à une autre, l'émotion se calme, cette flamme superbe s'évanouit; que reste-t-il? Un succès de hasard qui étonne d'abord et va bientôt se briser

contre un autre hasard. Ce sont des efforts qui se neutralisent et finissent par aboutir à une commune faiblesse, — et, voyez, vous êtes réduit à de faux grands hommes, à des héros d'un moment, à des simulacres de génies, à des ombres qui se poursuivent comme faisaient Gomez et Alaix de célèbre mémoire pendant la guerre civile : triste histoire qui se résume dans cette amère boutade écrite par un mordant satirique, Larra, sous le titre d'*El Hombre-Globo*, — *l'homme-ballon* ! Le symbole ne trompe pas. *L'homme-ballon* monte au milieu du bruit ; chacun bat des mains d'abord et applaudit ; mais voilà qu'élevé au plus haut des airs et déjà singulièrement rapetissé à tous les yeux, ce pauvre *globe* est sans direction ; il vacille, s'agite et s'abandonne à tous les vents, et il se trouve même qu'un jour *l'homme-ballon* a épuisé son gaz ; alors il est bien forcé de descendre ; il va s'abattre sur quelque plage nue, au loin, dans l'exil, peut-être même sur un échafaud. N'est-ce point l'histoire de tant de gloires éphémères, de tant de popularités factices, de tant d'hommes un moment indispensables, qui passent, reviennent pour disparaître encore ?

VII

Etudier l'Espagne politique, il faut bien le dire, c'est étudier l'anarchie sur le vif, dans son expression la plus nue et la plus saisissante. C'est dans les mœurs administratives qu'éclate surtout le désordre et qu'il est le plus à déplorer, parce que c'est par là que le gouvernement a l'influence la plus directe sur la nation. Le régime absolu avait laissé à l'Espagne nouvelle une administration usée, corrompue, sans ressort, où un formalisme stérile, qui tendait à tout immobi-

liser par ses lenteurs, couvrait des habitudes séculaires de gaspillage, de vénalité et d'arbitraire. Certes le premier besoin était de changer cette institution vermoulue qui n'avait de puissance que pour le mal ; mais la révolution, en y portant la main, n'a pas subitement refondu les mœurs : elle n'a fait qu'y introduire un nouveau dissolvant, — la passion politique. L'administration, à proprement parler, n'est point encore organisée en Espagne, ou bien quand elle paraît s'organiser, une révolution vient tout remettre en doute. L'administration n'a pas le prestige et la consistance que donnent les traditions ; elle a été si souvent modifiée dans son principe même, que ses attributions restent dans la pratique pleines d'incertitude. Son rôle serait de représenter la légalité naissante et de travailler à la fortifier ; c'est là cependant une mission théorique qu'elle ne remplit point en réalité. Elle se trouve placée entre une législation ancienne, confuse, contradictoire, inapplicable, et une législation nouvelle, à peine ébauchée, variable, souvent aussi peu claire dans son esprit que dans ses termes. Il en résulte un arbitraire à peu près général ; le champ des interprétations est ouvert au caprice de fonctionnaires inexpérimentés qui s'en prévalent pour exercer leur petit despotisme. L'administration n'administre pas ; il semble même jusqu'ici que ce soit la dernière chose à laquelle on songe.

L'administration n'est qu'un instrument dans la main des partis. Quelle force d'action pourrait-elle avoir, lorsque ses principes constitutifs changent périodiquement ? quelle habitude des affaires, quelle autorité morale pourraient acquérir les hommes, lorsqu'ils sont portés aux fonctions publiques, non par un mouvement régulier, mais par le hasard de la lutte ? L'instabilité qui existe dans les hautes régions du pouvoir se communique à tous les degrés de la hiérarchie administrative. Chaque parti a ses employés, depuis le premier

ministre jusqu'à un simple alcade, jusqu'à l'agent le plus obscur; chaque employé, par suite, se croit consciencieusement obligé à se transformer en petit politique, sans s'inquiéter des devoirs de son emploi. Il y a donc eu jusqu'à ce jour, en Espagne, des employés modérés et des employés progressistes; peut-être serait-il temps de chercher des employés uniquement préoccupés du service de l'État. De toutes les conditions nécessaires pour une organisation efficace de l'administration espagnole, la première, c'est d'en chasser la politique, qui la pervertit, en créant des mœurs où tous les excès peuvent se produire au nom des passions de parti, — d'établir cette division des pouvoirs, qui est la première règle dans un État constitutionnel. C'est ainsi seulement que l'administration peut asseoir son influence, que des traditions peuvent se former, qu'il peut s'élever des hommes réellement capables, rompus aux affaires, doués d'une forte expérience. Les partis eux-mêmes, qui dirigent tour à tour le pays, trouveraient une garantie dans cette séparation, car on ne verrait point alors tant de mouvements qui prennent la politique pour prétexte se compliquer en réalité de mille ambitions subalternes, de tous les ressentiments des fonctionnaires évincés qui tendent à regagner leur position.

Ce qui ne serait pas moins essentiel pour créer une administration vigoureuse, ce serait de diminuer le nombre des emplois, d'exiger des garanties de ceux qui prétendent aux fonctions publiques, de limiter les promotions qui se font le plus souvent arbitrairement, d'établir une hiérarchie et de la respecter, tandis qu'on voit aujourd'hui des hommes de peu de valeur nommés tout à coup aux premiers emplois, des officiers passer rapidement, grâce à une insurrection, d'un grade inférieur au grade de général. Le nombre des fonctionnaires est véritablement immense en Espagne; c'est toute une nation à côté de la vraie nation. Il y a des employés en

activité et en non-activité même dans l'ordre civil, et chacune de ces positions a encore plusieurs nuances ; on a calculé qu'il y avait une personne sur trente-cinq qui touchait un salaire de l'État. Partout se retrouve la même proportion ; partout on peut distinguer la même exagération. Le nombre des fonctions supérieures est surtout extrême. Qu'on examine la composition de l'armée ; l'Espagne a une armée quatre ou cinq fois moins nombreuse que celle de la France ; de plus, elle n'a point eu à soutenir une guerre incessante comme celle d'Afrique, où les grands services appelaient les récompenses. Eh bien ! elle compte plus de six cents généraux, c'est-à-dire le double de ce qu'il faut en France pour suffire à un des premiers États militaires de l'Europe. Il est impossible que cette quantité d'emplois, de dignités n'entretienne point une multitude d'ambitions, outre la charge considérable dont l'État se trouve grevé. Je sais bien qu'il y a une ressource dont on a usé assez communément, c'est celle de ne point payer les employés ; les classes actives, comme les classes passives, ont eu longtemps leur solde arriérée. D'un autre côté, il est arrivé plus d'une fois que des fonctionnaires faisaient volontairement le sacrifice de leurs appointements ; mais ici se place un autre danger : il y a en Espagne, ainsi que je l'ai dit, un très-vif instinct d'indépendance individuelle, et ce désintéressement volontaire ou forcé vient en aide à cet instinct, favorise cette tendance qu'a en général l'employé espagnol à substituer sa propre initiative à celle du pouvoir dont il reçoit des ordres. Il n'est pas très-rare qu'un fonctionnaire placé dans une position éminente laisse de côté les instructions du gouvernement pour appliquer ses propres vues. On en a eu des exemples. Les fonctions gratuites risquent ainsi de devenir un des déguisements de l'anarchie. Ce sont là quelques-uns des points sur lesquels les réformes devraient porter. Ces premières difficultés résolues, croit-on

qu'il ne resterait pas assez de temps pour discuter sur des mots, pour savoir si l'administration qu'on fonde est une administration à l'espagnole ou à la française, ce qui a été quelquefois l'objet de très-sérieux débats ?

VIII

Descendons si l'on veut plus profondément dans la vie intime de l'Espagne, nous pourrons voir des complications d'un autre genre. Il y a au-delà des Pyrénées une cause permanente, normale en quelque sorte, d'incertitude et de mobilité : c'est l'absence d'intérêts réguliers propres à entretenir l'activité publique et à la détourner des agitations stériles. Le travail est un des éléments les plus essentiels de la civilisation moderne ; or le travail est mal acclimaté en Espagne. L'esprit d'industrie n'a pas passé dans les mœurs, il répugne même, dirai-je, à l'indolence nationale. L'Espagnol aime à rêver, à *prendre le soleil*, suivant l'expression consacrée ; il y a chez lui un certain mépris des occupations vulgaires ; plein de promptitude lorsque la passion le pousse, il s'embarrasse dans les détails positifs, pratiques des affaires ; il s'en détache aisément pour retomber dans une inertie orientale. La paresse espagnole a son mot caractéristique, c'est le mot de *mañana*, — demain. Le mot de *mañana* s'applique à tout ; c'est la réponse sur laquelle il faut toujours compter. De jour en jour, souvent la plus simple affaire traîne toute une année, il n'est pas bien sûr même qu'elle se termine. *Mañana* est l'argument le plus triomphant de l'indolence castillane ; cela dispense d'agir pour le moment. Chose étrange ! l'instinct du gain, si puissant ailleurs, semble être ici sans effet. A Madrid même, il arrive quelquefois qu'un

industriel, qu'un marchand, pour peu qu'il n'ait pas sous la main ce qu'on lui demande, vous renvoie au jour suivant; s'il est à son repas ou à son plaisir, même dans l'intérieur de sa maison, il se dérange à peine. Dans la campagne, chacun travaille presque exclusivement pour vivre; chacun se borne à tirer de la terre le peu qu'elle veut donner; aussi, en parcourant le territoire espagnol, rencontre-t-on des portions incultes, arides, où la charrue n'a point passé. Le pauvre reste volontiers dans sa misère, échappant en quelque façon à la tristesse de son dénûment par la sobriété extrême à laquelle il s'est accoutumé. Il est une circonstance qui montre dans tout son jour la paresse nationale, c'est la facilité avec laquelle on saisit toutes les occasions de se délasser d'un travail qu'on ne fait pas. Souvent on est surpris dans une ville en voyant la vie industrielle s'arrêter, les magasins se fermer; c'est qu'il y a quelque fête dont on ne soupçonnait pas l'existence; tout est suspendu, il ne reste de temps que pour le repos et le plaisir. On dirait vraiment que le peuple espagnol ne travaille qu'à ses moments perdus, et lorsqu'il n'a rien de mieux à faire, — lorsqu'il n'a pas à tenter quelque révolution ou à battre des mains dans une course de taureaux.

Dans ces habitudes d'oisiveté, la part de l'indolence propre au caractère espagnol est grande sans doute; ne faudrait-il pas cependant faire aussi celle des lois et des circonstances? Si le goût du travail tarde tant à entrer dans les mœurs, si, par suite, les intérêts ont tant de peine à se développer, n'est-ce point parce qu'ils manquent de stimulants, de protection, de sécurité? Le malheur des temps et le vice des lois sont venus fortifier un penchant naturel. Je ne veux examiner qu'un seul point: dans une grande partie de l'Espagne, le sol est prodigieusement fertile; il paierait libéralement les sueurs de l'homme; eh bien! cette fertilité est souvent inutile, la terre produit vainement. En l'absence de moyens de

communication, des récoltes entières se perdent parfois. Et dès-lors à quoi bon travailler ? Où est l'excitation capable d'éveiller l'activité publique ? Où sont aussi les éléments de bien-être ? Le résultat de ceci est que des habitudes d'ordre et de paix ne peuvent se former au sein d'une population qui n'apprend pas à connaître les bienfaits pratiques du régime libre. L'absence d'intérêts réguliers et actifs favorise les penchants à l'isolement, à l'indiscipline, si vivaces en Espagne, et livre les hommes à la guerre civile, qui cherche des bras et recrute tous ceux qui n'ont rien à perdre. Plus souvent encore les masses restent indifférentes ; seulement les malheureux qui sont trop accablés et que rien ne rattache au pays s'en vont ; l'émigration est peut-être un danger sérieux pour l'Espagne ; chaque année, de nombreux émigrants partent des côtes des Asturies et de la Galice pour l'Amérique méridionale, d'autres passent en Afrique ; il y a quarante mille Espagnols répandus dans l'Algérie, et, chose étrange, il en est ainsi lorsque l'Espagne pourrait nourrir une population double de celle qu'elle possède. Que manqué-t-il donc au-delà des Pyrénées, si ce n'est un gouvernement assez intelligent, assez résolu et assez durable pour faire renaître dans la population l'esprit du travail par des mesures libérales et protectrices ?

Ne croyez pas que ce soit rabaisser la révolution espagnole que de l'envisager sous cet aspect ; c'est que là en réalité est tout son avenir. Dans l'état où est l'Espagne, les questions économiques devraient seules dominer pour longtemps, parce que seules elles peuvent faire pénétrer l'esprit moderne dans les mœurs. Tant que cette œuvre ne sera point accomplie, tant que les mœurs ne seront point imprégnées de cet esprit, tant que le travail ne sera pas venu créer la solidarité entre les hommes, et non-seulement entre les hommes, mais entre toutes les parties du royaume qui ont vécu longtemps dans une sorte d'hostilité ; tant que le sentiment de

la légalité ne se sera pas substitué aux suggestions de la force individuelle, l'Espagne pourra être libre de nom, de droit si l'on veut, elle ne le sera pas de fait. On pourra discuter au congrès et faire des discours qui durent trois jours, si deux ne suffisent pas ; ce sera au mieux, et pendant ce temps le désordre prendra possession du pays ; il dépendra d'un chef audacieux d'aller lever un drapeau quelconque, de surprendre une ville, de piller les caisses, de frapper des contributions, le tout au nom de la junta centrale, de la constitution ou de don Carlos, n'importe. La politique se résumera parfaitement dans cette petite histoire qu'on raconte. Il y avait, dit-on, pendant la guerre civile, certains endroits toujours menacés où sur la place principale on avait mis une plaque qui d'un côté portait : *Place de la Constitution*, et de l'autre : *Place Royale* ; selon que christinos ou carlistes approchaient, on tournait la plaque ; il n'en fallait pas plus pour être royaliste ou constitutionnel. Cette plaque me paraît le symbole le plus exact de toutes les révolutions qui sont dans les mots et qui ne sont pas dans les choses.

IX

Mais sait-on ce qui doit inspirer plus de confiance ? C'est que, dans cette société si profondément agitée, à côté des périodiques et stériles révolutions de la politique officielle, tandis que les partis donnent le spectacle de leurs récriminations et de leur impuissance, il s'opère un travail lent et sourd ; il y a des améliorations réelles, positives en Espagne ; il y a des choses pratiques excellentes qu'il faut aller surprendre loin du bruit : ce sont celles où la passion politique n'intervient pas. Ainsi, Madrid compte plus d'un établisse-

ment remarquable. J'ai pu voir un *préside-modèle*, où on a introduit le travail et l'instruction parmi les condamnés et où on peut constater les meilleurs résultats; c'est une société pour l'amélioration du système pénitentiaire qui a contribué à le fonder, à l'aide de cotisations volontaires. Tous les établissements de bienfaisance sont en notable progrès et se distinguent par leur bonne tenue, par l'ordre qui y règne; il faut ajouter que beaucoup ne se soutiennent que par la charité privée. Je pourrais citer, en première ligne, le grand et bel hôpital d'Atocha, qui peut rivaliser avec toutes les maisons du même genre. Un autre établissement me fournit un détail statistique qui n'est pas sans intérêt moral: c'est la maison des enfants trouvés. En peu de temps, on était frappé d'une amélioration sensible, que quelques chiffres suffisent à indiquer. En 1837, il y avait à Madrid environ quinze cents enfants exposés; plus de onze cents périssaient, le reste seulement était sauvé. Dans une des années postérieures, le nombre des exposés était réduit à un peu plus de treize cents; quatre cents seulement avaient succombé, neuf cents avaient survécu. Ces détails ne sont point à mépriser, puisqu'ils font connaître en même temps un progrès dans la moralité des masses et un progrès dans l'administration des maisons de bienfaisance. Veut-on voir une autre institution qui n'est pas moins remarquable, c'est l'institution des salles d'asile, qui portent le nom d'*Escuelas de parvulos*.

Que sont-elles devenues ces bonnes écoles? je ne saurais le dire. Je ne raconte que ce que j'ai vu et ce que j'ai su. Dans l'origine, l'institution des salles d'asile provenait de l'initiative individuelle. Il se forma en 1838, une société dans l'intention généreuse de *propager et d'améliorer l'éducation populaire*. Cette société suffisait à ses besoins au moyen de quelques dons qui lui furent faits à sa création, et d'une souscription annuelle de vingt réaux imposée à chacun de ses membres. La

première école fondée à Madrid fut celle de Virio ; depuis, celles de Santa-Cruz, Montesino, Pontejos, Arias, ont été ouvertes. Ces écoles, avec l'asile établi à la fabrique de tabac, réunirent bientôt environ 700 enfants enlevés au vagabondage et à la misère. La moitié de ces enfants étaient admis gratuitement ; les autres payaient une très-faible rétribution ; tous passaient là leur journée entière. Il y a une observation à faire sur ces écoles : en général, dans tout ce qui se pratique en Espagne, lorsque la politique s'en mêle, il y a de la confusion, de l'incertitude ; ici, au contraire, rien de semblable, rien de mieux entendu que les moyens d'éducation employés. J'ajouterai que la *Société pour l'amélioration de l'éducation populaire* ne s'était point bornée à fonder les écoles de Madrid ; elle avait porté aussi ses vues sur les provinces, et avait provoqué la création d'écoles semblables à Ségovie, Cordoue, Barcelone, Pampelune, Soria, Alcoy, Cacerès. Une école primaire normale avait été instituée à Madrid pour donner des maîtres à ces succursales de la métropole. C'était toute une réforme due à l'initiative généreuse de quelques personnes.

Combien de choses se font ainsi en dehors de l'action du gouvernement ! L'homme qui s'est le plus occupé peut-être dans le principe de cette institution des salles d'asile espagnoles, et dont le nom a fait peu de bruit, sans doute parce qu'il n'a fait qu'une œuvre utile, est M. Mateo Seoane, l'un des médecins distingués de Madrid. M. Mateo Seoane a été député autrefois, en 1820 ; il a fait partie de l'émigration qui se répandit peu après en Europe ; depuis, il n'a point joué de rôle politique, il s'est contenté d'observer, de voir, et tandis que d'autres ébranlaient la société à son sommet, de travailler à préparer les nouveaux éléments qui pourraient lui servir de base. Il n'est pas étonnant que son attention se soit portée sur l'instruction publique et, en particulier, sur l'éducation

du peuple. M. Seoane a été, dès l'origine, secrétaire de la *Société pour l'amélioration de l'éducation populaire*. Il mettait à ces travaux un zèle extrême, infatigable. Il ne faisait pas seulement chaque année le résumé de la situation de la société, il suivait cette œuvre dans tous ses détails avec un soin vigilant et continu. Il surveillait, avec un plaisir qu'il ne cachait pas, les progrès de la moralisation des classes pauvres.

J'ai visité, avec M. Mateo Seoane, l'école de *Virio*, dans la rue d'*Atocha* : à peine avions-nous mis le pied sur le seuil, que tous ces enfants, poussés par l'instinct du cœur, se jetèrent au-devant de cet homme de bien, se suspendirent à lui, pour ainsi dire, l'entourèrent en criant : *amigo ! amigo !* Il semblait se retrouver au milieu d'une immense famille où il eût été attendu. La gloire a sans doute des charmes puissants, il y a quelque chose d'enivrant pour l'homme dans ce bruit que son nom soulève. Est-il cependant beaucoup d'hommages qui surpassent ce cri naïf et reconnaissant d'*amigo*, poussé par cent bouches enfantines, dans une pauvre école, à la vue de l'homme qui a le plus contribué à la création de ces asiles protecteurs ? est-il beaucoup de louanges sonores qui puissent donner à l'âme une joie aussi pure, et prouver plus clairement à celui qui en est l'objet que ses efforts n'ont point été inutiles ? Ce premier moment passé, les petits écoliers dont quelques-uns pouvaient à peine marcher, reprirent leur place et continuèrent sous nos yeux leurs leçons. Pour peu qu'on y prête une attention sérieuse, il est impossible de ne point remarquer combien il y aurait de ressources dans la nature espagnole, si elle était développée avec soin. Voyez tous ces enfants, il y a chez eux la plus rare précocité d'intelligence et une aptitude merveilleuse à recevoir l'instruction. De telles institutions sont ce qu'il y a de plus propre à transformer graduellement l'état moral de l'Espagne. C'est un des moyens les plus directs qui puissent influer sur l'ave-

nir ; c'est par cette action bienfaisante que le peuple, jusqu'ici plongé dans l'ignorance et dans la paresse, habitué au spectacle de l'anarchie, peut être mis au niveau du régime libre. Il y a en effet un rajeunissement moral à provoquer et à seconder en Espagne ; aussi M. Seoane le disait-il avec raison dans un de ses rapports annuels : « Qui peut nier que les plus respectables croyances ne soient fort affaiblies et qu'il ne soit très-difficile, sinon impossible, de les faire renaître, pour le bien de la société, dans la génération présente qui est venue au jour, a été élevée, a vécu et vit encore au milieu de tout ce qui peut exciter l'indifférence, le doute ou le dégoût ? Et, si cet affaiblissement des croyances et des opinions ne peut être nié, si, en considérant une telle situation, on ne peut s'empêcher de reconnaître la nécessité d'un prompt et efficace remède, quel moyen plus sûr trouvera-t-on que de régler l'éducation de la génération qui commence aujourd'hui à vivre, afin qu'elle acquière des habitudes de religion, de moralité, de travail et d'ordre ? » — Voyez cependant quel chemin nous avons fait ! nous sommes partis du congrès, où il semble qu'on doive aller chercher la pensée politique de l'Espagne, et nous nous retrouvons dans une *escuela de parvulos*, où les signes d'un progrès effectif nous apparaissent plus distinctement. Il y a du moins ici quelque chose de vivant et de réel, plus curieux, à quelques égards, que les inexplicables évolutions de la politique officielle.

X

Arrêtons-nous à ces quelques traits généraux du pénible travail auquel est en proie la société espagnole. Ce qu'il y a de bon, c'est que ces difficultés, si elles sont senties par tout le

monde, ne jettent point de reflet sombre sur la vie ordinaire. Il n'est pas de pays où le sang lui-même s'efface plus vite qu'en Espagne. Les complications politiques n'empêchent les Madrilègnes ni de se répandre, par un beau soleil, au Prado ni d'aller se passionner pour Montès ou le Chiclanero à la *Plaza de Toros*, près de la porte d'Alcala, lorsque quelque belle *corrida* doit ajouter un épisode de plus aux annales de la tauromachie, ni de chercher le soir d'autres émotions, bien que moins ardentes, dans les spectacles. Madrid a ainsi ses plaisirs de divers genres. Quant au Prado, j'ai cherché à décrire ce lieu si charmant et si renommé, digne du peuple le plus amoureux d'aventures. Pour les courses de taureaux, qui ont, je ne le nie pas, le don de fouetter singulièrement le sang, il m'est impossible de voir toute l'Espagne dans un spectacle de ce genre. Les théâtres ont un intérêt plus littéraire ; ils annoncent du moins le développement d'une certaine curiosité d'esprit et d'imagination. Il y a maintenant à Madrid cinq ou six théâtres, — le *Théâtre royal*, ceux de la *Cruz*, du *Principe*, du *Circo*, de l'*Instituto*, des *Variedades* ; ces derniers ne sont pas supérieurs aux plus humbles scènes du boulevard, à Paris. Le *Théâtre royal* et le *Circo* sont des scènes lyriques où règne la musique italienne, et ceci pour une raison assez plausible, c'est qu'il n'y a point de musique espagnole ; il n'y a point de compositions lyriques qui donnent l'idée d'un art national, et ce serait peut-être un curieux objet d'étude de rechercher pourquoi entre ces deux nations méridionales, — l'Italie et l'Espagne, — l'une a produit tant de richesses musicales et l'autre en est si complètement déshéritée. La musique ne s'est montrée au-delà des Pyrénées que sous la forme religieuse et sous la forme populaire.

Chose étrange, — l'un des théâtres lyriques qui existent aujourd'hui à Madrid, le *Théâtre royal* n'est point sans avoir eu son rôle un jour dans la politique. Son érection est deve-

nue une de ces armes avec lesquelles on combat un pouvoir. C'était en 1850 que s'élevait ce théâtre sur la place *del Oriente*, là même où jusqu'à ce moment le congrès tenait ses séances. Cet édifice où la magnificence et l'ornementation somptueuse étaient prodiguées fit naître bientôt toute sorte d'accusations contre le ministre qui présidait à sa construction, M. Sartorius. Ce fut notamment le texte de toute une partie du dernier discours parlementaire de Donoso Cortès. Le marquis de Valdegamas montrait la passion des jouissances et des intérêts matériels s'emparant de son pays, il accusait le gouvernement de favoriser trop exclusivement ces tendances, et il résumait sa pensée dans une de ces images qui lui étaient familières. « Il n'y a point de période historique, disait-il, qui ne trouve son symbole dans un monument... Il me suffit de parler de l'Espagne et de rappeler ici la dynastie autrichienne. Quelle est la première période de cette dynastie ? Dans cette période la monarchie éclipse tout, jusqu'au principe religieux qui était pourtant si puissant ; et quel serait le monument qui symboliserait cette situation ? certainement ce serait un palais. Dans la période des Philippe où le principe religieux s'élève au-dessus du principe monarchique, quel serait le symbole de la pensée dominante de la monarchie espagnole ? Ce serait un couvent. Comment serait représentée cette même monarchie, sous Charles II ? Qu'était le trône ? qu'était l'Espagne ? un sépulcre. Eh bien ! ces trois choses ont leur symbole à l'Escorial : l'Escorial est à la fois un palais, un couvent et un sépulcre. L'Escorial est l'histoire écrite en pierre de la monarchie autrichienne. Notre histoire actuelle, notre civilisation actuelle, notre situation actuelle ont leur symbole dans le théâtre *del Oriente*, dans ce monument élevé aux jouissances matérielles... » Ainsi parlait ce brillant esprit, le 2 janvier 1851, et peu de jours après le ministère auquel il s'adressait n'existait plus. Revenons à la littérature et au théâtre.

Il ne reste à Madrid qu'une seule scène pour la littérature, pour la poésie : c'est le *Principe*. Ce n'est pas que le *Principe* soit lui-même dans des conditions excellentes et ait tout l'éclat qu'on pourrait désirer ; seulement c'est l'unique théâtre sérieusement littéraire. Il y a trois choses fort essentielles pour un théâtre en tout pays, le public, les comédiens, et les auteurs. Voyons ce que sont ces trois éléments à Madrid : ici comme ailleurs ils sont intimement unis et réagissent l'un sur l'autre. Il est certain que depuis dix ans le goût du spectacle, le goût du plaisir littéraire s'est beaucoup développé en Espagne. Il est cependant une circonstance qui ferait croire que le public n'a pas gagné en nombre autant qu'on aurait pu s'y attendre, c'est que les pièces les meilleures, celles qui obtiennent le plus de succès ont très-peu de représentations ; une œuvre jouée vingt fois est arrivée au plus haut degré de la fortune théâtrale. De là une immense consommation de pièces de tous genres, et la difficulté de faire un choix entre elles. Ces conditions ne doivent-elles pas peser aussi sur les comédiens, qui sont obligés de se multiplier ? Je ne sais trop ce que dirait un acteur à Paris s'il était contraint de jouer deux fois le même jour, et cela arrive pourtant fréquemment à Madrid, le dimanche où il y a deux représentations. Il faut bien, en outre, que le talent des comédiens se plie à jouer à peu de distance tous les rôles gais ou sombres, bouffons ou tragiques, et il en résulte dans leur esprit une confusion perpétuelle qui atténue leur originalité, lorsqu'ils en ont. Trois acteurs surtout ont marqué dans l'époque nouvelle, — Julian Romea, artiste intelligent et plein de tact, poète lui-même et fait pour interpréter les poètes, Matilde Diez, actrice énergique et passionnée, Joaquin Arjona, comédien de genre original et vrai.

Quoi qu'il en soit, c'est au *Principe* que les poètes de l'école moderne ont gagné leurs plus belles victoires. Le *Prin-*

cipe est en effet le théâtre où ont paru la plupart des œuvres nouvelles. C'est à ce point de vue que j'appelais le *Principe* le théâtre littéraire de Madrid, et il est surprenant qu'on n'ait pas réussi à le constituer plus fortement dans des vues exclusives d'art et de poésie, en en chassant les traductions, qui s'y produisent encore trop souvent. Ce n'est pas seulement aux tentatives modernes qu'une telle scène devrait être destinée, elle devrait avoir pour premier but de faire revivre le vieux théâtre. Elle devrait être une institution littéraire nationale qui serait mise à l'abri des grands noms de Calderon, de Lope, de Moreto, de Rojas, de Tirso de Molina, une scène élevée où seraient représentées avec soin les œuvres de ces illustres maîtres. Je dis qu'il en devrait être ainsi. On a essayé dans ces dernières années de réaliser cette pensée par la création d'un *Théâtre Espagnol*. L'entreprise a été abandonnée après une courte expérience. On s'est rejeté trop aisément, ce me semble, sur des impossibilités secondaires, sur des difficultés de détail. Tout ne devrait-il pas s'effacer devant l'intérêt de réunir dans un même foyer tant de rayons épars du génie espagnol, de les concentrer pour frapper et éblouir les contemporains? On a établi un conservatoire à Madrid pour former des chanteurs, lorsqu'il n'y a pas de musique nationale; ne vaudrait-il pas mieux fonder une école où de jeunes artistes viendraient se familiariser avec les secrets de l'ancienne poésie et se préparer par l'étude à jouer les personnages que l'inépuisable invention de quelques hommes a fait vivre d'une vie immortelle? Il me semble que rien ne serait plus attachant que de voir se succéder sur un théâtre *Garcia del Castañar*, le *Rico hombre de Alcala*, *l'Étoile de Séville*, le *Médecin de son honneur*, et ce drame si étrange et si poétique qui met Calderon au rang des plus ardents penseurs, — *la Vie est un songe*. Les écrivains modernes trouveraient dans ces modèles un glorieux

stimulant ; le goût du public s'éleverait, sans aucun doute, sous l'influence de cette forte et nationale poésie. Pour les étrangers, ce serait un attrait de plus ; on aimerait à applaudir Calderon à Madrid, comme on applaudit Corneille à Paris et Shakespeare à Londres.

XI

Si dans cette sphère des plaisirs intellectuels l'Espagne a plus d'un progrès à réaliser encore, la littérature du moins, on peut le dire, a eu un réveil qui n'a pas été sans éclat ; elle a donné des témoignages de vitalité et de force. Il n'en est pas de même des autres branches de l'art ; malgré le talent et les efforts de quelques hommes remarquables, tels que M. Madrazo, M. Vicente-Lopez, M. Esquivel, la peinture se relève à peine de sa décadence ; les productions nouvelles ont peu de caractère et d'originalité ; on pourrait les rattacher aux écoles françaises. Il est vrai que Madrid compte en peinture de bien autres richesses. Madrid est peut-être la ville du monde qui possède les plus belles galeries de tableaux antiques. Outre les collections de l'académie de San-Fernando, de la Trinidad, le musée royal est un véritable panthéon de toutes les gloires de la peinture. Tous les pays où l'art a pris un brillant essor ont là quelques-uns de leurs chefs-d'œuvre. Il n'y a pas longtemps encore, tous ces tableaux étaient dispersés dans les maisons royales, à Aranjuez, à l'Escurial, au Pardo ; le musée réunit aujourd'hui environ deux mille toiles de toutes les écoles et des plus grands maîtres. Chaque salle, peut-on dire, est un musée différent. Ici c'est d'abord l'Espagne, là l'Italie, la France, la Flandre, la Hollande, l'Allemagne ; chaque salle contient une école ou

plutôt est consacrée à un pays. Raphaël a, au musée de Madrid, quelques-unes de ses plus belles œuvres : *la Vierge au poisson*, *la Vierge* connue sous le nom de *la Perla*, le *Spasimo*, ce tableau qui est l'expression suprême de la douleur, qui montre le Christ s'affaissant sous la croix en gravissant le Calvaire tandis que des femmes attendries, poussées par une pitié profonde qui se reflète sur leur visage, viennent essuyer son sang et sa sueur. Il y a plus de quarante tableaux du Titien, entre lesquels les plus remarquables sont *la Fécondité*, *Bacchus à Naxos*, *Diane et Actéon*, un *Christ couronné d'épines*; il y a au moins autant d'ouvrage du Tintoret. Paul Véronèse y compte aussi plusieurs de ses meilleurs tableaux, *Vénus et Adonis*, *Suzanne sortant du bain*, *Moïse sauvé des eaux*, une *Adoration des Mages*. A ces noms il faudrait ajouter ceux de Léonard de Vinci, d'André del Sarto, du Guide, du Guerchin, de l'Albane, de Rubens, de Van Dyck, de Rembrandt, de Teniers, d'Albert Dürer, de Nicolas Poussin, de Claude Lorrain; combien d'autres encore se joindraient à ceux-ci ! Chaque année, la France envoie de Paris de jeunes peintres à Rome pour se familiariser avec les chefs-d'œuvre de la peinture dans cette patrie des arts; ne devrait-elle pas en envoyer également à Madrid ? Là, sans sortir de l'enceinte du musée, ils rencontreraient tous les exemples; ils trouveraient surtout des éléments de comparaison, ils pourraient confronter toutes les écoles à cette grande école espagnole, qui apparaît au musée de Madrid dans toute sa puissance, dans toute sa splendeur, dans toute sa gloire. Je ne sais si c'est une erreur, mais il me semble que l'esprit d'un artiste trouverait les plus solennels enseignements dans cette étude comparée des plus grands maîtres, s'il pouvait voir presque en même temps les œuvres de Murillo, de Velázquez, de Ribera, de Zurbaran, d'Alonso Cano, à côté de celles de Raphaël, du Titien, du Tintoret, de Véro-

nèse, de Rubens. Il y aurait pour lui le même intérêt qu'il peut y avoir pour un poète à comparer Homère à Dante, Calderon à Shakespeare, le Tasse à Virgile.

Une chose frappe vivement dans la peinture espagnole, c'est l'exactitude avec laquelle elle fait revivre la nature, même la plus horrible, la plus dégoûtante, c'est l'énergie avec laquelle elle exprime la réalité; pour elle, l'homme est toujours un être humain qu'elle ne cherche point à transfigurer. On sait avec quelle étrange puissance, je dirai presque avec quelle préférence tous les peintres espagnols reproduisent la misère, les guenilles. Prenez si vous voulez d'autres sujets : Quelle figure prête plus à la transfiguration, parmi les héros du monde antique, que Prométhée? Dans le tableau de Ribera, Prométhée n'est pas cependant ce grand rebelle qui va ravir le feu du ciel et reçoit avec orgueil son châtement; c'est un géant énorme cloué sur son rocher; le vautour fouille dans son foie déchiré et sanglant; les muscles de ses membres se contractent affreusement; il semble qu'on va entendre ses cris, tant son visage est travaillé par la douleur. Voyez encore dans un autre genre les Vierges de Murillo; elles n'ont pas la grâce idéale, pure, divine des Vierges de Raphaël; leur grâce est plus humaine, elles vivent de notre vie, elles ont pour ainsi dire une beauté terrestre, plus saillante encore dans ces nuages blancs et roses dont il les entoure. Ce qui est toujours admirable dans les tableaux de Murillo, c'est la splendeur du coloris, l'art savant avec lequel le peintre fait jouer la lumière, la richesse variée des teintes. On peut citer *l'Annonciation*, *l'Adoration des Bergers*, *la Sainte Famille*, *le Jésus au mouton*, *Éliézer et Rebecca*. *La Sainte Élisabeth de Hongrie*, qui est peut-être le chef-d'œuvre de Murillo, se trouve à l'académie de San-Fernando. Velazquez s'attache encore plus que Murillo à la reproduction de la réalité. Il n'en faudrait pour preuve que ce

tableau des *Borrachos*, — *les Ivrognes*, — qui est l'inimitable peinture de ces festins grossiers où l'homme tourne à la brute. C'est l'épopée grotesque de l'ivresse. La *Reddition de Breda* et les *Forges de Vulcain* sont également au premier rang parmi les ouvrages de Velazquez et dans la peinture espagnole.

Je n'ai nommé que quelques hommes et quelques œuvres. Ce serait une histoire entière qu'il faudrait faire pour donner une idée de cette immense réunion de merveilles artistiques. Le musée de Madrid est une de ces fortunes dont une ville est jalouse ; aussi lui a-t-on consacré un palais dans le plus beau quartier, — au Prado. Une des dernières heures, je me souviens, que j'eusse devant moi à Madrid, je l'allai passer au musée, et en revenant, en suivant lentement le Prado et la rue San-Geronimo, je ne pouvais m'empêcher de songer qu'un peuple qui avait un tel passé se devait à lui-même d'avoir un avenir. J'étais ainsi ramené par une voie détournée aux questions vitales qui s'agitent dans la Péninsule, car tout se tient, et l'art ne retrouvera point son éclat en Espagne, sans une transformation plus profonde, sans que le pays lui-même se soit relevé sous la féconde influence des idées modernes régularisées et afferries.

Quelques heures plus tard, je quittais Madrid ; je m'éloignais de ce centre de la vie espagnole, non sans chercher encore à me rendre compte de l'impression définitive qu'avait pu me laisser tout ce qui avait passé devant mes yeux, — mœurs, politique, littérature, beaux-arts, grandeurs anciennes, misères présentes. Malgré tout, c'est une impression qui ne peut rien avoir de vulgaire, parce qu'on peut distinguer à chaque pas en Espagne les éléments d'une fortune nouvelle, parce qu'il y a dans le caractère national d'incontestables ressources, et que ce pays a dans son sein des germes qui ne demandent qu'à s'épanouir. Mais, je l'ai dit, ce

qui manque à cette société flottante et incertaine, c'est une heure de repos pour que quelque chose ait le temps de prendre racine, assez de fixité pour que le progrès moral et le progrès matériel puissent tout ensemble se développer et s'affermir, pour qu'il sorte de ce chaos une pensée supérieure qui domine les passions, les caprices des hommes, et les range impérieusement sous sa loi. Il faudrait mettre un terme à cette perpétuelle mobilité qui fait de la politique un jeu de hasard et déconsidère tout le monde, les gouvernements comme les individus. Ce n'est qu'à ce prix que la Péninsule prendra son rang parmi les États modernes. Hélas! si ces réflexions pouvaient me revenir à l'esprit lorsque j'étais tout près de quitter Madrid, tandis qu'en attendant l'heure je me promenais seul, à la porte du Soleil, entouré de cette *obscure clarté* de la nuit dont parle Corneille, on conviendra que le moment n'était pas si mal choisi. La voiture où j'allais monter emportait la nouvelle de deux catastrophes ministérielles survenues en deux jours sans préjudice de celles qu'on a vues depuis et de celles qui viendront encore. Triste tableau dont je détournais un instant les yeux pour saluer une dernière fois le ciel qui couvrait ma tête et où les étoiles tremblaient comme des flambeaux lointains, — seul spectacle toujours glorieux en Espagne et dont la grandeur ne trompe pas.⁴

II

LA RÉVOLUTION EN ESPAGNE

ET LE GÉNÉRAL NARVAEZ.

I

Si, dans la mêlée des choses contemporaines, il est un homme qui soit parvenu à donner quelque fixité à la politique de l'Espagne et à créer l'illusion d'une situation désormais affermie, cet homme, je l'ai déjà nommé, c'est un soldat, c'est le général Narvaez.

Notre siècle a eu un moment où il a ressenti tous les dégoûts, toutes les lassitudes de la parole. Il a tant de fois adoré des mots en croyant adorer des choses, il s'est jeté si souvent à la suite des héros de cette fantasmagorie de la parole pour ne recueillir que des déceptions, qu'il en a conçu peut-être parfois quelque ironie, et qu'il lui a pris de temps à autre, au milieu de ses diversions, je ne sais quelle secrète assurance quand il a senti ses affaires dans des mains viriles, plus accoutumées à agir qu'à frapper le marbre d'une tribune. C'est le privilège singulier de quelques vraies et rares natures de soldat de réaliser cet idéal des hommes d'action et d'être

choisies pour de décisives et utiles interventions dans les crises publiques. Ce n'est pas sans raison qu'on a pu dire que la vie militaire était une des plus grandes écoles de gouvernement. Ceux qui vivent de cette mâle et noble vie sont heureux, à le bien considérer. Ce qu'ils nourrissent de sève et de vigueur intérieure ne se dissipe pas dans ces disputes oiseuses qui ôtent le sens des choses, et au bout desquelles les individus comme les peuples trouvent l'impuissance. La familiarité qu'ils nouent chaque jour avec le péril développe en eux un instinct de la réalité qui fait qu'ils sont peu sensibles aux creuses métaphysiques révolutionnaires, et qu'ils passent outre avec une étrange liberté d'esprit et de conscience. L'habitude du devoir précis, la discipline rigoureuse, leur donne cette simplicité de jugement et d'action des hommes mis à un poste pour le garder ou y périr. Eux seuls, en certains moments, ils savent ce qu'ils doivent faire, et ils l'accomplissent résolument, quelquefois même avec un mélange tragique d'abnégation qui n'étouffe pas sans doute les plus invincibles sentiments, mais qui leur commande. Il n'est pas, je pense, beaucoup d'exemples comparables à celui du prince Windischgraetz qui, seul en Bohême, au milieu des étonnements de 1848, voyant sa femme et son fils tomber sous les balles, n'éprouve nulle hésitation et fait plier sous son épée l'insurrection de Prague.

Comment arrive-t-il que ceux qui sont particulièrement doués de ces qualités militaires se trouvent quelquefois appelés à une prépondérance politique qui ne laisse point d'avoir un caractère d'originalité dans le travail des peuples contemporains ? Est-ce parce qu'ils sont la force et rien que la force, ainsi que le disent les sophistes à courte vue ? Non : c'est parce qu'ils savent commander et obéir dans une société où il semble que les notions du commandement et de l'obéissance soient également altérées ; c'est qu'ils savent servir et

agir dans un temps où chacun aspire à être roi, et roi faînéant. Ils sont l'expression vivante de la discipline. Voilà pourquoi les révolutions, qui feignent de les caresser parfois, haïssent cordialement, instinctivement les vrais militaires; elles pressentent en eux des ennemis naturels. Voilà pourquoi ceux-ci, à leur tour, par les idées qu'ils représentent au moins autant que par la force dont ils disposent, ont un caractère spécial pour tenir en échec les révolutions. Ce rôle d'antagonistes qu'exercent avec éloquence dans l'ordre purement intellectuel les Burke, les De Maistre, ils l'exercent dans le domaine de l'action. Ils sont les dompteurs naturels et nécessaires des révolutions par le conseil comme par l'épée.

Chaque pays de nos jours, en Europe, a eu quelques-uns de ces soldats d'élite pour soutenir ou relever sa fortune. Souvenez-vous, en France, pour ne nommer que le premier de tous, de l'immense foi qui s'attachait au maréchal Bugeaud, mâle et simple nature, qui avait eu l'art d'élever le bon sens à la hauteur d'une politique et la fermeté de son âme à la hauteur d'une garantie sociale. Vous avez vu l'Autriche prendre une face nouvelle du jour où elle est passée des mains des émeutiers de Vienne aux mains vaillantes qui l'ont arrêtée sur son déclin. Vous avez vu le général Filangieri rattacher victorieusement la Sicile à Naples, et éteindre un des foyers de l'incendie révolutionnaire italien. Ce que ces hommes énergiques ont été dans leur pays, le général Narvaez l'a été dans l'année 1848 en Espagne. Seulement, là où d'autres avaient à exercer toutes les rigueurs qu'entraîne une répression à main armée, le chef espagnol n'a eu qu'à contenir et à préserver. Je maintiendrai ! tel a pu être son mot, et il a maintenu en effet.

Tandis que l'Europe se remplissait de chocs et de catastrophes, l'Espagne restait calme. Bien mieux, elle choisissait cet instant pour réparer ses désastres intérieurs, pour asseoir

sur une base plus fixe sa politique, pour imprimer un nouvel essor à son commerce, à son industrie, à sa marine. Le bon sens national avait une large part, sans nul doute, dans une telle situation : croit-on pourtant que le bon sens eût prévalu, s'il n'eût eu pour porte-drapeau un homme résolu et habile ? Imagine-t-on ce qui aurait pu résulter d'un moment d'indécision dans le gouvernement espagnol, sous le coup des événements européens, en présence des menaces qui déjà se traduisaient en actes d'insurrection à Madrid, à Séville et en Catalogne ? Le général Narvaez sut gagner de vitesse la révolution en mettant hardiment le pied sur ses premières étincelles ; il eut le mérite de savoir ce qu'il devait faire, et il résumait sa politique dans une de ces saillies comme il en échappe parfois aux hommes accoutumés à ne se point laisser déconcerter par le péril. « Si jusqu'ici on a écrit *l'art de conspirer*, disait-il au congrès, le 4 mars 1848, le gouvernement fera en sorte qu'à l'avenir on puisse écrire aussi *l'art d'empêcher les conspirations*. » C'est la force, dira-t-on encore ; oui, c'est là force, la force mise au service d'une cause juste et puisant dans cette justice même de la cause sa moralité, la légitimité de son action et la raison de son succès. Une chose à considérer d'ailleurs plus particulièrement encore en Espagne qu'en tout autre pays, c'est que ce n'est point un hasard ou le simple fait d'une nécessité momentanée qui a jeté un soldat vigoureux au premier rang dans la politique : si cette prépondérance s'explique par des circonstances exceptionnelles ou par les qualités de l'homme qui en a été investi, elle ressort en même temps de l'histoire de la Péninsule, de ses habitudes, et, on peut bien l'ajouter, de ce caractère artificiel qu'a eu depuis longtemps la vie publique au-delà des Pyrénées dans ce qu'elle a de purement civil et politique.

Les influences militaires sont un des éléments essentiels et

permanents de l'histoire contemporaine de l'Espagne, et, en dehors même de toute autre explication, cela ne saurait étonner chez un peuple qui attache dans son âme un prix inestimable à l'action. De tous côtés, à travers la variété des événements qui remplissent l'intervalle de 1834 jusqu'au moment présent, éclate la tendance des partis à se personnifier en quelqu'un de ces généraux qui se font un nom sur les champs de bataille de la guerre civile. Aussi, dans ces antagonismes ardents qui se déclarent parfois entre les plus marquants de ces hommes de guerre, si la première place appartient en apparence à un mouvement personnel, à un instinct de rivalité, la politique est au fond, se pliant à toutes les péripéties du drame et prenant la forme d'un combat. Cette lutte des influences militaires, dans ce qu'elle a de supérieur et de décisif à chaque période de la révolution espagnole, peut se résumer jusqu'ici en quelques noms, tels que ceux de Cordova, Espartero, Narvaez. Cordova est mort dans l'exil, en 1839, plein de jeunesse encore et dévoré d'amertume. Espartero est monté au plus haut rang par le hasard d'une révolution ; il est tombé sans laisser son nom attaché à aucun grand souvenir ; il s'est relevé moins parce qu'il représentait quelque chose de distinct et de favorable aux yeux de l'Espagne que parce qu'on a vu dans son nom un vieux drapeau bon à tirer de l'oubli dans un moment d'interrègne redoutable. Narvaez est resté pendant près de dix ans la personnification victorieuse d'une situation régulière et vainement attaquée tant qu'il a été là. A quoi tient cette diversité de fortune ? Elle tient sans doute à des causes purement espagnoles, et aussi à des causes qui ne sont pas particulières à la Péninsule, qui lui sont communes avec tous les pays où se reproduit ce même phénomène de l'action incessante des influences militaires.

Pour que cette intervention d'un général dans la politique

ait quelque chose d'efficace, de légitime et de durable, même en Espagne, surtout en Espagne, dirai-je, il faut plus d'une condition. La valeur militaire est beaucoup, et elle ne suffit pas ; il faut en outre un grand sens politique, cet instinct juste et net qui révèle à un homme où est l'intérêt permanent de son pays au milieu de la confusion des intérêts secondaires. Et ces mérites personnels existant, tout n'est pas dit encore : il faut de plus les circonstances, cette faveur secrète qui fait concourir les événements à une élévation individuelle, de telle sorte que dans la fortune politique d'un général, quand elle dépasse un certain niveau, il y a nécessairement la part du bonheur. Supprimez l'une de ces conditions, — la faveur des circonstances, par exemple, — vous aurez en Espagne Cordova, le général en chef de l'armée du nord en 1835. Ni la valeur militaire, ni le sens politique ne manquaient à Cordova. Soldat et diplomate à la fois, tenant à l'ancienne monarchie par tradition, à la nouvelle par les lumières de son esprit, très-décidé d'opinion, agité d'une légitime ambition de gloire, Cordova réunissait les qualités personnelles les plus nécessaires pour placer, dès l'origine, l'Espagne dans une voie calme et normale ; mais il était venu à la mauvaise heure, à l'heure où s'accomplissait aussi au-delà des Pyrénées l'irrésistible fatalité révolutionnaire. C'est contre cet obstacle qu'il se brisa une première fois, quand la révolte de la Granja fit tomber de sa main l'épée qui avait gagné, à Mendigorria et à Arlaban, les premières victoires de la royauté d'Isabelle II. Une seconde fois, dans un mouvement malheureux qui éclata à Séville en 1838 et où il prit part, Cordova vint échouer devant la prépondérance naissante d'Espartero, qui non-seulement avait été pour lui un rival militaire, mais dans lequel il pressentait dès lors le représentant armé de la révolution. Le temps et la vie lui ont manqué pour se relever de cette humiliante défaite. Il est hors de doute pour tout Espagnol que,

si Cordova eût vécu, il se serait élevé au premier rang.

Ce ne sont point les circonstances qui ont fait défaut à Espartero ; ce n'est point la bravoure militaire non plus. Il lui a manqué plutôt l'intelligence politique. Maître du pouvoir, il n'a su qu'en faire, n'osant avouer ses ambitions s'il en avait, ne sachant ni apercevoir d'un coup d'œil juste ni tracer d'une main ferme les limites d'une action régulière. — Qu'en est-il résulté une première fois lors de sa régence ? Moins de trois ans d'un pouvoir douteux, contesté, qui finissait par soulever contre lui la Péninsule tout entière. Moins de trois ans après les scènes de Barcelone, de Valence et de Madrid en 1840, le duc de la Victoire quittait l'Espagne en fugitif, sur un bateau de pêcheur, pour gagner un navire anglais, et ce n'est pas le trait le moins curieux, que ce soit un de ses rivaux, le général Narvaez, qui plus tard ait pu le recevoir de nouveau dans l'Espagne pacifiée.

Par un bonheur singulier, il a été donné à Narvaez de réunir dans une mesure suffisante les conditions qui ne se trouvaient complètement remplies chez aucun de ses rivaux. Représentant du parti conservateur comme Cordova, il a eu de plus que lui en sa faveur les circonstances qui se sont offertes en 1843, et il n'était point homme à les laisser fuir ; énergique soldat, il a eu de plus qu'Espartero l'intelligence politique. Qu'on observe le caractère divers de ces hommes, les circonstances heureuses ou défavorables où ils se sont trouvés placés, la nature et le mouvement de leurs antagonismes, et on s'expliquera comment, Cordova étant mort, Espartero ayant toujours été le chef irrésolu de mouvements révolutionnaires sans durée, plutôt qu'un chef de gouvernement, Narvaez est encore un de ces hommes qui se font toujours leur place dans l'histoire d'un pays. Le duc de Valence a été, après tout, le soldat homme d'Etat de l'Espagne. Il a été l'instrument, le conseil, le soutien d'une œuvre politique qui a eu quelque

lustre au-delà des Pyrénées et qui n'a point péri entre ses mains.

II

Le général don Ramon-Maria Narvaez a plus de cinquante ans maintenant. Il est né, le 4 août 1800, à Loja, au cœur de l'Andalousie. C'est un véritable Andaloux, petit, d'un tempérament puissant, le front haut, l'œil saillant et prompt à s'enflammer, joignant d'ailleurs à une fougue indomptable de caractère l'habileté qui sait quel usage il faut faire de cette fougue, et qui connaît l'empire d'une résolution vigoureuse sur les hommes. C'est un lion qui a du renard en lui, me disait quelqu'un qui le jugeait sévèrement, et, qu'on le remarque bien, cette alliance se retrouve parfois dans les plus rares organisations.

Don Ramon ne pouvait évidemment, par son âge, prendre aucune part à la guerre de 1808 ; ce n'est qu'après 1815 qu'il entra comme *cadet* dans les gardes wallones, devenues depuis le 2^e régiment d'infanterie de la garde royale. Si Narvaez a obtenu par la suite ses grades sur le champ de bataille, on sera peut-être étonné d'apprendre que celui qu'on a traité parfois comme un soldat ignorant, était au contraire remarqué alors pour l'étendue de ses connaissances en mathématiques et en sciences militaires. Il étudiait les fortifications et l'artillerie sous don Felipe Valdric, aujourd'hui marquis de Valgornera et l'un des hommes distingués de l'Espagne. Don Ramon était officier en titre sous le régime constitutionnel ou plutôt révolutionnaire de 1820. De telles époques sont très-propres à inquiéter et à troubler les vraies natures militaires. Où est le pouvoir ? à qui faut-il obéir ? peut-on se

démander ; et l'incertitude de Ferdinand VII durant cette période de 1820 à 1823, la versatilité de ce roi lui-même, qui tantôt se rattachait à la constitution, tantôt s'essayait subrepticement à la détruire, au lieu d'aborder avec résolution et franchise la révision du code de 1812, — cette versatilité, dis-je, n'était point faite pour rallier à un point fixe les volontés flottantes, pour maintenir l'unité dans l'armée à l'ombre du drapeau et à l'abri des suggestions des partis. De cette confusion sont sortis de funestes malentendus, tels que la journée du 7 juillet 1822, où on vit la garde royale se scinder en deux fractions, — l'une allant à l'assaut du régime constitutionnel tel qu'il existait à Madrid, l'autre défendant par les armes ce régime attaqué. Narvaez était de ce dernier côté, et il y était avec les Palarea, les Figueras, les Roncali, les Pezuela, qui avaient devant eux le même avenir militaire, sinon politique. Ceux qui prétendraient mettre le général Narvaez en contradiction avec lui-même, en lui opposant aujourd'hui sa participation à la journée du 7 juillet, tomberaient à mon sens dans une erreur réelle. Que faisait-il autre chose que repousser un de ces actes d'indiscipline militaire auxquels il a toujours été contraire dans sa vie de soldat ? Que faisait-il autre chose que rester au poste où on l'avait placé ? La journée du 7 juillet 1822 ne s'explique guère que par l'anarchie profonde où était l'Espagne à cette époque.

Peu après, Narvaez se trouvait en Catalogne sous les ordres de Mina, qui avait été chargé de poursuivre les guerrillas organisées dans ce pays pour le rétablissement du roi absolu, et de déloger la junte suprême instituée à la Seu d'Urgel pour diriger le mouvement insurrectionnel. Tout mouvement politique en Espagne se transforme naturellement en une véritable guerre, et, si de pompeux bulletins ont singulièrement exagéré parfois les proportions des rencontres qui s'y produisent, il est certain du moins qu'on s'y bat intrépidement et

qu'on y verse son sang des deux côtés. Cette campagne de la Catalogne fut pour Narvaez une première occasion de montrer sa bravoure. L'armée constitutionnelle était devant Castellfollit, petite ville occupée et vigoureusement défendue par les insurgés royalistes. Narvaez se chargea d'aller, sous le feu de l'ennemi, pratiquer une mine au pied des murs d'un des forts de la place : il y réussit en effet, et tomba au moment même percé d'une balle dans les reins ; mais le fort sauta et lança dans l'air les cadavres de ses défenseurs. Ce n'est là qu'un des exemples de cette étrange énergie qu'on peut si souvent remarquer dans les guerres civiles de l'Espagne. Ni la blessure reçue par Narvaez devant Castellfollit, ni sa participation à la journée du 7 juillet ne pouvaient être, on le pense, une puissante recommandation après la restauration de 1823. Narvaez se retira à Loja, sa ville natale, jusqu'au moment où la mort de Ferdinand VII vint laisser à l'Espagne les chances militaires d'une guerre de succession et les difficultés politiques d'une régence. Narvaez reparait alors sur la scène, comme un des soldats d'Isabelle II. L'avenir se rouvre devant lui, l'horizon s'élargit, et l'homme grandit avec les circonstances ; il ne cesse de s'élever dans la guerre civile et jusqu'à ce jour.

Cette guerre civile, qui a duré sept ans, — de 1833 à 1840. — qui a usé tant d'hommes et fait passer l'Espagne par une des crises d'anarchie les plus terribles qu'un pays puisse traverser, présente, au point de vue militaire même, un phénomène qu'il ne faut pas négliger, parce qu'il a un sens politique : c'est un symptôme pour l'avenir. Ainsi, ce n'est point dans l'armée proprement dite que la cause carliste a recruté ses soldats les plus déterminés, à quelques exceptions près, entre lesquelles, il est vrai, se trouve Zumalacarregui, qui avait été colonel sous Ferdinand VII. Ceux qui venaient de l'armée dans les rangs carlistes ont été plutôt la faiblesse

secrète du parti ; on l'a bien vu par Maroto. Partout ailleurs qu'au quartier général, c'étaient d'audacieux cabecillas sortis du néant, les Carnicer, les Cabrera, les Serrador, les Quilez, les Tristany, qui tenaient la campagne. J'en veux conclure que la cause carliste n'avait que peu de racines dans la portion régulière du pays. D'un autre côté, dans l'armée de la reine elle-même, ceux qui ont le plus contribué à l'affermissement de la royauté d'Isabelle II, ce ne sont pas les anciens généraux, bien moins encore les généraux émigrés qui arrivaient en Espagne avec leurs illusions aigries de libéralisme et, de plus, avec cette inaptitude fatale qu'amène une longue inaction. Jusqu'au moment où Cordova vint prendre le commandement de l'armée en 1835 et ramener la victoire sous le drapeau d'Isabelle, on n'a point oublié que Rodil, Mina, Valdès avaient successivement échoué ; et qu'était-ce que Cordova ? C'était un homme neuf dans la guerre, fait pour s'identifier énergiquement avec une cause nouvelle qui n'était ni l'absolutisme pur, ni le libéralisme de 1812 et de 1820. Qu'était-ce qu'Espartero lui-même, qui devint général en chef en 1836 et qui a terminé la lutte ? C'était un simple brigadier au commencement de la guerre, dont le rôle s'était borné sous Ferdinand à prendre part à l'expédition d'Amérique, et qui n'avait point figuré encore dans le mouvement des partis. Je sais bien qu'il s'est développé par degrés dans la guerre civile espagnole d'autres caractères, notamment cet antagonisme entre les généraux connus sous le nom d'*ayacuchos*, à la tête desquels était Espartero, et les jeunes généraux qui grandissaient sous le feu de l'ennemi ; mais ce fait lui-même, si je ne me trompe, ne prouve-t-il pas qu'en dehors des coteries comme en dehors de ceux qui prenaient leurs illusions constitutionnelles pour de l'habileté militaire, il existait une masse jeune, énergique, pleine de vie, qui devenait le point d'appui naturel, la force principale de la monarchie d'Isa-

belle ? C'est de là que sont sortis les plus vaillants officiers de l'armée espagnole contemporaine, les Concha, les Diego Léon, les O'Donnell, les Narvaéz ; parcourrez ces bulletins, qui ont été trop prodigués parfois, vous trouverez leurs noms animant cette guerre et s'attachant aux plus sérieux et aux plus brillants combats.

Il est à remarquer que la plupart de ces officiers venaient de la garde royale, où il serait à supposer que Don Carlos eût dû trouver plus d'adhérents. Narvaéz lui-même, je l'ai dit, avait d'abord servi dans ce corps. C'est en qualité de capitaine de chasseurs au régiment de la Princesse qu'il reprend son rang en 1834 dans les opérations actives contre l'insurrection carliste. On le voit successivement, durant deux années, prendre part à tous les engagements de ces divisions de l'armée du nord employées à la plus ingrate des luttes. A la bataille de Mendigorria, qui a été un des faits d'armes les plus éclatants de cette guerre, Narvaéz, à la tête d'un bataillon du régiment de l'Infant, força le pont de la ville de Mendigorria, défendu par quatre bataillons ennemis. A l'attaque des lignes d'Arlaban, il recevait une assez grave blessure, et il était déjà signalé comme un des premiers officiers de l'armée.

On avance vite dans les guerres civiles, même quand on ne se décerne pas soi-même les grades, comme cela est arrivé plus d'une fois au-delà des Pyrénées. En 1836, Narvaéz se trouvait en possession du grade de brigadier, qui est le premier degré du généralat en Espagne, et il commandait à ce titre une division sous les ordres d'Espartero, qui venait d'être nommé général en chef. Une des qualités distinctives de Narvaéz dans cette vie active et forte, outre une bouillante intrépidité, c'était une extrême sévérité militaire, une vigueur de commandement qui ne laissait nulle place à l'indiscipline. L'insubordination, on le sait, a été le fléau de

L'armée espagnole, joint à tous les fléaux auxquels la Péninsule était en proie durant ces années 1835 et 1836 qui ont été les plus calamiteuses de la guerre civile. Le mal gagnait de toutes parts et se communiquait à tous les degrés de la hiérarchie, depuis le général qui refusait d'obéir à son chef jusqu'au soldat qui massacrait son général. L'anarchie politique se reproduisait dans la vie militaire avec un caractère particulier de fureur tragique. Par l'ascendant d'une énergie où le sentiment politique se mêlait à l'instinct du soldat, Narvaez sut préserver ses troupes, et, si ç'a été par la suite une raison plausible de sa fortune, ce fut pour le moment ce qui fixa sur lui l'attention et l'aïda à se mettre au premier rang.

Il faut se reporter vers ces années néfastes 1835 et 1836. La dissolution, à vrai dire, était universelle au-delà des Pyrénées, et en tout autre pays que l'Espagne ou eût pu considérer ce spectacle comme le dernier moment de l'histoire d'un peuple. Des passions sinistres, qui n'avaient point même le mérite d'être sincères, incendiaient les couvents à Saragosse, à Barcelone, à Hort, à Reuss. Qu'un ministère se formât à Madrid, des juntas s'établissaient sur tous les points du territoire et proclamaient leur indépendance. Le pouvoir était sans autorité même sur ses serviteurs et sans ressources pour payer une armée qui était sa seule défense. Les généraux étaient égorgés dans les villes, — comme Baza, qui périt à Barcelone en défiant du moins l'émeute jusqu'au bout, — ou étaient massacrés par leurs propres soldats comme Escalera et Saarsfield à Miranda et à Pampelune. Les patriotes de Madrid se disputaient quelques lambeaux de la chair de ce fier et malheureux Quesada, dont le regard seul les faisait trembler la veille. L'Espagne tout entière acceptait pour drapeau la constitution de 1812 portée au bout de la baïonnette d'un sergent, et ce n'étaient assurément ni M. Mendizabal

ni M. Calatrava, les ministres issus des mouvements successifs de 1835 et 1836, qui pouvaient mettre un frein à l'anarchie universelle. Il n'est point difficile de comprendre que chaque effort de la révolution dut être un élément de succès pour la cause carliste. Zumalacarregui était mort, il est vrai ; mais l'armée de don Carlos occupait la Navarre et les provinces basques ; la Castille, l'Aragon et Valence étaient sillonnées par les guerillas, entre lesquelles celle de Cabrera prenait déjà les proportions d'un corps organisé ; la Manche était ravagée par les factieux et séquestrée du reste de l'Espagne, de telle sorte que, de la Péninsule tout entière, ce qui n'était pas au pouvoir des bandes carlistes était au pouvoir de l'anarchie révolutionnaire.

Au milieu de cette confusion, on n'a point oublié un épisode qui frappa singulièrement les imaginations au-delà des Pyrénées : c'est l'expédition de Gomez. Ce hardi partisan, à la tête de quelques milliers d'hommes, résolut le problème de battre pendant quelques mois toutes les routes de l'Espagne, du nord au midi, en échappant à toutes les poursuites ; il s'était frayé un chemin jusqu'au cœur de l'Andalousie. Le ministre de la guerre Rodil, envoyé contre lui, traçait des parallèles et se plaignait de la *malicieuse lenteur* du chef carliste à opérer selon ses calculs ; les divisions d'Alaix et de Ribero, détachées de l'armée du nord, ne pouvaient parvenir à atteindre l'insaisissable partisan, ou bien faisaient halte dans une ville au moment où il en sortait. On jeta les yeux sur Narvaez, qui était à Medina-Celi, et on lui donna l'ordre de se mettre à la poursuite de Gomez, en lui confiant de pleins pouvoirs pour prendre au besoin le commandement de toutes les troupes déjà engagées. Narvaez s'élança en effet avec une foudroyante rapidité jusqu'au fond de l'Andalousie, et il manœuvra de telle sorte qu'il atteignit Gomez, le 23 novembre 1836, sur le plateau de Majaceite, près d'Arcos, où il le jeta dans la

plus sanglante déroute. Pour pousser à bout sa victoire, il voulut appeler à lui la division d'Alaix, qui s'était tenue à distance ; mais cette division obéit mollement d'abord, puis finit par se mettre en pleine révolte à La Cabra, prétendant ne reconnaître après Espartero, de l'armée duquel elle avait été momentanément distraite, que son général Alaix ; celui-ci se prêta complaisamment à l'insubordination de ses soldats. C'est à cet acte d'indiscipline que Gomez dut sans doute son salut personnel : il fut du moins forcé de regagner précipitamment le nord de l'Espagne, en laissant derrière lui beaucoup de morts et en abandonnant le butin qui l'accompagnait. Si l'on songe que cette expédition de Gomez avait été pendant quelques mois comme le mauvais rêve de l'Espagne, comme une vision ironique et agaçante qui était la plus palpable démonstration de son impuissance, on ne s'étonnera pas de l'immense popularité qui entoura subitement le nom de l'heureux vainqueur de Majaceite. Narvaez devint le héros du moment. Majaceite marque une heure décisive dans la fortune du général Narvaez, — décisive à double titre, — non-seulement par l'éclat qui en rejailissait pour le moment sur son nom, mais parce que, là aussi, dans ce différend avec Alaix, le lieutenant d'Espartero, on voit poindre cet antagonisme qui s'est étendu du champ de bataille aux affaires politiques, des personnes aux idées, qui n'a cessé de grandir avec des alternatives diverses, pour venir se dénouer, en 1843, dans un combat d'un quart d'heure à Torrejon de Ardoz, et se résoudre, au point de vue politique, dans la défaite du parti progressiste, dont Espartero s'était fait le représentant, — défaite qui devait durer dix ans.

Un des épisodes où se dénote tout à fait et avec une supériorité réelle ce mélange d'instinct militaire et d'instinct politique qui caractérise le général Narvaez, c'est la création de l'armée de réserve dont il fut chargé sous l'impression de

ses succès de Majaceite et la pacification de la Manche en 1838. La guerre civile espagnole n'a point eu les mêmes caractères sur tous les points où elle s'est développée et a régné à la fois. Dans les provinces basques, le patriotisme local dominait, et donnait à cette lutte quelque chose de sérieux et de politique. En Catalogne, des prêtres et des moines étaient l'âme de la junte de Berga et fanatisaient l'insurrection. Dans l'Aragon et Valence, c'était plutôt la guerre pour la guerre, par esprit d'aventure, par haine de la vie régulière. Dans la Manche, c'était bien autre chose; c'était une guerre de brigandage, de dévastation et de ruine. La Manche, on le sait, étend ses plaines poudreuses et desséchées entre la Castille-Nouvelle et l'Andalousie; la proximité des monts de Tolède offre un refuge facile et sûr à toutes les rébellions. Dans cet espace se maintenait, malgré les efforts des généraux-Flinter, Aldama, Pardiñas, une armée factieuse de plus de six mille hommes, organisée, levant des impôts, rançonnant le pays, portant le meurtre et le pillage de tous côtés, et aussi prompt à se disperser en bandes détachées qu'à se réunir au premier signal pour tomber en masse sur les troupes de la reine, quand elles paraissaient. A la tête de ces bandes étaient les cabecillas Palillos, Orejita, Cipriano, Remendado. Outre ces chefs de la faction dans la Manche, à ce moment de 1838, le cabecilla aragonais don Basilio, renouvelant avec moins d'habileté et de succès la tentative de Gomez, venait sur son chemin de brûler trois cents miliciens dans l'église de la Calzada de Calatrava. Le désordre était arrivé à un tel point dans la Manche, que la vie sociale était arrêtée en quelque sorte. Le travail était abandonné, les champs restaient incultes, tout commerce avait cessé. Des troupes de vagabonds affamés et demi-nus parcouraient les routes, et, dans cette population livrée à l'oisiveté et à la misère, les guerrillas puisaient chaque jour leurs recrues.

Une démoralisation affreuse régnait dans ces contrées ; nulle autorité, d'ailleurs, ne se faisait sentir. C'était une province dont les seuls maîtres étaient quelques guerrilleros tenant en échec la portion honnête du pays terrifiée et le pouvoir central lui-même, qui envoyait vainement généraux sur généraux. Ajoutez que, par cet état de la Manche, toutes les relations directes entre le gouvernement et l'Andalousie étaient interceptées. Entre le nord et le midi de l'Espagne, il y avait là comme un espace interdit où les voyageurs ne se hasardaient plus, où les convois ne pouvaient pénétrer sans être pillés, d'où les courriers ne sortaient pas une fois qu'ils y étaient entrés, et où les troupes elles-mêmes étaient sans sûreté au milieu d'une population qu'un défaut de protection efficace et la terreur inclinaient à tous les ménagements envers la faction.

C'est sur ce théâtre qu'avait à opérer une armée qui n'existait pas encore. Le caractère de ces opérations devait être évidemment politique autant que militaire. Le premier problème à résoudre, c'était de lever, équiper, habiller et entretenir une armée sans autre secours fourni par le gouvernement que quelques cadres extraits de l'armée du nord ou du centre. Narvaez résolut ce problème avec un succès singulier, à la faveur de sa popularité en Andalousie, et surtout de son infatigable activité. Les villes lui offrirent de toutes parts des ressources, et Narvaez, qui était arrivé à la fin de janvier 1838 en Andalousie avec le simple titre de général en chef d'une armée chimérique, avait sur pied, au mois de mai, dix ou douze mille hommes bien vêtus, bien équipés, bien armés, auxquels il pouvait adresser, au moment d'entrer dans la Manche, ces simples et énergiques paroles, qui contrastent un peu avec la pompe des bulletins espagnols : « Soldats, nous n'avons d'autres titres à l'estime publique que d'être affiliés au drapeau espagnol ; il faut en

acquérir de nouveaux ; il faut combattre jusqu'à la défaite des ennemis de la patrie, supporter avec résignation les travaux et les privations de la guerre, respecter les peuples, accomplir chacun son devoir avec une égale ponctualité. Défendre le trône d'Isabelle, la régence de son auguste mère et affermir l'empire de la constitution, ce sont des devoirs que l'honneur nous commande de remplir et que nous remplirons... Soldats, écoutez ma voix : tous ceux qui veulent plus que ce que je vous ai dit, tous ceux qui veulent moins ou ceux qui vous conseilleraient autre chose, ceux-là sont les factieux que nous avons à combattre. »

A peine entré dans la Manche, Narvaez fit occuper les points principaux, et divisa le reste de son armée en colonnes mobiles se reliant entre elles et enveloppant le pays dans un réseau de fer et de feu. Les effets de cette habile manœuvre, exécutée avec une rare vigueur, ne se firent point attendre ; chacun des cabecillas vint successivement se faire battre. Palillos, Orejita, Cipriano, eurent à peine le temps de se sauver dans la montagne, abandonnant leurs hommes, qui déposaient leurs armes ; mille se rendirent, dans une seule rencontre, à la Calzada, après une lutte obstinée. D'un autre côté, Narvaez travaillait à relever le moral des populations civiles, à rétablir l'action administrative, à remettre à la tête des municipalités des hommes énergiques et à réorganiser les milices nationales. Tour à tour il employait le pardon à l'égard des factieux ou se faisait justicier, selon le mot espagnol. C'est ainsi qu'il fit fusiller le prêtre don Félix Racionero, reconnu comme ayant trempé dans le massacre des trois cents miliciens brûlés à la Calzada de Calatrava. En trois mois, la Manche était pacifiée, l'autorité reprenait son empire, les communications étaient rouvertes entre Madrid et l'Andalousie, et Narvaez pouvait laisser le commandement au général Noguerras, commandant régulier

de la province. Le seul obstacle qu'eût eu à vaincre Narvaez ne résidait point dans l'état général du pays; il avait eu à maintenir la discipline et la moralité d'une jeune armée au milieu d'une contrée démoralisée et désorganisée; il avait eu à punir l'insubordination, la désertion, la trahison même. « Je suis résolu, disait-il à ses soldats en présence du cadavre d'un déserteur fusillé, à faire des exemples terribles qui assurent la discipline et le respect des devoirs militaires; vous avez à choisir entre deux chemins : celui du crime et celui de l'honneur; dans le premier, vous êtes témoins de ce qui arrive; dans le second, vous trouverez la récompense que vous réserve la patrie. » Il existait dans l'armée de réserve un officier, commandant un corps franc, don Jose Calero, dit *Tronera*. Cet officier, qui avait d'ailleurs de brillants services, fut convaincu d'être d'intelligence avec quelques-uns des cabecillas de la Manche et d'avoir exposé ses troupes à être détruites; il fut saisi avant d'avoir pu songer à se sauver, et son jugement s'en suivit. La femme de Calero avait eu le temps de se rendre à Madrid, et était parvenue même à exciter la sollicitude du gouvernement. « Le ministre peut me destituer, répondit Narvaez, soit; mais je jure que le coupable sera fusillé, et je jetterai, s'il le faut, ensuite mon bâton de commandement sur son corps; j'ira ramasser là qui voudra! »

Il se faisait ainsi justicier dans des scènes qui ont le pouvoir de subjuguier les imaginations en Espagne plus que de les étonner. C'est avec une telle énergie que Narvaez était arrivé à former en quelque temps une armée vigoureuse, disciplinée, aguerrie par des combats de chaque jour pendant trois mois, et dont la martiale attitude excitait quelques jours plus tard l'admiration de Madrid, quand elle défilait, son général en tête, sous les yeux de la reine et en présence d'une population émerveillée de voir des soldats qui n'étaient ni affamés, ni débraillés, ni insubordonnés. Les résultats obtenus

nus par le jeune général émouvaient vivement l'opinion publique, d'autant plus qu'ils coïncidaient en ce moment même avec l'échec de l'armée du centre devant Morella et le désastre de Maella, où périssait le brave Pardiñas, et où cinq mille hommes se rendaient à Cabrera, qui n'en avait que trois mille. Dans cet épisode de la pacification de la Manche, qui offre en lui même un caractère complet, Narvaez apparaît tel qu'il est réellement, actif, énergique, organisateur, avec une volonté indomptable, avec des instincts d'ordre et de discipline qui le désignaient naturellement à un grand rôle dans l'armée et dans la politique le jour où le mouvement des partis se simplifierait pour devenir une lutte directe entre la révolution et l'élément conservateur en Espagne.

Narvaez avait été appelé à Madrid et nommé successivement capitaine général de la Vieille-Castille, puis général en chef d'une nouvelle armée de réserve portée cette fois à quarante mille hommes. La création de cette armée nouvelle attestait doublement l'importance acquise par le pacificateur de la Manche : elle n'était pas seulement un acte militaire, elle avait un sens politique sérieux dans la situation de l'Espagne telle qu'elle s'offrait alors. Depuis le premier jour, — en septembre 1836, — où Espartero avait été placé à la tête de l'armée du nord opérant contre le principal foyer de la guerre civile, — l'œil le moins exercé avait pu voir grandir en lui la tendance à s'attribuer une prépondérance jalouse et exclusive, non-seulement dans la direction des combinaisons militaires, mais encore dans la direction politique du pays ; de son quartier général, il forçait le pouvoir lui-même à plier sous ses volontés. Retranché dans une sorte d'indépendance menaçante, il empêchait de gouverner, et déclinait en même temps la responsabilité du gouvernement. Le résultat était une impuissance politique radicale et la débilité chronique des cabinets qui vivaient ou mouraient à Madrid suivant la

tolérance ou les hostilités du généralissime. La création de l'armée de réserve en 1838 et la nomination de Narvaez à ce grand commandement n'avaient d'autre sens, dans la pensée du ministère d'Ofalia, que de balancer par une force rivale l'influence abusive exercée par le chef de la principale armée de l'Espagne, et de se préparer les moyens de lui résister. Ce n'était autre chose qu'un développement nouveau de cet antagonisme dont je signalais l'origine, et qui était destiné à grandir encore entre Espartero et Narvaez.

Espartero comprit la portée de la mesure qui plaçait Narvaez à la tête d'une armée de quarante mille hommes. Il s'opposa à la formation de la réserve, réclama l'incorporation dans son armée des troupes qui avaient opéré dans la Manche, et réussit à faire entrer au ministère de la guerre Alaix, le chef de la division indisciplinée de La Cabra, le seul général devant qui Narvaez n'eût point à incliner son épée. Le malheur du parti modéré espagnol qui, par une fortune singulière, était sorti en majorité de la première application de la constitution de 1837, qui avait l'immense adhésion du pays, ç'a été de ne point avoir dans ces instants difficiles le sentiment vigoureux de ce qu'il se devait comme grand parti politique. La seule explication de cette impuissance, c'est le besoin universel de tout sacrifier aux nécessités de la guerre; mais encore fallait-il que cette guerre fût conduite de manière à ne point faire sortir la révolution de la défaite de l'insurrection carliste. Le parti modéré avait figuré alternativement, il est vrai, dans les faibles ministères qui s'étaient succédé; cependant il perdait en réalité chaque jour le pouvoir devant l'ascendant d'un chef d'armée qui, après avoir commencé par faire prédominer sa personnalité militaire, devait finir par identifier ses griefs avec une politique directement contraire à la politique conservatrice et légale de l'Espagne. L'épée de Narvaez était appelée, on le voit, à exercer tôt ou tard une

influence décisive, surtout à la tête d'une force animée de son esprit et de son courage. En présence de l'avènement d'Alaix au ministère, le jeune général comprit sans doute qu'il devait se réserver pour des circonstances plus graves; il demanda à se retirer à Loja, en Andalousie, où allait venir le prendre, pour le jeter en exil, un de ces coups de vent imprévus et si fréquents en Espagne.

On voit quelle était la situation de la Péninsule à la fin de 1838. Espartero dominait les résolutions du gouvernement, du quartier général de l'armée du nord. Le faible ministère Pita-Alaix se dégageait d'un pénible enfantement de trois mois. Le parti modéré flottait entre son désir de voir se terminer la guerre et son aversion mal dissimulée pour Espartero. Narvaez, qui avait été un moment l'un des hommes indiqués pour un grand rôle politique autant que militaire, se retirait dans l'Andalousie. La lutte était au fond des choses. Narvaez était déjà sur la route de Loja, lorsqu'on apprit qu'un mouvement singulier avait éclaté à Séville le 12 novembre 1838. Le comte de Clonard, capitaine général, avait été *séparé de ses fonctions*, comme on dit en Espagne. Une junte s'était formée et elle était présidée par le général Cordova, qui se trouvait à cette époque en Andalousie. M. Cortina, aujourd'hui l'un des chefs du parti progressiste, rejoignait en même temps Narvaez à la Carlotta dans la Sierra-Morena, pour lui offrir la vice-présidence avec un commandement militaire et lui remettre une lettre de Cordova, le pressant d'accepter. La première réponse de Narvaez fut un refus; puis il se rendit pourtant à Séville, dont il était le député aux cortès et où son nom avait un puissant prestige depuis Majaceite. En quelques jours, il ne restait plus rien de l'insurrection de l'Andalousie.

Quel était au fond le sens de ce mouvement? Le *pronunciamiento* de 1838 à Séville est resté l'un des faits les plus

obscur de l'histoire contemporaine de l'Espagne. Il y avait des progressistes dans la junte insurrectionnelle, et ces progressistes appelaient à leur tête le général Cordova, qui manifestait hautement ses sentiments conservateurs en acceptant la présidence. Un des articles du programme du *pronunciamento* était la formation de la fameuse armée de réserve. Tout se confondait dans ce mouvement imprévu ; tout s'y produisait à l'état de symptôme plutôt que de manifestation politique nette et précise. Il faut se souvenir que, sous l'impression des crises ministérielles qui étonnaient et irritaient le pays, déjà à Madrid même une vive émotion avait éclaté le 3 novembre. Valence était le théâtre de semblables agitations. Comme ces scènes diverses, le *pronunciamento* de Séville ne s'explique que par la promptitude des passions populaires à s'emparer des crises politiques et à se montrer quand l'impuissance du gouvernement éclate trop à nu. Dans quelle mesure Cordova et Narvaez avaient-ils participé à ce mouvement ? Des lettres confidentielles du premier de ces généraux permettent de mieux déterminer aujourd'hui le caractère de cette participation. Tout indique qu'elle était purement modératrice, pacificatrice. « Sans autorités, écrivait Cordova à Narvaez dans le premier moment, que va faire cette ville livrée aux passions armées et à des hommes ambitieux ? Viens, nous la ramènerons au gouvernement, nous lui rendrons la tranquillité, nous empêcherons qu'elle ne soit saccagée, nous éviterons qu'il ne coule beaucoup de sang. Qui imaginera que toi et moi nous soyons des *faisers de junte* (*junteros*) ! » Narvaez avait, en effet, refusé tout titre révolutionnaire ; il avait réclamé la dissolution de la junte, maintenu les soldats dans l'obéissance, et c'était par ses soins et par son énergie que le général Sanjuanena, envoyé par Clonard, avait pu rentrer à Séville, le 23 novembre, sans effusion de sang. Qu'on admette même une pensée

secrète chez les deux généraux, au cas où l'insurrection de Séville eût pu s'étendre et avoir quelque succès : cette pensée n'atteignait point assurément les pouvoirs légaux et réguliers de l'Espagne; elle ne se dirigeait que contre cette puissance abusive et menaçante qui se concentrait chaque jour davantage au quartier général de l'armée du nord.

La lutte renaissait ainsi sous toutes les formes, aux moindres prétextes, et par malheur ici dans des conditions équivoques, telles qu'elles favorisaient des doutes sur Cordova et Narvaez et qu'elles préparaient le plus facile succès à Espartero. Le chef de l'armée du nord était le seul qui ne pût se tromper sur le sens secret de ce mouvement avorté; aussi réclama-t-il immédiatement avec hauteur le jugement et le châtiment des deux généraux; il alla plus loin en demandant que leur cause fût disjointe de l'ensemble des faits insurrectionnels, et qu'ils fussent traduits devant un conseil de guerre dans la circonscription de son commandement. « La fortune n'abandonne point cet homme; disait Cordova; ces événements le grandissent à nos dépens. — Votre général s'en tirera, ajoutait-il par un étrange pressentiment en parlant à un aide de camp de Narvaez; moi, je n'en puis dire autant. » Cordova résumait en quelques mots et avec une rare lucidité cette phase nouvelle Espartero triomphait; il voyait disparaître dans une échauffourée inexpliquée les deux hommes les mieux faits pour balancer sa puissance; il était sur la pente au bout de laquelle se trouvaient, pour lui, les scènes de Barcelone en 1840 et une régence révolutionnaire. Cordova, forcé d'émigrer, se réfugiait en Portugal, où il mourut peu après; Narvaez gagnait Gibraltar; puis venait vivre en France, jusqu'à ce qu'il pût rentrer en Espagne en soldat accoutumé à ressaisir la victoire et avec une autorité politique singulièrement agrandie. Si on regarde de près les événements de Séville en 1838, je ne serais point surpris

qu'on y pût voir comme un essai informe et avorté de ce qui s'est reproduit plus tard, en 1843. Seulement, à la première de ces époques, les dangers et les conséquences de cette prépondérance d'un chef d'armée jetant sans cesse son épée dans la balance ne s'étaient pas dégagés aux yeux du pays et n'avaient pas le pouvoir de le passionner. En 1843, la dictature militaire d'Espartero avait fourni sa carrière; et la résistance devenait un mouvement national, dont Narvaez était un des chefs naturels et légitimes.

C'est peut-être ici le moment de ressaisir dans leur ensemble le caractère, les moyens d'action et les résultats de ces antagonismes militaires et politiques qui occupent une si grande place dans l'histoire moderne de l'Espagne. Du mouvement de ces antagonismes il est sorti jusqu'à ce moment pour la Péninsule tout ce qui pouvait sortir : deux grandes situations politiques, — l'une comprise entre 1840 et 1843, l'autre entre 1843 et ces derniers temps, — aussi différentes par leurs conditions propres que par la nature des hommes en qui elles se personnifient. Le nom d'Espartero reste attaché à la première. Le duc de la Victoire n'était point un cœur déloyal, c'était un esprit vain, susceptible et irrésolu, dont un entourage vulgaire et ambitieux entretenait les susceptibilités pour s'en faire une arme, et les irrésolutions pour les diriger. On a appelé Espartero le Lafayette de l'Espagne. C'est un Lafayette si l'on veut, sans les qualités séduisantes de ce gentilhomme libéral, avec toutes ses faiblesses exagérées, avec ses secrets amours de popularité, ses vagues aspirations, ses condescendances pour l'esprit de faction. Agissant peu par lui-même, il attend que la force des choses agisse pour lui. Il suit les événements bien plus qu'il ne les conduit, paraissant toujours prêt à aller jusqu'au bout sans en avoir le dessein peut-être, et laissant incertain si c'est un homme d'un désintéressement inactif et

impuissant, ou si c'est un ambitieux mal servi par son organisation et qui n'ose point s'avouer à lui-même sa propre pensée.

Au point de vue militaire, Espartero était un véritable soldat, lorsque, pendant la guerre civile, le premier en tête de ses colonnes, il emportait le pont de Luchaua à Bilbao et les positions de Peñacénada, ou bien qu'il châtiât l'indiscipline et exerçait de terribles justices sur les assassins de Saarsfield et d'Escalera. Cet instinct supérieur du soldat lui manquait, lorsqu'il laissait ses officiers, en 1837, signer des adresses à Pozuelo de Aravaca contre un ministère, quelque mauvais qu'il fût, lorsque, de son camp de Mas de las Matas, en 1839, il abritait sous son nom des manifestes contre le système politique du gouvernement. Il y a loin d'un général se faisant une grande situation politique, en assumant les devoirs, transportant au besoin de son camp dans les affaires les qualités militaires qui le distinguent, à un général toujours prêt à mettre ses opinions au bout des baïonnettes de ses troupes. Le premier est un homme d'État sans cesser d'être un homme de guerre, le second n'est ni un soldat ni un politique. Un général à la tête d'une force active est un homme à qui ses soldats obéissent et qui obéit à son gouvernement, — qui n'a de plus que ses soldats que la liberté de se retirer. Le duc de la Victoire méconnaissait cette mesure dans laquelle un chef d'armée peut intervenir dans les affaires d'un pays. En laissant l'émeute violenter la reine Christine en 1840 à Barcelone, tandis qu'il recevait lui-même les ovations populaires, il ne voyait pas qu'il ne faisait qu'imiter l'acte du sergent Garcia à la Granja. En donnant le premier l'exemple de l'indiscipline à ses troupes, il ne voyait pas qu'il se servait d'une arme qui éclaterait dans ses mains et se retournerait contre lui, comme cela est arrivé en effet par cette série de conspirations militaires qui ont rempli l'époque de sa régence.

Une des qualités du général Narvaez, au contraire, c'a été

L'instinct vigoureux et persistant de la première loi de la vie militaire, — la discipline. Sa pensée, c'est celle de Cordova, qui disait « qu'il faut tenir l'armée le front à l'ennemi, le dos tourné aux partis. » Dans cette crise politique de 1838, où il se trouvait à Madrid, à la tête de soldats formés par lui, dévoués et pleins d'ardeur, les excitations ne lui manquaient pas ; peut-être aurait-il eu peu à faire : il résistait à ces séductions et refusait de se prêter aux combinaisons des partis. Et dans cette triste affaire de Séville même, on le voit encore préoccupé du soin de garantir les troupes du contact de l'émeute : il était là, au fond, ce qu'il était en 1836, quand il préservait sa division de la démoralisation qui avait gagné toute l'armée, ce qu'il était en 1838 à Madrid, au milieu des partis, qui n'eussent pas demandé mieux que de devoir un succès à son épée. C'est surtout depuis 1843 que le général Narvaez employait cette énergique activité dont il est doué à bannir la politique de l'armée, à y rétablir les notions d'ordre et d'obéissance ; il y avait réussi. L'Espagne a eu sous son administration une armée disciplinée et fidèle qui a pu marcher au combat pour la pacification intérieure, et qu'on a pu voir, pour la première fois depuis longtemps, figurer avec honneur hors de la Péninsule. Dans une circonstance où le général Narvaez, momentanément éloigné du pouvoir, venait d'être investi du titre un peu vague de généralissime, on l'accusait, lui aussi, d'aspirer à se créer une de ces situations militaires irrégulières qui ne laissent plus de liberté aux délibérations politiques. Et que répondait-il ? — Les ministres sont-ils d'avis de m'envoyer comme capitaine général dans une province ? disait Narvaez, je suis prêt à obéir ; veut-on me mettre en simple sentinelle au palais ? je suis prêt encore. — Peu après, on lui donnait l'ordre de quitter l'Espagne, et il s'éloignait. Il a fait de même plus récemment lorsqu'on lui donnait une mission dérisoire qui était un véritable exil. Cela ne

veut pas dire que l'autorité politique du général Narvaez ne s'accroisse point naturellement de toute son autorité militaire ; cela veut dire qu'il a un sentiment exact et élevé de cette distinction que je signalais entre un général devant aux circonstances aussi bien qu'à ses qualités propres une influence puissante dans la politique, et un général dictant ses volontés à la tête de son armée, faisant sentir la pointe de son épée dans les délibérations régulières des conseils. Au point de vue militaire, c'est là un des côtés par où diffèrent Espartero et Narvaez, et par où s'explique la diversité de leur action en Espagne.

A un point de vue politique plus général et plus élevé, Espartero et Narvaez ne diffèrent pas moins par la nature de l'action qu'ils ont exercée. Il y a en Espagne une institution ayant sa racine dans les mœurs du pays, qui n'est pas seulement la forme naturelle et traditionnelle du pouvoir, mais qui, par une singulière fortune, en présence de la force d'inertie et de la puissance de l'habitude inhérentes au sol et à la race, se trouve être encore comme la garantie et l'instrument nécessaire des innovations légitimes : — c'est la royauté. Au milieu de tous les bouleversements de la Péninsule, la monarchie est restée debout vivante et respectée, plus forte peut-être après chaque crise où elle semblait devoir s'engloutir. L'Espagne n'a point taché les pages de son histoire du sang d'un roi, et ses plus fiers tribuns eux-mêmes, — le croirait-on ? — s'en sont vantés quelquefois en attachant à ce fait, par comparaison, l'idée de la plus mortelle injure pour la France. Il en résulte que la royauté a gardé en Espagne malgré des perturbations passagères, beaucoup de ce prestige qu'elle a tant de peine à retrouver là où les révolutions ont porté la main sur les personnes royales. Pour les Espagnols, la royauté n'est point une fiction ; ce n'est point un être de raison confiné dans un rôle abstrait par les inven-

teurs de machines gouvernementales ; c'est quelque chose de vivant et de réel qui se mêle à l'existence nationale et qui la résume. On aime à la voir paraître personnifiant au premier rang les goûts, les instincts, les traditions du pays ; on aime qu'elle se montre dans l'action politique, de même qu'on la voit s'arrêtant dans la rue pour suivre un prêtre qui porte le viatique à un mourant. On lui pardonne même beaucoup parfois, tant on y voit peu une abstraction ! C'est toujours la royauté, c'est-à-dire la plus essentielle des réalités politiques, celle qui occupe le premier rang dans l'ensemble de la vie nationale. Le jour où un homme, un parti, dans un intérêt propre, fait descendre cette réalité au second rang et la place dans une situation trop visible de défaite et d'infériorité, ce jour-là, homme ou parti se met en contradiction avec un sentiment universel, il réussit par surprise, se soutient sans sécurité et prépare une réaction. En faisant la royauté prisonnière de guerre, en se substituant à elle dans ses communications avec le peuple espagnol, Espartero, soit enivrement d'ambition, soit absence d'intelligence politique, ne voyait pas qu'il froissait un instinct national, d'autant plus que cette royauté vaincue était une femme. C'était se placer dans des conditions impossibles de durée ; c'était se vouer à une lutte permanente, souvent sanglante, pour défendre un pouvoir que chaque effort devait rendre plus impopulaire, parce qu'il heurtait le plus invincible des sentiments espagnols. Cela est si vrai, que, lorsque ce brave et malheureux Diego Léon, en 1841, commettait la plus grande des témérités politiques en attaquant à main armée le palais de Madrid pour s'emparer de la reine, c'était lui qui semblait le libérateur et qui avait les sympathies populaires. Le soulèvement de 1843, qui mit fin à la régence du duc de la Victoire, a été peut-être le mouvement le plus national de l'Espagne après celui de 1808.

Le mérite du général Narvaez, c'est d'avoir senti au juste cette situation et d'avoir remis à leur vrai rang les grands éléments politiques qui vivent en Espagne ; il y a trouvé une place qui suffisait encore à une légitime ambition, celle de premier serviteur de la monarchie, de premier sujet de la reine. Là où Espartero flottait dans une irrésolution qui finissait par s'élançer au-delà du but, Narvaez avait cette décision de coup d'œil qui précise et règle l'action. Dans la politique comme à la guerre, il a su ce qu'il voulait, et ce qu'il voulait était conforme à un instinct national aussi bien qu'à un intérêt permanent du pays : c'est la défense de la monarchie constitutionnelle et le maintien de l'ordre matériel en Espagne. Sa politique est l'application de ce qu'il disait dans son ordre du jour à l'armée de la Manche : « Tous ceux qui veulent plus que ce que je vous dis, tous ceux qui veulent moins, tous ceux qui veulent autre chose, ceux-là sont les factieux qu'il faut combattre. » C'est cette fixité d'un point fondamental qui communique une singulière force à un homme. Là est la différence, au point de vue politique, entre Espartero et Narvaez. L'un a voulu, sans trop savoir peut-être où il marchait, exercer des représailles contre la monarchie, et s'est fait son vainqueur, son maître, dans un pays tout monarchique ; l'autre s'est fait le premier soldat de la royauté constitutionnelle. C'est ce qui explique comment Espartero a si peu réussi, tandis que le nom de Narvaez s'est longtemps confondu avec le calme et une prospérité relative de l'Espagne.

Veut-on observer quelques traits plus personnels de ces deux hommes dans leur rapport avec le rôle qu'ils ont joué ? Ces traits sont caractéristiques. Ce qui a distingué le général Espartero durant toute sa vie militaire et politique, c'est la temporisation, la patience, la lenteur. Chacune de ses opérations de l'armée du nord de 1836 à 1840 porte ce cachet ;

nul n'a mieux su attendre quand les résultats étaient douteux ; nul ne s'est plus fié au temps, et par là il représentait sans doute encore un des côtés de la nature espagnole. Narvaez a toujours été, au contraire, l'homme des prompts résolutions, de l'inspiration soudaine, de l'ardente et infatigable activité. Il est Andaloux en cela comme en bien d'autres choses. Cette différence prend un relief singulier dans le dernier éclat de l'antagonisme entre les deux généraux en 1843, et s'offre encore à ce moment comme la raison de la chute rapide de l'un et du succès de l'autre.

On n'a point oublié peut-être quelle était la situation d'Espartero exerçant la régence au mois de juillet 1843. Un cabinet dont M. Lopez était le chef, dont le général Serrano était le ministre de la guerre, qui était le produit d'un retour marqué de l'opinion publique vers des idées de conciliation, et qui avait d'avance tous les suffrages du congrès, venait d'essayer de se former. Il échouait devant la répulsion du régent. Les cortès avaient été dissoutes. L'union s'était faite au cri de : *Dieu sauve le pays et la reine!* entre la fraction du parti progressiste dont MM. Lopez, Olozaga, Cortina, étaient les chefs, et le parti modéré, qui avait ses principaux membres et ses généraux dans l'émigration. Les premiers symptômes de l'insurrection éclatèrent immédiatement sur tous les points de l'Espagne. Outre les causes politiques qui devaient rendre le soulèvement de 1843 invincible, Espartero fut enveloppé dans une manœuvre militaire des plus remarquables et des plus hardies, qu'il ne sut point déjouer et dont l'énergie foudroyante de Narvaez assura le succès. Tandis que le général Serrano se présentait en Catalogne, tandis que le général Manuel de la Concha descendait à Cadix, Narvaez débarquait à Valence. L'insurrection allait refluer de toutes parts vers le centre. Le duc de la Victoire, à la tête d'un corps d'armée, quitta Madrid pour se diriger sur Valence.

pendant que les généraux Seoane et Zurbaró faisaient face à l'insurrection en Aragon et en Catalogne ; mais avec sa lenteur accoutumée il s'arrêta et prolongea sa halte à Albacete. Narvaez, ramassant les troupes sur son chemin, et notamment le régiment de la Princesse, dont il avait été le colonel, se fit jour entre Seoane et Espartero, alla débloquer Teruel, qui était le point de communication des deux armées, et de là fondit sur Madrid, où, quelques jours plus tard, le 23 juillet, il s'emparaît en un quart d'heure, à Torrejón de Ardoz, de l'armée de Seoane, accourue à sa suite, et du général lui-même. La hardiesse de Narvaez avait décidé de l'issue du *pronunciamiento*, et le régent, après s'être arrêté un moment à bombarder Séville, n'avait plus qu'à s'enfuir jusqu'aux côtes de Cadix, où les cavaliers de Concha le jetaient à la mer. Ne voit-on pas la défaite et la victoire se décidant ici, au point de vue militaire du moins, par cette différence de caractère entre Espartero et Narvaez ?

Transportez ces natures diverses sur le terrain politique, vous arriverez à cette singulière remarque faite par un observateur spirituel : c'est que, des deux généraux, c'est le temporisateur qui s'est vu à la tête du parti progressiste, c'est-à-dire du parti que tous les instincts tournent à l'audace et à l'impétuosité d'action, et c'est l'homme d'entraînement et de feu qui s'est trouvé personnifier les modérés, c'est-à-dire ceux qui inclinent le plus volontiers, d'habitude, à la temporisation. L'observation n'est pas seulement spirituelle, elle éclaire la destinée des partis. Cette puissance de résolution et d'activité qu'il y a dans le général Narvaez n'est point, en effet, une des moindres causes du succès de la politique conservatrice en Espagne dans ces dix dernières années. Le parti modéré espagnol, comme tous les partis modérés au monde, a pour lui l'immense majorité dans la nation, il n'a pas toujours l'énergie, la décision. Quand il triomphe,

il se divise, il se morcelle, plus qu'en tout autre pays encore. La présence d'un tel chef était singulièrement faite pour stimuler ses lenteurs, pour lui imprimer l'unité compacte d'une grande force sociale et suppléer à ses incertitudes en face du péril. Si je ne craignais les rapprochements qui peuvent étonner, je dirais que le général Narvaez a été en Espagne un Casimir Périer à cheval, et Andaloux de plus. De cette différence de tempérament entre l'homme et le parti, il a pu résulter parfois quelques froissements ; mais la pensée était la même, le but était commun, et leur fortune se liait. C'est depuis 1843 que le général Narvaez était nommé successivement capitaine général de l'armée et duc de Valence, et qu'il s'élevait à la position de président du conseil qu'il a plusieurs fois occupée.

III

Cette date de 1843 était pour l'Espagne le point de départ d'une situation nouvelle qui a duré dix ans, qu'on peut appeler le règne de la politique modérée, mais qui a eu à passer par des phases et des épreuves diverses. Elle a eu à se dégager de la confusion des premiers moments au lendemain d'une victoire due à une coalition contre la régence du duc de la Victoire; elle a eu à traverser une de ces crises de décomposition intérieure, de démembrement, qui éclatent souvent dans le triomphe même des partis; elle a eu à soutenir l'épreuve d'une révolution extérieure qui enveloppait l'Europe et se propageait de toutes parts avec la rapidité sinistre d'un incendie. Ces périodes diverses se sont déroulées sous nos yeux dans la situation politique de l'Espagne. Le général Narvaez n'a point été constamment ministre dans cet espace de dix

années; mais on peut dire qu'il représente et domine chacune de ces phases, parce qu'il vient successivement les dénouer par son influence, par son énergie et son habileté, parce qu'il apparaît aux yeux de tous comme l'homme nécessaire de ces moments difficiles. La lie des révolutionnaires de Madrid ne s'y trompait pas à la fin de 1843, lorsqu'elle multipliait les attentats contre lui, et frappait mortellement ses aides de camp à ses côtés. Faut-il de l'atteindre, les balles des assassins désignaient à leur manière le général Narvaez au pouvoir.

Le mouvement de juillet 1843, qui aboutit au renversement de la régence du duc de la Victoire et à la déclaration anticipée de la majorité de la reine Isabelle, était le produit de l'alliance des grandes forces modérées et progressistes de l'Espagne constitutionnelle; mais en réalité c'était un mouvement tout conservateur, né du réveil de l'instinct monarchique froissé par Espartero. La pensée, le mot de ralliement, les généraux qui avaient vaincu étaient modérés, et au lendemain de la victoire, en présence des passions frémissantes, c'était encore le général Narvaez qui intimidait l'émeute à Madrid, réprimait avec une incomparable vigueur les séditions militaires près de renaître, faisait chaque jour un peu de terrain stable aux hommes publics pour refaire un gouvernement, et animait tout ce monde, à vrai dire, de son feu, de son esprit et de son courage. Tout le travail politique de l'Espagne à cette époque ne tend qu'à dégager par degrés le sens conservateur du mouvement à travers les incidents les plus passionnés et les plus dramatiques, tels que la répression sanglante de l'insurrection centraliste de la Catalogne ou des soulèvements d'Alicante et de Carthagène, tels que l'épisode étrange où l'on voyait un premier ministre espagnol, M. Olozaga, tomber en une nuit du faite du pouvoir dans la proscription. L'administration provisoire et révo-

lutionnaire de M. Lopez s'efface devant M. Olozaga, qui disparaît lui-même aussitôt ; M. Olozaga fait place au ministère de M. Gonzalès Bravo, présidé par un ancien progressiste, mais contraint de gouverner avec les idées modérées et par les moyens les plus énergiques pour étouffer la révolution qui menace. C'est de ce mouvement logique, invincible, qui était dans le fond des choses avant d'éclater à la surface, que sortait, au mois de mai 1844, le premier ministère purement conservateur, où figuraient MM. Mon et Pidal, et dont le général Narvaez était le chef. Tel est le caractère de cette première phase que je signalais dans la situation politique de l'Espagne inaugurée en 1843.

Le général Narvaez, on le voit, y domine dans la lutte comme dans le succès. Il avait vaincu à Torrejon de Ardoz, il avait tenu tête du conseil et de l'épée dans les heures les plus critiques, il était le chef naturel du premier gouvernement régulier fondé sur des bases conservatrices. C'est à cette époque que remontent les plus sérieux essais de réformes politiques, la réorganisation des administrations provinciales et municipales, la création d'un conseil d'État, les améliorations introduites dans l'instruction publique, la transformation des impôts entreprise par M. Mon ; c'est à ce premier ministère modéré que se rattache l'idée de la réforme de la constitution en 1845. Le général Narvaez tombait du pouvoir en 1846, et il se déclarait dans la politique de l'Espagne une phase nouvelle, qu'on peut caractériser comme le règne latent ou public des oppositions modérées, se traduisant en plus d'une année de malaise chronique, d'impuissance et de stériles crises ministérielles, au bout desquelles le gouvernement de la Péninsule retombait aux mains des progressistes, si le général Narvaez n'était venu le relever.

Les oppositions modérées naissent et prospèrent avec les situations calmes, et tel était alors l'état de l'Espagne, qui

n'avait plus qu'une question sérieuse à résoudre, le mariage de la reine. Il y a, dans tous les pays constitutionnels, de ces partis moyens qui répugnent à la sévérité de la discipline politique, et nourrissent une singulière passion d'individualité et de morcellement. Sont-ils conservateurs? Assurément: ils sont plus modérés que les modérés, à la condition toutefois de ne rien entendre comme les conservateurs et de tout faire autrement que ceux-ci ne font. Ce sont les petites églises dissidentes; les conservateurs progressistes de tous les temps et de tous les pays. L'opposition modérée espagnole dont M. Pacheco, homme d'un grand mérite d'ailleurs, a été le chef le plus réel et le plus éminent par le talent, dont M. Salamanca était le financier, n'avait en elle-même rien de révolutionnaire; c'était un petit parti composé de moins de trente membres quand l'armée était au complet, méticuleux parfois, faisant de la politique avec des nuances, des individualités et des griefs, et prétendant surtout être toujours modéré en se séparant à chaque occasion des modérés. S'agissait-il de réformer la constitution de 1845? — La fraction des dissidents se déclarait ouvertement contre des modifications qui laissaient intact le principe constitutionnel et ne tendaient qu'à mettre la loi fondamentale en rapport avec l'état du pays. — Le parti modéré avouait-il hautement ses préférences pour la France? — Elle faisait des discours où ces inclinations étaient transformées en dépendance et en servilité à l'égard du gouvernement français. — Était-il question de la réforme des impôts entreprise par M. Mon? — Elle harcelait le courageux ministre. Un de ses griefs les plus vifs contre le général Narvaez, c'est que le président du conseil représentait dans le gouvernement la prépondérance du pouvoir militaire. L'opposition modérée ne songeait pas à se demander comment il se fait que des situations de ce genre se produisent dans un pays, si ce n'est point la force des

choses qui les crée au lieu de la volonté ambitieuse d'un homme, et si ce n'est point encore un bonheur lorsque c'est la meilleure cause qui se trouve dans les mains les plus vaillantes.

Ce n'était point devant ces hostilités directes qu'était tombé le général Narvaez en 1846; ce n'était point non plus, comme on pouvait le croire, sur une question spéciale, le mariage de la reine, ou plutôt cette question n'était qu'un prétexte. La vraie cause de sa chute, on ne l'a point dite : Narvaez était tombé devant une de ces inquiétudes qui naissent dans les partis, lorsque, rendus à une vie plus régulière, ils sentent encore à leur tête un chef énergique et résolu. Le parti modéré lui-même, à vrai dire, commençait à trouver que c'était assez longtemps être commandé par un soldat, lorsque la guerre avait cessé. De là un certain penchant à laisser se produire les griefs contre le pouvoir militaire. C'est par ce côté que l'opposition espagnole parvenait le mieux, à cette époque, à faire son chemin, en irritant quelques malaises et quelques mécontentements de circonstance dans l'ensemble du parti modéré; c'est aussi à travers la brèche laissée ouverte par la retraite du président du conseil que les dissidents conservateurs pouvaient arriver au pouvoir en 1847, avec les ministères successifs de M. Pacheco et de M. Salamanca. Je n'ai pas besoin de rappeler que l'existence de ces ministères coïncidait justement avec le développement de ce qui prit alors le nom de *question du palais*. La situation devenait sans issue. Et quel était l'homme qui venait remettre la dignité dans le palais de Charles III, rouvrir les assemblées délibérantes et relever le gouvernement de l'Espagne à la hauteur d'une politique assurée et vigoureuse? C'était celui qu'on appelait un soldat. C'a été là, sans nul doute, une des crises les plus graves qu'ait eu à subir la politique modérée en Espagne depuis 1843. Comment le général Narvaez se trouvait-il

appelé à dénoncer cette crise ? C'est qu'elle était simplement insoluble pour tout autre, faute d'une autorité et d'une décision suffisantes. Le général Narvaez, ambassadeur en France alors, arrivait à Madrid avec la pleine confiance de la reine-mère, dont les conseils assurément devaient être décisifs ; il s'appuyait sur un parti puissant rattaché à lui devant le péril par un esprit nouveau de discipline, et il était rappelé par un des principaux personnages qui occupaient la scène, le général Serrano, qui, après quelques hésitations, se remettait entièrement entre ses mains. Un ministère défaillant, dans l'espoir de réveiller un vieil antagonisme, ouvrait, il est vrai, au dernier moment les portes de l'Espagne au duc de la Victoire ; mais, par une ironie de la fortune, le général Narvaez se trouvait déjà président du conseil pour recevoir l'ancien régent ; il était redevenu l'homme nécessaire d'une situation nouvelle au-delà des Pyrénées.

La crise intérieure ramenait invinciblement le général Narvaez au pouvoir ; mais il y avait un événement qui allait le rendre bien plus nécessaire encore et imprimer à son rôle le caractère d'un rôle que j'oserai dire européen : c'est la révolution de 1848. L'Espagne était peut-être le premier pays où il semblait que la révolution de février dût avoir son retentissement, en raison des liens des deux gouvernements et des analogies apparentes du moins des partis politiques ; c'est le seul pays où elle n'ait point eu de contre-coup sérieux, non que la révolution ne s'y soit montrée, soit en s'appuyant de l'influence-morale des événements de France, soit avec le secours direct et ostensible d'un autre gouvernement étranger, de l'Angleterre, soit en cherchant à réveiller quelques étincelles de la guerre civile carliste ; mais chacune de ces tentatives eut à essuyer une défaite aussi prompte que décisive.

Quelle était alors la situation de l'Espagne ? Du côté de la France, à la place d'un appui surgissait une menace ; du côté

de l'Angleterre, lord Palmerston, par une note rendue publique, signifiait en quelque sorte son indignité au cabinet de Madrid. Au sein du pays, les passions s'agitaient et se préparaient à faire sortir une révolution nouvelle de ce concours étrange de complications. Le mérite du gouvernement espagnol fut d'envisager immédiatement sa position et ce qu'il avait à faire avec un rare sang-froid, et cela était dû en grande partie, sans aucun doute, de l'aveu même de ses collègues, au général Narvaez. C'est le propre de tels hommes de se sentir vraiment eux-mêmes et de retrouver toute leur vigueur et leur netteté d'action, quand la lutte leur offre un but précis à atteindre : le général Narvaez avait l'ordre à maintenir en Espagne au milieu des révolutions européennes. Il n'entraît dans l'esprit du gouvernement espagnol nulle pensée d'hostilité à l'égard de la France; un des premiers usages que le général Narvaez faisait de la parole après les événements de février, c'était pour marquer les intérêts qui restaient communs entre les deux pays. Quant à l'intérieur, sans fléchir un moment devant les circonstances, sans concevoir une de ces faiblesses, une de ces pensées de transaction qui ont été la perte de plus d'un gouvernement, le cabinet de Madrid se mettait nettement en présence du péril, de quelque côté qu'il vint, et, dès le 4 mars, il demandait aux cortès des pouvoirs extraordinaires pour agir au besoin sans elles et dictatorialement. « Il faut prévenir les catastrophes, disait le général Narvaez, il faut les redouter et prendre des mesures contre elles. Prévenir le mal, c'est le but du gouvernement. » Les cortès étaient prorogées le 21 mars, et les garanties constitutionnelles suspendues dans toute l'Espagne le 27.

Ces mesures étaient-elles inutiles? Déjà, dans la nuit du 26 au 27 mars, éclatait la première émeute à Madrid. Le général Narvaez attendait au palais en grand uniforme, fai-

sant ses dispositions de combat. Au premier bruit du mouvement, il était prêt, et en quelques heures l'anarchie était vaincue sans avoir eu le temps de s'étendre et de se montrer au jour. Le 7 mai, une insurrection nouvelle n'était pas plus heureuse, mais le capitaine général Fulgosio y périssait. Le 13 mai, on avait encore à vaincre un soulèvement militaire à Séville, et, dans le courant de l'été, la bannière carliste, étrangement alliée à la bannière républicaine, se relevait dans les montagnes de l'Aragon et de la Catalogne pour reculer devant les vives et habiles poursuites du général Manuel de la Concha. Cabrera se voyait contraint d'errer en guerrillero dans ces contrées de l'Aragon où il avait régné en vice-roi émancipé aux plus beaux temps de la guerre de Don Carlos, tandis que son maître, le comte de Montemolin, se faisait arrêter par quelques gendarmes français aux frontières. Le gouvernement espagnol usait en même temps de conciliation. Il étendait l'amnistie à tous les réfugiés carlistes et progressistes; il appelait aux emplois les hommes de toutes les opinions; il nommait maréchal de camp le brigadier Facundo Infante, ancien exalté, et accordait une pension à la veuve du chef politique Camacho, tué à Valence en défendant la régence d'Espartero en 1843. C'est par une série d'actes de ce genre que la politique conservatrice, entre les mains du général Narváez, s'élevait à la hauteur d'un grand système de gouvernement, sans exclusion comme sans faiblesse, conciliant et vigoureux, net dans son action et dans son but. L'Espagne offrait le spectacle d'un peuple qui se défendait et n'avait point la fièvre, — chose assez rare en 1848!

La révolution de février avait vraiment d'étranges résultats pour l'Espagne et marquait tant dans sa politique extérieure que dans sa politique intérieure une phase décisive : au lieu de la montrer satellite obligée de la France ou inclinant vers



l'Angleterre, au moment où notre appui lui manquait, elle la montrait affranchie au même instant et par une force propre de l'influence des deux pays et de cet antagonisme traditionnel qui était pour elle un perpétuel sujet d'agitations ; elle la montrait se soutenant par elle-même, se créant une action distincte de celle de la France et infligeant en même temps à l'Angleterre une des plus rudes leçons diplomatiques, en expulsant son ambassadeur, M. Bulwer, qui avait été trouvé la main dans les émeutes de Madrid et de Séville. N'était-ce point là pour l'Espagne un affranchissement réel de sa politique extérieure dû à une direction intelligente et vigoureuse, affranchissement que venait bientôt confirmer la reconnaissance de la royauté d'Isabelle par la plupart des puissances de l'Europe ? On peut ajouter que l'opinion conservatrice, commandée, qu'on me passe ce terme de guerre, par un homme déterminé pouvait seule donner une telle issue à des difficultés en apparence insolubles.

On connaît la nature et l'histoire des partis au-delà des Pyrénées depuis l'origine de la révolution jusqu'à ces derniers temps. On sait que chacun d'eux, outre ses doctrines susceptibles d'une application purement intérieure, a eu ses préférences nettement dessinées dans le choix de ses appuis et de ses alliances au dehors. Le parti modéré, qui est essentiellement monarchique, a toujours incliné vers la France. Le parti progressiste, révolutionnaire au dedans, n'a cessé de s'appuyer au dehors sur l'Angleterre ; — de telle sorte que, dans les diverses périodes de l'histoire contemporaine de nos voisins, là où on a vu le parti modéré sortir vainqueur de la lutte, on a pu dire que l'influence française triomphait ; là où le parti progressiste se rendait maître du pouvoir, l'influence anglaise avait la prépondérance au-delà des Pyrénées. Ce sont là, au premier abord, pour la Péninsule, deux systèmes d'alliances qui se présentent dans des conditions

égales. Il y a seulement une différence dans le résultat de ces deux politiques : c'est qu'à un point de vue élevé, indépendamment de cette communauté de fortune qui a semblé exister parfois entre le parti conservateur espagnol et le parti conservateur français, indépendamment des liens qui ont pu se former entre les deux dynasties, l'alliance française représentait pour l'Espagne un intérêt permanent, traditionnel, tandis que l'alliance anglaise, indépendamment des combinaisons politiques transitoires, représentait pour la Péninsule une menace incessamment suspendue sur son industrie, sur son commerce, sur sa fortune tout entière. C'est cette différence qui a toujours fait la supériorité et la force du parti modéré, comme elle a fait jusqu'ici la faiblesse du parti progressiste. La révolution française de 1848 ne changeait point cette situation.

Supposez un instant le parti progressiste arrivant au pouvoir le lendemain de février : par une double conséquence logique, nécessaire, simultanée, supérieure à la volonté même des hommes, cette trainée de poudre qui venait de s'enflammer à Paris passait les Pyrénées pour aller éclater à Madrid, et l'Angleterre triomphait en même temps dans l'effacement momentané de la France. Lord Palmerston n'avait-il pas soin de prendre date par une note du 16 mars 1848, où il affichait une intime solidarité avec le parti progressiste, pour lequel il réclamait le pouvoir d'un ton injurieux et hautain ? L'Espagne était la prisonnière de la révolution et de l'Angleterre ; elle se sentait frappée à la fois dans son instinct monarchique et dans son indépendance nationale. Je sais quelles vives et chaleureuses protestations de dévouement à la monarchie ont fait entendre à cette époque les chefs du parti progressiste dans les premiers instants qui suivent la catastrophe de février ; mais enfin il est quelque chose qui eût été plus fort qu'eux, c'est la fatalité d'une situa-

tion compromise avec la révolution et avec l'Angleterre. Le premier acte de M. Mendizabal ramené à la direction des affaires n'eût point été, j'imagine, de faire revivre de son propre mouvement les cadres de l'insurrection en réorganisant les milices nationales : il resté à se demander si les miliciens de Madrid ne se fussent point trouvés convoqués tout seuls pour l'accompagner à l'hôtel de la rue d'Alcala, de même que le ministre progressiste n'eût pu éviter que M. Bulwer datât du jour de son avènement une victoire de plus pour l'influence anglaise. S'il en fut autrement, on n'en peut douter, c'est parce que la politique modérée, dirigée par une main virile, se trouvait à ce moment maîtresse du pouvoir. Seul, par ses traditions et par ses doctrines, le parti modéré pouvait repousser la contagion révolutionnaire sans sacrifier l'intérêt permanent qui rattache l'Espagne à la France ; séparé de l'Angleterre par son passé, menacé encore par elle dans ce suprême instant, seul il pouvait répondre comme il le faisait par les fermes et vigoureuses dépêches de M. le duc de Sotomayor aux injonctions britanniques, en ne s'appuyant que sur l'instinct national. Placé dans l'extrémité la plus périlleuse, privé de ses alliés habituels, livré absolument à lui-même, le gouvernement conservateur de l'Espagne parvenait à transformer ainsi les impossibilités dont il était environné en un affranchissement véritable.

Pour nous-mêmes, pour la France, ces faits ont un grand sens ; ils sont la confirmation la plus éclatante de la politique suivie à l'égard de la Péninsule par le régime déchu jusqu'à la révolution de février. Que n'a-t-on point dit, des deux côtés des Pyrénées, sur les rapports des deux gouvernements ? Protectorat égoïste et ambitieux d'un côté, disait-on, — servilité intéressée de l'autre ! Le protectorat est tombé pourtant ; le roi Louis-Philippe a été jeté en quelques heures du trône dans l'exil, et ce gouvernement modéré restait debout

en Espagne, plus vivant que jamais, ralliant à lui toutes les forces nationales. Bien mieux, la France républicaine, dans ses relations avec ce gouvernement, ne trouvait point d'autre politique à suivre que celle dont il recueillait la succession. Cela est si vrai, que, lorsque les chefs de la république nouvelle purent reprendre un peu de sang-froid, on les vit seconder les efforts du général Narvaez, et ils n'avaient point tort, bien au contraire ; ils ne faisaient que se conformer à la vérité de la politique française. Après comme avant la révolution, les intérêts de la France en Espagne étaient les mêmes ; ils résidaient plus encore que par le passé dans l'existence d'un gouvernement modéré et vigoureux au-delà des Pyrénées ; et ce qui reste comme le monument de l'ignorance bavarde et malfaisante des partis, ce sont ces déclamations à l'aide desquelles les brouillons de tout étage ont réussi peut-être, il y a quelques années, à fausser le sens public sur la vraie nature de ces intérêts.

Ce n'est pas seulement au point de vue de ses rapports avec l'Angleterre et avec la France que la révolution de février était pour l'Espagne une occasion d'affranchissement, il en était de même au point de vue de sa politique intérieure, grâce à l'énergique décision avec laquelle agissait le cabinet de Madrid. La Péninsule dut infailliblement à cette décision d'être sauvée d'une crise plus grave : elle se sentit immédiatement dirigée, protégée, garantie contre ses propres incertitudes, et elle laissait passer sans s'émouvoir des tentatives qui venaient, à diverses reprises, ensanglanter le sol espagnol sans l'ébranler. Le danger pouvait venir de deux côtés au-delà des Pyrénées : — d'une explosion nouvelle de la démagogie ou du réveil de la question dynastique. Ce double danger se montrait en 1848, et il s'évanouissait devant la répulsion ou l'indifférence nationale et devant la fermeté du gouvernement. Là aussi on pouvait voir se trans-

former en élément de sécurité et de raffermissement l'audacieuse menace des factions intérieures coalisées; ce double danger écarté, l'Espagne pouvait se livrer aux soins de sa régénération politique. Tandis que nous dilapidions notre fortune, elle mettait un peu d'ordre dans la sienne; tandis que nous nous hasardions bruyamment dans la voie des stériles essais, elle se consacrait dans le calme à d'utiles travaux de réorganisation, elle réparait lentement les désastres de quinze années de luttes violentes et anarchiques. La révolution de février devenait pour la Péninsule le point de départ d'une série d'œuvres politiques et de réformes, dont la moindre n'est point certainement la transformation de la législation douanière, à laquelle M. Mon a attaché son nom, et qui avait arrêté jusqu'alors tous les gouvernements, soit par les questions d'influences internationales qui s'y mêlaient, soit par les habitudes qu'il y avait à dompter dans le pays. La situation du clergé était réglée. L'administration civile regagnait, avec la renaissance des habitudes d'ordre, une sorte d'efficacité qu'elle avait perdue depuis longtemps. Un remarquable mouvement était imprimé à la marine nationale, aux travaux industriels, aux intérêts pratiques.

A quelles causes peut-on attribuer cette paix dont l'Espagne a joui au milieu de la crise européenne, qui a rendu possibles un moment de sérieux résultats, et n'aurait pu qu'être la source, en se maintenant, d'améliorations nouvelles? Il y a sans doute à faire la part du bon sens national, je l'ai dit. La Péninsule, en outre, qui nourrit bien des germes de guerres civiles, contient bien moins que d'autres pays de ces éléments de guerres sociales, de guerres industrielles que la révolution de février est ailleurs venue enflammer; mais, de toutes les causes que je pourrais énumérer encore, une des principales assurément, c'est qu'il se soit trouvé au-delà des Pyrénées un homme pour donner au bon

sens national la satisfaction d'une légitime victoire, pour empêcher la reproduction factice de nos luttes trop réelles, et pour dire à la révolution le vieux mot : Tu n'iras pas plus loin ! Ici visiblement les qualités du général Narvaez avaient à se développer à un degré plus éminent, sur un théâtre plus large et dans des conditions qui dépassaient l'horizon même de l'Espagne. Avoir mis sous la protection de son épée pendant plus de deux années un des plus grands mouvements de raffermissement national, avoir montré le salutaire exemple de l'ordre social intact dans un pays accoutumé à suivre le branle de toutes les révolutions, avoir enseigné l'art d'empêcher les conspirations, comme il le disait avec esprit, c'est là ce que j'appelle le côté européen du rôle du duc de Valence en Espagne.

Le premier trait qui distingue le général Narvaez dans sa vie politique comme dans sa vie militaire est évidemment le don vigoureux de l'action. Chef de gouvernement dans un pays constitutionnel, il a bien fallu qu'il se pliât aux habitudes parlementaires, qu'il parlât en un mot. Comme orateur, l'homme d'action se retrouve encore dans sa parole. De tous les généraux qui ont pris part, à diverses époques, aux discussions politiques en Espagne, le général Narvaez est un de ceux qui l'ont fait avec le plus de distinction. On a pu observer plus d'une fois ce caractère particulier qu'a le langage des hommes formés à l'école de la vie militaire. Il est certain que les soldats ont une manière d'aborder la tribune et de s'exprimer sur la politique pleine d'une précision et d'une netteté qui ne sont point étrangères aux habitudes de leur vie ; ils ne parlent guère pour parler ; ils vont droit au but ; ils sont accoutumés à savoir ce qu'ils veulent dire, comme ils savent ce qu'ils doivent faire. Cette parole d'un soldat, quand elle ne va pas par malheur s'emboîter dans la logomachie des partis, arrive aisément à une sorte d'éloquence

propre très-distincte de l'éloquence plus littéraire des orateurs politiques. On pouvait voir, un jour, en plein sénat, à Madrid, éclater le contraste de ces deux genres de paroles : d'un côté, c'était M. Lopez, le fougueux tribun de 1836 et de 1843 et l'un des hommes les plus éloquents de l'Espagne au sens ordinaire du mot, l'un de ceux qui possèdent le mieux l'art de passionner une argumentation, de grouper des tableaux, de jeter dans un discours toutes les ressources de l'imagination ; c'était encore un tribun attaquant le gouvernement. De l'autre côté, c'était le duc de Valence, portant le tranchant de sa parole dans cet habile tissu oratoire de son adversaire, dissipant cette fantasmagorie, précisant les faits et laissant percer parfois un accent de virile émotion. Le général Narvaez a eu souvent à se défendre, au sénat ou au congrès, soit dans les actes de son administration, soit personnellement, soit même dans son passé ; il l'a fait avec une réelle habileté, souvent avec esprit et toujours avec une mesure de langage qu'on n'attendait peut-être point de lui. Il s'est quelquefois servi de la parole pour caractériser avec un sens supérieur l'œuvre politique à accomplir en Espagne. « Le jour où un parti politique pourra laisser le gouvernement, la direction des affaires publiques à un parti opposé, disait-il au congrès en 1848, ce jour-là la nation recueillera le prix du sang qui a été versé et de tant de coûteux sacrifices..... Mais j'ajoute une circonstance : ce sera le jour où ce parti pourra laisser la place à ses adversaires politiques, pour que ceux-ci puissent gouverner suivant leur conscience, suivant leurs doctrines, sans être forcés de céder aux exigences de ceux qui voudraient aller plus avant. Là est la condition. » C'était parler en politique, en homme prévoyant.

Les événements ont montré si l'heure de ces évolutions régulières et pacifiques des partis avait réellement sonné. L'Espagne, au surplus, était-elle arrivée à un tel degré de raffer-

misement que le pouvoir pût passer indifféremment d'une main à l'autre au sein du parti modéré lui-même ? Ici allait commencer une expérience nouvelle.

Il y eut un moment, en effet, où ce pouvoir qui avait préservé l'Espagne, chancela à son tour. Le général Narvaez avait subi victorieusement l'épreuve la lutte ; il lui en restait une à traverser qui n'était pas la moins sérieuse et la moins critique : celle d'une paix incontestée et d'un succès politique qui avait dépassé toute espérance. C'est au lendemain d'élections qui avaient présenté ce curieux spectacle de l'élimination à peu près absolue de toutes les oppositions dans le congrès, que le duc de Valence sentait le sol trembler sous lui. Il ne tombait point précisément, si l'on veut ; il se retirait très-volontairement le 10 janvier 1851, après avoir occupé le pouvoir depuis le 4 octobre 1847. On s'est demandé bien des fois en Espagne et hors de l'Espagne quelles étaient les causes de cette brusque retraite. Le général Narvaez avait trop réussi. Ces élections mêmes qui venaient d'avoir lieu en 1850 avaient inspiré un mot piquant et menaçant : « Il n'est point de ministère, avait-on dit, capable de résister à des chambres aussi ministérielles. » En réalité, sous cette apparence de triomphe, le général Narvaez se trouvait en présence de difficultés et de griefs de plus d'un genre que je ne ferai que résumer. Le gouvernement, disaient les uns, ne devait qu'à la force sa prépondérance. Le parlement sorti du dernier scrutin et dont se trouvaient exclus la plupart des hommes publics les plus renommés, les Gortina, les Olozaga, les San-Miguel, les Mendizabal, les Pacheco, les Rios-Rosas, ce parlement n'était pas l'expression naturelle et sincère de l'opinion nationale. On accusait le général Narvaez lui-même, qui avait acquis une grande autorité et un juste prestige de ne faire tourner ce prestige et cette autorité qu'au profit de son agrandissement personnel, en rétrécissant son pouvoir

à la mesure des cupidités vulgaires qui l'entouraient, au lieu de l'étendre et de l'asseoir sur une plus large base. D'autres reprochaient au cabinet de Madrid de se contenter d'avoir sauvé la paix matérielle de la Péninsule, de ne point faire la part de l'intérêt moral dans la politique. C'était surtout Donoso Cortès qui se faisait l'organe de ce grief dans un discours prononcé le 2 janvier 1851. Ajoutez à ceci des difficultés d'une autre nature, ce mouvement toujours actif des ambitions personnelles, des froissements nés dans une sphère plus élevée peut-être. Toutes ces difficultés, le général Narvaez les tranchait, avant qu'elles n'eussent grandi, par sa retraite immédiate. Avec sa rapidité ordinaire, on peut le dire, il donnait sa démission d'une main et de l'autre il organisait instantanément son départ de Madrid, laissant après lui une situation qui, selon la direction qu'elle allait prendre, pouvait devenir pour la Péninsule le point de départ de destinées très-différentes.

La vérité est que le jour où le général Narvaez quittait le pouvoir en 1851, ce jour-là commençait réellement la crise où a glissé l'Espagne, et ici je m'explique sur le principe même de cette crise, sur une situation qui semblait n'être, au premier abord, qu'une de ces transmissions ordinaires du pouvoir sous un régime constitutionnel.

Les deux forces essentielles de l'Espagne depuis dix ans, depuis 1848 surtout, au milieu des nécessités intérieures et des conditions générales de l'Europe, ont été en réalité le parti conservateur et le général Narvaez. Dans l'union de ces deux forces a résidé la meilleure garantie de la sécurité du pays; tout ce qui a tendu à les disjoindre a été, sinon une menace d'un effet immédiat, du moins un élément d'incertitude. Le général Narvaez avait, dit-on, des saillies impétueuses de caractère, des mouvements impérieux qui rendaient son pouvoir difficile : — soit, bien qu'au fond les

mieux informés sussent jusqu'où pouvaient aller ses susceptibilités et ses emportements ! Je ne suis point éloigné de croire, pour ma part, que, quand il se retirait en 1851, le moment était venu pour lui de fortifier son gouvernement par des accessions utiles, d'étendre avec une décision nouvelle l'action de sa politique aux réformes morales autant qu'aux réformes matérielles. Bien des choses restaient et restent encore à faire en Espagne sous ce double rapport ; mais, à côté de ceci, le mérite réel et supérieur du général Narvaez était dans l'immense autorité qu'il exerçait sur le parti conservateur, dans l'ascendant par lequel il empêchait d'éclater les divisions, les dissidences secondaires. Le parti modéré, comme je le disais, a l'immense majorité dans la nation ; il a de profondes racines dans les instincts, dans les intérêts, dans les besoins du pays. Il lui a manqué souvent l'unité, — non l'unité des doctrines, mais, qu'on me permette cette expression, l'unité des hommes, en d'autres termes, la discipline. C'est ce qui a fait son impuissance dans des instants décisifs ; c'est de là que lui sont venus ses échecs. Il n'a tenu avec ensemble au feu que lorsqu'il a eu à sa tête un chef énergique. Que ce chef soit un soldat, qu'y a-t-il de surprenant quand la politique est une guerre, même dans les courtes trêves qui nous sont données de notre temps ? Dire, comme on l'a dit souvent, que le général Narvaez avait été l'homme nécessaire en 1848, que tout avait dû s'effacer devant lui, mais que le calme une fois rétabli, les perspectives étant devenues moins sombres, le mouvement ordinaire des partis devait renaître, — cela ne signifiait qu'une chose, c'est qu'il était temps de profiter de la paix pour recommencer le travail de morcellement et de division qui a été la perte de toutes les opinions même les plus justes et les plus puissantes au-delà des Pyrénées comme ailleurs. En 1846, le ministère qui succédait au général Narvaez n'avait rien assurément que

de pleinement rassurant ; un an après, le parti progressiste était aux portes du pouvoir. Dans sa retraite de 1854 le duc de Valence n'emportait point sans doute avec lui la politique modérée ; en peu d'années cependant, quatre ministères se succédaient également embarrassés, également impuissants, et l'Espagne finissait par se réveiller dans une révolution, au milieu de la décomposition universelle des partis. Cette révolution n'emportait pas seulement un ministère, elle réduisait au néant les garanties les mieux acquises, les réformes les plus légitimes, les tentatives d'organisation les plus sérieuses, l'œuvre laborieuse de dix années, en un mot. C'est la fortune du duc de Valence, s'il n'a pu détourner cette explosion nouvelle, de n'y avoir été pour rien, et d'être resté en dehors de la mêlée qui s'est produite comme une des personnifications les plus énergiques d'un ordre à la fois conservateur et libéral.

Au fond, d'ailleurs, en retraçant ce rôle d'un soldat dans l'histoire de son pays, je ne me méprends pas plus sur la situation de l'Espagne que sur celle de tous les pays où s'est reproduit ce phénomène de la prépondérance militaire dans la politique : c'est le propre des temps arrivés à des luttes extrêmes. Si cette prépondérance est parfois un gage de sécurité, elle est aussi un des plus éclatants symptômes du péril commun des sociétés, et il ne faudrait point détourner les yeux vers ceux qui l'exercent pour se décharger entre leurs mains de la peine d'agir, pour remettre à eux seuls le soin de guérir nos plaies morales, comme ils nettoient nos rues avec leurs bataillons, ou dispersent les exhibitions obscènes des factions. De singuliers esprits se sont plu à imaginer pour ces vaillants défenseurs de l'ordre général je ne sais quel rôle de prédominance personnelle du droit divin et absolu de la force, je ne sais quel césarisme qui serait véritablement l'art de jouer aux dés le pouvoir et la civilisation

sur le tambour d'un bivouac. C'est étrangement comprendre les instincts, les besoins, les tendances de la société moderne dans ses plus cruelles défaillances, que de lui proposer un remède qui ne vaudrait guère mieux que le mal, qui n'en serait même que la continuation sous une autre forme. D'un autre côté, n'est-ce point un triste appât à offrir aux ambitions légitimes que celui de cette vulgaire domination de hasard emportée par la force, sans cesse menacée par la force? Le rôle des généraux de nos jours en Europe a été grand et efficace, et à quoi a tenu cette efficacité, cette grandeur? C'est que, par intelligence comme par habitude de fidélité, ils savent ne point séparer leur cause de ce qui est juste et vrai; c'est qu'ils savent ne laisser atteindre, ni en eux ni en leurs soldats, cet esprit de discipline et ce sentiment du devoir qui font la supériorité réelle de ceux qui les possèdent dans les temps de relâchement; c'est qu'ils savent ce qu'il y a de vertu dans le mot par lequel le langage populaire caractérise encore, avec une énergique simplicité, la vie militaire : *servir!* Oui, servir, — non des intérêts transitoires, non des caprices de partis, non de petites passions, mais servir l'intérêt permanent de la société, servir l'ordre politique et l'ordre moral renaissant : là est leur grandeur, de même que là est la condition de l'efficacité de leur action. C'est à ce titre que le général Narvaez a pu mériter une place parmi les premiers serviteurs de l'ordre en Europe, comme il a été et comme il peut redevenir encore le premier serviteur de la monarchie constitutionnelle en Espagne.

III

UN PRÊTRE PUBLICISTE.

DON JAIME BALMÈS, SA VIE ET SES ŒUVRES.

I

La révolution, depuis qu'elle a quitté la région des abstractions et des idées pour devenir une réalité sensible et palpable, la révolution est un drame qui se déroule, prend tous les aspects, enveloppe tout dans son cours, se précipite ou s'arrête pour recommencer encore : drame singulier où, sous l'empire d'une obsession unique, d'une invincible loi, les hommes, les choses, les événements en viennent à se coordonner, à se classer avec une simplicité saisissante, avec un caractère de plus en plus tranché. Les nuances intermédiaires s'effacent devant la puissance des faits, qui semble tout ramener incessamment à un double point de vue. S'il s'agit d'un homme, — politique, écrivain, penseur, soldat même, — on est presque tenté de se demander tout d'abord dans quel camp il sert, s'il est avec la révolution ou contre elle. Il y a des natures révolutionnaires et des natures qu'on pourrait appeler conservatrices : dans les temps de grandes luttes, de

grande confusion, il semble que les intelligences ne se reconnaissent plus qu'à ce signe. Si c'est d'un événement qu'il s'agit, on ne recherche pas ce qu'il est en lui-même, s'il est conforme au droit, à la vérité, à la justice; ou commence par se demander si c'est un pas de plus ou une défaite, un temps d'arrêt de la révolution. Quel est le caractère de cette défaite, de ce temps d'arrêt, — ce n'est que la seconde question. L'intérêt de l'histoire contemporaine tout entière est dans ce drame, qui s'étend à tous les pays, embrasse hommes et choses, et va par coups de théâtre sans pouvoir aboutir jusqu'ici à un autre résultat qu'à des dénouements momentanés. Qu'on prenne pour exemple l'histoire de l'Espagne.

Au commencement de ce siècle, la révolution pénètre au-delà des Pyrénées à la faveur d'un soulèvement de l'héroïsme national. Elle ne naît point spontanément, comme l'expression d'un mouvement profond dans le pays; elle est recherchée et invoquée plutôt comme une alliée puissante, comme un auxiliaire naturel contre une tentative de domination étrangère et oppressive. Tant que la lutte se prolonge, la révolution s'étend et se propage; elle se personnifie dans une assemblée, celle de Cadix; elle s'inscrit dans une constitution, elle s'appelle fièrement la régénération politique de l'Espagne, elle va de succès en succès. Au premier bruit des restaurations de 1814, rien ne reste debout de tout ce qui se rattache à elle, ni les cortès auxquelles elle a soufflé son esprit; ni la constitution qu'elle a mise au monde, ni même les hommes qu'elle a fascinés. La Péninsule assiste à la résurrection du pouvoir royal entier, absolu, sans limites et malheureusement aussi sans modération, sans intelligence. La révolution semble bien morte. Voici cependant qu'un matin de 1820, elle sort d'un corps de garde et parcourt de nouveau l'Espagne, essayant de rendre la vie ou du moins l'apparence

de la vie à tout ce que le souffle de 1812 avait enfanté ; mais déjà l'état de l'Europe a changé : au-delà des Pyrénées, le malheur aussi a mûri bien des esprits, l'expérience les a éclairés sur la valeur de ces créations dont l'excès fait l'impossibilité. La révolution doute d'elle-même, elle n'est que faible ou violente, — violente par faiblesse. Aussi suffit-il de l'apparition d'une armée française au sommet des Pyrénées pour faire tomber cette ébullition révolutionnaire, et ici encore tout rentre dans le repos. Dix années de silence succèdent à trois années d'agitations : que faut-il pour ranimer la lutte, et pour la ranimer cette fois dans des conditions plus décisives ? Il faut que Ferdinand VII, en mourant, laisse l'Espagne en face d'une crise dynastique. La révolution se glisse par cette issue. Il y a ceci de remarquable en effet, c'est qu'à cet instant comme en 1812 il n'y a dans la révolution en Espagne rien de spontané. Elle vient encore comme un auxiliaire, comme une force à l'appui de l'une des deux royautés en présence ; mais c'est un auxiliaire redoutable. Tant que la question dynastique reste incertaine, la révolution est comme une troisième puissance malfaisante qui profite de tout ; elle sème le sol de ruines et d'incendies, elle ébranle tout ce qu'elle touche, elle humilie la royauté dont elle est le périlleux appui. La question dynastique une fois vidée, la révolution retombe épuisée ; son drapeau se replie sur lui-même ; sa dernière victoire à cette époque est la régence d'Espartero. Après cet effort et sous le coup même de cet effort, le sentiment monarchique se redresse, modifié par les circonstances sans doute, tempéré et imprégné d'influences nouvelles, mais toujours vivace et puissant. Depuis 1843, chaque crise tend à replacer de plus en plus la royauté sur ses bases, à lui rendre quelque prérogative, à rajeunir son prestige. L'élément conservateur reprend le dessus, la constitution est réformée dans un sens monarchique, l'esprit ré-

volutionnaire est successivement chassé des lois comme de la rue. — Telle est la réaction qui a duré dix ans pour venir se perdre dans une crise nouvelle qui reste l'énigme du présent.

Ceci est en quelque sorte la trame de l'histoire moderne de l'Espagne. Chacune de ses phases a eu ces personnifications, ses popularités, ses courants d'idées, ses écrivains. Un des hommes dont la vie et les œuvres reflètent le mieux peut-être, au point de vue intellectuel, l'ère d'apaisement qui a suivi la dernière époque révolutionnaire en Espagne, c'est un publiciste des plus éminents, mort aujourd'hui, — don Jaime Balmès. Nullement homme d'État de profession, pas même député, étranger par position à la politique active, Balmès a été néanmoins à beaucoup d'égards, l'âme, la pensée de ce mouvement de réaction, semant bien des idées qu'on n'accueillait pas d'abord et qui ont fructifié, exerçant une influence plus réelle qu'avouée. Le premier il a mis en cause la révolution espagnole dans son esprit, dans ses tendances, dans ses résultats ; le rapport de cette révolution avec l'ordre général des événements contemporains, il l'a défini ; les révolutions européennes elles-mêmes, il les a pressenties ; il en a d'avance signalé le vide en pénétrant les plus secrets mystères du monde moral. Pour se poser ainsi presque seul au milieu des partis, auxiliaire de toutes les réparations, critique des faiblesses des hommes et des opinions, sévère parfois comme il arrive à ceux qui pensent sans agir, philosophe du monde moderne, Balmès ne puisait-il pas une sorte d'originalité particulière dans son caractère ? Il était prêtre, il mettait même une sorte d'orgueil à faire suivre son nom de ce simple titre, *presbitero*, et c'était par lui, chose remarquable, que se retrouvait pour la première fois dans le mouvement des luttes intellectuelles au-delà des Pyrénées cette autorité de l'Église, restée si puissante dans les mœurs, dans la vie familière du peuple, mais

qui semblait n'avoir plus de force pour se relever à la hauteur de ce genre d'influence.

Un des traits les plus caractéristiques de l'Église en Espagne est d'avoir vécu toujours profondément identifiée à la destinée nationale ; elle a partagé toutes les fortunes du pays. Ce qu'on a appelé ses passions, ses fanatismes, étaient le plus souvent des fanatismes nationaux non moins que des fanatismes religieux. L'inquisition elle-même, cette terrible inquisition, a été à l'origine une arme forgée par l'instinct de nationalité autant qu'un instrument de règne pour le catholicisme. Nulle part on n'a vu peut-être au même degré cette intime et forte adhérence à la vie d'un peuple, cette mystérieuse solidarité dans tous les sentiments, dans tous les instincts. Aussi les mesures qui ont successivement atteint le clergé espagnol dans les diverses périodes de la révolution ont-elles été infiniment moins populaires qu'on ne pourrait le supposer dans le sens strict de ce mot. Les masses populaires ne voyaient point une ennemie dans l'Église, qui se mêlait à toute leur existence, qui était principalement protectrice pour elles, qui avait du pain pour tous les pauvres, pour tous les vagabonds même, au seuil de ses couvents, et qui était la fondatrice de ces universités où les enfants du peuple trouvaient depuis longtemps une instruction gratuite. Si l'Église d'Espagne a pu voir s'amincir sa situation, ce n'est point qu'elle manquât de racines dans le peuple ; c'est parce qu'il est malheureusement vrai qu'elle avait cessé d'être la lumière, le conseil, le guide de cette société déclinante et pressée de se rajennir. Comme l'influence morale se déplaçait dans la société, on a été conduit à tenter de déplacer aussi les prérogatives. L'ensemble des tentatives dirigées contre l'autorité de l'Église n'était ainsi qu'une œuvre toute politique, nullement nationale ni populaire, compliquée par les fureurs factices et spoliatrices des passions révolutionnaires.

II

Rien ne serait plus curieux que l'histoire de l'Église en Espagne. C'est d'elle surtout qu'on pourrait dire : Comme elle a été à la peine, elle a été à l'honneur, — pour être ensuite, il est vrai, à la décadence. Après avoir partagé cet immortel combat d'une nationalité occupée à se reconquérir elle-même, elle a joui pendant plusieurs siècles du plus souverain ascendant, — ascendant justifié par tout ce qui peut faire la prééminence sociale d'un grand corps. L'action de l'Église est partout au-delà des Pyrénées ; elle est dans la politique, elle est dans les arts et dans les lettres. Les plus rares écrivains sortent de l'Église ou vont y aboutir sans effort. Lope de Vega fut prêtre comme Calderon, comme Moreto ; Tirso de Molina était un frère de la Merci : le lyrique Rioja était du saint-office ; dans l'histoire, le clergé espagnol compte un Mariana ; parmi les moralistes, l'évêque de Mondoñedo don Antonio de Guevara ; dans la littérature mystique un Jean de la Croix ou un Louis de Léon, un Davila ou un Louis de Grenade. La décadence intellectuelle de l'Église commence au-delà des Pyrénées avec la décadence politique du pays lui-même. L'Église a gardé toujours son influence dans le peuple : elle s'est défendue par son organisation puissante, qui touchait aux ressorts mêmes de l'organisme national, mais elle a perdu la supériorité morale et intellectuelle, l'ignorance a envahi le clergé, surtout dans ses rangs inférieurs. C'est le malheur du clergé en Espagne de s'être si peu trouvé, par les lumières, à la hauteur des circonstances nouvelles. On ne peut guère trouver, dans le commencement de ce siècle que les polémiques curieuses et rares du P. Velez, du *filosoforancio*, contre le progrès des idées révolutionnaires, et dans

un temps plus récent quelques essais de polémique religieuse où commence à se révéler un esprit nouveau.

Quelque part que l'Église-espagnole ait eue d'ailleurs dans les lettres en certains moments, il ne faut point l'oublier, il est resté toujours en elle quelque chose de ce passé militant, qui est celui de l'Espagne tout entière. Ainsi que Balmès lui-même le disait, les idées et les sentiments religieux ont eu longtemps dans son pays un caractère belliqueux. Le catholicisme espagnol a dû à des circonstances spéciales une attitude toute guerrière. De là ce penchant, quelquefois remarqué dans le clergé lui-même, à se fier au sort des armes, à mettre l'action au-dessus de tout. Pendant l'invasion de 1808, des moines étaient souvent à la tête des soulèvements populaires. Dans la dernière guerre civile, on a vu des ecclésiastiques devenir tout à coup des soldats et aller au feu. Il est même une contrée de la Péninsule où l'insurrection avait revêtu un caractère particulièrement religieux et monacal. C'étaient des chanoines et des prêtres qui, en Catalogne, étaient l'âme de la résistance carliste. Ils étaient en majorité dans cette fameuse junta de Berga contre laquelle vint se briser le comte d'Espagne, dont la disparition est restée un mystère. L'Église militante, s'armant de l'instinct religieux des masses, livrait ainsi un suprême combat.

C'est une coïncidence étrange qui a fait apparaître justement dans cette partie de la Péninsule, et au moment où les armes tombaient des mains de l'insurrection, un esprit qui ouvrait au jeune clergé une voie nouvelle en lui faisant sentir le prix des moyens moraux et intellectuels, comme il disait lui-même. Balmès a montré en effet ce que pouvait être de notre temps un prêtre en Espagne, s'inspirant de la foi religieuse, ouvrant sa pensée à quelques-unes des influences modernes les plus légitimes et cherchant le succès de ses idées dans la discussion. Là est le caractère, la nouveauté du

talent de Balmès. Sa vie intellectuelle a été courte cependant, elle n'a duré que huit années, de 1840 à 1848; mais cet intervalle a été rempli par les fruits d'un travail obstiné et incessant, — par des œuvres de controverse religieuse et sociale telles que *le Protestantisme comparé au Catholicisme* et les *Lettres à un sceptique*, — par des essais destinés, comme la *Philosophie fondamentale*, à doter l'Espagne d'une science propre, en la détournant des philosophies sceptiques ou révolutionnaires de l'Europe, — par toute une série de publications périodiques dont les fragments, reflets de la situation de la Péninsule, forment aujourd'hui une substantielle collection d'*Écrits politiques*, — par d'éloquents esquisses comme *Pie IX*, — et enfin par le *Criterio*, cette œuvre charmante d'observation morale d'un La Bruyère espagnol. Enlevé prématurément par une de ces morts tristes et belles à la fois qui ne se confondent point avec le déclin d'une intelligence éminente, Balmès avait vécu assez pour toucher, comme prêtre, aux dignités ecclésiastiques les plus élevées, et pour pouvoir même en refuser l'honneur. Comme publiciste, ses ouvrages, popularisés par les dernières révolutions elles-mêmes, se sont répandus lentement et ont acquis la plus durable influence (1). Dans bien des considérations accréditées depuis quelques années, on serait assez surpris par-

(1) *Le Protestantisme* de Balmès a été traduit dans presque toutes les langues. En France, la traduction a eu plusieurs éditions. Le *Criterio*, qui est passé dans notre langue sous le titre de *l'Art d'arriver au vrai*, en est à la quatrième édition. La *Philosophie fondamentale* vient d'être également traduite. Les *Lettres à un Sceptique* paraissent devoir être aussi publiées en français. Il serait fort à désirer qu'il fût fait en outre un choix intelligent dans les *Écrits politiques* de Balmès. M. de Blanche-Raffin, auteur lui-même d'une intéressante biographie de Balmès et traducteur du *Protestantisme*, a mis un zèle rare à répandre les ouvrages du docteur espagnol.

fois de ne trouver que le développement de quelques pensées de l'écrivain espagnol. Si on veut chercher dans un fait la mesure de l'autorité de Balmès, peu avant sa mort, au milieu des effervescences croissantes de l'Italie, le pape lui avait demandé un mémoire « sur le droit des nationalités. »

Le mouvement des choses dans ce siècle a fait paraître avec éclat sur la scène plusieurs prêtres d'un talent supérieur assurément : M. de Lamennais en France, Gioberti en Italie. On sait où est allé aboutir l'auteur des *Paroles d'un croyant*. Après avoir introduit dans la philosophie la plus périlleuse des méthodes, il avait glissé sur la pente et il a fini en se débattant dans les profondeurs du radicalisme révolutionnaire. Sans tomber dans cette extrémité, Gioberti a usé un brillant esprit dans la recherche des plus chimériques systèmes, dont il a eu le malheur, pour lui et pour le Piémont, de faire quelque peu l'essai avant sa mort. Bien qu'à un degré inégal, tous deux ils ont porté au front le double signe des rebelles dans l'ordre religieux, des sectaires dans la politique. Balmès a eu le même éclat de talent en Espagne, il n'a point eu les mêmes éclipses et les mêmes aberrations. Quel était donc ce jeune prêtre qu'un pape consultait, dont l'oraison funèbre a retenti dans toutes les églises de la Péninsule, qui exprime à coup sûr une des plus remarquables phases de l'histoire de son pays, et dans les œuvres duquel se trouvent agités et débattus tous ces problèmes de la destinée morale des peuples, de la civilisation universelle, dont les révolutions récentes ont fait des problèmes de tous les jours ?

III

C'est au cœur des montagnes de la Catalogne, dans la petite et vieille ville de Vich, que don Jaime Balmès était né

le 28 août 1810. Son origine était toute populaire ; son père était un artisan livré au plus obscur négoce. Il avait pour mère une ces femmes simples et croyantes chez qui l'instinct maternel s'élève à une sorte de génie de divination. Thérèse Urpia, la mère de Balmès, avait le pressentiment de quelque chose de grand pour son fils ; elle l'avait voué à saint Thomas d'Aquin. Quelques instants avant sa mort, en 1839, elle lui disait encore avec un naïf orgueil : « Mon fils, le monde parlera de toi ! » L'intérieur où Balmès avait grandi se trouvait être ainsi un intérieur sain, humble, religieux, mêlé de piété et de travail. Cette influence domestique, austère et simple, est faite pour former un esprit. L'influence de la contrée natalé venait s'y joindre. La Catalogne a deux régions distinctes. Sur les côtes, la vie des affaires, le commerce, l'industrie, créent un mouvement à part ; dans l'intérieur des montagnes, dont la base trempe dans la Méditerranée, et qui, en se déroulant, forment un vaste amphithéâtre, on retrouve la vie d'autrefois, les vieilles mœurs, les habitudes religieuses, les ascendants traditionnels. Il en était ainsi il y a trente ans. L'état ecclésiastique était encore à cette époque en Espagne une voie naturelle ouverte aux enfants du peuple pour s'élever, celle du moins où ils trouvaient le plus de ressources d'éducation gratuite. Balmès fut de bonne heure destiné à être prêtre. Son enfance tout entière se passa dans l'étude au séminaire conciliaire de Vich et à l'université de Cervera. C'était une organisation merveilleuse que cette organisation des vieilles universités espagnoles. On a bien souvent montré leur côté pittoresque, on n'en a pas toujours saisi la pensée puissante et protectrice, surtout à l'égard des enfants nés, comme Balmès, de familles indigentes.

L'enseignement n'était nullement le privilège des classes aisées en Espagne. Il semble au contraire que tout concourût à le rendre accessible au plus grand nombre, comme on dit

aujourd'hui. Une multitude de fondations pieuses, d'immenses bénéfiques, ouvraient aux enfants du peuple l'entrée gratuite des séminaires. A un degré plus haut, les universités tendaient au même but. Dans celle d'Alcala, cinq cents étudiants pauvres, nourris et entretenus, suivaient des cours de tout genre. Cinq établissements disposaient de deux cent cinquante bourses. A l'université catalane de Cervera, il y avait plusieurs collèges, ceux de l'Assomption, de San-Carlos, de Santa-Cruz. Le premier seul exigeait une rétribution annuelle de quatre onces d'or ; celui de San-Carlos se composait de boursiers désignés et envoyés par les évêques de la province. Le collège de Santa-Cruz, particulièrement consacré aux pauvres, comptait d'habitude plus de cent jeunes gens sans ressources. Il y avait des internes et des externes ; ceux-ci recevaient un pain de trois livres et la soupe tous les deux jours. Dans les universités en général, du reste, les droits soit pour l'inscription, soit pour les divers grades étaient d'une extrême modicité. Le doctorat conférait la noblesse personnelle. Balmès a été l'un des derniers peut-être à se former dans ces conditions du vieil enseignement espagnol. Il avait une *beca*, — une bourse, — au collège de San-Carlos. Quand vint pour lui le moment de l'ordination, et lorsqu'il se présenta devant l'évêque de Vich, don Jesus de Corcuera, cet homme sage et prévoyant s'arrêta devant le jeune prêtre en lui disant : « Et toi, que veux-tu ? — Monsieur, une cure, répondit Balmès. — Reviens à l'université, et étudie, » ajouta l'évêque. Balmès étudia en effet, il étudia non-seulement la théologie, mais encore l'histoire, la philosophie, la jurisprudence, la littérature, les mathématiques elles-mêmes. C'était une intelligence ardente et active dans un corps débile, qui trahissait souvent chez lui la puissance de la volonté. Il avait de singulières façons d'étudier, qui scandalisaient fort les praticiens de l'université.

Quelquefois il s'enfermait à l'obscurité, seul, la tête dans les deux mains, méditant et songeant, fécondant par sa propre pensée ce qu'il avait lu, la *Somme* de saint Thomas, la *Philosophie de l'éloquence* de Capmany, ou *Don Quichotte*.

« Lire peu, bien choisir ses auteurs et penser beaucoup, disait-il, telle est la vraie méthode. Si on se bornait à savoir ce qui se trouve dans les livres, les sciences ne feraient jamais un pas. Il s'agit d'apprendre ce que les autres n'ont jamais su. » C'est ainsi qu'il amassait ce fonds immense qui fait la juste et saine fécondité de l'écrivain. Docteur de l'université de Cervera, Balmès se retrouvait bientôt simple professeur de mathématiques à Vich. Notez que c'était l'époque où la guerre civile rugissait dans toute l'Espagne et principalement dans la Catalogne. Le drame des événements venait se mêler à ce travail intérieur d'un jeune esprit. « Plus d'une fois, dit Balmès dans une sorte d'autobiographie qu'il a écrite sous le titre de *Vindicacion personal*, — plus d'une fois il est arrivé que le tocsin ou la générale venait interrompre nos calculs ; s'il était possible de continuer, on continuait ; sinon nous nous levions tranquillement et nous nous retirions... » Entre la leçon de la veille et la leçon du lendemain, il y avait ainsi un combat ou tout au moins une alarme. Ce mouvement de la guerre lui-même n'était pas sans intérêt pour le jeune professeur de Vich, qui en suivait toutes les péripéties avec une curieuse attention, une carte et les bulletins de campagne sous les yeux.

Au milieu de ces travaux et de ces diversions, il se formait donc obscurément, dans un coin de la Catalogne, une souple et mâle intelligence. Balmès avait vu de près ce spectacle d'une guerre civile qui éveille le sentiment des choses actuelles : il avait étudié l'histoire, qui donne de l'étendue à l'esprit ; la philosophie, qui l'élève ; les mathématiques, qui le rectifient ; les législations, qui dévoilent l'organisme et le

ressort des sociétés. Seulement, que ferait-il de ces connaissances? Là était la question pour lui. Un moment, pour s'arracher à l'obscurité d'une petite ville, à sa *cage* de Vich, comme il l'appelait, il songea à se faire précepteur de quelque enfant de grande naissance. — Non, lui répondirent ses amis, il faut que tu sois professeur de l'université ou publiciste. — Il y avait à cette époque, dans la Catalogne, un certain mouvement intellectuel assez distinct de celui de Madrid. Barcelone comptait des recueils tels que *la Religion*, devenue plus tard *la Civilizacion*; elle comptait aussi des hommes distingués, comme M. Roca y Cornet, M. Ferrer y Subirana. C'est de ce groupe surtout que partaient pour le jeune prêtre catalan les excitations et les encouragements sous lesquels son âme se relevait sans effort. On était en 1840. En quelques mois, Balmès se révéla publiciste dans deux essais successifs, — les *Observations sociales, politiques et économiques sur les biens du clergé*, et les *Considérations politiques sur la situation de l'Espagne*. Jusque-là il n'avait écrit qu'un mémoire sur *le Célibat ecclésiastique*, qui était allé exciter quelque étonnement à Madrid, dans le monde religieux.

L'Espagne, on peut s'en souvenir, a dans son histoire peu d'époques aussi agitées et aussi décisives que cet été de 1840. La guerre civile venait de finir; mais elle laissait en suspens tous ces problèmes d'organisation sociale soulevés par la révolution, notamment ceux qui touchaient aux propriétés du clergé et aux diverses réformes religieuses. Les cortès étaient alors embarrassées dans une discussion des plus passionnées et des plus périlleuses sur cette terrible question. D'un autre côté, la lutte, plus particulièrement politique, n'avait fait que changer de face. De dynastique qu'elle avait été pendant sept ans, elle devenait une lutte révolutionnaire entre la régente Marie Christine et un général ambitieux. La

Catalogne était justement le théâtre de ce drame nouveau. La reine Christine s'était transportée à Barcelone, au camp d'Espartero, comptant subjuguier par son ascendant moral ou réduire par son autorité le chef militaire à demi rebelle, et elle ne trouvait autour d'elle que des pièges et des émeutes. Par une coïncidence singulière, dans une de ces émeutes périssait, victime de son ardeur monarchique, un jeune avocat catalan du nom de Balmès, qui n'avait cependant rien de commun avec le publiciste. C'est le lendemain que paraissaient, à Barcelone même, les *Considérations politiques sur la situation de l'Espagne*, œuvre de courage autant que de talent. La révolution, on le sait, restait matériellement victorieuse dans cette lutte ; moralement, elle était vaincue. Elle était vaincue, non par ce seul fait de la publication d'une brochure émanée d'un jeune prêtre inconnu et jetée dans le tourbillon d'une tempête populaire, mais parce que cette brochure, à travers les obscurités du moment, allait rechercher la pensée nationale, aussi antipathique aux solutions révolutionnaires dans l'ordre religieux que dans l'ordre politique.

Il y a ceci de remarquable dans les premiers essais de Balmès, — les *Observations* et les *Considérations*, — c'est qu'ils sont comme le programme de sept années de polémique et de travaux intellectuels ; ils contiennent le germe de toutes les idées qui alimenteront les discussions du *Pensamiento de la Nacion*, ou qui se développeront dans le *Protestantisme* en théories religieuses, sociales et morales. Dans les *Observations sur les biens du clergé*, Balmès ne s'arrête pas aux côtés secondaires de la dépossession ecclésiastique ; il montre les sociétés européennes à leur naissance et dans leur marche, l'Eglise servant d'instrument à chaque progrès de la civilisation, contribuant à préserver l'Espagne en particulier de l'affreuse plaie du paupérisme, et il achève ce

victorieux tableau en plaçant les gouvernements spoliateurs en face du principe de la propriété violée sous une de ses formes, au moment où déjà on entend par intervalle ces cris faméliques qui s'échappent du sein des multitudes de l'Occident contre toute espèce de propriété. Dans les *Considérations politiques*, nées au milieu des scènes de Barcelone, l'auteur ne se borne pas à l'incident qui se déroule sous ses yeux ; il décompose la situation de la Péninsule, trace la généalogie des partis et des opinions, surprend leurs mobiles et leurs faiblesses, oppose les réalités traditionnelles aux vaines et artificielles combinaisons des systèmes préconçus, met à nu les vices des régimes et des sociétés modernes, et de cette vaste anarchie espagnole il dégage les éléments d'une reconstitution large et vigoureuse. Ce qu'il y avait d'éphémère dans toute tentative d'usurpation révolutionnaire, il le montrait avec une évidence saisissante à l'instant même où cette tentative se réalisait. Que la pensée du publiciste catalan allât parfois fort loin, cela se peut ; mais ses vues générales, entremêlées souvent de conjectures, de portraits, d'aperçus d'une spirituelle et profonde pénétration, se coordonnaient et s'enchaînaient avec une force singulière, et dans leur ensemble elles forment encore aujourd'hui un des plus lumineux commentaires où l'on puisse aller chercher le secret du passé, du présent et de l'avenir politique de l'Espagne.

IV

Rien n'est plus difficile à juger qu'une révolution, en raison même des passions factices qui se mêlent de toutes parts aux intérêts vrais et légitimes, et des rêves d'une réalisation impossible qui viennent embarrasser les innovations justes et

nécessaires. La révolution espagnole n'a point échappé à cette loi. Il est cependant une question qui ressort de par-tout, que les écrits de Balmès aident singulièrement à éclairer, et qui a survécu au publiciste catalan pour venir se lier encore aux plus saisissantes et aux plus énigmatiques péripéties contemporaines. Quelle est la véritable nature des événements qui ont pris le nom de révolution en Espagne ? dans quelle mesure la tradition et l'innovation viennent-elles s'y combiner ? Et subsidiairement on pourrait se poser cette autre question plus générale, qui est celle de tous les peuples placés en face de la nécessité évidente de se transformer : — quelles sont les conditions dans lesquelles une révolution peut s'accomplir sans jeter une société hors de toutes les voies conservatrices ? Aussi bien, n'est-ce point là le problème que l'Espagne, comme tous les nations modernes, est occupée à résoudre ?

L'origine de la situation actuelle de l'Espagne ne date point sans doute seulement de 1833 ; elle remonte au commencement de ce siècle, plus haut même encore, à vrai dire. 1833 cependant est pour l'Espagne une date caractéristique ; c'est comme un point de départ où tout recommence dans des conditions nouvelles. Or quelle était à ce moment la situation de la Péninsule ? Ferdinand VII, en descendant au tombeau, laissait l'Espagne en présence d'une guerre de succession, d'une minorité et d'une révolution imminente, — trois choses dont chacune suffirait pour mettre une nation à mal, et qui, réunies, font de son existence le miracle de l'instinct conservateur triomphant de la destruction. A l'heure où s'éteignait Ferdinand, tout était disposé pour un conflit redoutable. D'un côté, l'insurrection carliste grandissait, concentrant et groupant tous les éléments de résistance. Elle avait son appui et ses racines dans toutes les traditions, dans toutes les passions, dans tous les intérêts du passé, dans une

portion considérable du clergé, — dans le clergé régulier surtout, — dans les masses populaires, accoutumées à s'ébranler au nom du roi et de la religion. L'instinct local venait se joindre à ces éléments dans les provinces basques, et mettait les armes dans les mains de cette mâle et fière population. C'est là le côté brillant et valeureux de la dernière guerre, celui qui a été mis en relief par l'héroïsme d'un homme, de Zumalacarre. Quant au prince même en qui l'insurrection trouvait son chef, il avait tout ce qu'il fallait pour représenter sa propre cause dans ce qu'elle avait de plus saillant et de plus impuissant politiquement. Don Carlos n'était point un cœur ambitieux ou méchant ; c'était un esprit étroit, simplement et naïvement imbu de tous les fanatismes du passé. Il eût été sans effort, à une autre époque, l'instrument docile d'une théocratie dominatrice. La sincérité de ses ardeurs religieuses était son honneur. On a justement signalé plus d'une fois ce qu'il y avait de chimérique chez les révolutionnaires. Le chimérique, à coup sûr, peut revêtir plus d'une forme. Ce que don Carlos comprenait le moins, c'était son temps. Peu fait pour comprendre son siècle, il n'avait pas davantage l'intelligence de sa situation. Là où il eût fallu agir en soldat, il se retranchait dans l'étiquette du souverain, — souverain encore sans royaume. Il avait sa cour dans une petite ville des provinces basques, à Oñate, et cette cour cachait autant d'intrigues et de caprices qu'une cour plus prospère. Don Carlos a été souvent une cause d'insuccès et un embarras véritable pour ses généraux, tant qu'ils lui ont obéi. Dès que l'un d'eux s'est senti assez fort, la lutte s'est terminée.

De l'autre côté, en face de l'insurrection carliste, c'était un enfant de trois ans qui montait sur le trône. La jeune reine avait pour elle la possession du pouvoir, l'administration, l'armée, tous les éléments réguliers du pays en un mot.

Chose singulière, on pourrait supposer que don Carlos eût dû rattacher à sa cause la noblesse de l'Espagne. C'était tout le contraire. L'immense majorité de la grande noblesse espagnole se rangeait autour de cette jeune monarchie où elle retrouvait des perspectives d'action politique que ne pouvait lui offrir le pouvoir de don Carlos. Il en était de même de cette portion de la population qu'on pourrait appeler la bourgeoisie espagnole, la plus accessible de toutes aux idées de réforme. Tous les instincts nouveaux allaient ainsi dans un camp, comme tous les souvenirs et les intérêts du passé allaient dans l'autre; mais au fond, entre ces deux royautés en présence, où était le droit, qui, quoi qu'on en dise, est bien aussi une force? On peut le dire aujourd'hui, sans tomber dans quelque-une des partialités de la lutte, le droit était entièrement, absolument du côté d'Isabelle II. La jeune reine avait pour elle non-seulement le droit écrit, mais encore le droit traditionnel, national, populaire même. Une série d'actes politiques pendant sept siècles attestent le droit héréditaire des femmes au-delà des Pyrénées, et en fait le plus grand roi d'Espagne a été une femme, Isabelle la Catholique. C'est même en vertu de ce droit, et non-seulement par une fantaisie ambitieuse de Louis XIV, qu'une dynastie française allait régner à Madrid au commencement du XVIII^e siècle. La loi salique peut être une fort bonne chose, mais en réalité c'est pour l'Espagne un droit étranger, introduit un moment d'une manière subreptice, et qui n'a jamais eu d'application, qu'on le remarque bien. Le jour où, pour la première fois, il a dû être appliqué, il a volé en éclats. Il a été brisé non par la violence, mais par un acte régulier, sanctionné par des cortès et faisant revivre l'ancien droit, — acte créé non pour la circonstance, mais remontant à 1789, et auquel Ferdinand VII n'avait qu'à donner la vie. Tout se réunissait donc, au point de vue du droit monarchique, en faveur d'Isa-

belle II. Seulement le droit avait à triompher d'une guerre de sept ans, et à tirer des circonstances une signification nouvelle.

S'il n'y eût eu que cette question de légalité monarchique, le débat ne pouvait être douteux un moment. Ce qui le compliquait, comme l'a dit Balmès plus d'une fois, c'est l'antagonisme des principes politiques, c'est la lutte entre les idées monarchiques pures, absolues, personnifiées dans don Carlos, et les influences plus libérales qui planaient sur le trône ou sur le berceau de cette enfant qui était reine à Madrid; mais cela ne fait que mieux marquer le caractère d'une situation où l'Espagne trouvait, dans une royauté légitime selon le droit, une royauté également légitime selon les instincts et les besoins modernes. Une des erreurs les plus singulières de quelques cabinets de l'Europe et du parti légitimiste français a été de se méprendre comme ils l'ont fait sur cette situation. Ils ont cru être les gardiens incorruptibles du principe monarchique au-delà des Pyrénées, et ils ont contribué à lui faire essuyer une des plus rudes épreuves qu'il pût subir. Ils ont imaginé être les complices d'une croisade contre la révolution, et de fait ce sont eux qui ont été les plus efficaces auxiliaires de la révolution. Si tant d'excès ont été commis, si les couvents ont été incendiés, si l'anarchie s'est promenée si souvent dans les villes de la Péninsule, c'est en grande partie à l'insurrection carliste que cela est dû. Pour rendre plus palpable l'impopularité de ces excès, Balmès, dans ses *Considérations*, les montre tournant sans cesse durant la guerre au profit de don Carlos : « Voulez-vous savoir, dit-il, à quel point en est cette guerre, si la cause de don Carlos avance ou rétrograde? Vous avez dans la main un excellent baromètre, soumis à une règle bien simple : toujours la cause carliste progresse en raison directe de l'exagération et de la violence qui règnent à Madrid. » Oui, sans doute, mais le contraire n'est pas moins exact. Voulez-vous savoir, pour-

rait-on dire, où en est la révolution à Madrid, dans quelle mesure elle pèse sur le gouvernement et se propage dans le pays? Observez où en est la guerre dans la Navarre, dans la Catalogne, dans l'Aragon; comptez les avantages obtenus par Zumalacarréguí ou Cabrera. C'est ainsi que l'Espagne va du programme de M. Zea Bermúdez à l'*estatuto* de M. Martínez de la Rosa, de l'*estatuto* à l'exhumation de la constitution de 1812 et à l'embrasement de 1836. L'insurrection carliste avait deux résultats : elle enflammait les instincts libéraux de l'Espagne jusqu'à la fièvre révolutionnaire, et elle laissait le gouvernement de Madrid faible, désarmé au milieu d'un pays déchiré et incertain, — de telle sorte qu'il y a une connexité fatale entre le progrès de la révolution et le progrès de la cause carliste. Cela est si vrai, que, comme je le disais, dès que la guerre est terminée à Bergara, dès que la lutte change de face et devient une lutte directe entre la révolution et la royauté demeurée debout, c'est la royauté qui reste victorieuse.

Alors commence un mouvement de raffermissement progressif. La royauté retrouve son point d'appui dans l'instinct national désormais à l'abri des incertitudes, des fluctuations et des surprises, et le pays à son tour retrouve son point d'appui et sa sauvegarde dans la monarchie. C'est surtout à ce raffermissement que l'Espagne a dû de ne point suivre le branle des révolutions de 1848. Que don Carlos eût triomphé, la Péninsule était précipitée fatalement vers les extrêmes; elle n'avait d'autre choix qu'entre l'absolutisme et une révolution qui eût pris peut-être le sinistre cours de la première révolution française. Le caractère, le mérite de la monarchie actuelle, c'est justement d'avoir été un ordre nouveau offrant toute latitude aux réformes légitimes en restant dans la tradition. C'est le droit qui a fait reine Isabelle II. Ce sont les circonstances et la nécessité des temps qui ont fait d'elle la reine

d'une monarchie rajeunie et transformée. Aujourd'hui encore c'est le caractère libéral de cette monarchie qui fait sa puissance contre les héritiers des prétentions de don Carlos ; c'est le droit, — un droit plongeant dans toute l'histoire, et pour ainsi dire dans tous les instincts du peuple Espagnol, — qui fait sa force contre les assauts révolutionnaires. Si on compare les événements contemporains de la Péninsule avec les événements analogues dans l'histoire de quelques autres peuples, l'Espagne a eu certainement de moins que ceux-ci le vice d'une rupture violente avec le passé ; cet avantage, elle l'a eu sur l'Angleterre elle-même, qui fut moins heureuse en 1688, et qui eut à faire subir une dérogation bien plus sérieuse à la tradition monarchique. Je n'entreprendrai point à coup sûr de mettre en parallèle les résultats dans les deux pays ; mais aussi il ne faut point oublier cent soixante années d'histoire, pendant lesquelles la pureté des institutions n'a pas toujours été intacte, la liberté n'a pas été sans éclipses, et le despotisme n'est pas sans avoir fait plus d'une trouée dans le régime constitutionnel, avant que l'Angleterre en vint au point où elle est aujourd'hui. Je veux dire simplement, que l'Espagne s'est trouvée placée dans les plus admirables conditions pour réaliser cet accord tant désiré entre l'inviolabilité des lois traditionnelles et un ordre nouveau d'institutions.

Quelle était l'opinion de Balmès sur cette crise de la dynastie et de la société politique en Espagne ? Elle ne pouvait être absolument conforme à celle que j'émetts ici. Ce qu'il y a de certain, c'est que pas un mot dans la série de ses écrits, depuis les *Considérations* jusqu'au dernier de ses articles de polémique qui a pour titre : *Par où on s'en va*, — *Por donde se sale*, — pas un mot ne met en doute la légitimité d'Isabelle II. Seulement il était frappé en même temps de la singulière force de conservation qui résidait dans le parti car-

liste, même après sa défaite. Balmès a rédigé successivement plusieurs journaux de 1840 à 1848, — *la Civilizacion* et *la Sociedad* à Barcelone, le *Pensamiento de la Nacion* à Madrid : c'est là qu'il faut aller chercher ses idées. Du reste, en étudiant chaque phase, chaque crise, chaque prétention, chaque symptôme, il ne se plaçait nullement à un point de vue abstrait. La valeur des formes politiques elles-mêmes, la diplomatie et les mots d'ordre des partis, les mécanismes organisés pour dégager l'opinion publique, ne lui imposaient que médiocrement comme expression de la situation réelle de l'Espagne. A ses yeux, il n'y avait qu'un criterium infailible : l'histoire du pays, les faits ; il n'y avait qu'une méthode sûre dans la politique comme dans les sciences naturelles : l'observation. C'était, si l'on nous passe le terme, une intelligence essentiellement expérimentale.

Or, en appliquant ce procédé d'observation à l'Espagne au sortir des crises de la guerre civile et encore au milieu de l'incandescence des passions, qu'apercevait l'auteur des *Considérations*? Il voyait d'une part un état de société persistant et survivant, et de l'autre une série de bouleversements factices. La révolution proprement dite, considérée en elle-même, ainsi que je l'indiquais déjà, n'est point le fruit d'un mouvement intime, spontané et profond de la société espagnole. Balmès l'appelle une *véritable surprise*; elle a été tout au moins quelque chose d'assez superficiel, ne répondant en rien aux plus invincibles instincts du peuple espagnol, aux éléments permanents de cette société pleine de mystères. De là son impuissance, sa stérilité en hommes et en idées, son impopularité même. La révolution n'est point assez forte pour rien fonder au-delà des Pyrénées; mais elle est assez forte pour troubler profondément le pays, pour ouvrir un champ de bataille aux passions, pour créer cette incohérence qui naît d'une contradiction perpétuelle entre les

lois et les mœurs, et pour placer la Péninsule, comme bien d'autres peuples, dans cette voie fatale où tout les conduit à l'anarchie. Quel peut être le remède à cette situation? La nature du mal indique ce remède. Balmès se servait d'une expression qui est depuis passée en France. La nation espagnole lui apparaissait *semblable à une pyramide assise sur son sommet* et qu'il faut replacer sur sa base; en d'autres termes, il fallait rapprocher les institutions politiques de l'état réel d'une société restée à travers tout religieuse et monarchique. Mais sur quel terrain et par quels moyens pouvait s'opérer cette reconstruction? Indubitablement sur un terrain assez large pour concilier toutes les forces conservatrices de l'Espagne. Sans lui donner expressément un nom, Balmès a été pendant quelques années le promoteur d'une sorte de to-risme au-delà des Pyrénées, et cette idée n'était point aussi chimérique qu'on pourrait le croire; elle répond à un fait, elle touche à quelques-uns des incidents les plus récents de la politique espagnole.

Pour peu qu'on ait observé la Péninsule depuis longtemps, on a pu voir un travail sensible de décomposition et de transformation des partis politiques et des opinions dont l'attitude et les forces respectives ne sont plus déjà les mêmes. Les idées républicaines, quoi qu'on en puisse dire, n'existent point en Espagne, ou, si elles existent, elles hantent quelques cerveaux creux occupés à dialoguer avec eux-mêmes, sans aucun écho dans la nation. Comme parti dynastique, le parti carliste est aujourd'hui dans la même décadence où a été le jacobitisme en Angleterre. La masse du parti s'est rattachée à la royauté d'Isabelle. Quelques-uns des généraux les plus engagés dans la cause du prétendant servent maintenant dans l'armée de la reine. Il y a peu d'années encore, l'un des conseillers les plus ardents de don Carlos, le père Cyrille, aujourd'hui archevêque de Burgos, prenait place au sénat. La cause

carliste ne retrouverait des chances nouvelles peut-être que par l'excès des tentatives révolutionnaires. Restent les deux anciennes grandes fractions de l'opinion : le parti constitutionnel modéré et le parti progressiste, — ce parti qui, comme le disait Balmès avec une piquante ironie, a judicieusement cessé de s'appeler *exalté*, parce qu'il était assez bizarre de voir un législateur exalté, un homme d'État exalté, un magistrat exalté; — mais ces partis eux-mêmes ont tendu chaque jour visiblement à se transformer pour faire place à des combinaisons, à des agrégations nouvelles, embryons de partis qui n'existent pas encore. D'un côté, c'est un certain nombre d'hommes venus de divers points, du camp modéré et du camp progressiste, et se groupant sous le drapeau libéral; de l'autre côté, un travail de la même nature a tendu à rapprocher et à fondre les nuances les plus intelligentes du parti monarchique pur, une portion considérable de l'aristocratie espagnole, certaines fractions de l'ancien parti constitutionnel modéré. Ce sont là les éléments de ce que j'appelais : torysme espagnol. M. le marquis de Viluma a passé souvent pour l'un des principaux hommes d'État de ce parti, qui a été une fois déjà, en 1844, sur le point d'arriver au gouvernement, et depuis cette époque, les diverses crises qu'a traversées l'Espagne n'ont fait que mettre dans une plus vive lumière cette lutte nouvelle.

V

Balmès a été de 1840 à 1848 le publiciste de ce mouvement d'opinion tendant vers le torysme, — publiciste avoué, consulté, écouté. Il avait acquis rapidement une grande influence. Pendant huit années, il a soutenu pied à pied la

lutte la plus singulière, mettant sans cesse à nu les incohérences de la situation de l'Espagne, indépendant des partis et disant à tous : « Tandis que vous parlez, tandis que vous vous agitez, il y a derrière vous une nation de quinze millions d'hommes qui a ses croyances, ses sentiments, ses mœurs, ses nécessités nouvelles avec ses nécessités anciennes ; une nation qui pense, qui veut, mais avec une certaine obscurité, avec une certaine confusion, comme l'individu qui sent s'agiter dans son esprit des idées mal formées et inexactes, des projets mal coordonnés et incomplets... Que quelqu'un vienne lui dire nettement : C'est là ce que tu veux, et voilà les moyens de le réaliser! — La nation répondra : C'était là en effet ce que je voulais sans pouvoir m'en rendre un compte exact. » La recherche de cette pensée est le sujet permanent du *Pensamiento de la Nación*, et je pourrais l'ajouter, la plupart des idées du publiciste catalan n'ont pas cessé d'avoir leur force et leur à-propos.

La préoccupation monarchique dominait évidemment dans les idées politiques de Balmès. Était-il cependant absolutiste au fond, comme on l'a dit? Quelle part faisait-il à ces nécessités nouvelles dont il parlait lui-même, à un régime constitutionnel? Il se tirait spirituellement d'affaire en proposant une constitution assez courte pour pouvoir figurer sur les pièces de monnaie. Voici cette constitution modèle : « Art 1^{er}, le roi est souverain ; — art. 2, la nation vote l'impôt et intervient dans les affaires graves par ses organes légitimes. » — Seulement le jeune législateur ne remarquait point que si cette constitution n'était pas plus sincèrement observée que les autres, il importait assez peu qu'elle fût inscrite sur le bronze, sur l'airain ou sur le papier. Nous avons passablement de gouvernements sur notre monnaie, et cela ne les a pas rendus plus durables. Peut-être le fond de la pensée de Balmès se dévoile-t-il mieux ailleurs. Il n'é-

taut point absolutiste, parce qu'il ne pouvait pas l'être, parce qu'il était dans la nature de son intelligence d'aimer la discussion, qui est la vie de l'esprit, la lutte ramenée à un objet sérieux et utile, — parce qu'il y avait en lui une certaine fierté qui portait aisément le joug des grandes vérités sociales et morales, mais qui se refusait aux despotismes vulgaires. Il le prouvait bien lorsque, se tournant vers les théoriciens de l'immobilité des sociétés et vers ceux qui plus tard, à l'occasion de l'apologie de Pie IX, lui reprochaient presque d'être un novateur, il leur disait : « Il ne faut point se laisser abuser par le cri de liberté; ne nous laissons point cependant abuser davantage par les mots d'*ordre social* et de conservation... L'anarchie est une chose horrible, mais le despotisme n'est pas beau non plus à coup sûr. La révolution par ses destructions offre un spectacle désastreux, mais les oppressions du pouvoir sont aussi un tableau répugnant... Respectons le passé, mais ne croyons pas que par un stérile désir nous le puissions restaurer, et en nous intéressant aux restes de ce qui fut, ne poussons pas l'exagération jusqu'au point de maudire le présent et l'avenir. Quoi donc! ce qui existe aujourd'hui n'a-t-il point été nouveau un jour, et n'est-il pas venu prendre la place de choses passées à leur tour? La vie du genre humain n'est-elle pas une série de transformations continuelles? Et l'histoire, qu'est-ce autre qu'une succession magnifique de tableaux où éclatent à chaque pas les nouveautés les plus surprenantes?... » On peut conclure de là assurément que ce que voulait Balmès, ce n'était point la résurrection factice d'un ordre de choses évanoui, c'était une monarchie rajeunie, fortifiée au contact des éléments traditionnels du pays et compatible en même temps avec tous les développements légitimes de l'existence moderne.

Il y a dans la vie de Balmès, si dénuée d'événements et si remplie par l'action intellectuelle, un incident d'un caractère

presque officiel : c'est la part qu'il prit à l'affaire du mariage de la reine. D'après la tournure d'esprit du publiciste catalan, il est clair que l'idée d'un mariage de la reine Isabelle avec le fils de don Carlos ne lui était point venue comme une fantaisie dynastique, mais comme le couronnement de cette reconstruction politique qu'il méditait et qu'il poursuivait. Il n'y cherchait pas le triomphe déguisé d'une prétention évincée dans le combat, il y voyait le sceau de l'alliance des forces conservatrices de l'Espagne. Aussi attachait-il un prix singulier à ce projet. Lorsqu'en 1843 eut lieu ce qu'on nommait l'abdication de don Carlos, Balmès était loin d'être étranger à cet acte; il l'avait conseillé. C'est lui qui était l'inspirateur ou plutôt le rédacteur du manifeste conciliant adressé par le fils de don Carlos à la nation espagnole. Le titre de prince des Asturies disparaissait soigneusement devant le simple titre de comte de Montemolin, afin de désarmer les susceptibilités à Madrid. Si quelqu'un a servi la candidature du comte de Montemolin et lui a fait faire du chemin, c'est sûrement Balmès par ses vigoureuses polémiques. Pendant quelques mois de 1846, dans le *Pensamiento de la Nación*, il la montrait sous toutes ses faces avec la plus remarquable énergie de conviction et de talent. Plus il y avait mis d'ardeur, plus la déception devait être vive pour lui en présence du résultat, et cela a valu de sa part à la France et à son gouvernement plus d'un jugement acerbe.

Il y a sept ans déjà que les faits ont prononcé. Les considérations en faveur du mariage de la reine Isabelle avec le comte de Montemolin étaient puissantes sans doute. Peut-être les raisons contraires étaient-elles plus puissantes encore, même au point de vue exclusivement espagnol? N'était-ce point en effet remettre en doute une question vidée? Quelle eût été la situation respective des deux princes? Eussent-ils régné à droit égal? Ne risquait-on pas de placer au cœur

même de la famille royale un germe permanent de guerre civile cette fois bien plus redoutable ? Sur ce point délicat, Balmès pouvait se tromper ; il se trompait d'autant plus à mon sens, que la plupart des conséquences désastreuses qu'il voyait sortir de la combinaison adoptée définitivement ne se sont point réalisées. Là où il ne se trompait pas, c'est dans l'analyse pleine de sagacité et de profondeur à laquelle il a soumis tous les événements de ce dernier demi-siècle, tous les éléments de la société espagnole. Tous ces fragments réunis aujourd'hui dans ses *Écrits politiques*, — *la Stérilité de la révolution*, — *la Religiosité de la société espagnole*, — *la Force du pouvoir et la monarchie*, — *l'Aristocratie et la démocratie en Espagne*, — *l'Origine, le caractère et les forces des partis politiques*, — *l'Incertitude du gouvernement*, — *la Prépondérance militaire*, — *la Réforme de la constitution*, etc., — tous ces fragments sont plus que des articles de journaux, ce sont des chapitres d'histoire sociale et politique qui remettent en scène tout un ensemble de faits et d'idées, et où se révèle en mille traits, en mille aperçus, un des plus ingénieux et des plus remarquables observateurs non-seulement de l'Espagne, mais de tous les peuples aux prises avec les difficultés et les complications de la vie moderne.

Parmi les morceaux de Balmès, il en est un d'un titre presque paradoxal, et qui ne fait que mettre plus vivement en saillie un des côtés les plus graves des crises morales où se débat notre siècle ; c'est ce fragment qu'il intitule : *Il y a des temps pires que les révolutions*. Quels peuvent donc être ces temps ? « Ce n'est pas le plus grand malheur pour une nation, dit l'auteur, que le sang de ces enfants coule sur les champs de bataille. Après des guerres formidables qui ont décimé la jeunesse, il arrive parfois que les peuples se retrouvent plus virils et plus forts, comme le guerrier qui manie plus fièrement l'épée d'une main cicatricée par les

blessures. Ce n'est pas non plus le plus grand malheur qu'un système politique tombe en ruine, et que l'ancienne machine de l'État, en se disloquant, laisse la place à quelque organisation nouvelle mieux adaptée aux circonstances. Dieu n'a pas fait la société si inféconde qu'elle ne puisse se gouverner que d'une manière et par un système unique. La raison, l'histoire, l'expérience, prouvent que, sauf les principes tutélaires dont en aucune situation les sociétés ne se départissent impunément, les combinaisons de gouvernement peuvent varier. Le malheur le plus grand encore, ce n'est point qu'au milieu des bouleversements et des hasards d'une époque tourmentée, des intérêts matériels respectables aient été atteints, ni même que quelques-uns aient été détruits en totalité. Dans la vie des nations, les intérêts matériels entrent certainement pour beaucoup; mais rarement il arrive que la perte ou la disparition de quelques-uns d'entre eux précipite la ruine de la société... Tous ces malheurs sont graves sans doute; ils entraînent avec eux d'irritantes injustices, de tristes et répugnants scandales, de honteuses immoralités. Au-dessus d'eux cependant il y a des désastres plus grands encore: au-dessus de ces maux terribles, il y a un mal plus terrible: c'est quand la vie intellectuelle et morale des peuples est attaquée dans sa racine même, lorsqu'au milieu des délices de la paix, de la prospérité des intérêts matériels, des illusions trompeuses produites par l'augmentation factice de toutes les forces de l'État, les croyances religieuses se détruisent, les idées morales s'égarer, les esprits s'énervent dans les voluptueuses jouissances, l'orgueil s'exalte, la vanité se propage, tous les liens sociaux et domestiques se relâchant à la fois, et le culte des intérêts matériels venant remplacer la vertu par l'égoïsme, les sentiments élevés par les passions astucieuses et basses... »

C'est au reste un des traits caractéristiques des œuvres

politiques de Balmès : l'Espagne est le principal sujet, mais dans son histoire c'est le grand drame des révolutions que l'auteur étudie surtout. Balmès avait un mérite peu commun au-delà des Pyrénées : il avait une connaissance très-réelle de l'Europe, de son état, du mouvement de ses idées, du travail de ses sectes ; il avait ce qu'on pourrait appeler la science des symptômes généraux. Les commotions dernières ont trouvé bien des prophètes après coup et ont fait bien des convertis dont le passé et le présent pourraient avoir ensemble de singuliers dialogues : ils n'avaient rien prévu avant, et ils ont tout oublié après. Balmès avait tout prévu, et il n'avait besoin de rien oublier ; toutes ses pensées étaient depuis longtemps tournées vers cet ordre nouveau de catastrophes. Il était venu en France plusieurs fois ; il y avait séjourné, et au retour d'un de ces voyages il écrivait en 1846 : « La révolution de 1830 n'est point le terme de la révolution française, c'est seulement une de ses phases... Il n'est point d'homme réfléchi qui ne tremble en méditant sur l'état des idées et des passions dissolvantes qui pullulent si abondamment en France et menacent son avenir d'une manière formidable. » En 1847, il ajoutait : « Je viens de voir des symptômes semblables à ceux qui précédèrent la chute de Charles X. » Peut-être bien ces prédictions cachaient-elles un petit côté, l'implacable rancune née de l'affaire du mariage de la reine ; mais les mêmes griefs n'existaient pas pour lui dans un ordre plus général : or c'est là surtout que les pronostics se pressent dans l'esprit de Balmès. « Le monde civilisé, disait-il, est intelligent, riche, tout-puissant, mais il est malade : il lui manque la morale, les croyances... » Les chocs prochains se dessinaient à ses yeux dans leur dramatique grandeur ; il voyait la lutte des gouvernements, la lutte des idées, la Russie grandissant d'une manière menaçante pour l'Europe et ne trouvant un contre-poids que dans l'An-

gleterre, les États-Unis montant à l'autre extrémité de l'horizon, l'éruption révolutionnaire prête à jaillir de nouveau de la France, son éternel foyer, et le vieux monde entraîné au hasard vers quelque écueil inconnu. Il y avait, selon lui, dans la civilisation quelque chose de faussé qui ne serait rectifié que par les épreuves les plus terribles, dont la situation réelle des choses recevrait un jour nouveau. C'est entre 1842 et 1846 que ces pressentiments étaient exprimés, et il y avait bien certainement quelque chose de remarquable dans de telles paroles jetées au milieu des prospérités, des sécurités, des illusions de ces années dont le 24 février a été le réveil. A quoi tenait cette étrange sagacité de vue? C'est que dès le premier jour Balmès avait pris de haut le problème de la destinée morale des sociétés contemporaines.

VI.

La politique chez Balmès émanait d'une source plus élevée que les intérêts ou les doctrines de parti; elle procédait d'une pensée investigatrice dans laquelle les événements contemporains se coordonnaient à la marche générale de la civilisation. En un mot, au moment même où le prêtre de Vich étudiait et décrivait heure par heure toutes les fluctuations, toutes les crises de la politique, il portait dans son esprit un des livres les plus remarquables de ce temps par la force de quelques parties, par l'ingénieuse sagacité de certains jugements, par l'ensemble de faits et d'idées qu'il remue : *le Protestantisme comparé au Catholicisme dans ses rapports avec la civilisation européenne.*

Lorsque Bossuet traçait l'*Histoire des Variations*, il plaçait le protestantisme à son origine en quelque sorte en face de

la mobilité inhérente à son principe même. Le côté dogmatique dominait dans ce vigoureux acte d'accusation. Une œuvre qui traite aujourd'hui des grandes tendances religieuses du monde revêt par la nature des choses un autre caractère ; elle doit trouver ses principaux éléments dans toutes les considérations historiques, sociales, morales, politiques. Qu'on remarque bien le moment où le *Protestantisme* paraissait au-delà des Pyrénées, à Barcelone : c'était en 1842. On sortait d'une révolution qui avait tout ébranlé, qui n'avait pas même épargné à la Péninsule la périlleuse perspective d'un schisme. Or, au sortir des révolutions, le premier besoin pour un peuple, c'est de ressaisir sa foi et ses croyances. Au milieu de la mobilité universelle, un instinct mystérieux le pousse vers ce qui est immuable. Cela était vrai pour l'Espagne, cela s'est trouvé peut-être bien plus vrai encore pour l'Europe après ses récentes commotions. C'est ce qui fait que ce livre de Balmès, écrit d'abord pour son pays dans la solitude des montagnes catalanes, mais où l'auteur embrasse déjà du regard un plus vaste horizon, devient à beaucoup d'égards l'expression d'une situation plus générale. Cette réhabilitation des notions chrétiennes a pour elle toute la faveur des circonstances qu'avait le *Génie du Christianisme* au commencement de ce siècle. Seulement je pourrais dire, et on va bien le voir, que l'œuvre espagnole est d'un ordre bien autrement profond, bien autrement saisissant que l'œuvre française. Là où Chateaubriand ramenait à l'idéal religieux par l'imagination, en rallumant dans les âmes lassées et déçues le sentiment des poésies de la foi, en décrivant les merveilles des fêtes chrétiennes et en montrant ce qu'il y avait de ressources pour l'art, pour le génie littéraire, dans le christianisme, Balmès, moins grand écrivain assurément, va droit, pour ainsi parler, au nœud des problèmes de la civilisation : il recompose une philosophie

de l'histoire qui n'a rien d'abstrait ni de superficiel, qui s'appuie au contraire sur les réalités les plus profondes, et qui vient projeter une lumière étrange sur les maladies et les crises des sociétés modernes.

Quel est donc ce livre du *Protestantisme*? quel est le mouvement d'idées qu'il exprime? La science a de nos jours, on le sait, mis en honneur un système qui va rechercher de siècle en siècle, dans le cours de l'histoire, toutes les protestations individuelles élevées au nom de la raison humaine, et qui fait de ces protestations partielles, successives, grandissantes, comme les anneaux divers de cette chaîne d'or de la civilisation. La réforme au xvi^e siècle apparaît comme le couronnement de cette tradition d'indépendance, comme l'ère de l'émancipation définitive de l'esprit humain. Affranchissements, protestations ou révoltes, c'est là le travail d'enfantement du monde moderne, si bien que chaque progrès prend le caractère d'une victoire sur le catholicisme. On ne remarque pas que ce progrès, réel dans les sociétés et que Balmès est loin de nier, peut coïncider avec ces mouvements et ne point s'identifier absolument avec eux, qu'il peut tenir à une infinité d'autres causes, entre lesquelles la prépondérance religieuse est justement au premier rang. — Dans ce qu'il y a de plus élevé, de plus modéré et de plus vrai, ce système fait le fond de l'œuvre que M. Guizot a consacrée à pénétrer les mystères de la civilisation européenne. C'est contre ces idées et ces vues que le livre de Balmès était principalement dirigé d'abord, avant de devenir lui-même une étude distincte, une analyse originale, animée et complète de la civilisation de l'Europe.

La réforme est-elle Père de l'émancipation définitive de la raison humaine? En vérité, ce n'est point ainsi que Balmès laisse la question posée; il en change les termes et la replace sur un terrain moins abstrait et plus réel. Il y a dans les

sociétés européennes bien des éléments divers : il y a l'individu avec ses facultés qui se développent, avec son état qui s'élève graduellement ; il y a la famille avec ses caractères nouveaux ; il y a la société morale et politique avec ses conditions et ses lois ; il y a une conscience publique qui se forme ; il y a les rapports entre les hommes qui changent ; il y a des institutions qui s'élaborent. Tout marche : quel est l'instrument puissant de ce mouvement ? Jusqu'au xvi^e siècle, le doute est impossible, c'est le catholicisme : la réforme n'est venue que lorsque les sociétés européennes étaient déjà toutes formées ; mais même encore à cette époque, sur ces éléments divers, — l'individu, la famille, l'état social, les institutions politiques, — quelle est l'action du catholicisme ? quelle est l'action du protestantisme ? Quelles sont les tendances, quels sont les résultats des deux croyances ? Quelles solutions offrent-elles des grands problèmes de la destinée humaine ? — Ainsi le monde ancien avec son esprit, ses conditions sociales et sa décrépitude, — le monde nouveau naissant des ruines, le christianisme régénérant les âmes, disciplinant l'énergie barbare, animant de son souffle les institutions, conduisant comme par la main les peuples vers la virilité et la grandeur ; — la civilisation scindée à un moment donné, ce déchirement moral contribuant à l'affaiblissement des croyances et frayant la route au despotisme moderne, tout-puissant au sein de sociétés énervées par le scepticisme et pulvérisées par les démocraties athées, — c'est là le drame que Balmès déroule d'une main vigoureuse. Tel est le spectacle qu'il offre aux méditations de quiconque sent palpiter en lui l'instinct des grandeurs de la civilisation et de ses douloureuses épreuves.

Aussitôt qu'on entre dans cet ordre de considérations, surtout dans un temps comme le nôtre, en présence de certaines sociétés défaillantes et d'autres sociétés qui semblent conser-

ver leur consistance et leur vigueur, il est un fait qui s'élève devant l'esprit. Comment des pays catholiques vont-ils sombrer dans toutes les révolutions, et comment des pays protestants ne les ont-ils traversées que pour reprendre le cours d'une destinée victorieuse? L'Angleterre et les États-Unis ont montré ce que c'est que la liberté s'incarnant dans une race et s'alliant à l'esprit de conduite. On ne saurait méconnaître la part du protestantisme dans ce développement. Le protestantisme est-il cependant l'explication souveraine de cet éclat et de cette persévérance de fortune? N'y a-t-il point une multitude d'autres causes tirées de l'histoire, des traditions antérieures, du caractère de la race, de la situation géographique elle-même? Si le protestantisme est si bien la condition de la liberté politique, comment se fait-il que la liberté fleurisse si peu en Allemagne, là justement où la réforme est née? Ce qui est plus vrai, c'est qu'il y a eu dans la vie de la race anglaise des miracles de contradiction, c'est que l'Angleterre s'est fait un protestantisme à son usage, d'un caractère national, qui est une foi religieuse sans doute, mais qui sert surtout ses intérêts, sa politique, ses desseins d'influence, son action particulière, et qui est devenu une des formes du patriotisme britannique. Considéré en lui-même, à un point de vue général, le principe protestant est autre chose. Sans tomber dans les exagérations de ceux qui prétendent découvrir une intime et mystérieuse solidarité entre le mouvement religieux du xvi^e siècle et les sectes socialistes contemporaines, ne peut-on dire qu'un des résultats évidents de la réforme à coup sûr, c'est d'avoir porté une profonde atteinte à l'homogénéité, à l'unité de la civilisation et d'en avoir changé le cours? En inaugurant le règne du sens individuel dans le domaine religieux, elle a ouvert toutes les voies à un mouvement d'un autre genre où le protestantisme lui-même a disparu en quelque sorte, — mouvement plus vaste, phi-

losophique, embrassant tous les pays, allant de la réforme de la religion à la réforme des gouvernements, de la réforme des gouvernements à la réforme des sociétés, et promenant sur toute chose un radicalisme destructeur? De là sont nées ces deux civilisations dont Balmès trace le parallèle : — l'une se maintenant et se défendant par la force d'un principe profondément enraciné encore dans l'âme des peuples, l'autre roulant dans son cours toutes les traditions de révoltes, de négations et de destructions.

On ne saurait certes confondre le protestantisme avec cette civilisation révolutionnaire. Il a laissé le monde moins armé contre elle ; mais il lui reste en commun avec le catholicisme ce que n'ont pas les philosophies socialistes modernes, — le fonds chrétien : c'est là le lien des deux croyances, et ce lien, à bien dire, existe encore. Cela est si vrai, qu'il peut se trouver des esprits éminents, protestants et catholiques, — Balmès et Carlyle, par exemple, si bizarre que puisse sembler ce rapprochement, — qui, à cette lumière commune, se rencontrent parfois dans la manière de juger certaines tendances de notre temps. Quelque différence qu'il y ait entre ces esprits, il est des instants où ils semblent parler un même langage empreint d'une religieuse pénétration. Balmès n'eût point crié plus haut que Carlyle dans ces dernières années : « De l'autorité ! encore de l'autorité ! » Il se soulevait avec non moins d'énergie, dans le *Protestantisme*, contre les religions sensualistes, les mysticismes révolutionnaires et les philanthropies écœurantes. Quand il aborde quelques-uns des problèmes les plus actuels, pas plus que l'écrivain anglais l'écrivain espagnol n'a foi aux abstractions, aux apparences, aux mécanismes, aux formes politiques elles-mêmes. Sans doute il croit à la supériorité de la monarchie, et nul n'a démontré cette supériorité avec une plus vive éloquence ; mais le complément de sa pensée, c'est que toutes les formes

politiques, même les plus larges, sont possibles dans une société où il y a de la vertu, de la religion, de la morale. Sans cela, il ne reste plus que le despotisme, l'empire de la force, pour régir des hommes sans conscience et sans Dieu. Telle est donc l'alternative en face de laquelle Balmès jette à son tour les nations contemporaines : — le frein intérieur de la religion ou la force ! Et il dit aux hommes modernes : « Méditez et choisissez ! N'oubliez pas cela, vous qui faites la guerre à la religion au nom de la liberté... Ne dites pas que nous condamnons le siècle et que le siècle marche en dépit de nous : nous ne rejetons nullement ce qu'il a de bon... Le siècle marche, il est vrai, mais ni vous, ni nous, ne savons où il va. Les catholiques savent seulement une chose pour laquelle il n'est pas besoin d'être prophète : c'est qu'avec des hommes mauvais on ne peut former une bonne société, c'est que les hommes immoraux sont mauvais, c'est que là où manque la religion, la morale se trouve sans base... »

Nous ne faisons que résumer ici quelques chapitres du *Protestantisme*, où ces vérités sont mises dans un jour saisissant. Il est évident aux yeux de Balmès, qu'il y a dans les nations européennes quelque chose de faussé ; il y a des lois morales qui ne s'accomplissent pas, il y a des justices qui ne sont point faites, il y a des ressorts brisés et qui n'ont point été remplacés ; il y a des forces qui, en l'état où elles sont, n'ont pu être comprises dans le dessein primitif de la civilisation. Les sociétés ne savent comment faire face aux nécessités qui les pressent. « La propriété se divise et se subdivise de plus en plus, dit l'auteur, l'industrie multiplie ses produits d'une manière effrayante, le commerce s'étend sur une échelle indéfinie ; c'est-à-dire que la société, touchant au terme d'une prétendue perfection sociale, est sur le point de combler les vœux de cette école matérialiste aux yeux de la-

quelle les hommes ne sont que des machines, et qui ne s'est point imaginé que la société pût se poser un but plus utile et plus grand... La misère s'est accrue dans la proportion même de l'augmentation des produits. Aux yeux de tous les hommes doués de prévoyance, il est clair comme la lumière du jour que les choses suivent une direction erronée, et que, si l'on ne peut y porter remède à temps, le dénouement sera fatal... L'accumulation des richesses, fruit de la rapidité du mouvement industriel et mercantile, tend à l'établissement d'un système qui exploiterait au profit d'un petit nombre les sueurs et la vie de tous; mais cette tendance même trouve son contre-poids dans les idées de nivellement dont une foule de têtes sont agitées, et qui, se formulant en différentes théories, attaquent plus ou moins ouvertement la propriété, l'organisation actuelle du travail et la distribution des produits... »

Quels sont les moyens de la société pour se préserver, pour diriger et contenir les masses? Sera-ce l'instinct conservateur des classes aisées? Mais ces classes elles-mêmes, que sont-elles? Elles n'ont rien de fixe et de stable; elles vivent au jour le jour, — ensemble de familles sorties hier de l'obscurité et de la pauvreté pour faire place demain à d'autres familles qui parcourront le même cercle. Elles se hâtent d'accumuler, non pour fonder la tradition d'un nom, d'une maison, mais pour jouir aujourd'hui même de ce qui est amassé aujourd'hui. Le vertige de la dissipation s'augmente du présentiment du peu de durée des choses. Quant aux masses, il semble que les hommes de ce siècle ne connaissent que trois moyens de les conduire et de les maintenir : l'intérêt privé bien entendu, la force, et ce développement du bien-être, des jouissances matérielles, qui porte à la paix et fait tomber les armes des mains des multitudes. — L'intérêt privé! on peut faire des philosophies, des dissertations très-honnêtes pour

démontrer au malheureux qu'il est de son avantage de respecter ce qui existe, de sauvegarder dans la propriété des autres son bien, son travail, sa propriété. S'il n'y a point cependant une autre influence qui le relève et l'épure, qui tempère ses envies, ses haines, ses colères, qui attache un sens moral à ces inégalités dont il souffre, et les comble par la charité, combien de temps persuadera-t-on au pauvre que son intérêt est le même que celui du riche? — La paix obtenue par l'accroissement du bien-être et des jouissances! Oui, en effet, les cœurs et les bras peuvent être alors moins portés à la guerre civile. Qu'on réfléchisse cependant à ce qu'il peut y avoir de terrible dans des multitudes savamment échauffées, enivrées par l'ardeur des jouissances matérielles, exaltées par le sentiment de leur nombre; la pire des barbaries est celle qui naît de la corruption.

Reste l'expédient suprême de la force. Si l'on y songe bien, durant trente-cinq ans, sauf quelques incidents, la paix générale a régné. Les armées sont restées debout cependant, elles ont gagné en puissance, en discipline, en autorité. Quel est leur but, lorsqu'on fait tout pour éloigner les guerres entre les peuples? Elles n'en ont point d'autre que de suppléer à l'action morale absente; mais c'est un expédient de peu de durée. Il est donc vrai que la société ne peut continuer à vivre sans le secours et l'influence des moyens moraux, sans la présence d'un sentiment religieux puissant, — non pas « d'un sentiment religieux vague, indéfini, sans règles, sans dogme ni culte, qui ne servira qu'à propager des superstitions grossières parmi les masses et à former une religion de poésie et de roman dans les classes cultivées, » — mais d'un christianisme effectif, pratique et efficace. « Si vous prétendez, poursuit l'auteur du *Protestantisme*, bâtir sur un autre fondement, gardez-vous d'une flatteuse espérance: votre édifice sera la maison construite sur le sable. Les pluies sont

venues, le vent a soufflé, l'édifice s'est renversé avec fracas sur le sol. »

Ainsi parlait cet éloquent esprit bien avant les dernières catastrophes, dès 1842. Il marchait dans ces prévisions avec une sûreté que le monde a trop justifiée, et c'est ce qui fait de son livre autre chose qu'une œuvre ordinaire de controverse religieuse. Ce qui pèche dans le *Protestantisme*, c'est l'exécution. Balmès avait eu trop de rencontres avec cette ennemie qu'on a justement à son sujet appelée l'exterminatrice des styles, — la polémique. La prolixité est le piège de son talent ; c'est le défaut d'une œuvre dont il serait facile et utile de condenser les pages. Ce qui frappe à travers cette prolixité elle-même, c'est le mouvement de la pensée, la fécondité des développements, la multitude des aperçus. Balmès est de cette famille d'écrivains qu'on a nommés de nos jours des penseurs. Seulement il a de plus que beaucoup de penseurs contemporains, hélas ! une certitude, un point d'appui. « Je marche, disait-il, une boussole dans la main. » Que manque-t-il en effet à bien des esprits rares et généreux ? Justement cette certitude. Ils observent merveilleusement, ils promènent sur le monde moral un regard plein de sagacité, ils multiplient les conjectures ingénieuses et neuves, ils embrassent une grande variété de connaissances ; mais cette activité n'est parfois que le mouvement d'une pensée qui s'enivre d'elle-même, et qui porte dans l'étude des choses intellectuelles une sorte de dilettantisme ardent et passionné. On pense pour penser, si l'on nous permet ce terme : c'est l'art pour l'art dans une autre sphère.

Avec une foi sûre, avec un point de départ et un but précis, Balmès avait cette même ardeur de pensée, cette même fécondité de vues et d'observation. On sent en lui une intelligence pleine et abondante, où la vie afflue, alimentée par la croyance, et nul ne justifiait mieux cette parole qu'il laissait

tomber dans l'intimité : « Un écrivain ne doit épancher, en laissant couler sa plume, que ce qui déborde du vase rempli jusqu'aux bords. » Il y avait dans cette nature des nuances singulières qui font son originalité ; il y avait l'esprit qui suivait, analysait avec une pénétration pratique des plus rares les faits, les crises politiques qui se déroulaient autour de lui, et il y avait l'homme de méditation intérieure, d'oraison, qui s'échappait parfois en développements pleins d'un sentiment profond sur la vertu du mystère, sur la puissance de l'unité, comme dans les *Lettres à un Sceptique* ou dans un fragment de ses écrits politiques, — *Consideraciones filosofico politicas*. Il y avait enfin l'homme qui, en venant de discuter le mariage de la reine, entre deux polémiques, ravi au spectacle des montagnes catalanes, du Monseny et du Tangament, proposait à un de ses amis, un chanoine de Vich, d'aller faire une retraite sur ces cimes mystérieuses, pour y méditer à l'aise, loin des bruits du monde, sur Dieu, sur l'âme humaine, sur la destinée morale des peuples, sur les sciences philosophiques. Le sens réel, l'élan mystique, ces deux traits presque opposés de la nature espagnole, se retrouvaient en lui, mais pour se fondre dans une originalité nouvelle.

VII

Balmès était un penseur, ai-je dit, et c'était aussi, — c'était surtout peut-être un moraliste. Dans la politique même, il a ce caractère : ce qu'il étudie, c'est l'homme bien plutôt que le mouvement abstrait des idées et des principes pour lesquels les intelligences s'enflamment en se trompant elles-mêmes parfois. Les constitutions, soit ! dit le publiciste catalan, et il semble ajouter aussitôt : Quel est l'homme qui se meurt et qui vit sous ces constitutions ? Dans le *Protestantisme*

même, il recherche le plus souvent de préférence le rapport des doctrines religieuses avec la nature humaine, avec ses inclinations et ses besoins. Un des plus remarquables et des plus saisissants chapitres sans nul doute est celui sur le sentiment de l'amour, sur la manière dont le système catholique et le système protestant dirigent les passions. Ce n'est point ici par la puissance du dogme que Balmès démontre la supériorité du catholicisme, c'est en le mettant en quelque sorte en action, en dévoilant sa mystérieuse harmonie avec le cœur de l'homme, avec ses instincts, ses aspirations et ses faiblesses qu'il satisfait, qu'il fortifie ou qu'il réprime. Mais le fruit le plus rare, le plus achevé peut-être de ce talent de moraliste, c'est le *Criterion*, — œuvre d'une analyse fine et juste que nous oserions signaler comme pouvant entrer dans l'enseignement. Le *Criterion* est un de ces livres que les enfants comprennent et où les esprits élevés se plaisent. Ce titre de *Criterion* est devenu en français *l'Art d'arriver au vrai*. Art de juger, art du bon sens, art d'arriver au vrai, — ces traductions diverses qu'un des commentateurs les plus zélés de Balmès essaie, — ne sont point infidèles. Seulement, ni le titre original, ni le titre traduit ne donnent l'idée de cette étude ingénieuse et délicate, de ce traité de l'entendement pratique. Nulle part peut-être ne se fait mieux sentir ce qu'il y a de sève d'observation réelle et de bon sens dans le génie espagnol, quand il s'en mêle. Comment l'homme peut-il se retrouver au milieu de toutes les influences conjurées pour obscurcir la vérité à ses yeux ? quelle place ont les passions dans ses jugements ? quelles causes secrètes et de tous les instants mettent sans cesse à l'épreuve la fragilité de ses opinions et de ses impressions ? Tel est le sujet du *Criterion*. Il y a des portraits dignes de La Bruyère, comme ceux de la vanité, de l'orgueil, des esprits faux, de l'homme ruiné, de l'homme d'esprit insolvable, du rustre opulent ; parfois aussi

l'observation revêt la forme d'un récit, d'une petite action, comme dans *Un seul Jour de la vie*.

Voyez cet homme, il s'est levé heureux et content. C'était une belle matinée d'avril, l'air était pur, le ciel nuancé des plus vives couleurs; tout parlait d'une Providence bienfaisante; il est riche, ses serviteurs et ses amis l'entourent. Son regard tombe sur le livre de quelque génie méconnu qui maudit le monde, la société, les hommes, Dieu lui-même. — Absurde exagération! dit-il. Non, la vertu et le bonheur ne sont point bannis de la terre. Voici cependant l'heure des affaires. Le soleil s'est déjà terni, la pluie est tombée à torrents. Notre homme a été éclaboussé par un cavalier au passage; il rentre et il se retrouve en face d'un malheur imprévu: il est à peu près ruiné. Il se rend près d'un ami, mais il est reçu avec froideur. Son regard rencontre de nouveau par hasard le livre qu'il lisait le matin, et il trouve que le génie méconnu pourrait bien n'avoir point tort, que la société est bizarrement organisée, que l'amitié et le désintéressement ne sont qu'un mot. Sa douce et judicieuse philosophie est en train de s'envoler, lorsqu'un autre ami vient pour le consoler, le secourir, mettre des fonds à sa disposition. Oh! alors tout change encore une fois. Qui avait donc osé croire que le désintéressement et l'amitié n'étaient que des mots sonores? Le soleil reprend son éclat, la Providence a des sourires, la vie est pleine d'espérances. Un seul jour a suffi pour faire décrire à la philosophie d'un seul homme un cercle complet.

Je voudrais aussi citer l'histoire d'*Une Opinion politique*. C'est un brave homme qui va du libéralisme à l'absolutisme, selon que le vent est à l'émeute ou à l'état de siège. Pour le moment, tout ami de l'ordre qu'il est, il s'est vu enfermer dans un cachot, pris sans doute pour un émeutier, et voilà son libéralisme qui reverdit dans l'air d'une prison. Il hait l'arbitraire, le pouvoir absolu; il n'a point assez d'amour

pour la liberté et la constitution ; « sa foi politique est aujourd'hui très-vive, poursuit avec une piquante ironie l'auteur : sera-t-elle de longue durée ? — Attendons une émeute, les cris de la rue, un échec à son amour-propre : jusque-là comptez sur lui... » Si les livres ont leur destinée, cette œuvre d'une observation ingénieuse et sans fiel a bien la sienne. Balmès écrivait le *Criterio* en quelques jours durant l'été de 1843, retiré dans une maison aux environs de Barcelone, tandis que la ville, au pouvoir d'une poignée de révolutionnaires, soutenait un siège et un bombardement ; il écrivait n'ayant d'autres livres avec lui qu'une Bible et l'*Imitation* ; c'était le bagage qu'il avait sauvé de la tourmente.

Chose étrange ! croirait-on qu'avec ses opinions, avec les tendances de son esprit, Balmès pût être accusé d'être presque un révolutionnaire ? Cela lui est arrivé cependant au sujet de l'esquisse qu'il consacrait en 1847 à l'œuvre réformatrice de Pie IX. Depuis un an déjà, le nouveau pontife avait pris l'initiative de ces réformes qui ont si tristement abouti. Balmès observait ce mouvement, il se sondait lui-même ; il finit par rompre le silence pour saluer une ère nouvelle dans la tentative du généreux pontife. Il n'en fallait pas davantage pour soulever parmi ses adhérents eux-mêmes cette tourbe d'esprits étroits qui ne pardonnent point l'indépendance, et qui, parce qu'il était le défenseur du catholicisme et de la monarchie, avaient imaginé trouver en lui l'oracle de leurs passions et de leurs instincts d'immobilité. Balmès faisait l'expérience d'un de ces revirements de faveur, d'une de ces inconstances d'opinion qu'il décrit avec une si spirituelle justesse dans le *Criterio*. Qu'un homme serve un parti, qu'il relève sa fortune par la simple éloquence d'un esprit fécond en ressources : tant qu'il ne froisse pas les préjugés du parti, c'est un grand homme, il réunit toutes les vertus et tous les talents, ses défauts sont soigneusement dissimulés ; il est

utile au parti dans le sens de ses passions, et c'est tout dire. Qu'il lui arrive un jour de dépasser la portée des intelligences vulgaires, qu'il ose être lui-même, qu'il dérouté des préjugés invétérés : aussitôt il n'est plus rien, — il est moins que rien ; c'est un transfuge. La veille encore, Balmès, écouté, considéré, renommé en Espagne, était la lumière et la force des opinions religieuses et monarchiques ; le lendemain, il subissait l'injure de certains apostoliques espagnols qui ne voyaient dans Pie IX qu'un révolutionnaire déguisé en pape, et dans son apologiste qu'un sectaire nouveau. Les pamphlets se multipliaient contre l'auteur du *Protestantisme* et allaient fouiller parfois jusque dans sa vie privée. Parce que le produit de ses livres l'avait mis au-dessus de l'indigence de son origine, son désintéressement était mis en doute ; parce qu'il avait osé croire qu'il y avait placé pour la liberté dans le monde, ce n'était plus que le Lamennais de l'Espagne. Que répondait Balmès ? Cette dernière accusation était la plus sensible pour lui et le jetait dans une émotion singulière. « Plutôt qu'un tel malheur, disait-il, j'espère que Dieu m'enverra une mort précoce. » C'était le même homme qui disait à ses amis : « Si je venais à faillir, à manquer à mon devoir, si mon intelligence tombait dans le crime, je sens qu'elle perdrait sa force. » Belle parole que tout écrivain, tout penseur devrait toujours avoir présente dans un temps où il se commet un si grand nombre de ces crimes d'intelligence, et où le sentiment de la responsabilité intellectuelle s'est si étrangement émoussé !

Et toutefois l'instinct des détracteurs de Balmès ne les trompait pas quand ils commençaient à pressentir en lui un homme qui n'était pas de leur bord, ou du moins qui comprenait tout autrement le dogme conservateur. Ce que l'auteur de *Pio IX* voulait proscrire du monde, ce n'était point la liberté elle-même, c'était l'usage qu'en fait l'athéisme révolution-

naire, c'était aussi le sens destructeur qu'il donne à ce mot de liberté. L'intelligence séparée de la foi lui paraissait complètement impuissante ; mais il ne voyait pas non plus de civilisation là où il n'y a point la vie de l'intelligence. Si les principes moraux lui semblaient la première, la plus invincible loi d'une société, ils n'excluaient pas dans sa pensée les améliorations matérielles. Il résumait lui-même ainsi la civilisation : « La plus grande somme de moralité, la plus grande somme d'intelligence, la plus grande somme de bien-être dans le plus grand nombre possible. » L'auteur du *Protestantisme*, en un mot, avait l'esprit assez large pour comprendre tous les progrès, tous les développements légitimes ; seulement, ces développements et ces progrès, il les plaçait sous la sanction de la religion, parce qu'à ses yeux, comme aux yeux de tout homme qui pense, si les idées religieuses sont excellentes pour civiliser les sociétés qui se forment, elles garantissent de la dissolution les sociétés riches, prospères et florissantes : elles sont le sel conservateur qui empêche une civilisation de s'aigrir, selon le mot de Bossuet. L'écrit de *Pio IX* ne fait que compléter en ce sens tous les autres écrits de Balmès. Même après 1848, dans le peu de temps qu'il a vécu et lorsque l'événement eût pu ébranler sa confiance, il disait encore qu'il n'avait pas un mot à ajouter, pas un mot à retrancher dans son ouvrage.

Qu'on résume tous ces travaux du publiciste espagnol, qui, pour une existence si courte, pourraient être réputés immenses. Dans le *Protestantisme*, Balmès traçait tout un tableau de la civilisation européenne. Ses *Écrits politiques* sont l'histoire contemporaine de son pays en même temps qu'une analyse des plus vigoureuses de toutes les tendances, de toutes les formes politiques de notre siècle. Les *Lettres à un Sceptique* sont la réfutation des systèmes de Schelling, d'He-gel, de la philosophie française, et une étude animée des

plus profondes, des plus délicates questions religieuses. Dans la *Philosophie fondamentale*, l'auteur entreprenait une œuvre singulière et remarquable, celle d'approprier la philosophie de saint Thomas aux besoins du XIX^e siècle. Il avait écrit encore une *Philosophie élémentaire*; on a vu ce qu'étaient le *Criterio* et *Pio IX*. Toutes ces œuvres et quelques autres plus secondaires se succédaient dans un espace de huit années, — de 1840 à 1848. Doué d'une fécondité extrême de pensée, Balmès travaillait néanmoins encore souvent quatorze heures par jour, comme s'il avait eu hâte de remplir sa carrière. On ne vit point impunément de cette vie dévorante. Dès le commencement de 1848, Balmès sentait se développer en lui le germe d'un mal incurable. On lui conseillait le repos, l'air des montagnes natales, et il quittait Madrid, selon son expression charmante, « tel qu'un pauvre oiseau qui cherche inutilement à se débarrasser des grains de plomb qui l'ont blessé. » Il se réfugiait à Barcelone d'abord, puis à Vich; mais il ne pouvait plus vivre : sa frêle et nerveuse organisation s'était rapidement usée dans la méditation et dans le travail, et les injustices qui l'avaient assailli pour son *Pio IX* n'avaient fait qu'activer son mal. Balmès était atteint d'une phthisie arrivée au dernier degré. Son intelligence seule survivait encore pour tracer quelques réflexions sur la république française naissante. On pourrait dire qu'il était emporté comme un soldat frappé sur le champ de bataille de la pensée.

Dans les derniers temps qu'il passait à Vich, ne pouvant rien faire, n'ayant plus qu'à s'acheminer vers sa fin, il retrouvait encore de ces élans mystérieux vers l'infini que son âme nourrissait même dans la chaleur des luttes politiques. Il s'était placé dans une maison amie d'où son regard pouvait embrasser un vaste horizon. Du balcon de sa chambre, il voyait la rivière du Meder couler presque à ses pieds, la cam-

pagne de Vich dérouler ses tableaux, et se dresser au loin les sommets gigantesques du Monseny et du Tangamanent. Parfois il s'oubliait à contempler religieusement ce spectacle. « Que les athées viennent ici, disait-il, et devant ces merveilles ils ne seront plus athées, ils se retireront croyants ! » C'est dans ces impressions, au milieu de toutes les pratiques religieuses et de la prière, que Balmès s'éteignait peu à peu et achevait de mourir le 9 juillet 1848. Par une rencontre singulière et mystérieuse, il mourait au moment même où venait de se poser loin de lui, parmi nous et sous sa forme la plus terrible, cette grande et suprême alternative que sa pensée avait entrevue : l'obligation de la loi religieuse et morale, ou la nécessité de la force ! Le combat de juin venait de finir. — Il ne faut point s'étonner que la mémoire de l'auteur du *Protestantisme* ait été l'objet d'honneurs exceptionnels au-delà des Pyrénées, que son oraison funèbre ait trouvé place dans les églises, que son pays natal lui ait érigé des monuments : c'était un grand esprit qui s'éclipsait, laissant un de ces vides qui ne se combent pas.

Balmès est mort depuis cinq ans déjà. Bien des événements se sont déroulés dans cet intervalle ; bien des situations et des gouvernements ont eu le temps de se transformer plusieurs fois. L'extérieur du monde en quelque sorte a changé. Au fond, les problèmes sont restés les mêmes à travers toute cette confusion contemporaine ; ils sont les mêmes pour l'Espagne comme pour l'ensemble de l'Europe. Par la puissance d'une tradition respectée, la Péninsule garde toujours une force secrète de préservation contre l'excès possible des turbulences révolutionnaires ; par l'esprit nouveau qui a plané sur le berceau de sa royauté rajeunie, elle est garantie de l'absolutisme, non peut-être de l'absolutisme comme fait passager et accidentel, mais de l'absolutisme comme institution. On peut multiplier les essais, tenter toutes les combinaisons : en

définitive, ce double caractère prévaudra dans ce qu'il a d'élevé et de juste, parce qu'il est la loi du développement contemporain de la Péninsule, et il n'y a que la monarchie actuelle qui puisse résoudre ce problème épineux de la conciliation des besoins, des instincts modernes de la société espagnole, avec ses traditions politiques, religieuses et morales.

Quant à l'Europe dans son ensemble, bien plus que l'Espagne, depuis cinq ans, elle a subi d'étranges revirements : elle a traversé toutes les alternatives de la pitié et de la terreur, elle a parcouru le cercle des épreuves et des périls, flottant entre les menaces d'invasions barbares et les répressions gigantesques. Qu'y a-t-il d'étrange et d'instructif dans ce spectacle ? Ce n'est point tel ou tel incident de guerre civile, telle ou telle violence isolée commise dans le désordre d'une révolution ; ce qu'il y a de nouveau, ce n'est point l'ardeur des passions et des convoitises. Tout cela a pu se voir ; il y a assurément des époques qui ont égalé la nôtre, des catastrophes comparables à celles dont nous avons été les témoins. Il n'est point nécessaire de se créer une sorte de vanité singulière du malheur. Les systèmes révolutionnaires eux-mêmes dans leur essence ne sont point neufs ; ils ont été l'aliment des intelligences malades de tous les temps. Ce qu'il y a de plus nouveau, c'est cet ensemble de destruction préméditée et systématique pratiquée à l'égard d'une société tout entière ; c'est le vice et le crime souvent érigés en théories et justifiés par les considérations supérieures du progrès de la civilisation.

Voilà ce qui est assez nouveau, et c'est ce qui donne un intérêt plus rare et plus actuel aux œuvres comme celles de Balmès, qui ravivent les notions justes et saines, qui opposent aux théories destructives la théorie des éternelles vérités, à l'abri desquelles le monde a vécu. Ces fortes et généreuses reconstructions ne suppriment point le mal sans doute ; elles n'empêchent point le crime et le vice d'exister : elles les

contraignent à garder leur véritable nom et les empêchent de s'appeler la civilisation et le progrès ; elles retracent la limite entre le bien et le mal à mesure qu'on s'efforce de l'effacer. Une autre lumière peut être facilement dégagée des œuvres de Balmès. Aussitôt qu'il est question de l'influence du principe religieux, il est des esprits très-perspicaces qui aperçoivent tout de suite l'inquisition avec tout ce qui l'accompagne. Non, il ne s'agit point ici d'inquisition ; seulement cette liberté de la pensée et de la conscience désormais acquise n'est point sans condition. Les peuples et les hommes sont bien libres de penser et d'agir comme ils voudront, mais il faut qu'ils sachent qu'ils ne sont pas libres de tout faire, ni même de tout peuser impunément ; il faut qu'ils sachent que toutes les fois qu'ils enfreindront les lois morales ils en porteront la peine, que toutes les fois qu'ils se laisseront précipiter dans les révolutions anarchiques et athées, ils se réveilleront sous le joug de la force et se heurteront au despotisme. En un mot, à côté de la liberté elle-même, c'est l'idée de la responsabilité manifestée sous toutes les formes, surtout sous la forme du châtiment, et résumée tout entière dans le mot du docteur espagnol : « Méditez et choisissez ! »

IV

UN PENSEUR CATHOLIQUE ESPAGNOL.

DONOSO CORTÉS.

I

Les révolutions, heureusement pour la dignité de la pensée humaine, ne triomphent pas sans soulever dans le monde intellectuel des résistances généreuses, des contestations viriles qui puisent dans l'anxiété universelle un caractère particulier d'éloquence. Sous le coup même de ces explosions souveraines, par un saisissant contraste, vous voyez s'élever quelques-uns de ces mâles et religieux esprits où le sentiment du péril commun reflue, en quelque sorte, où se concentre comme une force mystérieuse de réaction et qui marchent droit, à la clarté d'une foi supérieure, sur l'idée révolutionnaire grandissante. Doués d'une singulière hauteur d'inspiration, ils se font les contemplateurs et les juges de cet ordre de choses anarchique dont ils ne condamnent pas seulement les excès, dont ils nient le principe générateur; ils sondent sans trembler cette orgueilleuse plaie du mal révolutionnaire, écrasent l'intelligence révoltée sous le poids

ironique des lois providentielles, pressentent les catastrophes, jettent le cri de détresse des sociétés menacées. L'imagination a une rare puissance en eux, sans cela ils ne recevraient pas des spectacles de leur temps cette commotion qui se traduit en éloquence enflammée et à demi prophétique ; ils nourrissent secrètement un religieux instinct de la moralité humaine, sans cela ils se rangeraient à cette loi du succès où tant d'âmes molles se rangent. Les prendrez-vous pour des mystiques ? Ce sont du moins des mystiques qui touchent aux plus palpitantes réalités et les analysent avec une sagacité cruelle. Il y a en eux quelque chose d'entier, de sincèrement passionné, et c'est ce qui explique comment ils sont volontiers absolus dans leurs jugements. Ce n'est pas dans le foyer le plus ardent d'une révolution que ces esprits se produisent parfois, c'est au dehors, dans des conditions plus indépendantes, assez près pour assister en témoins émus à ces puissants phénomènes, assez loin pour pouvoir en mieux dégager le sens général. Tandis que nous luttons avec des incidents, tandis que nous nous épuisons dans la tactique, dans des expédients sans doute nécessaires, ils remettent sous nos yeux les grands côtés, la signification universelle, la mystérieuse et inexorable logique de ces mouvements qui nous entraînent. C'est le propre, en particulier, de la révolution française considérée comme l'expression de la civilisation moderne dans ses crises, dans ses ambitions avortées, dans ses laborieuses incertitudes, de rencontrer, à chacune de ses phases, en Europe, quelques-unes de ces vigoureuses intelligences destinées à en mesurer la profondeur, à lui jeter, comme un défi, l'éclat provoquant de leurs contestations, la hardiesse originale de leurs conjectures.

Un des plus éloquents de ces contradicteurs des révolutions triomphantes, n'est-ce point Edmond Burke, l'auteur du discours du 9 février 1790, des *Réflexions sur la révolution*

française, — Burke que l'aube même de 89 n'enivra pas et qui voyait dans ces premières journées poindre le 2 septembre et le 21 janvier ? Il y a une sorte d'héroïsme moral dans ce mâle et fougueux génie qui brave l'entraînement universel et dont la voix retentit au seuil de cette orageuse époque. De sa solitude de Beaconsfield, il suit d'un regard passionné la marche de ce mouvement confus où ce n'est plus la France seule qui est intéressée, mais l'Europe entière « et peut-être plus que l'Europe, » dit-il. Il a des traits prophétiques pour peindre ces tribuns dont la liberté n'est point libérale selon son langage, dont le savoir n'est qu'une présomptueuse ignorance, dont l'humanité n'est qu'une brutalité sauvage. Injurieux, violent, injuste parfois, ce que Burke sent merveilleusement c'est ce qu'il y a de décisif dans cette crise pour le caractère national de notre pays qui porte en lui désormais un germe de dissolution dans l'élément révolutionnaire. La clairvoyance d'une conviction exaltée lui montre, à travers les voiles de l'avenir, les fatalités près de naître, la France passant « par cette variété de situations inconnues dont parle le poète, et, dans ses métamorphoses, purifiée par le sang et le feu. » Excès, fureurs, catastrophes finales, absorption inévitable dans un vaste despotisme, tels sont les spectacles qui se révèlent à ce défenseur inspiré et ému de la tradition. C'est une pensée politique surtout qui suggère à Burke sa puissante aversion pour la révolution française et est l'âme de cette éloquence où palpite l'instinct conservateur des sociétés. Vous verrez cette pensée de protestation aller en se transformant dans d'autres intelligences et émaner d'une inspiration religieuse.

Suivez, en effet, dans son cours, cette invincible révolution : tandis qu'elle se déroule à travers les institutions en ruines, le sang répandu, les autels renversés, comme un drame de pitié et de terreur, tandis qu'elle se précipite, épuisée, vers

les corruptions du Directoire, — dans un petit pays limitrophe, non plus en Angleterre, mais en Savoie, et au bruit de l'invasion française, se forme et mûrit un autre de ces esprits qui, de la hauteur d'un dogme inflexible, prononcent avec puissance sur le principe révolutionnaire, — c'est Joseph de Maistre. Les *Considérations sur la France* éclatent en 1796. De Maistre n'hésite pas : cette révolution qui fait ce qu'elle peut pour s'affermir, qui veut se faire habile après avoir été sanglante et reste comme une impénétrable énigme, il la proclame *radicalement* mauvaise; il lui jette cette qualification de *satanique* et remonte jusqu'à la perception des plans divins dont il pressent la réalisation dans les crises contemporaines. Sa pensée remue avec une hardiesse familière ces redoutables problèmes de la destinée, de l'expiation, de la douleur, de l'effusion du sang humain que les révolutions semblent rendre plus palpables et plus saisissants. Il y a dans les *Considérations* une sorte de sérénité immuable dans la rigueur des vues, une sorte d'impartialité d'un ordre supérieur qui s'irrite moins qu'elle ne juge, assiste sans surprise aux catastrophes qui se succèdent et a des moments d'ironie pour cette œuvre aveugle et terrible où l'homme se croit souverain et n'est qu'un instrument ou un jouet. Intelligence éclairée par la foi, dominée par l'idéal religieux, ce que de Maistre interroge, ce n'est point tel acte isolé, tel incident secondaire, telle date obscurcie par quelque date nouvelle, ce sont les principes générateurs, c'est l'ensemble et l'enchaînement nécessaire des choses, ce sont ces caractères de feu qui ne se manifestent que dans les époques extraordinaires.

Et, ne croyez pas que, cette première tempête apaisée, une apparence d'ordre restauré en Europe soit un gage suffisant pour cette pensée absolue et ardente : le fait matériel est sauf à ses yeux, le fait moral ne l'est pas ; la réalité anarchique a disparu, le souffle orageux flotte dans l'air et imprègne

les âmes. De Maistre laisse tomber dans un épanchement intime, en 1818, ces étranges paroles : « La révolution est bien plus terrible que du temps de Robespierre ; en s'élevant elle s'est raffinée, la différence est du mercure au sublimé corrosif. Je ne vous dis rien de l'horrible corruption des esprits.... le mal est tel qu'il annonce évidemment une explosion divine. *Mais quand ? mais comment ? Ah ! ce n'est pas à nous de connaître le temps...* » et il invoque ce *Soleil* du rajeunissement et du repos « qui ne se lèvera, dit-il, que sur nos tombes. » N'y a-t-il pas dans l'expression de ces vues sur l'avenir quelque lueur de vérité prophétique qui rejaillit sur nous-mêmes, sur les désastres d'un temps plus récent ?

Qui que vous soyez, n'êtes-vous point d'accord pour avouer, selon la prédiction de l'auteur du *Pape*, que la révolution s'est trouvée bien vivante, qu'elle n'a point même cessé de vivre, malgré d'apparentes interruptions, se subtilisant en influences impalpables quand elle était chassée de la place publique, passant alternativement des faits dans les idées et des idées dans les faits, — qu'elle n'a plus été politique seulement, qu'elle a atteint la racine de la constitution sociale, le dépôt des vérités premières, — qu'elle n'était plus incidente et locale, mais universelle, à tel point qu'on l'a vue envelopper à la fois dans un réseau d'éruptions volcaniques, Paris et Vienne, Rome et Berlin ? Un jour singulier ne s'est-il point fait, à vos yeux, sur ces ramifications ténébreuses qui tiennent l'Europe enlacée, sur ce prosélytisme organisé de la destruction morale décorée du nom de transformation légitime, sur la nature et la portée de ces spéculations proclamées régénératrices par des sectaires et qui hébètent l'âme humaine en l'infectant d'un paganisme rajeuni ? et dans cette période nouvelle, dans cette atmosphère enflammée et irritée, il se produisait encore un de ces esprits où revit à un degré exceptionnel le sentiment des catastrophes sociales, qui s'arment

dans leurs jugements de quelque idéal supérieur de vérité politique ou religieuse. Donoso Cortès était de cette famille des Burke, des de Maistre, — des de Maistre surtout, avec moins de vigueur dogmatique peut-être, avec une faculté plus vive, plus étendue d'observation, qui embrasse dans sa diversité et sa puissante animation le mouvement contemporain. Quelques *lettres*, quelques *discours* avaient suffi pour faire du penseur espagnol un penseur européen exerçant une visible influence, écouté et commenté avec un étrange intérêt.

A quoi a tenu le retentissement des opinions de Donoso Cortès ? C'est que, à vrai dire, l'ensemble de ces opinions formait un des plus saisissants aperçus jetés sur notre époque et sur ses tendances. C'est que cet énergique talent touchait à nos plaies les plus invétérées, sondait dans sa profondeur le mal de la société européenne, soumettait à la plus inexorable des analyses les erreurs, les faiblesses inavouées, les passions fatales, les contradictions et les impossibilités dans lesquelles le monde moderne se débat, et puisait dans l'observation de ces symptômes les éléments d'une de ces grandes et vigoureuses interprétations qui répondent à un secret instinct des âmes dans les crises sociales. A des esprits rongés d'indécisions, enivrés du culte du fait, imprégnés de déceptions et de doutes, il rouvrait le domaine des certitudes supérieures, des solutions religieuses. Il faisait sentir l'action de la Providence dans un siècle où l'humanité s'est déifiée.

— Quelle est la vraie et mystérieuse direction de la civilisation, en quoi les peuples s'en éloignent ou s'en rapprochent, comment ils expient dans les convulsions leurs abdications successives de l'idéal religieux, de l'idéal moral, quels horoscopes se dégagent du sein de l'anarchie contemporaine et de l'état général de l'Europe, — ce sont des questions dont l'énoncé seul suffit à faire penser, que chaque philosophie, sommée par les événements, tente de résoudre, et que

Donoso Cortès agitait avec une force de développement et une fécondité d'inspiration qui font de ses *discours* un éloquent enchaînement de vues et de pronostics. Le sens précis de ces *discours*, qui eussent été peut-être, à une autre époque, une anomalie dans une assemblée politique, peut être facilement défini : c'est le génie chrétien dans une de ses nuances les plus ardentes, les plus tranchées, c'est le génie catholique espagnol rendant témoignage sur nos révolutions, interrogeant leur esprit et mesurant leurs désastres. Les conjectures du penseur espagnol sont, sans aucun doute, le plus éloquent manifeste qu'aient provoqué au dehors ces années dont février fut la triste aurore.

II

Chaque pays, aujourd'hui, en Europe, a son chapitre ouvert dans l'histoire des révolutions et il n'est point indifférent, dans cette arène où tous sont convoqués à des luttes extrêmes, de voir, à la clarté des phénomènes intellectuels, quels éléments de leur vie intérieure périssent, quels éléments se conservent. Un des éléments restés le plus vivants, le plus intacts en Espagne, comme garantie de permanence sociale et comme un des traits les plus indélébiles de son caractère moral, n'est-ce point ce sentiment catholique dont la puissance se réveille et éclate dans la parole de Donoso Cortès ? Le sentiment catholique n'est pas, au-delà des Pyrénées, une poésie ou une vague spéculation ; il se mêle à l'existence même ; il est dans les mœurs, dans les usages, dans les pensées, dans la manière d'envisager les choses ; il est passé dans l'essence de la nature espagnole, constitue son être moral et forme, avec le sentiment de la nationalité,

avec ce beau sentiment individuel qui s'y allie sans le détruire, la trame virile de ce caractère où se révèle je ne sais quelle force mystérieuse de résistance et de préservation. De là cette difficulté qu'éprouvent les idées et les systèmes, propagés par les courants révolutionnaires, à s'acclimater au-delà des Pyrénées. De là ce spectacle singulier de révolutions où le pays semble un moment près de se dissoudre et sous les pas desquelles revivent une à une d'invincibles traditions, qui allument à la surface d'effrayants incendies et laissent le fond de l'ordre social intact sous ces laves extérieures. « Les idées communistes, dit un écrivain espagnol, si fort répandues dans d'autres pays, sont absolument inconnues parmi nous. L'esprit révolutionnaire ne dépasse point la sphère des intérêts politiques. Notre société reste encore à l'abri de cette immoralité qui, dans d'autres contrées, a pénétré jusqu'aux rangs les plus infimes... »

Ce qui a toujours expliqué jusqu'ici, l'impuissance relative de l'esprit révolutionnaire au-delà des Pyrénées et cette sorte de consistance dont a joui la société espagnole au milieu même de ses crises les plus terribles, c'est la présence dans son sein de quelques-unes de ces réalités traditionnelles, fondamentales, entre lesquelles la réalité religieuse, manifestée par l'unité et la spontanéité des croyances, occupe la première place. Et, qu'on le remarque, si ces réalités sont la force conservatrice de la vie sociale en Espagne, si elles lui impriment un énergique caractère d'originalité morale, l'intelligence philosophique et littéraire ne trouve-t-elle pas également en elles une source inspiratrice ? L'éloquence enflammée à cet ardent foyer aura des couleurs et des accents auxquels n'atteindront pas, avec les meilleurs efforts, tant d'œuvres qui n'offrent qu'une naturalisation artificielle et pâle des génies étrangers, tant de harangues qui ne sont que les complaisants échos des tribunes de France ou d'Angle-

terre. Donoso Cortès est essentiellement espagnol en étant catholique. Les idées, les impressions qu'il reçoit du dehors, il les transforme en lui-même et les marque du sceau d'une nouveauté hardie, d'une originalité saisissante, mélange extraordinaire de dogmatisme et d'imagination, de dialectique inventive, ingénieuse parfois, et de poésie, de sagacité et de profondeur, d'idéalité religieuse et de sens réel. Il a des traits d'une soudaine inspiration pour peindre cette révolution de février — « venue à l'improviste comme la mort. » Sait-on comment il envisage cette catastrophe de son point de vue supérieur, comment il en détermine la mystérieuse signification dans son discours du 4 janvier 1849 ? « la vérité est, dit-il, que février a été le jour de la grande liquidation de toutes les classes de la société avec la Providence et que, dans ce jour terrible, toutes se sont trouvées en faillite... » Un des charmes élevés de cette éloquence, c'est que c'est, à tout prendre, une pensée, dans la pleine acception du mot, douée de mouvement et de vie, entière, absolue même, si l'on veut, se produisant sous une forme originale, dans un siècle de semblants de pensée, de promiscuité intellectuelle, d'originalités bâtardes et mendiantes.

Donoso Cortès était vraiment fait par ses facultés, par les qualités et les tendances de son talent pour devenir ce penseur espagnol jugeant les défaillances de la civilisation européenne. Dans le développement de son esprit avant février bien des traits font pressentir celui qui se fera le juge de nos révolutions nouvelles. Dans le publiciste plus particulièrement espagnol il y a déjà quelque chose du futur publiciste européen. Né en 1809, à Don Benito, dans l'Estremadure, brillant élève de l'université de Séville, la révolution, d'où est sortie la monarchie constitutionnelle, l'a pris dans la ferveur de la jeunesse, en 1834, pour le mêler à la vie politique et lui faire subir les fortunes diverses de notre temps ; cette

monarchie constitutionnelle, il l'a toujours servie en cherchant à la dégager de l'élément révolutionnaire qui l'a si longtemps envahie et entravée, et, en poursuivant ce but, il ne faisait autre chose que répondre au véritable idéal politique de l'Espagne. Donoso Cortès avait été journaliste, député, fonctionnaire ; il était ministre à Berlin en 1848, et en 1851 il devenait ministre à Paris où il est mort. Il s'était vu plus d'une fois sur le seuil du pouvoir sans y entrer, sans le souhaiter même. Il parlait du pouvoir sans dédain et sans envie, en homme qui en comprend les conditions et ne veut point l'exercer. « Je suis incapable de gouverner, disait-il avec une sorte de sincérité naïve qui aura peu d'imitateurs ; je ne puis en conscience accepter le gouvernement : je ne pourrais pas l'accepter sans mettre une moitié de moi-même en guerre avec l'autre moitié, sans mettre en lutte mon instinct contre ma raison, ma raison contre mon instinct. »

C'était plutôt une nature tout intellectuelle, abondante et forte, énergique et facile, facile même dans sa force, alliant la pénétration qui scrute les idées et les faits à la rigueur spéculative qui les condense, à l'imagination qui les enchaîne dans de lumineuses évocations, et possédant cet art singulier d'éclairer la philosophie par la réalité, la réalité par la philosophie. La collection des ouvrages de Donoso Cortès, depuis ses premières *Considérations sur la diplomatie* tracées en 1834 jusqu'à son opuscule de *Pie IX*, écrit en 1847, est, à vrai dire, l'histoire des tentatives de ce généreux esprit, de ses recherches, de ses illusions même et de ses graduelles transformations ; elle résume le travail de cette pensée instruite aux spectacles de notre siècle, avide de certitude, et qui va, dans son développement, des interprétations rationnelles d'un *Cours de droit politique* aux vues de philosophie catholique dont les pages consacrées à Pie IX sont l'expression. Un mouvement original d'idées anime cette série d'études poursui-

vies à travers les révolutions, qui touchent à bien des points et prennent des formes diverses : investigations hardies dans le domaine de la science politique et historique ! *lettres* datées de l'exil où l'auteur analyse et dépeint avec une ingénieuse nouveauté d'aperçus les systèmes, les hommes, l'état général de la France, où il passe de l'éclaircissement du problème de la guerre à une dissertation sur l'éclectisme, du portrait de M. de Talleyrand au portrait de M. Guizot ou de M. de Lamartine ! essais éloquentes sur la civilisation espagnole ! fragments où la réalité contemporaine a son écho !

Donoso Cortès fut journaliste, ai-je dit ; il était passé par cette vie de la polémique qu'il appelait lui-même, justement et spirituellement, *l'exterminatrice des styles*. Donoso Cortès avait été journaliste comme il était orateur, en choisissant ses moments, dans des conditions déterminées, non comme un de ces inutiles trafiquants de paroles qui font métier d'échansons ordinaires de la curiosité publique, mais en intervenant parfois, par une initiative énergique, dans une situation exceptionnelle, pour en dévoiler les périls et rendre un drapeau aux esprits incertains. C'est ainsi qu'il avait fait le *Porvenir* en 1837, le *Piloto* en 1839, et c'est à l'influence du premier de ces journaux sur les cortès qu'était dû, en partie, ce résultat singulier d'une constitution suffisamment conservatrice sortant de circonstances révolutionnaires.

III

Reportez-vous, par le souvenir, vers ces premières années constitutionnelles, années de sanglantes épreuves pour la Péninsule ; recomposez, un moment, cette période où la guerre civile s'allume de toutes parts et enferme l'Espagne

dans un cercle de feu, où Madrid, décimé par le choléra, assiste épouvanté et impuissant à l'incendie de ses couvents, au massacre de quelques religieux sans défense, où la monarchie est humiliée à la Granja sous la main de quelques sergents entrepreneurs de révolutions, — époque d'anarchie dans les faits, de fermentation dans les esprits et de calamités physiques : dans cette incandescence universelle où se forme en même temps une génération nouvelle d'hommes d'État, de publicistes, de poètes, un des talents qui se révèlent avec le plus de jeunesse, de spontanéité et d'éclat, c'est Donoso Cortès. Ce spectacle terrible de l'Espagne de 1834, de Madrid livré au choléra et à l'émeute, s'offre à l'imagination du nouveau penseur sous un jour philosophique et revit dans une de ses premières pages ; il y voit comme la confirmation d'une grande théorie pressentie par plus d'une intelligence vigoureuse. C'est sous le coup même des scènes de la Granja, en 1836, que le jeune publiciste entreprend de rassembler les éléments de la science politique moderne dans son *Cours de droit constitutionnel* professé à l'Athénée. Il ne traduit pas, il ne commente pas servilement quelques pages des publicistes européens ; le mérite du brillant écrivain c'est d'avoir le premier, à cette époque, en Espagne, témoigné d'une pensée originale dans le domaine de la philosophie politique, en abordant le problème sur lequel la vie sociale elle-même repose, — le problème de la souveraineté. Quelle est, au fond, la doctrine professée par Donoso Cortès, qui se trouve formulée et revêtue d'un merveilleux éclat, non-seulement dans les *Leçons de droit politique*, mais encore dans l'étude sur la *Loi électorale* et dans l'essai sur les *Principes constitutionnels* ? Elle n'est point nouvelle, parmi nous, puisque c'est la doctrine qui place dans l'intelligence la source et le signe de la souveraineté. Ce qui appartient en propre à l'auteur, c'est cette vigueur d'esprit qui se manifeste parfois

par les plus hardies constructions théoriques, c'est cette fécondité d'inspiration qui rend la métaphysique elle-même lumineuse et vivante, c'est cette éloquence qui s'échauffe à tous les grands spectacles de la civilisation. Donoso Cortès étudie en penseur de notre temps la nature morale de l'homme et les lois premières des sociétés ; il recherche les applications historiques qu'elles ont reçues, les interprétations qu'en donnent les philosophes.

Il y a deux interprétations de l'idée de souveraineté qui ont dominé alternativement, qui ont leur philosophie et leur histoire, — l'une faisant dériver la puissance souveraine absolument et exclusivement d'une origine divine, l'autre la plaçant dans le peuple, dans la multitude, dans le nombre. Ces deux interprétations, l'auteur les proclame incompatibles avec les conditions essentielles des sociétés viriles et saines. Le dogme des pouvoirs de droit divin, il le rejette dans le passé comme la loi des sociétés dans l'enfance, comme une pensée qui a servi à son jour la civilisation : le radicalisme révolutionnaire de la souveraineté du peuple, il le signale comme matérialiste et athée ; il le montre s'agitant dans un réseau d'impossibilités, contraint, à chaque instant, d'abdiquer ou d'aboutir aux plus monstrueuses folies, — et, entre ces deux systèmes, il élève le droit de l'intelligence qu'il fait jaillir du sein de l'histoire et de l'observation philosophique de la nature de l'homme. Cette idée de la mission suprême de l'intelligence séduit son imagination ; il la décrit en termes magnifiques, la suit dans son action éclatante ou inaperçue à travers les siècles, dans sa marche incessante vers un complet affranchissement, explique par elle l'émancipation successive des hommes et des classes, la fortune des peuples. Dans son application contemporaine, immédiate, dans sa réalisation politique moderne, Donoso Cortès appelle ce gouvernement de l'intelligence sécularisée et affranchie le

gouvernement des *aristocraties légitimes*. C'est ainsi qu'il naturalisait en Espagne, à cette époque, avec une sorte de magnificence, une doctrine qui a été une des pensées du XIX^e siècle et qui vient aujourd'hui se heurter contre des ruines.

Notre sol est semé de débris de doctrines, états fragiles sur lesquelles s'est appuyé vainement notre chancelant édifice. Une des plus nobles et des plus séduisantes de ces théories, sans aucun doute, est celle qui décerne ce rôle suprême à l'intelligence. Croyance naturelle dans un siècle où l'humanité a le culte d'elle-même, et où les plus sages encore sont ceux qui restreignent ce culte à ce que l'homme a de plus élevé ! Cette doctrine contient-elle la loi de la civilisation, comme on a pu le penser ? En elle-même, elle n'a rien de bien extraordinaire, si elle n'est que la simple expression d'un fait : à savoir, qu'en général, les plus intelligents, ou les plus capables plutôt, sont appelés à commander. L'illusion de ceux qui l'ont érigée en dogme, a été d'imaginer que ce qui confère l'unité, la vie, la puissance à une société, c'est l'intelligence, tandis que c'est la foi à un ensemble de vérités religieuses et sociales qui est ce premier ciment ; une erreur plus grande encore, sortie avec le temps de cette doctrine, a été de croire que l'intelligence, séparée de tout ce qui l'épure ou la féconde, suffisait à tout, pouvait suppléer à toutes les autres forces morales défaillantes dans l'homme. Cette croyance a été une source de déceptions et de désastres. Livrée à son propre mouvement, imbue de l'idée excessive de sa souveraineté, l'intelligence s'est éprise d'un amour singulier pour elle-même, non pour la vérité ; elle s'est adorée dans ses conceptions, dans ses rêves, dans ses désirs, dans ses doutes et ses incertitudes mêmes, tendant sans cesse à les substituer à la réalité vivante et imprescriptible, à la réalité présente, comme à la réalité traditionnelle. Considérée dans un sens pratique et individuel, comme moyen de domination, comme

titre unique, en quelque sorte, à toutes les fortunes, à tous les succès, elle a été l'objet de toutes les poursuites et de tous les efforts. L'éducation n'a plus eu pour but de former des hommes dans toute l'excellence du mot, de les rendre *meilleurs*, selon le langage antique, mais de cultiver artificiellement leur esprit, de mettre leur intelligence en état de se produire et de se jeter dans la mêlée universelle des compétitions, de créer des *capacités*, comme on disait avant février, -- orateurs en expectative, agitateurs intéressés, prétendants à tous les emplois et réformateurs bénévoles des gouvernements. Le talent étant la mesure de tout, devenant le signe accredité de la valeur sociale, il s'est développé une rage funeste d'atteindre à ce degré voulu d'aptitude vulgaire pour arbitrer, controverser, conjecturer sur tout. Il s'est élevé des couches brûlantes de la société, une nuée de talents, de demi-talents, — utopistes niais ou pervers, esprits puérils et faux, spéculateurs du vice, — revendiquant leur part de l'initiative souveraine de l'intelligence, trouvant bonne matière à exploiter dans les vérités premières et les notions sacrées, faisant fleurir dans la politique les merveilles de l'art pour l'art, et inoculant à cette société d'où ils sortent cette triste impuissance qui naît des hallucinations intellectuelles, des disputes chimériques, des controverses oisives.

Siècle des discussions fécondes ! dit-on ; — siècle des controverses byzantines ! peut-on répondre aussi. On ne remarque pas qu'il peut y avoir des époques prodigieusement cultivées et prodigieusement corrompues, où l'intelligence éblouisse et brûle sans éclairer, et soit un instrument d'énervement moral et de décadence, au lieu d'être un instrument de progrès. Ce sont des siècles « où le culte austère de la vérité est abandonné pour l'idolâtrie de l'esprit, ainsi que l'a dit plus tard Donoso Cortès ; derrière les sophismes, viennent les révolutions, et derrière les sophistes, les bourreaux, » ou le bar-

bare « envoyé par Dieu pour trancher le fil de l'argument. »

Ce qu'il faut remarquer, d'ailleurs, dans les vues émises dès 1837, par Donoso Cortès, dans des écrits tels que les *Leçons de droit politique*, la *Loi électorale* ou les *Principes constitutionnels*, c'est un sentiment conservateur, plein de perspicacité et de force, s'alliant à cette doctrine de la souveraineté de l'intelligence qui est bien loin, au surplus, d'avoir, dans la pensée de l'auteur, le caractère et la portée qu'elle a pu avoir ailleurs. Ce brillant esprit lutte avec une lucidité merveilleuse dans ce chaos d'idées impossibles, d'influences étrangères, de tendances révolutionnaires dont l'Espagne de cette époque est le théâtre. Si le système représentatif lui semble le mode le plus propre pour dégager sans cesse l'intelligence d'un pays, il maintient, en même temps, dans son intégrité, dans sa plénitude, l'autorité sociale réalisée par l'institution monarchique ; une de ses curieuses démonstrations est celle où il établit d'abord la différence entre le peuple, qui n'est que l'agrégation matérielle des individus dans leur universalité, et la société qui est la réunion des hommes comme êtres intelligents et libres, qui est la combinaison de leurs relations morales, — où il représente ensuite la société comme être moral, une, identique, indivisible et perpétuelle, et ne pouvant vivre, se protéger, exercer efficacement son action, que par un pouvoir un, identique, indivisible et perpétuel comme elle : c'est la royauté. Il va plus loin : c'est à ses yeux un abus de langage ou plutôt une erreur essentielle, féconde en conséquences désastreuses, de créer partout des pouvoirs, comme le font les théoriciens des gouvernements mixtes qu'il appelle des théoriciens *corpusculaires*, de donner ce nom aux autres institutions publiques qui sont des garanties légitimes de liberté et de progrès, mais ne sont point des pouvoirs. Le fractionnement c'est la faiblesse, dit l'auteur, la faiblesse se termine par la mort, et il hasarde ce pronos-

tic singulier, si l'on considère le moment et le pays où il s'est produit, sur les gouvernements mixtes : « Les publicistes que je combats, dit-il, ont faussé de tout point le gouvernement représentatif, et, s'ils ne rectifient leurs erreurs, j'ose assurer que cette forme de gouvernement ne dominera pas dans l'avenir, parce que l'avenir n'appartient pas à un gouvernement qui n'est autre chose qu'un composé d'une démocratie débile, d'une aristocratie débile, et d'une monarchie moribonde. »

Un des chapitres du *Cours de droit politique*, les plus dignes d'être médités, et où se retrouve, j'ose le dire, un intérêt toujours actuel, c'est le chapitre des *Réformes politiques* qu'on pourrait appeler aussi bien un traité des *Sociétés malades*. Le mal des sociétés provient de causes diverses : elles souffrent, parce que leurs lois sont mauvaises, leurs institutions décrépitees, leur pouvoir corrompu, tandis qu'au fond, elles valent mieux que leur gouvernement. Alors, il arrive fréquemment que ce pouvoir inintelligent et décrépit disparaît dans une tempête pour faire place à un pouvoir intelligent, qui guérit les plaies du passé, rassemble les forces vitales de la société et puise sa légitimité dans la direction féconde qu'il lui imprime. Il y a une autre cause d'infirmité sociale, c'est quand les mœurs d'un pays se pervertissent et s'énervent; s'il en est ainsi, craignez de toucher au pouvoir : n'espérez pas guérir le mal social par des révolutions politiques : il n'y a qu'un remède, c'est l'action énergique de ce pouvoir sauveur, c'est la dictature ; et ici se trouve le germe de cette théorie de la dictature que Donoso Cortès développait plus tard avec éclat. Ou bien enfin, une société est malade, parce que ses lois et ses mœurs sont également corrompues, parce que la dépravation est dans le pouvoir, comme dans l'individu, dans l'État comme dans le foyer. La société est mortellement atteinte alors, son salut est impossible. « La Pro-

vidence efface ce peuple du livre de la vie, elle efface cette société du livre des sociétés : un peuple conquérant lui sert d'instrument; la destruction le précède, la victoire étend sur lui ses ailes, et la société victorieuse fait expier dans le sang à la société qui succombe ses folies et ses crimes... »

Suivez l'auteur dans cette vigoureuse anatomie politique ; prenez une de ces sociétés malades qu'il soumet à son analyse : à son chevet vous verrez les docteurs et les prophètes, ceux qui disent : Il n'y a point de danger ! et ceux qui disent : Il n'y a point de remède ! Il y a surtout ces hommes que Donoso Cortès peint avec une énergie mêlée parfois d'esprit, — fanatiques vulgaires, intelligences saturées d'une idée fixe, pour qui les heures mauvaises sont des heures de triomphe, des heures favorables à leurs expérimentations empiriques. Demandez-leur ce qui fait que la société souffre, ou plutôt ne leur demandez rien, dit spirituellement l'auteur, car, avec une générosité sans exemple entre les possesseurs de remèdes merveilleux et les docteurs en sciences occultes, ils publieront assez haut leur secret par les cent organes destinés à la transmission des idées. C'est une révolution politique, c'est la vertu d'une formule abstraite traduite en pacte constitutionnel. Donnez une constitution spartiate ou athénienne à cette société moribonde, vous la verrez refleurir subitement ! et, ce qu'il y a de mieux, c'est que la société les croit souvent, comme les malades croient volontiers ceux qui viennent s'offrir à les sauver ; elle se met à la merci des empiriques qui escaladent le pouvoir et assistent, de cette hauteur, aux merveilles de leur formule, — réalisées dans un naufrage. Ne parlez point à ces hommes de la tradition : la vie d'un pays se résume à leurs yeux dans les abstractions que nourrit leur esprit. L'histoire, dans son éloquence, dans la variété de ses enseignements, est muette pour eux, et, les événements contemporains eux-mêmes, les catastrophes récentes, loin de les

éclairer et de dissiper leurs illusions, ne font qu'irriter leurs passions, exaspérer leur intelligence, les rendre plus ridicules, plus aveugles et plus insensés. Triomphante espèce d'hommes qu'on a pu voir à l'œuvre ! Glorieuse bande de héros de l'abstraction et du plagiat révolutionnaire, que tous les pays et toutes les époques, à ce qu'il paraît, doivent subir à leur tour, et que l'auteur, quand il les dépeignait ainsi, avait sous les yeux en Espagne, — dans cette fantastique Espagne de 1836, où vous voyez se relever au bout de la baïonnette du sergent Garcia la constitution de 1812 !

Le talent de Donoso-Cortès a pu quelquefois paraître étrange au-delà des Pyrénées-même, soit dans les brillants développements de ses *leçons* de l'Athénée, soit dans les morceaux sur l'histoire ou sur la littérature qui se sont succédé sous sa plume d'écrivain, soit dans les polémiques qu'il a entretenues un moment dans des journaux tels que le *Porvenir* ou le *Piloto* ; il a pu même n'être pas toujours compris. Cela n'a rien de surprenant peut-être, dans les conditions intellectuelles où la Péninsule a longtemps vécu, — conditions en quelque sorte forcées d'imitation, où l'originalité pouvait sembler un phénomène plus rare. L'originalité, ressaisie plus spécialement en littérature, de nos jours, n'apparaît point au même degré dans les travaux politiques, — bien moins encore dans la philosophie. De philosophie, à vrai dire, il n'y en a point au-delà des Pyrénées, ou plutôt il n'y en a qu'une, la seule d'accord avec le génie espagnol, c'est la pensée catholique restée longtemps sans organes, et qui en a trouvé deux pleins de puissance dans ces dernières années : — l'un, Donoso Cortès lui-même ; l'autre, don Jaime Balmès, ce prêtre catalan que l'intensité de la vie intérieure a tué avant l'âge, et qui a laissé une forte empreinte dans son pays. Quant à Donoso Cortès, on peut ajouter que, s'il a trouvé une source nouvelle d'inspiration au contact de cette

pensée catholique, il a abordé cet ordre d'interprétations avec un talent déjà mûr, nourri d'une savante culture littéraire et familiarisé, à un autre point de vue, avec les grands problèmes de la civilisation, avec cette science qu'on a nommée la philosophie de l'histoire. Il a porté dans cet ordre d'idées un esprit novateur, à beaucoup d'égards, original et qui a eu même à créer sa langue. Comme écrivain, Donoso Cortès est un de ces généralisateurs chez qui domine une tendance instinctive à élever les questions, à en saisir les grands côtés, à remonter à la loi supérieure des choses et à préciser les résultats de leurs investigations sous une forme méthodique et brillante à la fois. Une de ses premières préférences intellectuelles a été pour Vico auquel il a consacré une belle étude, comme depuis il aurait pu naturellement invoquer Bossuet, l'homme « qui a le mieux parlé de Dieu aux autres hommes, » ainsi qu'il le disait. Prenez les divers écrits de Donoso Cortès, — essais sur l'histoire, sur la politique, sur la philosophie, sur la littérature même : la pensée s'y enchaîne dans une série de déductions dogmatiques, et sur cette trame vigoureuse se détachent parfois des portraits ingénieusement tracés, des saillies éloquentes, des élans inspirés. Ce sont là les qualités distinctives qui se révèlent dans des morceaux de diverse nature, tels que les fragments sur la *Monarchie absolue*, sur la *Question d'Orient*, sur les *Relations diplomatiques en Europe*, qui forment comme la première portion de la vie intellectuelle de Donoso Cortès.

Comme orateur politique, ce sont les mêmes qualités qui se révèlent dans l'éloquence du penseur espagnol. Sa parole hardie, pleine de relief, substantielle et ardente, faisait jaillir des lumières inattendues des entrailles d'une question qui semblait épuisée, agrandissait les horizons, élevait sans effort le plus vulgaire débat. A quoi s'attachait Donoso Cortès dans un de ses discours en 1847? il promulguait une poli-

tique extérieure nationale, normale, qu'il appelait la politique des *intérêts permanents*; il signalait à la virilité de l'Espagne un double but à atteindre, — celui de coopérer à la civilisation de l'Afrique, au Midi, et de ne laisser, à l'Occident, en Portugal, nulle influence supérieure à la sienne; il traçait pour son pays un rôle indépendant, en harmonie avec son génie et avec son passé, dans le mouvement nouveau des peuples. Et depuis, n'a-t-on pas vu cette faculté de généralisation trouver une application plus large? Ce congrès de Madrid, théâtre si souvent de luttes indifférentes ou stériles, ne semblait-il pas se transformer en une sorte de citadelle d'observation d'où l'orateur espagnol franchissait du regard la frontière nationale, étendant sa vue sur les révolutions européennes et rattachant les incidents de la lutte universelle au plan providentiel des choses? Les aspects avaient changé successivement, sans doute, dans la pensée de l'auteur; les solutions étaient différentes; la nature du talent était restée la même.

IV

Ce même talent se montre sous un jour singulier dans des pages qui ont un double intérêt pour nous, puisqu'elles traitent de la France.

Donoso Cortès a subi assurément l'influence de notre pays. Dans quelle limite pourtant? De tous les Espagnols que l'instinct voyageur, l'impulsion de l'esprit public ou les alternatives des révolutions ont jetés dans notre pays, il est un de ceux qui ont le mieux senti, le mieux exprimé la mission de la France dans le monde, — mission, hélas! éclatante dans le mal comme dans le bien; il est un de ceux aussi qui l'ont jugée avec le plus de liberté, d'indépendance et de nouveauté,

ajouterai-je, — un de ceux qui ont su discerner avec le plus de sagacité parfois le caractère complexe de sa civilisation, — « mélange et trituration de toutes les autres, dit-il...., où tout étranger ressaisit comme un vague reflet de son pays... et dont l'influence, comme celle de l'atmosphère, ne peut être évitée, encore qu'on la fuie.... »

Donoso Cortès séjournait en France, surtout de 1840 à 1843; les *Lettres de Paris*, fruit de ce séjour d'é migré, sont un des plus curieux épisodes de la vie intellectuelle du penseur espagnol; les événements n'ont point de place dans ces *Lettres*; les appréciations philosophiques y abondent, les aperçus s'y multiplient, l'analyse des systèmes y prend quelque chose de neuf et de saisissant. C'est un généralisateur encore, mais un généralisateur éloquent, varié, ingénieux, doué d'une spontanéité singulière de développement, comme l'Allemand Gans, il me semble, — un Gans espagnol, inclinant déjà au catholicisme pur, y touchant par l'esprit et par le cœur, et demandant à cette doctrine tout ce qu'elle a de fécond pour expliquer le problème de la guerre avec une hauteur qui va rejoindre de Maistre. Les *Lettres de Paris* sont comme des conversations éloquentes où l'auteur seul a la parole et fait revivre les hommes et les idées sous un jour original. Ce philosophe politique est un analyste des plus pénétrants, un peintre de portraits qui atteint parfois à un étrange relief. Comment croyez-vous qu'il caractérise M. de Lamartine dès 1842? « Espèce de conservateur radical, dit-il, poète pratique, dont la nature morale est le résultat de toutes les antithèses. » Si en traçant la filiation des idées et des opinions, il rencontre, à l'origine du libéralisme de 1815, cette figure ingrate et énigmatique de M. de Talleyrand, il s'y arrête comme devant une des figures dominantes de notre pays et la peint ainsi :

« Entre M. de Talleyrand et les autres hommes à peine y

avait-il quelques légères ressemblances. Tandis que ceux-ci se consacraient au service d'une idée philosophique ou d'une forme de gouvernement, lui, il avait mis à son service tous les gouvernements et toutes les philosophies. Il avait reçu du ciel un don inestimable, celui de voir le futur dans le présent, ou ce qui est la même chose, de voir le présent mieux que les autres. M. Cousin a proclamé l'impersonnalité de la raison, et, pour ma part, j'incline à adhérer à l'opinion de ce philosophe si de son côté il m'accorde que ce principe ne peut s'appliquer à la raison de M. de Talleyrand. Elle était si loin d'être impersonnelle en lui, qu'il en était la personnification vivante. M. de Talleyrand n'était pas comme les autres un être intelligent : il était l'intelligence ; il n'était pas un être raisonnable, il était la raison humaine personnifiée. Le prince n'était point soumis à l'empire des passions ; il n'aimait ni ne haïssait, parce que les hommes n'étaient pour lui autre chose que des instruments ou des obstacles. Il n'avait ni craintes ni espérances : que pouvait-il craindre, lui qui voyait les dangers et le moyen de les éviter ? que pouvait-il espérer, lui qui avait tout ? Eût-il espéré la richesse ? non, parce que maître de tous les secrets de l'État, il était le maître de tout l'argent du monde. Eût-il été tourmenté de l'ambition de se faire un nom glorieux ? non, parce qu'il vivait dans une calme et pacifique possession de la gloire. Eût-il poursuivi ardemment le pouvoir ? non, parce qu'il conversait d'égal à égal avec tous les princes de la terre. Dans ses actions, il n'était point sujet au remords de la religion, parce qu'il n'était point religieux, au remords moral, parce que jamais il ne recherchait ce qui était juste, mais ce qui était convenable ; moins encore au remords du patriotisme, parce que jamais il ne s'attacha aux choses périssables, et la gloire des nations est périssable. On ne peut dire de lui qu'il fut Français ni citoyen de l'univers ; celui-là serait moins loin

de la vérité qui affirmerait qu'il était une puissance pacifique et neutre, tenant dans sa main la balance des puissances belligérantes..... Placé au milieu des opinions et des événements, tandis que les autres hommes n'écoutaient qu'eux-mêmes, lui, le sceau sur les lèvres, écoutait ce que ces opinions et ces événements lui disaient. Quand la Convention proclamait au milieu d'un silence sépulcral l'éternité de ses œuvres, Talleyrand écoutait une sourde et confuse rumeur qui sortait des entrailles de la France et du monde, annonçant celui qui allait venir pour mettre le pied sur le cou du serpent. Quand Napoléon parcourait triomphant l'Europe, monté sur son cheval de bataille et recevant comme le dieu de la guerre l'encens des nations, Talleyrand écoutait déjà les lamentations de la France à Waterloo et se préparait à donner audience, dans sa propre maison, aux rois et aux princes à qui allait échoir la victoire. Quand Charles X se lançait sur le chemin au bout duquel était sa perte, Talleyrand entendait déjà le bruit de la révolution de Juillet... »

L'analyse des systèmes philosophiques et politiques n'a pas moins d'intérêt dans les *Lettres de Paris*. Agiter ces questions abstraites, ressaisir l'ensemble de leurs applications, suivre les idées dans la variété de leur travail et de leurs personnifications, en semant à chaque pas les vues hardies, les traits neufs, les saillies de jugement, — il semble que cela soit un jeu pour cette imagination vigoureuse, pour cet esprit mêlé de pénétration et de force. Entre toutes les opinions régnantes dans notre siècle, il en est une qui les domine toutes, qui a laissé sa trace dans les voies diverses tentées par la pensée contemporaine et qui a compté les plus illustres représentants, — l'éclectisme, pour l'appeler par son nom. Rien n'est plus curieux que de voir le génie espagnol aux prises avec cette doctrine, lui faisant subir la plus singulière des dissections. Quelle est, aux yeux de l'au-

teur, l'origine de l'éclectisme de notre temps et l'explication de sa fortune? les philosophes du xviii^e siècle supprimaient les opinions qui ne s'accordaient point avec l'idée philosophique dominante; les historiens supprimaient volontiers les faits qui n'étaient point d'accord avec sa philosophie. Voltaire occupa son prodigieux esprit à rechercher principalement un fait dans l'histoire, celui de la tyrannie pontificale pesant également sur les peuples et sur les trônes. Helvétius déplo-rait de voir Montesquieu perdre son temps et son génie à éclairer les siècles barbares qui ne lui semblaient être qu'une parenthèse de l'histoire. Le xviii^e siècle, réputé le plus libre et le plus tolérant des siècles, observé dans son développement intellectuel et dans sa conclusion, qui a été la révolution française, a été, en réalité, un siècle de fanatisme.

Comment procède, en effet, le fanatisme? « il procède, dit Donoso Cortès, par la *suppression* de toutes les résistances: dans la philosophie, il supprime les idées, dans l'histoire les faits, dans la politique les hommes. Aussi le xviii^e siècle, qui eut tous les fanatismes, supprima-t-il, — au point de vue philosophique, l'âme, ne voyant dans l'homme qu'une organisation intelligente, — au point de vue moral, la religion, ne jugeant les actions que dans leur accord ou leur désaccord avec les opinions et les usages reçus, — au point de vue historique, tous les faits qui attestaient l'influence tutélaire et civilisatrice de la religion et des royautés; avec le fanatisme politique, il supprima la tête de Louis XVI, celle des Girondins, celle des suspects et il gouverna, comme les fanatiques gouvernement, c'est-à-dire en *supprimant*, en supprimant tout, moins les instruments de ses suppressions, la guillotine et le bourreau. » C'est contre cette suppression universelle que la philosophie éclectique est venue réagir; elle a proclamé le principe contraire, la nécessité de remplacer toutes les suppressions par une seule, celle du fanatisme. « La suppression

du fanatisme, la suppression de toutes les suppressions fanatiques, si on y regarde bien, est ce qui constitue la philosophie éclectique. » De là une révolution dans les études morales, philosophiques, historiques et politiques où retrouvent leur place toutes les notions niées, supprimées, rejetées dans l'ombre. Dans la philosophie, c'est la notion spiritualiste; dans l'histoire, c'est la notion des faits appartenant aux époques barbares et féodales; dans la politique, c'est la notion de l'ordre et de la liberté. Donoso Cortès faisait une application de sa pensée dans son appréciation des écoles sorties du mouvement de 1815. Le propre de l'éclectisme, aux yeux de l'auteur, a été de ramener au jour tous les éléments moraux, intellectuels, sociaux, de rétablir l'idée de leur *coexistence*, de tenter de les faire vivre d'accord. Seulement, quelle est la loi supérieure de cet accord? Là s'est arrêté l'éclectisme. Ce n'est point l'œuvre d'une philosophie fautive dans son essence; c'est l'œuvre d'une philosophie incomplète; ou plutôt, c'est une *description statistique*. Ce n'est point une philosophie, la première condition de toute philosophie, en même temps qu'elle proclame la coexistence des choses, étant de fixer leurs rapports, de déterminer les relations dans lesquelles elles existent, de découvrir l'idée de *hiérarchie* suivant laquelle elles se combinent et composent un organisme vivant. Et ce qui produit peut-être des résultats moins sensibles dans le domaine spéculatif, en engendre dans la politique de très-réels et de très-palpables qui se traduisent en embarras, en incohérence, en révolutions parfois.

Qu'on observe, en effet, cette doctrine dans la réalité de la politique contemporaine : elle éclatera en conséquences que vous avez eues sous les yeux et que l'auteur des *Lettres de Paris* décrit avec une piquante nouveauté. Le point de départ sera la *coexistence* éclectique des éléments divers de monarchie, d'aristocratie et de démocratie, manifestée par la tri-

nité constitutionnelle. Mais la pensée supérieure de *hiérarchie* entre ces éléments faisant défaut dans cette création « incomplète, confuse, embryonnaire, » l'idéal de gouvernement consistera à maintenir, dans la pratique, un équilibre parfait entre ces forces rivales ; et, comme il est de la nature de tous les éléments politiques et sociaux de tendre sans cesse à se dilater, pour obtenir cet équilibre ce sera une lutte de tous les instants, changeant chaque jour d'objet et de but, selon l'élément qui tendra à prévaloir. Si la monarchie semble vouloir revendiquer quelque action prépondérante, on lui courra sus, en lui parlant presque le langage des factions, comme cela s'est vu dans des époques que je ne veux pas rappeler. Si la démocratie menace de tout envahir et d'imposer sa loi, on marchera sur la démocratie pour la réduire.

On assistera à ce curieux spectacle d'un parti, d'un homme, grand par l'esprit, grand par le caractère, se consumant dans une agitation perpétuelle pour arriver, — à quoi ? à un équilibre chimérique, à un repos impossible de tous les éléments politiques et sociaux, — jusqu'à ce qu'un jour survienne où cet équilibre artificiel vole en éclats, laissant à nu la réalité anarchique qu'il dissimulait, jusqu'à ce qu'un fait soit avéré et attesté par les plus cruelles épreuves : c'est que la société, au sein de ces complications et de ces morcellements, cherchant partout le pouvoir et ne le trouvant nulle part, a perdu la notion de l'obéissance et du droit. « Qu'on ne dise pas, observe Donoso Cortès, que le pouvoir était dans l'accord de la trinité constitutionnelle, parce que le pouvoir, étant une chose *nécessaire*, ne peut résider dans un accord qui est une chose *contingente*. » Poursuivez encore : dans les relations internationales, cette doctrine se traduira en quelque formule grandiose d'équilibre, — peut-être la paix partout et toujours ! non qu'elle nourrisse une haine essentielle pour la guerre. « Ce qu'elle hait dans la guerre, dit spirituellement l'auteur, ce

n'est point la guerre, c'est la victoire, parce qu'elle dérange l'équilibre. » Une guerre où il n'y aurait ni vainqueurs ni vaincus, ne lui déplairait pas. Ce genre de guerre, aux yeux du publiciste espagnol, figure assez le gouvernement représentatif tel que nous l'avons pratiqué. « Que signifie, en effet, remarque-t-il, la *coexistence* de tous les éléments sociaux sans la *hiérarchie*, sinon la *guerre* sans la *victoire*? » Avec une telle manière d'entendre les affaires de gouvernement, la discussion devra occuper une grande place. L'homme en qui se résumera cette doctrine, — et que l'écrivain compare à une statue du doute parée des emblèmes de la foi, — excellerà à peser le pour et le contre des choses; il aura un talent admirable pour exposer les systèmes philosophiques et politiques. Il ne trouvera point mal, vraiment, que toutes les questions, même les plus délicates, soient agitées, que la monarchie, l'aristocratie et la démocratie présentent leurs titres devant le tribunal de l'opinion publique, — « à une condition, toutefois, c'est que, les parties entendues, la sentence ne sera point prononcée. »

Ce n'est point l'esprit, assurément, qui manque dans ces pages dont il ne faut point oublier la date, — 1842. Si je les reproduis, est-ce par un goût de malice rétrospective? Non certes : c'est parce que je sens qu'elles sont instructives, au fond, sous leur air parfois paradoxal, qu'elles dévoilent plus d'une de nos fautes et de nos erreurs, qu'elles laissent apercevoir le caractère général d'une époque morcelée, diffuse, avide de tout tenter, de tout connaître, de tout embrasser, et incertaine à confesser un choix, une préférence, une foi; — elles peignent un temps où tout se manifeste à l'état de fait sans une idée correspondante de droit, où toute question se pose, se discute, même celle de l'existence de la société, avec un certain effroi de toute solution virile; où se poursuit, sur une vaste échelle, cette *guerre* dont parle l'auteur, sans la vic-

toire. J'hésite, quant à moi, à contester la clairvoyance de ce piquant observateur, quand je retrouve dans ces feuilles écrites au courant de la plume, il y a douze ans, ces paroles si tristement justifiées : « La conséquence nécessaire de tous ces faits, dit-il en racontant une crise électorale, c'est que les institutions sont dans une complète et rapide décadence, que rien ne s'affermirait et que tout se dissout. La foi politique s'éteint dans cette nation ; son bras ne remuera plus les montagnes. La France fut une nation au temps de l'Empire ; la Restauration vit en présence deux partis puissants ; la révolution de Juillet n'a, aujourd'hui, devant elle que la poussière de la nation et la poussière des partis... » Cette poussière des partis, des opinions, des croyances, un jour d'orage l'a fait voler dans l'air, et elle a aveuglé nos regards un instant au point de ne nous plus laisser voir notre chemin.

Si je voulais caractériser le mouvement d'idées qui se manifeste dans la série des essais, des fragments de Donoso Cortès, je dirais que c'est l'effort d'un grand esprit pour arriver à la certitude ; c'est le travail d'une mâle et ardente pensée qui, à travers de libres et faciles diversions politiques, philosophiques ou littéraires, se pose sans cesse ces problèmes, éternelle obsession des intelligences vigoureuses : quelle est la mesure dans laquelle se combinent l'autorité et la liberté dans le monde ? Quelle est leur source mystérieuse ? Quelle est la loi supérieure de leur développement proclamée par l'histoire, par la philosophie ? Quel est le degré jusqu'où la raison humaine s'exerce dans sa puissance, maîtresse de sa propre destinée, et quelle est la part réservée à l'action providentielle ? surtout, quel est le sens de cette action de la Providence, et à quels signes se fait-elle reconnaître ? Ce travail, visible dans les moindres écrits de Donoso Cortès, le montre inclinant graduellement vers cette interprétation religieuse qu'il embrassait et fécondait par la suite. Déjà, en 1839, un

fragment sur les questions générales qui se remuent en Europe énonce une opinion sévère sur la philosophie « qui se sépare de Dieu, nie Dieu et se fait Dieu, » selon l'expression de l'auteur. Les *Lettres de Paris*, en 1842, laissent apparaître dans quelques pages sur la guerre comme un disciple de de Maistre.

Un morceau sur la *civilisation espagnole*, écrit en 1843, au sujet d'un livre de M. Moron, est plus explicite encore. C'est ainsi, par une sorte de succession lente, que le catholicisme pur est devenu pour le penseur espagnol le foyer de la certitude et de l'inspiration, la lumière à laquelle tout s'explique, tout se coordonne. Et sait-on ce qui ajoute à l'intérêt des développements que le brillant publiciste tire de la doctrine catholique, ce qui leur donne un caractère particulier de réalité saisissante? c'est ce travail même dont je parle; c'est qu'il y a là un homme qui a vécu dans notre atmosphère, qui a trempé dans nos désirs, si je puis ainsi m'exprimer, qui a grandi, lui aussi, au sein des épreuves instructives d'une révolution, et qu'une inclination naturelle avait déjà porté, plus d'une fois, à interroger le mystère de la destinée moderne, à sonder ces hautes questions d'avenir européen qui allaient s'offrir sous un aspect redoutable. Par une coïncidence singulière, cette transformation intérieure s'accomplissait dans la pensée de Donoso Cortès au moment même où s'allumaient les premiers feux de cet incendie qui allait se propager sur tous les points, c'est-à-dire à l'heure la plus favorable pour le retentissement d'une parole virile. Ce mouvement nouveau d'idées explique les œuvres plus récentes de Donoso Cortès : comme ensemble de vues philosophiques, il a produit l'essai sur *Pie IX*; comme inspiration littéraire, il a produit le discours sur la *poésie biblique* prononcé à l'académie espagnole, où l'auteur peint avec une magnificence qui n'a point été surpassée les splendeurs du monde primitif et du monde chrétien; comme application directe à la po-

littique contemporaine, il a donné naissance aux discours du 4 janvier 1849 et du 30 janvier 1850, qui sont, pour me servir de ce terme, des revues éloquentes des révolutions de l'Europe, des forces rivales qui se disputent l'avenir de la civilisation et des symptômes de tout genre qui se manifestent dans nos catastrophes.

V

L'essai sur *Pie IX* date de 1847. C'est une vigoureuse démonstration de la supériorité de la civilisation catholique que Donoso Cortès rattache au nom du doux et généreux pontife dans les merveilles de son avènement. Là éclate vraiment le penseur nouveau, interprétant les dogmes, les rajouissant par le talent, en exprimant la fécondité. C'est un philosophe chrétien qui croit entrevoir l'heure d'une restauration religieuse s'opérant par la main d'un pape salué presque comme un inaugurateur dans le monde.

On voit quels sentiments nourrissait Donoso Cortès au moment où Février éclatait, où l'Europe prenait feu, où se sont déroulés des spectacles qu'on ne croyait plus revoir, qui nous ont fait tout comprendre, depuis les guerres serviles jusqu'aux luttes du Bas-Empire, depuis les émotions des grandes batailles sociales jusqu'à cette anxiété sinistre qu'on éprouve lorsqu'on se sent enveloppé d'une de ces influences énervantes qui vous pénètrent et vous tuent sans que vous puissiez les saisir d'une manière distincte. Ici, c'est un observateur direct, passionné, éloquent, qui parcourt, le flambeau de la foi à la main, ce cercle des vicissitudes européennes. Que de commentaires n'a point rencontrés ce mot de révolution depuis un demi-siècle et depuis quelques années surtout ! Que

d'explications n'ont point été données de ces fièvres périodiques qui reviennent en s'aggravant ! Aux yeux des uns, ce n'est rien moins que le triomphe de la raison humaine s'émançant et prenant possession d'elle-même ; aux yeux des autres, c'est un mélange inévitable de mal et de bien qu'il faut plutôt régler que combattre. Il en est, et des plus modérés, pour lesquels ce sera une nécessité extrême mais imprescriptible, un acte héroïque de conservation populaire. Exécutez fidèlement les lois, vous diront ceux-ci, elles sont la sauvegarde contre les révolutions ; assouvissez les besoins de ceux qui souffrent, vous les désarmerez, diront ceux-là. Donoso Cortès n'ambitionne point de place parmi ces commentateurs des causes secondes des révolutions. Selon lui, elles sont une infirmité véritable, une maladie réelle qui a sa source dans le soulèvement de toutes les humeurs malsaines d'une société. « Le germe des révolutions, dit-il dans son discours du 4 janvier 1849, est dans les désirs de la multitude surexcités par les tribuns qui les exploitent et en bénéficient. *Vous serez comme les riches !* Voilà la formule des révolutions socialistes contre les classes moyennes. *Vous serez comme les nobles !* Voilà la formule des révolutions des classes moyennes contre les classes nobles. *Vous serez comme les rois !* Voilà la formule des révolutions des classes nobles contre les rois. Enfin, *vous serez comme des Dieux !* Voilà la formule de la révolte du premier homme. Depuis Adam, le premier rebelle, jusqu'à Proudhon, le dernier impie, c'est la formule de toutes les révolutions... » Le mal est éternel, sans doute, mais à quelle époque a-t-on vu en faire la théorie comme une théorie de la santé pour le corps social ? Oui, en effet, c'est un des plus odieux sophismes de notre siècle que ce culte avoué chez les uns, cette faiblesse chez les autres pour tout ce qui porte le nom de révolution. Fouillez les âmes contemporaines, vous y trouverez une sorte de respect, d'amour secret, de

prédisposition favorable pour ces mouvements, partout où ils éclatent, comme on respecte, comme on aime tout acte viril de la volonté humaine. Bien loin, cependant, d'être l'acte viril, intelligent et libre de l'humanité maîtresse d'elle-même, n'est-ce point plutôt la confession la plus manifeste, la plus éclatante de son impuissance?

Que signifient les révolutions le plus souvent? Leur signification la plus claire est celle-ci : c'est que l'homme, ayant à régler, à perfectionner, à élever sans cesse ses conditions d'existence et désespérant d'y arriver par des moyens réguliers et légitimes, pour se dispenser de la sagesse, a recours au hasard des luttes violentes d'où sortira l'inconnu; il se décharge de sa propre responsabilité sur je ne sais quelle force mystérieuse des choses. *Alea jacta est!* c'est le cri de l'impuissance, de l'imprévoyance; c'est le dernier cri de la liberté humaine qui abdique. Les révolutions sont, du moins, dit-on, des époques où la vie afflue, où le progrès général de la civilisation s'élabore. Bien au contraire, ce sont des époques essentiellement stériles où tout est suspendu, où tout vit d'une vie factice. On a pu le voir d'assez près; n'est-il point vrai que les intelligences perdent leur ressort et semblent prises de découragement, qu'elles doutent de l'avenir et se replient sur elles-mêmes ou se morcellent dans ces polémiques passagères dont il ne reste rien, au lieu de se fixer sur quelque'un de ces projets où se marque le progrès intellectuel d'un pays? N'est-il point vrai que les âmes s'affaissent dans cette succession de malheurs, d'anxiétés, d'incertitudes, que les notions s'altèrent, que les intérêts souffrent, que les cœurs s'aigrissent et que, plus cet état se prolonge, plus la nature morale d'un peuple se corrompt, plus la civilisation elle-même devient un obscur problème? Sait-on l'heure féconde des révolutions? C'est l'heure où elles finissent. Par malheur, de nos jours, quand les révolutions sont vaincues dans les faits, l'esprit révolutionnaire survit

encore, propagé par d'invisibles courants; il prend d'autres formes, voilà tout.

L'esprit révolutionnaire, à vrai dire, a été, depuis soixante ans, la fatalité de notre histoire. C'est l'esprit du mal élevé à sa plus haute puissance, agissant en grand sur une civilisation, sur un pays, corrompant ses principes, mettant un germe de mort dans chacun de ses essais, frappant d'une stérilité funeste ses pensées et ses efforts, faussant ses volontés et ses désirs. Quand on trace le bulletin des services de l'esprit révolutionnaire, ce qu'il faudrait dire plutôt, c'est qu'en se mêlant à tout, il empêche le peu de bien que l'homme parvient à faire et lui ôte toute chance de durée. Ne l'avez-vous point vu, il y a un demi-siècle, transformer 89 en 93? Demandez-vous aujourd'hui pourquoi tout vous a manqué, pourquoi vos tentatives les plus couronnées de succès en apparence ont fastueusement échoué : c'est que l'esprit révolutionnaire assistait au baptême de vos gouvernements. N'est-il pas là toujours prêt, à tous les instants, épiant les justes émotions nationales, les revendications légitimes, pour s'en emparer, s'embusquant à chaque détour pour saisir l'heure de pénétrer avec effraction dans la réalité? On crie bonnement à la surprise, parfois, comme si les surprises n'étaient pas le triomphe de l'esprit révolutionnaire. Comptez, en Europe, les causes héroïques et justes qu'il a tuées sous lui, en les dénaturant ou en paralysant l'ardent intérêt qui pouvait s'attacher à elles! Voyez ce qu'il a fait de l'Italie, de Venise, la plus malheureuse et la plus pure de ses victimes expiatoires, de cette généreuse et infortunée Pologne à laquelle il a réussi à donner son Waterloo moral parmi nous, le 15 mai 1848! La cause des proscrits elle-même, il l'a rendue moins sacrée. Comptez les nobles convictions politiques qu'il a frappées d'irremédiables blessures, les idées qu'il a flétries, à tel point qu'on craint de les avouer! Et ce beau gouvernement

représentatif, resté le rêve ou le regret de bien des âmes, réalisation, après tout, de l'intervention légitime des hommes dans la direction de leurs propres affaires, demandez-vous bien, la main sur le cœur, ce qu'il est devenu, s'il n'a point baissé dans l'estime de plus d'un homme réfléchi et sensé, s'il n'a point été atteint, lui aussi, de ce mal qu'engendre l'esprit révolutionnaire. « Si les gouvernements représentatifs vivent de discussions sobres, disait Donoso Cortés, dans son discours du 30 janvier 1850, ils meurent de discussions interminables. Un grand exemple vous est offert par l'Allemagne, si tant est que les exemples et l'expérience servent à quelque chose. Trois assemblées constituantes se sont produites en Allemagne en même temps, une à Vienne, l'autre à Berlin, la troisième à Francfort. La première est morte d'un décret impérial; un décret royal a tué la seconde. Quant à l'assemblée de Francfort, composée des savants les plus éminents, des plus grands patriciens, des plus profonds philosophes, qu'est-il arrivé d'elle? Jamais le monde ne vit un sénat plus auguste et une fin plus lamentable. Une acclamation universelle lui a donné la vie, un sifflet universel l'a tuée. Voilà l'histoire des assemblées allemandes. Et savez-vous pourquoi elles sont mortes ainsi? Parce qu'elles n'ont rien fait, ni rien laissé faire, parce qu'elles n'ont point su gouverner et point laissé gouverner, parce que, une année durant, de leurs interminables discussions il n'est rien sorti qu'un peu de fumée. » Voilà l'œuvre terrible de l'esprit révolutionnaire!

C'est le malheur de presque toutes les idées que nourrit notre triste époque de porter l'empreinte fatale de ce malfaisant esprit, d'avoir contracté, en subissant son influence, quelque chose d'entièrement stérile et de destructeur. Prenez l'idée moderne par excellence, l'idée de la liberté qui est devenue comme le symbole de la civilisation même : notre liberté

est-elle le noble et religieux usage de nos facultés dans un but de conservation ? Non certes ; l'esprit révolutionnaire, en y touchant, l'a isolée de ce qui la féconde, — de l'idée du devoir dans la sphère morale, de l'idée d'ordre, d'autorité, dans la sphère politique, — et l'a rétrécie aux proportions d'une négation vivante, d'un dissolvant qui nous est apparu sous toutes les formes, de nos jours, sous la forme audacieuse et violente et aussi sous la forme *naïve*, comme on l'a dit. L'espèce naïve, c'est cet esprit d'opposition mesquin, taquin, ne voyant qu'un côté des choses, sans cesse occupé à déconsidérer tous les pouvoirs et qui s'étonne quand ses paroles se traduisent en révolutions. Donoso Cortès a décrit cette espèce, en caractérisant un personnage espagnol qui a eu ses semblables ailleurs. « M. Argüelles, dit-il quelque part, ne sait aujourd'hui que ce qu'il a appris dans sa jeunesse, et ce qu'il a appris alors se réduit à aimer la liberté bien ou mal entendue au-dessus de toute chose et à haïr d'une haine aveugle les rois qu'il appelle des tyrans. A ses yeux tout moyen de gouvernement est un moyen d'oppression, — la liberté idéale c'est le *dégouvernement* absolu... Sans force pour pousser à bout ses idées et ses instincts démocratiques, il n'a de pouvoir que pour neutraliser l'action des principes conservateurs et contribuer à rendre l'anarchie chronique dans la société. »

Dieu a laissé à l'homme une liberté, la plus extrême de toutes, celle du suicide, du suicide moral comme du suicide matériel : c'est cette liberté que nous pratiquons, que nous perfectionnons, que nous portons dans notre vie intellectuelle et réelle. N'avez-vous point vu un jour vingt journaux discuter, chaque matin, comment la guerre civile pourrait bien éclater, si elle devrait aller du centre à la circonférence ou de la circonférence au centre, quel serait le meilleur mode d'insurrection, le mode pacifique ou le mode héroïque ? La société avait beau répondre : Mais, je n'en veux d'aucune sorte ! A

quoi on objectait que c'était sortir de la question; que la constitution le prévoyait puisqu'elle remettait *le soin de sa défense au patriotisme de tous les citoyens*, auquel cas chacun était évidemment juge du jour et de l'heure où elle devait être défendue. Et, ce qui est mieux, c'est que cela pouvait être constitutionnellement vrai, c'est que ce principe a été écrit dans presque toutes les chartes depuis soixante ans.

Ceci est plus sérieux qu'il ne semble; c'est la révélation de notre manière d'entendre la liberté. Nous appelons trop souvent ainsi cet étrange plaisir de forcer tous les ressorts de la vie publique, d'être constamment à essayer jusqu'à quel point la chaîne peut être tendue sans se rompre, à mesurer le degré où on peut s'agiter sans qu'il en résulte un cataclysme universel. Le principe de cette liberté révolutionnaire, c'est l'ivresse du droit individuel affranchi de toute notion positive du devoir, ne reconnaissant théoriquement pour limite ni le droit de Dieu, ni le droit social, ni même le droit d'autrui, c'est une haine funeste pour toute règle intérieure, pour tout frein religieux, pour tout lien moral. L'homme a commencé d'abord par s'affranchir du frein religieux, du frein moral, et il s'est imaginé marcher dans les vraies routes de la liberté; seulement il ne s'est point aperçu que, plus cet affranchissement intérieur était complet, plus il rendait nécessaire, si la société voulait vivre, le développement d'une autorité publique capable de suppléer à la discipline religieuse et morale par la discipline extérieure. Qu'est-il sorti de là? Il en est résulté ce singulier état de choses où on peut paisiblement et librement nier Dieu, démontrer que les vertus les plus pures sont la plus ridicule des chimères, disserter sur les moyens de perfectionner le mariage et la famille, et où cinq hommes ne peuvent s'assembler sans une autorisation de la police, où vous risquez, faute d'un passe-port et avec un peu de malheur, d'être conduit de brigade en brigade d'un bout du

pays à l'autre, où chacun de vos actes est visé, timbré, paraphé pour l'édification des pouvoirs publics. D'où il suit que le despotisme politique est la conséquence essentielle des révolutions. Et ne dites point que si elles suivaient leur cours, si elles se conformaient à leur principe, il en serait autrement parce que les révolutions sont les seules époques où la dictature est dans l'air, en quelque sorte, et les révolutionnaires ne sont point les derniers à la revendiquer, l'histoire et les conjonctures récentes l'attestent. Le fondement des erreurs de tous les révolutionnaires, dit Donoso Cortès, c'est qu'ils ne savent pas quelle est la direction de la civilisation du monde; ils croient que le monde et la civilisation progressent quand ils reculent, et l'auteur développe avec une étrange éloquence cette coïncidence de l'accroissement de la répression politique, tandis que la répression religieuse intérieure s'affaiblit; il montre, selon son expression, le *thermomètre politique* s'abaissant ou s'élevant dans la même proportion où le *thermomètre religieux* s'élève ou s'abaisse. Il suit l'histoire de période en période, à travers l'antiquité, où, la répression religieuse intérieure n'étant point connue, le pouvoir monte jusqu'à la tyrannie; — puis, à travers les temps apostoliques, où, cette répression nouvelle étant encore dans toute sa puissance, les premières sociétés chrétiennes ont à peine besoin d'un gouvernement politique, et enfin il conduit son parallélisme jusqu'à nos origines plus modernes.

« Arrivent les temps féodaux, dit-il; la religion a toute sa force, mais elle commence à être viciée par les passions humaines. Qu'arrive-t-il alors dans le monde politique? C'est que déjà un gouvernement réel et effectif est nécessaire, mais il suffit du plus faible de tous et ainsi s'établit la monarchie féodale, la plus faible de toutes les monarchies. Suivez encore ce parallélisme. Survient le xvi^e siècle: à cette époque, avec la réforme, avec ce scandale politique et social autant que

religieux, avec cet acte d'émancipation intellectuelle et morale des peuples, coïncident les institutions suivantes : en premier lieu, à l'instant, les monarchies, de féodales se font absolues. Vous croirez peut-être que c'est tout ; un gouvernement, que peut-il être de plus qu'absolu ? Mais, il était nécessaire que le thermomètre politique montât encore parce que le thermomètre religieux continuait à baisser, et l'institution des armées permanentes se produisit. Ainsi, vous voyez qu'au moment même où la répression religieuse baisse, la répression politique monte à l'absolutisme et le dépasse ; il ne suffisait pas aux gouvernements d'être absolus, ils demandent encore un million de bras. Malgré cela, il était nécessaire que le thermomètre politique montât encore parce que le thermomètre religieux continuait à baisser, et quelle nouvelle institution fut créée ? Les gouvernements dirent : nous avons un million de bras et ils ne nous suffisent pas, nous avons encore besoin d'un million d'yeux, et ils eurent la police. Ce ne fut point assez, parce que le thermomètre religieux baissait toujours, et les gouvernements, à ce qu'ils avaient déjà, ajoutèrent la centralisation administrative par laquelle arrivent à eux toutes les réclamations et toutes les plaintes. Malgré tout cela, le thermomètre politique devait monter encore, le thermomètre religieux continuant à baisser. Les gouvernements dirent : il nous faut plus encore, il nous faut le privilège de nous trouver partout en même temps, et ce privilège, ils l'eurent par le télégraphe.

« Tel était, messieurs, l'état de l'Europe et du monde, quand le premier bruit de la révolution de février est venu nous annoncer qu'il n'y avait point assez de despotisme dans le monde, parce que le thermomètre religieux était descendu au-dessous de zéro. Eh bien ! messieurs, de deux choses l'une : ou une réaction religieuse est prochaine, et alors vous verrez comment, le thermomètre religieux remontant, com-

mencera à descendre, naturellement, spontanément, sans nul effort, le thermomètre politique, jusqu'à signaler le jour heureux de la liberté des peuples. S'il n'en est point ainsi, si la répression religieuse s'affaiblit encore, je ne sais où nous irons et je tremble en y pensant ;... je dis que tous les despotismes seront peu de chose. C'est mettre le doigt dans la plaie, messieurs ; c'est la question de l'Espagne, la question de l'Europe, la question du monde et de l'humanité. Considérez une chose : dans le monde antique, la tyrannie fut féroce et destructive, et cependant cette tyrannie était limitée physiquement, parce que tous les États étaient petits et que les relations internationales étaient presque impossibles. Aussi n'y eut-il point de tyrannie sur une grande échelle, dans l'antiquité, si ce n'est une seule, celle de Rome. Combien les choses sont changées ! Messieurs, les voies sont préparées pour une tyrannie gigantesque, colossale, universelle. Examinez bien : il n'y a point de résistances physiques ni morales, — physiques parce que, avec les bateaux à vapeur, les chemins de fer et le télégraphe électrique, il n'y a ni frontières, ni distances, — morales, parce que tous les esprits sont divisés, tous les patriotismes sont morts. Dites-moi si j'ai ou non raison quand je me préoccupe de l'avenir du monde ; dites-moi si, en traitant cette question, je traite la vraie question... »

A quoi reviennent ces paroles ? à cet autre mot de de Maistre : « Il faut purifier les volontés ou les enchaîner. » Qu'on ne dise pas que c'est du mysticisme ! c'est, sous une forme singulièrement accusée, originale, le résumé de tout ce qu'ont pensé ceux qui ont médité sur les révolutions et en ont sondé le mystère. Une étude rationnelle conduit aux mêmes conclusions morales. Souvenez-vous de ce que disait Burke dans la *Lettre à un membre de l'assemblée nationale*, en 1794 : « Les hommes sont en état de jouir de la liberté civile, exac-

tement dans la même proportion où ils sont disposés à contenir leurs passions par les liens de la morale, dans la même proportion que leur amour pour la justice est supérieur à leur cupidité, que la justesse et la solidité de leur entendement est au-dessus de leur vanité et de leur présomption, dans la même proportion où ils sont prêts à préférer les conseils des bons et des sages à la flatterie des fripons. La société ne peut subsister s'il n'existe pas quelque part un pouvoir qui restreigne les volontés et les passions individuelles, et moins ce pouvoir a de force dans l'intérieur de la conscience des hommes, plus en faut-il à celui qui leur est étranger. » Ce n'est point le hasard qui me faisait rapprocher ces esprits divers, ces vigoureux observateurs des révolutions, Burke, de Maistre, Donoso-Cortès, qui, avec des natures de talent bien distinctes, se rejoignent parfois dans les mêmes pensées.

VI

Ceci est, si je puis ainsi parler, le côté intérieur, organique des révolutions, énergiquement analysé par Donoso Cortès. Veut-on saisir un autre de leurs aspects, le côté extérieur? Veut-on les voir dans l'influence qu'elles exercent sur les relations générales des peuples, sur l'état de l'Europe, sur l'attitude particulière de chaque pays dans le drame contemporain? L'orateur espagnol embrasse cet ensemble de la situation européenne, en plongeant, selon sa coutume, aux extrémités de l'horizon, en scrutant le sens final de ces mouvements dont le plan mystérieux échappe toujours en paraissant toujours près d'éclater à tous les regards; l'auteur de *Pie IX*, quant à lui, n'hésite pas à l'indiquer. Dans ce palpi-

tant débat des destinées de notre vieux monde, la France n'a point le beau rôle, la France n'a pas de bonheur avec Donoso Cortès ; il la voit dans ses mauvais jours ; il la montre, — c'est en 1850, — livrée à une *débilité chronique*, avec des traditions rompues et une politique nouvelle qui n'existe pas, sans amis et sans desseins. « La France, dit-il dans son discours du 30 janvier 1850, était, il y a peu de temps encore, une grande nation ; aujourd'hui, elle n'est pas même une nation, elle est le club central de l'Europe. » L'Allemagne ! l'auteur la représente, en quelques traits, transformée en chaos, s'agitant dans sa fourmilière de questions politiques, religieuses, nationales, cachant dans ses forêts noires les maîtres de l'athéisme, « les pontifes du socialisme, » dont nous n'avons que les *disciples* et l'Italie que les *séides*. L'Angleterre ! Donoso Cortès signale l'égoïsme de ce grand peuple qui, du sein de son calme, encourage chez les autres, ou laisse encourager en son nom, l'esprit révolutionnaire.

Quant à la Russie, la marche de sa puissance n'échappe pas à l'œil du clairvoyant publiciste ; il est de ceux qui, depuis longtemps, ont pressenti les destinées de cet étrange empire à qui tout a réussi depuis un siècle, à qui tous les démembrements des peuples, tous les cataclysmes de l'Europe, ont porté quelque accroissement. L'ambition de prépondérance de la Russie est le fait permanent d'une politique déjà séculaire, et sous ce rapport, nul n'a mieux saisi le rôle et les tendances de l'empire russe que le publiciste espagnol dans ses fragments de 1839 sur la *Question d'Orient*, sur les *Relations diplomatiques en Europe*. Bien des traits jetés dans ces pages s'appliqueraient à une situation qui ne s'est dessinée complètement qu'aujourd'hui, qui est restée un moment comme voilée par les crises formidables de 1848. Durant ces crises, la Russie a attendu l'arme au bras, n'abdiquant pas sans doute ses préméditations sur l'Orient, mais mesurant

ses tentatives et se préparant à jeter au besoin le poids de ses forces dans la balance des destinées occidentales. Ce n'est point, aux yeux de Donoso Cortès, que la Russie dut souhaiter à cette époque une guerre immédiate pour confirmer et étendre encore sa prépondérance ; l'heure paraissait trop défavorable pour elle. Elle avait la perspective d'une lutte contre l'Allemagne représentée en ce moment par la Prusse, contre les races latines représentées par la France, contre la race Anglo-Saxonne, représentée par l'Angleterre, et le résultat pouvait être alors de la rejeter vers l'Asie. L'heure où cette guerre deviendrait imminente et nécessairement favorable à la Russie devait sonner pourtant, selon l'orateur espagnol ; mais dans quelles conditions ? à la condition de trois événements que Donoso Cortès déclarait non-seulement possibles mais probables. Admettons seulement que si ces événements ne sont pas devenus impossibles, ils sont devenus moins probables.

« Il faut, premièrement, disait le marquis de Valdegamas le 30 janvier 1850, que la révolution, après avoir dissous la société en Europe, dissolve les armées permanentes ; secondement, que le socialisme, en dépouillant les propriétaires, éteigne le patriotisme, parce qu'un propriétaire dépouillé n'est plus patriote, il ne peut pas l'être ; quand la question se pose de cette manière suprême et terrible, il n'y a plus de patriotisme dans l'homme ; troisièmement, enfin, il faut que s'achève cette entreprise de la confédération de tous les peuples slaves sous l'influence et le protectorat de la Russie. Alors, quand les armées permanentes auront été dissoutes par la révolution en Europe, quand tout patriotisme aura été éteint par les révolutions socialistes, quand, à l'orient de l'Europe, se sera réalisée la grande confédération des peuples slaves, quand dans l'Occident il n'y aura que deux armées en présence, celle des spoliateurs et celle des spoliés, alors

somera à l'horloge des temps, l'heure de la Russie; alors le monde assistera au plus grand châtimeut dont l'histoire conserve le souvenir, et ce châtimeut terrible sera celui de l'Angleterre. Ses navires ne lui serviront de rien contre l'empire colossal, qui d'une main touchera à l'Europe et de l'autre à l'Inde; elle tombera vaincue et son dernier cri retentira au pôle. Ne croyez pas, messieurs, que les catastrophes s'achèvent là. Les races slaves ne sont pas aux peuples de l'Occident ce qu'étaient les races germaniques au peuple romain; non, les races slaves sont depuis longtemps en contact avec la civilisation, ce sont des races demi-civilisées. L'administration russe est aussi corrompue que l'administration la plus civilisée de l'Europe et l'aristocratie russe est aussi civilisée que l'aristocratie la plus corrompue de toutes. Eh bien! messieurs, la Russie, jetée ainsi au milieu de l'Europe conquise et abattue, absorbera elle-même par tous les pores cette civilisation à laquelle elle a goûté et qui la tue: la Russie ne tardera pas à tomber en putréfaction. Alors, messieurs, je ne sais quel est le remède que Dieu tient en réserve pour cette corruption universelle. »

La Russie n'a pas heureusement suivi point par point le programme du brillant orateur. Elle a cru trop tôt pouvoir risquer une guerre avec l'Occident. Elle a trouvé le patriotisme européen vivant au lieu de le trouver éteint et moribond. La question s'est posée comme Donoso Cortès la représentait en 1839 et non comme il la montrait en 1850. Mais on voit comment dans cette ardente pensée, les catastrophes s'enchaînent, comment les désastres politiques naissent d'un désastre moral. Tout se tient, tout se lie; à chaque abdication de quelque loi supérieure, correspond un désordre qui, en se multipliant sans cesse, finit par devenir la maladie de toute une civilisation. A ces périls et à ces maux que décrit Donoso Cortès et qui sont loin d'être complètement évanouis

s'ils sont dissimulés sous la grandeur des luttes internationales, quel sera le remède ? Est-ce aux réformes économiques que l'Europe devra son salut ? Impuissant palliatif ! On a semblé imputer au publiciste espagnol une singulière opinion qui consisterait à nier l'utilité et l'efficacité de toute économie publique. C'est se donner beau jeu pour le réfuter. Ce qu'il dit, ce n'est point, selon sa propre expression, « que les gouvernements ne doivent pas s'occuper de la question économique, qu'il soit indifférent pour les peuples d'être mal administrés dans leurs intérêts. » Ce qu'il affirme, c'est que chaque vérité a sa place dans la hiérarchie des vérités sociales, et que la vérité économique ne vient qu'après d'autres plus essentielles. Le ministre de la dernière monarchie qui disait : Faites-moi de la bonne politique, je vous ferai de bonnes finances ! que faisait-il autre chose que constater ce caractère subalterne de la question économique ? Et le jour où les rangs ont été intervertis, où on a paru prendre assez aisément le deuil des autres vérités fondamentales pour accorder la prépondérance à la vérité économique, c'est-à-dire au soin des intérêts matériels, je vous laisse à dire quel a été le véritable vainqueur, si la route n'a point été aplanie devant le socialisme qui, comme science, est la déification de ces intérêts. La pensée de Donoso Cortès n'est point autre. Si les réformes économiques sont insuffisantes, sera-ce la force qu'il faudra invoquer ? Des esprits aussi puérils que pervers s'amusement parfois à travestir ceux qui s'instituent les défenseurs du principe d'autorité en adorateurs de la force.

Oui, sans doute, les armées ont été la sauvegarde de la civilisation, moins encore, à vrai dire, parce qu'elles sont le nombre et la force organisés que parce qu'elles sont le refuge de la discipline, de l'obéissance, de l'abnégation, de la foi au devoir, qui doublent leur ascendant dans la décomposition universelle et rendent leur action salutaire. Mais c'est une question

qu'on peut hardiment poser de savoir combien de temps peut se prolonger cet état exceptionnel d'armées vivant par l'obéissance, la discipline, l'idée du devoir, au milieu d'une société qui continuerait à nourrir la haine de ces choses sacrées ; et si là aussi pénétrait la dissolution, ce n'est point la moralité seulement qui manquerait à la force, ce serait l'efficacité elle-même. Est-ce par la vertu d'une forme particulière de gouvernement qu'elle n'a pas, que la société retrouvera soudainement la vie et la prospérité ? Pour avoir cette foi absolue à une forme politique, y avez-vous songé ?

Voici soixante-ans que toutes les formes de gouvernement ont été essayées, expérimentées, rejetées comme des vêtements hors d'usage, puis reprises encore : ne vous êtes-vous point demandé si la cause de leur défaite successive, ne consisterait point, par hasard, en ce qu'elles n'étaient que des formes, en l'absence de l'idée même de l'autorité effacée de l'esprit et du cœur des hommes ? Dès lors, tout attendre de la restauration d'une forme politique prise en elle-même, ce ne serait en aucune façon résoudre la question essentiellement, pas plus que de se confier indéfiniment à la sauvegarde de la force, pas plus que de parcourir l'échelle de toutes les solutions économiques, et ceci nous ramène à ce que Donoso Cortès signale comme l'unique et imprescriptible remède imposé à la société moderne si elle veut vivre, — la régénération religieuse et morale. Oui, évidemment, c'est là, pour quiconque réfléchit, la condition du succès de nos tentatives de toute nature. Tant que le sentiment de cette vérité ne dominera point tous les autres dans nos intelligences et dans nos âmes, les difficultés renaîtront sans cesse sous nos pas, dans les mêmes termes ; les nuages se reformeront devant nous à mesure que nous les dissiperons. Tant que la société, en chassant le septicisme révolutionnaire de sa conscience, n'aura point remporté sur elle-même cette victoire intérieure, les

victoires sur l'ennemi extérieur ne porteront point les fruits attendus de paix et de raffermissement. « La vérité est, dit-Donoso Cortès, que malgré ces victoires, qui n'ont de la victoire que le nom, le sphinx effrayant est là devant nos yeux ; la vérité est que le terrible problème est là debout, et que l'Europe ne sait, ni ne peut le résoudre. » Quant au caractère même de cette réforme religieuse, il ne peut être équivoque dans la pensée de l'auteur. « C'est le catholicisme, dit-il, qui est le remède radical contre la révolution et le socialisme, parce que le catholicisme est l'unique doctrine qui soit leur contradiction absolue... »

VII

Mais cette réforme s'accomplira-t-elle ? est-elle probable ? en d'autres termes, la société actuelle est-elle destinée à se sauver ? C'est ici que cette noble et vigoureuse intelligence restait saisie d'une sorte d'effroi devant ce mystère de l'avenir. On a vu bien des peuples désertier la foi, disait Donoso Cortès, on n'en a point vu y revenir d'eux-mêmes. L'auteur énumérait les symptômes redoutables de notre époque ; il montrait l'esprit de dissolution pénétrant chez ceux-là même qui ont pour mission de le combattre, la division se mettant là où l'union devrait être la première des lois, parmi tous les partis conservateurs. « En Europe aujourd'hui, disait-il, tous les chemins semblent mener à la perdition, même les plus opposés. Les uns se perdent en cédant, les autres en résistant. Là où la faiblesse doit être la mort il y a des princes faibles ; là où l'ambition doit être une cause de ruine, il y a des princes ambitieux..... » Et dans l'ensemble de ces symptômes et de ces faits, Donoso Cortès voyait la confirmation

palpable, contemporaine d'une philosophie terrible, — le triomphe *naturel* du mal sur le bien dans le monde, le triomphe du bien sur le mal étant réservé à l'action *surnaturelle, personnelle* de Dieu même. C'est ainsi que s'expliquaient à ses yeux toutes les grandes époques historiques jusqu'à ces époques mystérieuses qui clôrent les temps. La puissance de l'homme pour le bien disparaissait ainsi, et en même temps périssaient la liberté, la responsabilité, accablées sous le poids d'une sorte de loi fatale. C'est la doctrine que Donoso Cortès émettait dans diverses *lettres* et qui se trouve expliquée dans son dernier livre, *l'Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme*, où il aborde de front le principe de la doctrine catholique en opposant ses solutions aux solutions des philosophies humaines. L'absolu était évidemment le penchant et le piège de cet esprit ardent, et Donoso Cortès risquait ainsi dans ses interprétations de se précipiter vers des conséquences périlleuses, au point de vue philosophique aussi bien qu'au point de vue des institutions politiques et sociales.

La liberté humaine est une pauvre humiliée aujourd'hui, qui a commis bien des fautes et qui en porte la peine. Le talent lui-même, le plus rare talent peut mettre une sorte de haute ironie à montrer par des exemples contemporains quelle triste affinité existe entre la raison de l'homme et l'absurde ; mais enfin raison et liberté ont leur place et leur action nécessaires dans le monde moral, elles ont un certain degré d'indépendance qui se lie à l'idée de mérite et de démerite. — Raison et liberté ne peuvent rien par elles-mêmes, dit Donoso Cortès, et quand elles agissent, c'est pour amener *naturellement et nécessairement* le triomphe du mal dans le monde ; — elles peuvent tout, et c'est par elles que se réalise le bien absolu, dit le socialisme. — D'après les socialistes, l'homme dans son progrès continu arrive à absorber Dieu,

à le supprimer comme malfaisant ou inutile. — Selon Donoso Cortès, le bien n'est possible que par l'action *surnaturelle* de la Providence, le progrès ne résulte que de l'assujettissement absolu de l'élément humain à l'élément divin : c'est Dieu qui absorbe l'homme. N'est-on pas frappé d'une singulière identité de résultats obtenus par des voies si contraires ? Des deux côtés, l'un des termes est supprimé dans le grand problème : Dieu ou l'homme. — Quand je vois ces vigoureuses et éclatantes reconstructions de systèmes qui embrassent tous les problèmes du monde moral et se présentent dans des termes absolus, il est une question que je me fais avec anxiété : Quelle est la conclusion pratique à en tirer, dans les conditions de la réalité actuelle, pour la direction de nos efforts et le choix de nos moyens ? Donoso Cortès a déjà répondu quant à lui : Les institutions issues du catholicisme pur, assises à l'ombre de l'Église, sont l'unique refuge efficace pour la société menacée.

Sans doute, les politiques sacrées ont leur grandeur quand elles ont leurs racines dans un état donné de civilisation ; mais y revient-on ainsi pour faire honneur aux théories ? Ne serait-ce pas simplement tenter de refaire le passé que Dieu lui-même ne refait pas ? Il y a donc pour nous une nécessité invincible, — en obéissant à ce souffle religieux qui s'élève dans plus d'une âme de notre temps, en secondant ces retours qui se manifestent en faveur de l'idée d'autorité, — de ne point identifier ces tendances avec tel ou tel mode d'existence du passé, tel ou tel régime évanoui. Cette nécessité parle d'autant plus haut lorsqu'un événement comme la révolution française est venu tracer une ligne de feu entre le passé et le présent et transformer toutes les questions. Les écoles mixtes dont Donoso Cortès discute les titres avec une force remarquable dans son *Essai*, ont dû longtemps leur ascendant à l'instinct qu'elles avaient de cette situation géné-

rale ; elles ont été emportées, et si elles n'avaient contre elles que leur insuccès, ce ne serait pas un motif suffisant de sévérité : l'histoire est pleine de défaites des causes justes.

L'erreur de ces écoles n'a point été de croire que 1789 devait être le germe d'essais nouveaux, d'institutions élargies, de progrès à poursuivre dans l'ordre social et dans l'ordre politique ; leur erreur a été d'essayer quelques-unes de ces grandes et légitimes choses avec des idées révolutionnaires, ou du moins avec de singulières condescendances pour l'esprit de révolution. Quand elles ont travaillé à la sécularisation de la société, elles en ont trop souvent fait le prix de l'abaissement du principe religieux : elles n'ont point aperçu qu'en agissant ainsi, elles allaient en sens inverse de la nature des choses, que plus une société s'émancipait dans sa vie politique et civile, plus il était nécessaire que le principe religieux eût tout son empire sur les âmes, et les tint par la discipline intérieure. Quand elles se sont attachées au gouvernement constitutionnel, elles l'ont fondé — sur quoi ? Sur les infatuations des tribunes et des journaux, sur une sorte de déification de la parole considérée en elle-même et pour elle-même, — et ici encore elles n'ont point vu que cette perpétuelle mise en question de toutes choses par la parole, ces discussions universelles étaient les pièges des gouvernements libres, par où ils perdaient leur énergie morale et tombaient dans la stérilité et l'énervement. Nous avons eu d'admirables luttes d'éloquence, des discours et des polémiques de quoi alimenter tous les peuples en révolution ; les hommes d'État eux-mêmes croyaient agir quand ils parlaient, et tandis que notre *Moniteur* s'enflait glorieusement chaque année en signe de progrès, l'Angleterre qui a bien, elle aussi, un gouvernement constitutionnel, mais qui le comprend autrement, — les États-Unis qui sont bien, eux aussi, un pays libre, mais où l'instinct de liberté s'allie au vieux sentiment puritain, —

ces deux grands peuples surprenaient le monde par leur puissance d'action. Tandis qu'ils conquéraient des continents, nous pesions gravement dans nos balances le destin de quelques fonctionnaires-députés, nous faisons la théorie des ministères désagréables au souverain, et nous passions maîtres dans l'art des coalitions parlementaires. Sans manquer de justice pour les écoles libérales, on pourrait dire qu'elles ont passé leur vie à élever un édifice conservateur en y logeant à chaque étage ou en y laissant pénétrer sous mille figures l'esprit révolutionnaire, — si bien que ce redoutable esprit s'est trouvé un jour le maître du logis, presque sans lutte et sans combat, par surprise, comme on a dit. C'est là ce qui rend si facile aujourd'hui, pour les intelligences rigoureuses, d'attaquer les écoles libérales, — en même temps que leur défaite est la raison de leur impopularité auprès de la foule qui adore le succès. Au milieu de ces déviations et de ces revers, il reste toujours néanmoins un point de départ, une date, — 1789, — et cette date ne saurait être éludée, ne fût-ce que comme point d'appui pour agir sur notre temps.

Le vrai, le profond intérêt moral du moment où nous vivons, c'est le besoin ardent de ressaisir le sens conservateur de cette époque, de la dégager des complicités révolutionnaires, de répudier dans la pratique contemporaine les préjugés, les irréflexions, les théories capricieuses qui en ont dénaturé ou compromis les conséquences légitimes, et ce besoin même marque le caractère et les limites de la réaction dans laquelle ont à se retremper les idées modernes, pour ne point risquer de trahir les principes supérieurs de la civilisation, ainsi que le leur reproche Donoso Cortès dans les pages sévères et éloquentes de son *Essai sur le Catholicisme*.

A travers tout, le marquis de Valdegamas restait un penseur sagace et plein de feu, un des plus vigoureux observateurs de toutes les faiblesses des sociétés modernes. Mais il y

avait en lui quelque chose de meilleur encore que l'écrivain et le penseur, c'était l'homme dans sa supériorité charmante. Donoso Cortès est un exemple de plus du contraste qu'il peut y avoir parfois entre les doctrines et le caractère. Ses doctrines étaient absolues, son caractère était plein de facilité et de bienveillance. Sa supériorité était sans hauteur et il avait toute la simplicité des grands cœurs avec l'éclat des plus brillants, des plus ingénieux esprits. S'était-il fait des ennemis par ses doctrines? Il était persuadé que non. S'il était attaqué avec violence, une heure après il n'en savait plus rien et n'en voulait surtout à personne : « Je n'ai point de mérite à cela, ajoutait-il avec une grâce parfaite, c'est que je ne me souviens pas. Dieu m'a fait une grande faveur, il ne m'a laissé que la mémoire de mes amis. » C'est tout cela qui rendait son intimité si précieuse, si séduisante, c'est tout cela qui l'avait fait aimer et estimer dans un monde comme le nôtre.

Lorsque le marquis de Valdegamas vint à Paris en 1851 comme représentant de la reine d'Espagne, on ne connaissait en général que ses discours, bien peu savaient ce qu'il y avait de grâce entraînant dans cette nature privilégiée. Pour tous il fut bientôt un de ces esprits que la société française adopte. Lui-même, en traitant parfois assez rudement la France et ses révolutions, il subissait le charme de ce centre de la grande vie intellectuelle; il y trouvait des stimulants, car il ne faut point croire que cet homme entier et absolu se refusât à la contradiction; par elle il grandissait au contraire, et on ne l'a point connu si on ne l'a pas entendu dans un cercle choisi ou dans la familiarité la plus intime, s'abandonnant tout entier à quelque conversation étincelante de verve et d'éloquence, pleine d'originalité et de saillies, touchant à tout et sachant tout relever. La religion n'était point d'ailleurs une simple théorie de l'esprit pour Donoso Cortès; il en observait les pratiques simplement, sans faste, sans rigo-

risme pour les autres, avec une ardeur convaincue pour lui-même. Le marquis de Valdegamas était jeune encore, il avait quarante-quatre ans à peine. Il était dans une situation éminente où son talent seul l'avait porté; les dignités étaient venues vers lui. Il était facile de pressentir ce qui pouvait germer encore dans cette tête intelligente et pleine de vie, et c'est dans cette jeunesse, dans cet éclat, que la mort venait le surprendre le 3 mai 1853. A mesure que le mal s'était aggravé, il ne se retrouvait plus en Donoso Cortès que le chrétien simple et fervent. Ses dernières conversations étaient empreintes d'une religieuse et mystique élévation. Quand ses amis s'approchaient de lui et le voyaient avec inquiétude lutter contre des douleurs croissantes, il leur montrait un crucifix et disait avec un attendrissement profond : « Voilà le modèle des souffrances ! » Ainsi se terminait une existence qui avait été un des lustres de l'Espagne contemporaine.

Donoso Cortès pouvait se laisser entraîner dans ses opinions par son goût de l'absolu; il avait du moins fait entendre une de ces paroles qui nous rappellent aux hautes conjectures sur nos destinées; il était de ceux qui ont senti le besoin de rajourner un idéal sévère, opposant la religion du devoir, de l'obéissance, du sacrifice à la religion du droit absolu, de la révolte morale, de la jouissance matérielle. Et qui pourrait dire dans notre temps qu'il est sans opportunité de relever cet idéal, de raviver ces instincts mystérieux, de montrer sans cesse l'action de la Providence se combinant avec la liberté de l'homme dans l'œuvre générale de la civilisation ?

V

LA POÉSIE NOUVELLE.

LE DUC DE RIVAS.

I

La sanglante bataille d'Ocaña fut une cruelle et néfaste journée : néfaste pour l'Espagne, qui voyait sa fierté trompée, sa résistance vaincue, et pour la France elle-même, qui payait chèrement une victoire douteuse et triste. Ce choc terrible de l'héroïsme guerrier et de l'héroïsme national fut moins encore un combat qu'une grande immolation où l'on vit s'entre-tuer deux peuples faits pour s'aimer. Parmi les victimes de ce désastre, parmi les blessés restés dans ces plaines funèbres, la fortune se plut à aller relever un jeune officier presque mortellement atteint, et qui déjà ne se pouvait plus mouvoir, pour en faire un des poètes les mieux inspirés de la Péninsule. C'était don Angel de Saavedra, duc de Rivas. Celui qui l'arracha à une mort infaillible était un pauvre soldat du nom de Buendia, dont l'obscur dévouement rappelle celui du Javanais Antonio sauvant Camoëns près de périr sur les mers qui le portaient à Goa, et gardant, sans le

savoir, *les Lusiades* au monde. Ainsi cette existence poétique s'illuminait, au début, des lueurs du champ de bataille. Depuis, le duc de Rivas a été tour à tour, dans les heures les plus périlleuses, député, ministre, diplomate. Il s'est vu comblé d'honneurs et persécuté. Envoyé aux cortès par sa ville natale en 1822, il était bientôt obligé de se réfugier à Londres, puis condamné à mort par l'audience de Séville. Ministre en 1836 avec MM. Isturitz et Galiano, il n'échappait aux fureurs de la multitude égarée qu'à l'aide d'un déguisement. Plus tard, il est allé comme ministre représenter son pays à Naples, et il y a peu de temps encore, une fantaisie de la fortune le jetait à la tête des conseils pendant deux jours pour disparaître encore dans une révolution. Comme on voit, c'est l'agitation, le mouvement, la participation à tout ce que l'Espagne a tenté depuis un demi-siècle, c'est-à-dire la vie dans son expression la plus saisissante. En même temps, par un noble effort, le duc de Rivas faisait le *Moro Exposito* (le Bâtard maure), les *Romances historiques*, *don Alvaro ou la force du Destin*, drame étrange, qui fut le premier fruit de la rénovation dramatique espagnole, — l'agréable comédie de *Tanto valés cuanto tienes*.

Cette alliance de l'activité extérieure et de l'activité non moins féconde de la pensée, du prestige des aventures romanesques et de l'éclat littéraire, est ce qui distingue beaucoup d'anciens écrivains de la Péninsule. *Ercilla*, jeune encore, franchissait l'Océan pour prendre part aux expéditions d'Amérique, et la nuit, dans l'intervalle de deux combats, il écrivait ces vers de *l'Araucana*, dont la gloire a fait vivre la résistance d'une petite peuplade du Chili. « Aucun pas, disait-il, n'avait été fait sur cette terre qu'il n'en eût mesuré la trace; aucune blessure n'avait été reçue qu'il n'en connût l'auteur. » *Garcilasso de la Vega* fut un des brillants soldats de *Charles-Quint*; et durant ses courses de Vienne

à Tunis, comme pour se reposer du fracas des armes, il faisait renaître les pasteurs de Virgile. Avant d'être surpris par la mort dans un assaut, le doux poète avait créé l'églogue espagnole. Hurtado de Mendoza était plus connu comme diplomate, comme gouverneur en Italie, que comme écrivain, et cependant sa plume, tour à tour légère ou grave, s'est jouée dans les amusantes intrigues d'un roman picaresque, de *Lazarille de Tormès*, et a retracé l'*Histoire des Guerres de Grenade*. Cervantès avait perdu un bras à Lépante; il avait été captif à Alger; il souffrait la pauvreté, et c'est l'âme mûrie par ces revers que, de la main qui lui restait, il écrivit *Don Quichotte*, ce livre devenu populaire, si attrayant pour la foule, si profond pour le penseur.

Race pleine d'énergie active et d'ardeur, qui, dans l'histoire littéraire, forme un contraste naturel avec cette autre famille de grands esprits uniquement voués au travail, sobres d'action, timides même devant les difficultés matérielles, et qui, sans franchir le cercle de leurs coutumes paisibles, devinent, par la méditation, par la profondeur de l'étude, les réalités qu'ils ignorent. Sans aucun doute, ces conditions hasardeuses qu'affrontaient si aisément tant d'hommes célèbres se sont modifiées avec le temps; l'idée qu'on se faisait du rôle de l'écrivain a changé aussi. Au fond cependant, des vicissitudes d'un nouveau genre ont vu se produire les mêmes caractères, la même facilité à se partager entre les exigences d'une vie semée d'agitations et d'embûches et les préoccupations littéraires, à se précipiter dans les plus chaudes mêlées, et à revenir aussitôt aux plus calmes, aux plus délicates recherches de l'art et de la science. Le duc de Rivas n'est point seul, sous ce rapport, en Espagne; il n'est qu'un exemple de plus dans cette génération éprouvée dont Martinez de la Rosa, Toreno, Galiano, Isturitz, ont été les orateurs, les historiens, les publicistes: exemple éclatant, il est

vrai, qui fait qu'on peut justement se demander si les souffrances, si les leçons quotidiennes des événements, toujours profitables à l'expérience, à la sagesse humaine, servent aussi à faire éclore et à développer les germes de poésie qui sont en nous!

Certes, ce serait un cruel sophisme, ainsi que l'a dit l'auteur de *René*, de vouloir imposer le malheur au génie comme un indispensable aliment. Le malheur corrompt bien plutôt le talent et le frappe d'une de ces langueurs morales pareilles aux maladies lentes et incurables, qui détruisent insensiblement le corps. La diversité même de la vie, les distractions laborieuses des honneurs, des devoirs publics, l'entraînement de nécessités pratiques toujours changeantes, sont plus souvent un obstacle qu'un stimulant; ils émiettent, pour ainsi dire, nos facultés, ils émoussent ce qu'il y a de vertu littéraire dans l'esprit, et lui ôtent cette force de concentration qui fait son aptitude à la production intellectuelle. C'est le cours ordinaire des choses; c'est une loi commune à cette foule de vocations indécises qui flottent entre tous les desseins, parce qu'elles ne cèdent à aucune impulsion puissante. Qu'on suppose pourtant, au milieu des épreuves que chaque jour multiplie, une nature heureuse, libre et désintéressée, vraiment marquée à l'origine, pour ainsi parler, du sceau de la Muse: rien ne saurait effacer en elle cette divine et primitive empreinte. Les fatigues des situations les plus diverses ne détourneront pas l'invincible penchant qui la ramène sans cesse vers la poésie comme vers la plus douce gloire ou la consolation la plus élevée. L'inspiration, bien loin de s'éteindre comme une flamme dispersée par le vent, jaillira plus rapide et plus vive, nourrie de ces émotions viriles qu'éveillent dans le cœur les mille accidents d'une destinée orageuse. Quel plus grand intérêt que celui de voir ainsi l'homme que les hasards se disputent ressaisissant toujours la lyre d'or et chantant comme

Alcée, au dire d'Horace, les rigueurs de la tempête, de l'exil ou de la guerre ?

Ceci peut, à beaucoup d'égards, s'appliquer au duc de Rivas, qui est une de ces organisations favorisées et, avant tout, noblement acquises à l'art. Le dévouement prodigieux de la jeunesse, l'occasion, les circonstances, l'ont pu jeter dans les camps et dans les conseils, l'ont seuls fait militaire ou homme d'État ; c'est la nature qui l'a fait poète. Dans l'homme politique même se retrouve encore cette qualité précieuse et innée. Soit qu'il se laisse aller à son ardeur révolutionnaire, et s'ouvre ainsi la route de l'exil, soit qu'en présence de la révolution triomphante il jette un triste adieu à Charles IV, qui fut le roi de son enfance, et mette la mémoire de ce souverain, dont l'âme était infirme, sous la protection de son inoffensive candeur, c'est plutôt un instinct généreux qui le domine qu'une conviction raisonnée et fondée sur de savants calculs. Le fond de sa conviction comme de sa poésie, c'est un amour vague, passionné, ardent pour son pays à toutes les époques, dans son passé grandiose, comme dans son présent attristé, comme dans son avenir douteux, — amour peint à chaque page de ses œuvres en traits où se révèle l'homme qui a souffert de ce mal cruel de l'absence. Le duc de Rivas est un de ceux qui représentent l'Espagne avec le plus d'éclat dans la littérature européenne. Ainsi, l'imagination tient encore le premier rang dans la rénovation intellectuelle de la Péninsule. L'histoire de cette antique tradition rajeunie, faite à un point de vue large et élevé, pourrait être l'histoire même de l'Espagne.

II

La littérature castillane, aujourd'hui renaissante, a tra-

versé depuis trois siècles bien des phases diverses ; elle a eu ses heures de gloire et d'abattement profond. Faut-il ajouter que ces alternatives dans les destinées de l'art espagnol coïncident toujours avec les périodes de prospérité ou de décadence politique ? L'âge qui dans l'histoire littéraire a gardé ce beau nom d'*âge d'or* répond à ce temps où, chaude encore d'une lutte de sept siècles, l'Espagne se répandait dans le monde entier et tentait de lui imposer une domination gigantesque. Tout alors, dans ce vaste empire, était monté au ton de la grandeur. C'est par l'imagination surtout que brilla cette ancienne et glorieuse littérature. L'exaltation de la foi, l'amour du merveilleux, la fougue spiritualiste, le chevaleresque héroïsme des sentiments, l'audace d'une libre et aventureuse fantaisie, dont l'Espagne s'est montrée si prodigue dans son existence même, devaient être, en effet, des aliments naturels pour l'imagination. Mais quand cette sève généreuse fut tarie, quand ces sentiments héroïques furent épuisés, quand les revers vinrent glacer cette ardente et mobile fantaisie, la poésie, à qui l'inquisition avait interdit ces rajeunissements salutaires produits par le mouvement de la pensée philosophique, n'ayant plus rien à exprimer, se réfugia dans de futiles jeux de parole, dans la recherche, dans l'affectation. Le génie espagnol, enfermé en lui-même, moitié par orgueil, moitié par contrainte, périt par l'abus de ses qualités les plus belles. Primitivement pompeux et fier, il tomba dans l'enflure ; naturellement ingénieux, il se perdit dans de méprisables subtilités : par ces deux routes, il aboutit au *culteranisme*. La poésie de Gongora est le plus prodigieux effort de l'imagination livrée à elle-même, succombant à ses excès et parant encore sa stérilité, sa misère, de haillons de pourpre et d'or. Sous Charles II, il n'existe plus même un seul poète, un seul écrivain, qui mérite d'être cité. L'élément littéraire a disparu avec la vitalité politique.

C'est d'une telle chute que la Péninsule avait à se relever; c'est de cette flétrissante corruption que l'art a eu à se guérir, à se purifier, pour retrouver une seconde jeunesse. Était-il un génie plus apte à seconder cette œuvre de réparation que le génie français, si libre et en même temps si sage, si hardi et si pratique, si facile et si mesuré? Le duc d'Anjou, en traversant les Pyrénées, introduisit en Espagne la pensée littéraire de la France aussi bien que sa pensée politique. Auprès de l'époque qui va de Luis de Léon à Calderon, et qui, entre ces deux dates littéraires, a vu naître et grandir Cervantès, Ercilla, Rioja, Lope de Vega, Moreto, Alarcon, Guillen de Castro, le xviii^e siècle, il est vrai, n'a encore que de pâles mérites; tout, au premier abord, est servile imitation, flagrante copie de nos modèles. Luzan, Montiano, Torre-Palma, Porcel, sont les sectateurs inexpérimentés des doctrines de Boileau bien plus que les disciples des vieux maîtres nationaux. L'influence française fut néanmoins incontestablement salutaire pour l'Espagne. Il ne faut pas s'arrêter aux côtés puérils de l'imitation dans les arts, et ne saisir dans un tel mouvement que les ridicules de cette académie du *bon goût*, sorte d'hôtel de Rambouillet de la comtesse Lemos.

L'influence française eut d'autres effets: elle excita vivement l'esprit espagnol, elle lui ouvrit la route du monde moderne, lui apporta le renouvellement moral qui lui avait manqué autrefois, l'épura des superstitions qui l'avaient souillé, et, en le ramenant pas à pas à la vie, prépara l'instant où il pourrait ressaisir quelques traits de son originalité première. Tandis qu'une complète déchéance littéraire avait signalé les commencements du xviii^e siècle, le talent lyrique de Melendez Valdez ornait d'un éclat nouveau ses années tombantes: si l'auteur de l'ode sur le *Triomphe des Arts* est français encore par le fond, il retrouve parfois les richesses de l'antique que forme espagnole. Le même caractère apparaît dans les

poètes venus après lui ; et qui marquent non-seulement la transition d'un siècle à l'autre, mais encore le passage de l'imitation française à l'originalité moderne, dans cette école qui se compose de Quintana, Gallego, Arjona, Lista.

Ce n'est point sans doute une école puissante, dont le passage ait été victorieux, qui se soit élevée au-dessus des conditions moyennes de l'art, de la mesure, de l'élégance, de la correction ; on ne peut nier cependant qu'elle n'ait été un progrès réel, le seul peut-être qui fût possible alors. Il faut ajouter que, lorsque quelques-uns de ces écrivains ont rencontré un sentiment vrai, une émotion patriotique inspirée par le malheur du temps, ils ont su trouver en eux-mêmes des accents généreux et durables. — Le duc de Rivas semble se rattacher à cette tradition par les essais de sa jeunesse ; mais ce n'était qu'un premier culte de son esprit inexpérimenté. Sa vraie place devait être dans la renaissance poétique plus profonde et plus large qui allait s'accomplir à côté de la révolution politique. C'est dans quelques-unes de ses compositions lyriques, telles que *le Proscrit (el Desterrado)*, l'*ode au Phare de Malte* ou *Aux Étoiles*, dans ses poèmes ou dans ses drames, qu'on peut voir briller les premiers éclairs du génie nouveau. Destinée singulière ! le combat qu'il avait livré avec l'épée à Ocaña pour l'indépendance, vingt ans plus tard, son intelligence le renouvelait dans le *Moro Exposito*, pour revendiquer pleinement la nationalité littéraire de son pays. Cette œuvre d'une imagination facile et énergique a été la première victoire de l'école moderne au delà des Pyrénées.

Le duc de Rivas appartient donc tout entier à la rénovation littéraire espagnole ; il en a été le brillant promoteur. Poussé par son instinct, averti par les douleurs dans lesquelles il expiait le tort d'être de son siècle, instruit par l'exil, il a été des premiers à vouloir créer un art qui exprimât fidèlement la civilisation nouvelle de la Péninsule. Ce qu'il y a de grand

ou d'incomplet dans ses tentatives tient aux grandeurs et aux imperfections de cette civilisation même, qui n'est point arrivée encore à saisir bien nettement, bien distinctement, et sa loi et son but.

III

Il n'est point rare de voir en Espagne l'éclat de la naissance rehaussé par le talent littéraire. Il y avait autrefois au delà des Pyrénées une noblesse belliqueuse et lettrée; des grands seigneurs tels que Santillane ou Villena pouvaient dans leur blason unir aux signes guerriers les signes de la poésie. Malgré la décadence morale de la noblesse, ces exemples se peuvent encore renouveler. Don Angel de Saavedra est le second fils d'un grand d'Espagne, du duc de Rivas; il est né, le 10 mars 1791, à Cordoue. L'image de la cité mauresque est bien souvent revenue à sa mémoire; plus d'une fois ses chants ont rappelé l'archange qui étend ses ailes d'or sur la ville. « Insigne Cordoue ! dit-il dans le *Moro*, ô patrie où j'ai goûté l'amour et les caresses qui sont le trésor de l'enfance !..... jamais mon attachement pour toi ne tiédit ; tu ne sors pas un seul instant de ma pensée depuis que je traîne sous des climats étrangers une vie nourrie du pain amer de la douleur, mais soutenue par l'espoir qu'à la fin mes cendres pourront reposer dans ton sein..... » Merveilleux témoignage de la puissance de ces premiers souvenirs sur une âme poétique ! C'est dès l'enfance que les véritables instincts de Saavedra se sont déclarés ; son imagination, rebelle à l'étude des sciences exactes, ne recherchait pas seulement avec ardeur la poésie, elle se passionnait en même temps pour la peinture. Sa première éducation avait été confiée à un prêtre français émigré, dont le sort pouvait être un précoce

et utile enseignement pour son élève. On l'a remarqué d'une façon touchante : l'Espagne payait alors par avance l'hospitalité future que la France devait donner à ses proscrits.

Cette vive nature de Saavedra ne fit que se mieux déceler lorsqu'il entra au séminaire des nobles à Madrid, où il poursuivit ses études avec M. Demetrio Ortiz, qui a été depuis à la tête du tribunal supérieur de justice. La révolution déjà imminente, les premiers éclats de la guerre de 1808, ces grands événements si propres à détourner le cours d'une existence, le surprirent donc jeune encore, et vinrent donner à son éducation ce complément vigoureux qui fait disparaître toute trace de l'enfant sous le caractère de l'homme. Saavedra voyait commencer sa vie publique sous de terribles auspices : son cœur ardent s'ouvrit aux vœux, aux espérances d'une régénération politique qui animaient l'Espagne, comme aux haines nationales suscitées par l'invasion. Il vit les scènes de scandale d'Aranjuez, et ces misères de l'autorité souveraine, cette puérole et honteuse dispute du pouvoir entre un roi plus faible que coupable, une reine dissolue, un prince astucieux qui n'avait de l'ambition que les mauvais côtés, et un favori à qui sa fortune, née du caprice, avait fait illusion, ne contribuèrent pas peu sans doute à éveiller en lui le sentiment révolutionnaire exalté qu'il déploya en 1812 et en 1820. La position de sa famille l'appelait d'ailleurs à prendre une part active aux luttes qui s'ouvraient. Saavedra avait été de bonne heure pourvu d'un grade dans l'armée ; il était officier dans les gardes du corps lorsque la journée du 2 mai rendit l'insurrection générale. C'est à ce titre qu'il fit la guerre de l'indépendance et qu'il exposa noblement sa jeunesse à tous les dangers ; c'est à ce titre qu'il se trouvait, le 18 novembre 1809, à la bataille d'Ocaña, où, frappé à la tête et à la poitrine et laissé parmi les morts, il ne dut son salut qu'à un hasard bienfaisant. Le dernier combat auquel il assista fut le combat

de Chiellana. C'était le moment où le sol de l'Espagne allait de nouveau être libre. Ainsi, de 1808 à 1814, sa vie est livrée au jeu des batailles, et se poursuit à travers le bruit des armes, le mouvement des insurrections, les incertitudes publiques. Sa destinée agitée est la destinée même du pays. Les colères de Ferdinand VII, qui frappèrent tant d'hommes distingués, épargnèrent du moins Saavedra, et lui laissèrent même d'heureux loisirs. La révolution de 1820 le rejeta tout à coup dans des luttes nouvelles, dans les luttes politiques. Il était député de Cordoue en 1822, et comptait avec MM. Isturitz et Galiano parmi les membres les plus exaltés des cortès. En fallait-il davantage pour que la vie de Saavedra allât aboutir à d'autres épreuves, à celles de la proscription, plus pénibles et plus dures cent fois que les hasards de la guerre ?

Au milieu de ces puissantes diversions de la guerre et de la politique qui semblent devoir absorber les facultés d'un homme, ce qui est à remarquer, c'est la persistance, le développement de l'instinct littéraire de Saavedra. Soldat, il saisit toutes les occasions qui le ramènent vers l'étude, vers la culture de l'art, et cela prouve à quel point il était né poète. Dès 1807, il s'était lié avec le comte de Haro, devenu depuis duc de Frias, et don Mariano Carnerero, et avait rédigé avec eux un journal sous la direction de Capmany. Le même entraînement de ses goûts littéraires, autant que la communauté des sympathies politiques, le rapprochait en 1811, à Cadix, de Gallego, de Quintana, de Martinez de la Rosa. En 1813, il publiait ses premiers essais, parmi lesquels se trouve le *Paso Honroso*, poème de jeunesse, oublié et médiocre au fond, mais où on peut déjà distinguer une heureuse facilité d'inspiration et une aptitude naturelle à manier la langue poétique. Il faut l'ajouter : quels que fussent les réels penchans de Saavedra, il ne les laissa triompher, il ne s'y livra entièrement que lorsque son épée ne pouvait plus être

utile à l'indépendance espagnole. — C'est à ces années de repos de la première restauration que remontent quelques-unes de ses compositions dramatiques peu connues, *Aliatar*, qui fut jouée avec succès à Séville, *Maleck-Adhel*, *le duc d'Aquitaine*, *Doña Blanca*, qui n'a point été publiée. Ce sont des essais plutôt que des ouvrages achevés, même en leur genre restreint. Ce sont les fruits d'un esprit ardent qui a besoin de produire, et se hâte, avant d'avoir trouvé sa vraie route, ayant d'avoir découvert les lois secrètes et profondes de l'art. L'imitation, dans ce cas, est naturelle. Tout y doit porter le plus-grand novateur lui-même en sa jeunesse, et l'autorité jusque-là respectée de l'exemple, et l'incertitude de la pensée inhabile encore, pour ainsi parler, à creuser son propre cours. Il y avait une autre cause d'ailleurs qui devait retenir Saavedra dans le cercle tracé par l'école littéraire du XVIII^e siècle. L'Espagne, dans ses troubles, dans les violentes préoccupations de sa défense et de sa régénération, n'avait point été initiée au mouvement poétique qui avait éclaté en Europe : les noms de Goëthe, de Schiller, de Byron, ou de Scott, étaient des noms inconnus pour ses écrivains ; leurs doctrines comme leurs inventions n'avaient pu encore franchir les Pyrénées.

La tragédie de *Lanuza*, qui date de 1822, ne satisfait pas davantage au point de vue littéraire. L'auteur n'a point songé à retraire quelque vigoureux et solennel tableau du XVI^e siècle, où pussent revivre et se mouvoir à l'aise ces hommes si différents : Philippe II, Lanuza, Antonio Perez, — l'un poursuivant de sa haine astucieuse et profonde l'antique esprit d'indépendance provinciale, — l'autre livrant un dernier combat pour les franchises de l'Aragon, — le troisième allant d'aventures en aventures, et, après avoir été le ministre des vengeances de Philippe, son rival dans ses amours, soulevant en fuyant cette insurrection de Saragosse, où périrent les privilèges du pays, où de si nobles têtes tombèrent. Lanuz

n'est qu'un nom ici ; le vrai sujet est la lutte du libéralisme moderne contre Ferdinand VII. C'est une œuvre de circonstance, d'allusion, une véhémence harangue de tribun.

Or, ce procédé d'allusions, ce mélange d'un intérêt actuel et passager, en un mot, ce travestissement du passé au profit de quelques passions du présent n'offre que de vaines ressources à la poésie dramatique. Quand les auteurs français du xvii^e siècle ranimaient des personnages illustres de l'antiquité, ils pouvaient parfois les voir à travers les préjugés de leur temps ; ils avaient peu, il est vrai, l'entente de la couleur locale, ils violaient souvent la vérité historique ; mais à cette vérité, appréciable seulement pour la critique, ils substituaient une autre vérité plus large et plus accessible à tous, la vérité humaine. Le Grec ou le Romain était homme avant tout. De la sorte, le xvii^e siècle a pu arriver à créer un art qui a eu sans doute ses imperfections, mais qui avait aussi les éléments d'une beauté et d'une grandeur immortelles, en dehors même des souverains mérites du style. Si, au contraire, on ne va fouiller dans le passé que pour pouvoir jeter dans la balance des partis un événement dont la ressemblance avec le présent crée quelque mirage éblouissant et trompeur ; si la vérité historique et la vérité humaine sont chassées en même temps de la poésie pour faire place à la peinture de ce qu'il y a de plus incertain et de plus mobile, des passions politiques, — que peut-il rester à une œuvre ? L'intérêt qui l'a pu faire vivre un seul jour est effacé le lendemain par quelque autre intérêt plus pressant et plus direct, et la laisse tomber dans l'oubli. *Lanuza* n'est point la seule œuvre de ce genre que l'Espagne ait produite. Pendant la guerre de 1808, *Quintana* et *Martinez de la Rosa* s'étaient aussi adressés au sentiment surexcité du peuple, le premier dans *Pelage*, le second dans *la Veuve de Padilla*. Il faut l'avouer même, *Lanuza* n'a qu'un mérite inférieur à celui de ces deux ouvrages. — Au demeurant, le but de l'au-

teur n'était-il pas atteint? N'avait-il pas voulu faire une œuvre de passion politique plutôt qu'une œuvre d'art, et continuer au théâtre une de ces scènes d'émotion telles qu'on en pouvait voir au congrès, lorsque Galiano, dans sa fougue éloquente, disait qu'à défaut de la victoire, il ne resterait plus à l'Espagne que la servitude, et à eux-mêmes « que le poignard de Caton, l'échafaud de Sidney ou le sort de proscrits errants? »

IV

La restauration de l'absolutisme de Ferdinand VII produit en effet ce cruel résultat qu'entrevoit Galiano. Ce n'est point l'instant de juger la révolution de 1820 et son dénouement précipité, d'en marquer le caractère politique; mais il y a dans ces crises un côté moral qu'il faut saisir, sans tenir compte des violences, des récriminations, des excès, des brutalités des partis. Dès ce moment, l'Espagne semble pour ainsi dire divisée en deux portions, l'une livrée volontairement, par un fanatisme incurable, à la servitude, ou fixée au sol par la nécessité; l'autre rejetée au dehors pour son active participation à toutes les tentatives constitutionnelles, pour la fierté de ses idées et de ses désirs. La vie s'extravase en quelque façon. Au delà des Pyrénées, pendant dix ans, tout essor est comprimé; le pouvoir royal mêle dans ses actes la bouffonnerie et la terreur, frappe les victimes qui hasardent une espérance, supprime les écoles comme de secrets foyers de corruption, et rend des décrets contre les barbes séditionnaires de la Catalogne. La littérature qui prospère, c'est une charade dans la *Gazette de Madrid* ou quelque honnête grammaire. La censure coupe les ailes au génie de Calderon si on veut le réimprimer, et arrête sur le seuil les écrivains

nouveaux, tels que Zarate ou Breton de los Herreros, s'ils tentent d'arriver à la scène. La stagnation est complète; c'est un sommeil semblable à la mort. Larra, dans le *Pobrecito Hablador*, a fait plus tard le tableau de cet état, avec l'ironie la plus acérée, en peignant l'Espagne sous la figure des *Batuecas*, vallée renommée pour l'ignorance qui y régnait. « Ici, dit-il, on ne lit ni on n'écrit, ni on ne parle. » Et le *Batueco* se rassure en songeant que les hommes ne meurent pas d'ignorance.

Il faut donc chercher ailleurs la vie morale de l'Espagne pendant ce temps; il faut la suivre dans les scènes douloureusement variées de l'exil. Les hommes les plus marquants, MM. de Toreno, Martinez de la Rosa, Burgos, Argüellès, Galiano, Isturitz, tous ceux que leurs opinions désignent à la haine de l'absolutisme, sont obligés de s'enfuir; la proscription les jette loin de leur pays, en France, en Angleterre, où leur intelligence reçoit une éducation nouvelle. Se trouvant aux foyers politiques les plus agités, ils étudient la marche des idées constitutionnelles, ils se mêlent au mouvement littéraire de l'Europe, et cherchent dans les travaux de l'esprit des consolations élevées, souvent des ressources. Les œuvres de ces années d'épreuve forment toute une littérature de l'exil : Toreno écrivait l'*Histoire du Soulèvement et de la Révolution de 1808*; Martinez de la Rosa se consacrait à des essais plus littéraires, et faisait même représenter à Paris le drame d'*Aben-Humeya*; Canga Arguellès préparait ses publications sur les *finances* et l'*administration*; Alcalá-Galiano s'était fait l'utile collaborateur des *revues* anglaises. Dès 1824, quelques hommes de talent, MM. Canga Arguellès, Villanueva, Mendibil, avaient fondé à Londres un recueil sous le titre de *Loisirs des émigrés espagnols* (*Ocios de los Emigrados españoles*). Les *Ocios* portaient pour épigraphe un mot d'Horace qui devrait servir de devise à toute émigration : *Vilanda*

desidia est! c'est-à-dire, il nous faut déjouer par l'activité de l'intelligence cette corruption secrète que l'inaction et le malheur unis portent souvent avec eux. Les *Ocios* parurent jusqu'en 1828; ils contiennent des recherches sur les anciennes constitutions de l'Espagne, sur l'économie politique, des études sur la littérature; sur la philologie, de nombreux essais poétiques. — Ces travaux, dont je ne voudrais pas trop cependant exagérer le prix, dans leur imperfection même, sont encore dignes d'estime. Ils offrent un exemple salutaire, celui de l'esprit dominant l'adversité. Ce sont les plus nobles soulagemens qui puissent rattacher à la vie dans ces moments où l'exil accroît ses rigueurs, où, sous le poids d'une inexprimable angoisse, on regrette de ne pas dormir dans la patrie opprimée, comme il arrivait à Énée battu par la tempête de la mer Tyrrhénienne d'envier le sort de ceux qui avaient péri sous les murs de Troie, dans les champs d'Ilion vaincue.

Saavedra occupe une place éminente parmi ces hommes distingués. L'exil n'est pas seulement une épreuve de plus dans sa vie; il marque aussi le vrai point où son goût littéraire, où son talent se transforment. Les douleurs qui viennent l'assaillir, en le contraignant à rentrer en lui-même, à compter, si l'on peut ainsi parler, avec son cœur, le ramènent à la source où toute poésie se retrempe, à la vérité des sentimens. C'est cette vérité, exprimée avec éclat, qui caractérise plusieurs de ses pièces lyriques. En même temps, dans ses courses à Londres, à Malte, à Paris, il se familiarisait avec les inspirations de la littérature nouvelle de l'Europe, avec les poèmes de Byron, les romans de Scott. Les doctrines modernes, en élevant son point de vue, faisaient reparaître à ses yeux non plus seulement l'Espagne classique du XVIII^e siècle, mais l'Espagne du siècle d'or, et, au fond de l'horizon, ce moyen âge moitié gothique, moitié arabe, chanté dans les romances par un peuple de poètes inconnus. Ses écrits, dès



lors, ont les qualités de la poésie de ce siècle ; à peine s'attarde-t-il encore un instant dans sa voie ancienne en rimant les octaves faciles du poème incomplet de *Florinda*.

Les œuvres lyriques de Saavedra sont comme une histoire émouvante et passionnée de sa vie fugitive. *Le Proscrit (el Desterrado)* est le point de départ. Le poète, réduit à s'éloigner en 1823, gagne Gibraltar, et s'embarque le cœur serré ; le vaisseau quitte le bord au moment où la nuit vient déjà :

« ... Au jour renaissant, je ne te verrai plus, belle Hespérie ! le vent furieux m'entraîne et m'éloigne de toi. Tes plages ne réjouiront plus mes yeux, qui interrogeront vainement l'immensité des flots... Ne te cache pas encore, soleil ; arrête-toi, par pitié !... Ces coteaux paisibles ne sont-ils pas les champs heureux couverts d'une éternelle verdure où coule le Bétis ? Non, mes yeux ne me trompent pas : je te salue et je t'aime, Guadalquivir, roi de l'Andalousie !... Oh ! comme tu t'avances avec fierté vers la mer, toi qui coules si tranquille et reflètes dans tes ondes les murs antiques de Cordoue ! Là, j'ai vu pour la première fois la lumière du jour ; là, la Fortune souriante m'endormit dans un berceau d'or : qui eût pu croire à son inconstance ? Là, tu m'as vu, enfant innocent, ramasser des coquillages et des fleurs ; depuis, jeune homme ardent, j'ai laissé sur tes sables l'empreinte des pas d'un cheval fougueux en allant parcourir tes bords. Tu m'as entendu enfin chantant des exploits ou soupirant l'amour, et tu as aimé mes accents... Ah ! sur tes belles rives, j'ai joui de la richesse, de l'amour et de la gloire, avant que mon étoile me devint contraire. Toi qui me vis enivré de joie, ô Guadalquivir ! regarde-moi maintenant, pauvre, malheureux, triste, proscrit, fendant la mer et fuyant sans avenir.

» Patrie ingrate, tu me rejettes avec fureur de ton sein, récompensant ainsi mon amour ! Pourtant j'ai rougi de mon sang les moissons de tes campagnes en combattant pour ton

indépendance et pour ta gloire... et ma voix, si humble qu'elle soit, s'est fait entendre pour ta liberté. »

Mais, aux yeux du poète, cette patrie n'existe plus ; ce n'est qu'un mélange odieux d'opresseurs et d'opprimés. Il s'indigne de l'audace des uns, de la facile résignation des autres. « Il n'est plus d'espérance, » dit-il, et, appelant la destruction sur cette terre, il lance une imprécation terrible qui expire tout à coup sur ses lèvres :

« Quel sentiment s'élève en moi et s'empare de mon cœur?... Où sont ces affreux fantômes qui entouraient mon front enflammé ? Ils fuient, ils disparaissent, et d'autres objets apparaissent à mes regards.

» Ma mère ! mère adorée ! doux nom qui remplit et console mon âme ! Hélas ! tu vis, tu m'aimes, et pour moi, dans l'angoisse, tu verses des larmes sans fin. Mes frères, vous aussi, vous que mon sort condamne à un éternel regret, et toi, Angélique, qui as allumé dans mon cœur une flamme qui ne s'éteindra pas, et vous, amis fidèles, douceur et consolation de ma vie, objets de mon ardent amour, où êtes-vous ?..... Qu'entends-je ? L'onde a-t-elle pris une voix ? Non, ce n'est pas le sifflement du vent, ce n'est pas le bruissement de la mer ; c'est la voix de ceux que j'aime qui me répond : « Malheureux, nous sommes ici sur le sol où tu es né et que tu maudis avec tant de fureur ; nous sommes » dans ces lieux qui virent ton bonheur, et nous pleurons, » nous adressons à Dieu des vœux fervents pour toi et pour » cette patrie plus malheureuse que coupable.... Nous » sommes dans cette Espagne où on entend le doux parler » que tu as balbutié dans l'enfance, où les nobles coutumes » des aïeux reçoivent encore notre culte, dans ce pays enfin » que tu outrages et contre lequel tu invoques l'anathème » d'un ciel vengeur. »

» Non, par pitié ! accents qui fites souvent mon allégresse

et qui maintenant déchirez mon âme, assez ! Ma lèvres a-t-elle pu laisser échapper un tel blasphème ? Pardonne, Espagne malheureuse et aimée ; c'est la simplicité de tes enfants, et non leur corruption, qui a fait tes maux. Les étrangers se sont unis à des tyrans pour te ravir ta liberté naissante ; mais leurs triomphes seront passagers : les vengeurs ne te manqueront pas..... Quand ce grand jour se lèvera-t-il ? Ah ! qu'il vienne tant que l'ardeur de la jeunesse échauffera mes veines et que mes bras conserveront leur force !

» Mais, si les lois immuables du destin éloignent encore cette heure souhaitée de la réparation, qu'elle vienne du moins avant que la mort cruelle me frappe de son inexorable main ! Que mes yeux pleins de larmes, doux pays, puissent voir tes campagnes, fût-ce au moment où ma tête blanchie s'abaissera sous le couteau de la Parque inclemente, où la tombe muette m'ouvrira ses bras ! Que je foule encore ton sol libre, riche, heureux et indépendant, dût-il être pour moi désert, sans amours et sans amitiés, et ne m'offrir que des tombeaux où aller répandre des larmes et des fleurs ! Et, dans cette vallée natale où coule le Guadalquivir à la lumière silencieuse de la lune, que je puisse jeter au vent le dernier de mes chants, ayant pour m'entendre célébrer ta gloire, ô patrie, les hommes qui ne sont pas nés encore et maudissant avec eux la mémoire de tes fils indignes qui te dégradent et t'oppriment ! — Alors je briserai ma lyre et je mourrai content, allant chercher l'éternel repos à côté de mes aïeux..... »

Il serait difficile de rendre le feu de cette plainte énergique et saisissante, de reproduire exactement, dans un langage étranger, la couleur dramatique que lui donne cette brûlante rapidité d'émotions qui se succèdent et se heurtent, pour aller se perdre dans un invincible élan d'amour. Ce n'est point, on le sent, un simulacre de douleur ; c'est un deuil réel, ce sont des larmes vraies : l'imagination ne fait

que venir en aide au cœur oppressé. L'ode *Aux Étoiles* date du même instant. Ceci n'était toutefois que la première heure de l'exil, l'heure de la fuite amère et inconsolable, qui devait être suivie pour l'auteur de longues années d'absence pendant lesquelles il eut à souffrir plus que l'incertitude morale de la proscription. Plus d'une fois le besoin vint l'assaillir. Tantôt, vivant à Londres, il évoquait tristement, au milieu des brouillards de la Tamise, les souvenirs enivrants du pays natal, comme le témoigne *le Rêve du Proscrit* (*el Sueño del Proscrito*) ; tantôt, espérant trouver à Rome un ciel plus clément et des spectacles mieux faits pour l'inspirer, il se dirigeait vers cette antique patrie des arts ; mais la police italienne l'expulsait soudainement de Livourne, et il se voyait contraint de se réfugier à Malte. L'ode au *Phare de Malte* reproduit ses impressions lorsqu'il aborda pour la première fois cette île, en 1828, après avoir failli périr dans une tempête. Puis il retournait en France, et là encore il n'échappait pas aux plus dures nécessités. La peinture, qui avait été un des amusements de sa jeunesse, devenait pour lui un moyen d'existence. On a remarqué à cette époque divers tableaux de Saavedra ; le musée d'Orléans en a conservé même. Il n'est qu'une joie qui puisse alors tempérer la tristesse de son cœur, c'est son union avec cette *Angélique* qu'il avait chantée dans *le Proscrit*. L'ode *A son fils* (*A mi hijo Gonzalo*), qui vint bientôt au monde, est une de celles où perçait le plus pur et le plus doux accent de vérité :

« Sur le sein de ta mère, tu dors, mon doux amour, comme une perle de rosée sur une fleur ; la candeur céleste d'une jeune âme se reflète sur ta figure comme un rayon de soleil dans le diamant.

» Ton pied n'a pas encore foulé la terre impure, tes mains n'ont pas touché le fer cruel et l'or corrupteur. Cette bouche

suave, inhabile encore à parler et où règne une pureté angélique, n'a pu offenser personne.

» Tu ignores ce que c'est que la mort, ce que c'est que la vie. Cependant les heures s'envolent muettes. Quel sera ton destin ? Ah ! que t'importe ? tu jouis de tes songes paisibles sans songer qu'il y a un lendemain.

» Dors, gage adoré ; éveille-toi seulement aux doux baisers que nous te donnerons, ta mère et moi, — et enchante un instant mon âme, qui a épuisé la coupe de l'infortune.

» Quand tu souris à mes tendres caresses, j'oublie ce qui a été et ce qui peut être encore ; que me font, si je te vois souriant, et les mépris de la fortune et les colères du pouvoir ?

» Mais il n'est pas de joie complète, hélas ! Lorsque je te regarde, je soupire en songeant à ton avenir..... Inexplicable mystère que, comme toi, j'ignore, et que ni la science, ni l'or, ni la force ne peuvent découvrir.

» Une branche de rosier tombe dans un ruisseau tranquille qui couvre à peine la terre : — heureuse si elle peut s'enfoncer dans ce sol humide et si elle grandit à l'abri du rameau paternel !

» Si un courant invisible l'entraîne vers le fleuve, elle peut encore s'attacher à une rive, y prendre racine, et devenir un magnifique arbuste.

» Mais, si le fleuve plus fort la pousse vers la mer, l'ouragan la saisit, les flots la secouent avec fureur, — et elle périt, mon fils ; elle est précipitée au fond des ondes ou va sécher au pied de quelque écueil..... »

Saavreda songeait en même temps et travaillait déjà au *Moro Exposito*, qui fut publié à Paris en 1834.

Ainsi, l'émigration espagnole avait ses poètes comme ses historiens et ses critiques, tandis que dans la Péninsule même la vie littéraire, comme la vie politique, semblait suspendue. Dans les diversités de son existence errante, elle représentait

la force morale et l'intelligence du pays ; elle se faisait la gardienne de ses traditions civilisatrices, et les empêchait de périr, jusqu'au moment où elles pourraient être renouées plus réellement, plus puissamment au-delà des Pyrénées, et poursuivre leur invincible cours. Sans doute, considérée en elle-même, dans les résultats positifs, pratiques, qu'elle a pu avoir, une telle situation recelait des vices secrets ; elle a été la source de sérieux dangers qui se sont révélés par la suite.

C'est par cette scission douloureuse et prolongée, en effet, que se peuvent expliquer bien des incertitudes, bien des tiraillements intérieurs, ce qu'il y a eu souvent de factice dans les mouvements politiques de l'Espagne, et ces recours fréquents à l'imitation étrangère. Le peuple et les chefs, replacés naturellement à sa tête, ont paru plus d'une fois ne pas se comprendre ; ils ne marchaient point d'un pas commun, ils n'entrevoyaient pas également le but. Ceci est la part faite au malheur, qui ne passe pas vainement sur une nation et sur les individus ; mais, somme toute, quelle génération plus que celle-là a fait preuve d'un patriotisme dévoué, éclairé, efficace ! Quels hommes plus que ceux qui la composent ont agi utilement dans les jours difficiles ! Si la vue habituelle d'institutions fortement assises et jouant régulièrement dans d'autres pays a pu leur causer quelques illusions qui aient été les mobiles de leur pensée ou de leur conduite, il en est une qui les doit honorer : ils ont cru, dès les premiers moments, en mesurant leurs souffrances, que la liberté avait livré assez de batailles pour se fixer enfin, qu'elle était assez dégagée des incertitudes pour ne point voir dans l'ordre qui l'affermir une menace incessante de destruction ; et après tant d'années d'agitations, ils se sont toujours retrouvés parmi ceux qui ont entrepris la noble, difficile et périlleuse tâche d'organiser les forces rajeunies de la Péninsule.

V

C'est par la mort de Ferdinand VII que l'Espagne se trouva replacée sans retour dans la voie moderne. Ferdinand fit plus en mourant qu'il n'avait fait pendant sa vie ; il donna une royauté à l'Espagne libérale ; de ses mains défaillantes et irrésolues, il lui remit une bannière à opposer au despotisme étroit représenté par don Carlos. On ne peut nier que cette circonstance n'ait été décisive pour l'avenir constitutionnel de la Péninsule ; elle ralliait en faisceau les convictions progressives les plus avancées et les opinions scrupuleuses qui désiraient des réformes, mais voulaient les voir s'accomplir à l'abri de l'autorité royale ; elle traçait un cours normal aux idées nouvelles, et accroissait leur puissance, assurait leur succès en facilitant la modération. L'amnistie rouvrit aussitôt les portes de l'Espagne aux proscrits de tous les temps comme aux défenseurs naturels d'Isabelle. Le pouvoir passait de M. Zea Bermudez à M. Martínez de la Rosa, qui promulguait le *statut royal*, et à M. de Toreno. Ainsi, cette royauté d'une enfant protégée par une femme énergique, par Marie-Christine, se trouvait indissolublement liée à la révolution politique de la Péninsule. L'auteur du *Desterrado* avait repassé les Pyrénées en 1834 avec ses compagnons d'exil.

Par son passé, le duc de Rivas, — la mort de son frère venait de lui laisser ce titre, — devait être de nouveau appelé à jouer un rôle politique. Il fut nommé vice-président des *proceres* (1) sous le régime du *statut royal*. Dans les premières

(1) Comme on le sait, le *statut royal* établissait deux chambres, les *proceres* et les *procuradores* : la première se composait de grands du royaume, d'évêques, d'hommes renommés dans des fonctions publiques éminentes ou dans les lettres ; la seconde était élue par le pays.

discussions même, il est aisé de constater qu'un changement notable s'était opéré en lui : non que le temps eût attiédi son dévouement au progrès de l'Espagne, mais l'expérience avait corrigé son exaltation brûlante. Lorsqu'on proposait la loi d'exclusion contre don Carlos, il élevait le débat au-dessus d'une simple question de légalité, et fidèle à lui-même, il ne fixait ses préférences que parce qu'il voyait la lutte établie entre la liberté et l'absolutisme. Cependant il ajoutait en même temps : « Certainement, messieurs, il est douloureux que nous soyons mis dans une si cruelle nécessité par un infant d'Espagne, descendant de cent rois, neveu de Charles III, fils de Charles IV, ce doux et naïf vieillard mort dans l'exil, loin de son trône et de ses serviteurs. Je suis reconnaissant, mon père et ma famille lui ont dû des faveurs.... et nous qui sommes ici, nous l'avons presque tous servi dans notre jeunesse... » Dans ces paroles, on sent que la modération à mûri cette tête ardente, qu'un sentiment de patriotisme élevé, sage, généreux, s'est substitué à un esprit de parti exclusif et haineux. Plus tard, en 1836, on peut voir le duc de Rivas ministre de l'intérieur dans le cabinet de M. Isturitz, et cette fortune non enviée lui suscitait de nouveaux chagrins, de nouvelles persécutions. Le ministère Isturitz, en effet, disparut dans l'échauffourée militaire de la Granja ; ses membres furent contraints de se soustraire par la fuite aux passions ameutées qui avaient mis en pièces et défiguré le corps de Quesada.

Le duc de Rivas partagea ce mauvais sort, et passa momentanément en Portugal. Depuis, il a toujours occupé un rang éminent dans le parti libéral conservateur. Par ses actes, par ses discours, il a nettement marqué sa position dans toutes les circonstances. Il n'est pas toutefois un seul instant de cette vie agitée où le travail de l'imagination ne vienne révéler la vraie nature, les vrais penchants du duc de Rivas. L'homme politique s'efface devant l'écrivain qui a donné la

première impulsion au mouvement littéraire de l'Espagne, — dans le poëme par le *Moro Exposito*, dans le drame par *don Alvaro*, — et n'a fait qu'ajouter à sa renommée par les *Romances historiques*, par l'*Histoire du soulèvement de Naples*, où il raconte avec nouveauté l'épisode de Masaniello.

Quand *le Bâtard maure* parut en 1834 l'idée d'une rénovation littéraire s'emparait déjà des esprits au delà des Pyrénées; elle mûrissait comme un fruit naturel de cette autre révolution qui allait transformer les mœurs, les lois, l'état social tout entier de la Péninsule. Le goût du xviii^e siècle, qui avait survécu, qui dominait encore, à vrai dire, n'était pas seulement repoussé pour ses restrictions, pour ses préceptes classiques désormais impuissants; il avait en outre un vice originel: c'était, dans le fond, une importation étrangère, contre laquelle protestait le mouvement de la pensée renaissante. Il y avait dans toutes les intelligences un désir inquiet, ardent, de voir l'Espagne rechercher en elle-même, dans son passé comme dans ses agitations présentes, les éléments d'une poésie nationale et rajeunie. Les imaginations excitées se détournaient des fictions académiques pour retrouver le secret de ces peintures animées et vivantes, libres et fortes, dont l'ancienne littérature espagnole, et, à d'autres égards, les littératures modernes de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la France pouvaient offrir de puissants exemples. Si *le Bâtard maure* eut un réel succès, c'est qu'il venait à point dans cette situation transitoire, c'est qu'il répondait à ces vœux encore indistincts de perfectionnement littéraire, c'est que l'auteur, mieux préparé par les circonstances, planta un drapeau autour duquel les nouveaux écrivains pouvaient venir se ranger. Déjà, dans ses poésies lyriques, le duc de Rivas avait montré sans doute un talent énergique, vrai, plein d'émotion; il était arrivé, par un élan spontané, à des effets nouveaux; mais n'est-ce point dans l'action variée et multiple du

poëme, du roman ou du drame, que se peuvent faire les plus larges applications de l'art? Là, en effet, toutes les questions se présentent; la poésie doit reproduire la nature humaine sous toutes ses faces, dans sa vérité générale, et en même temps dans cette vérité particulière qu'on nomme la vérité historique. C'est là aussi qu'on peut apprécier pleinement la grandeur ou l'insuffisance des innovations littéraires. *Le Bâtard maure* est tout à la fois un roman et un poëme. Il est précédé d'un morceau de critique dû à M. Alcalá Galiano, sorte de préface du *Cromwell* espagnol; c'est un brillant essai sur l'état littéraire de l'Europe, sur la poésie de la Péninsule et sur son avenir. La critique se faisait ainsi l'auxiliaire de l'art; elle se renouvelait avec lui, elle expliquait ses œuvres, et montrait l'imagination s'efforçant de répondre à ces lointains appels que lui adressait, du sein du passé, le vieux génie castillan.

VI

Le duc de Rivas fait revivre, dans son poëme, l'Espagne troublée du moyen âge, avec ses implacables passions, avec cette variété que lui donne le mélange de deux races toujours en guerre, luttant sans cesse de chevalerie et d'héroïsme. Le second titre l'indique assez, c'est *Cordoue et Burgos au dixième siècle*. L'auteur a choisi, pour le rajeunir, un des plus terribles épisodes de cette histoire féconde en tragiques aventures, la destinée de la famille de Lara; il en a fait le fond de son invention romanesque, en y rattachant toutes les digressions que peut lui fournir le spectacle des temps, des lieux et des hommes. — Cordoue est dans la fête: les jeux, les plaisirs,

les tournois, réunissent tout ce qu'il y a de jeune et d'illustre à la cour du calife Hixcem, à l'occasion du mariage du fils de son ministre, l'*hagib* Almanzor. Au milieu de ces fêtes, décrites avec splendeur, il n'y a qu'un jeune homme tout entier à sa tristesse : c'est Mudarra. Une pensée grave et profonde habite son cœur. Beau, courageux, fait pour tous les exploits, il a une origine mystérieuse ; son père lui est inconnu, il ignore quelle est sa mère. C'est le souci de sa jeunesse. Depuis que Zahira, la sœur d'Almanzor, qui veillait sur lui avec tendresse, est morte, il sent davantage le poids de sa naissance obscure et dégradée. Confié aux soins d'un chef arabe, Zaïde, qui, après une vie guerrière, s'est retiré dans son château de l'Albaida, c'est pour la première fois qu'il met le pied dans ce monde brillant, à l'abri de la faveur d'Almanzor, et aussitôt le terrible nom de *bâtard* retentit à son oreille. Giaffar, le gouverneur de Cordoue, s'irrite de le voir dans la fête porter les couleurs de sa fille Kerima. Déjà, cependant, Mudarra sent naître en lui un invincible amour pour la jeune fille. Vainqueur dans les jeux, c'est par ses mains qu'il est couronné ; c'est elle qui lui remet avec inquiétude et en rougissant les insignes de sa victoire, et l'émotion de Kerima se transforme aussi en une passion brûlante. Tous les deux, dans leur amour, sont pleins de terreurs secrètes : « O Mudarra ! Kerima ! dit le poète ; malheureux ! quel étrange instinct agite votre poitrine, et vous fait voir d'horribles fantômes aux feux de votre amour ! c'est comme une voix inexorable de l'autre monde qui vous crie qu'une mer de sang vous sépare, qu'un mur d'ossements sans sépulture s'élève entre vous. »

Ce secret qui les doit séparer existe en effet, et c'est à l'occasion d'un meurtre qu'il va être révélé. Giaffar, pour étouffer l'amour de sa fille, dirigé en outre peut-être par quelque motif inconnu, veut faire assassiner Mudarra, surveiller de

ses propres yeux l'accomplissement de ce funèbre dessein, et lui-même il tombe sous les coups du jeune homme qui défend sa vie. Mudarra arrive auprès de Zaïde, à l'Albaida, les mains teintes encore du sang de Giaffar : « Lève-toi, jeune homme, s'écrie alors le vieillard, ton bras innocent a été le ministre des colères célestes... tu as noblement commencé tes vengeances... le moment de la révélation est venu pour toi !... » Zaïde entraîne Mudarra dans un jardin ; il lui raconte cette sombre histoire des infants de Lara, que l'auteur a trouvée éparsé dans le *Romancero*.

Aucun détail ne manque à cette horrible tragédie. Vingt ans avant le moment où parle Zaïde, qui a été l'ami de la famille Lara et a connu tous ses malheurs, les sept infants avaient éveillé la haine de doña Lambra, épouse de Ruy Velasquez, leur oncle et favori du comte souverain de Castille. Dès lors cette haine s'appesantit sur eux avec fureur. Doña Lambra jure leur perte et anime la colère de son époux. C'est d'abord le père, Gonzalo Gustios, qui, sous l'apparence d'une mission de paix et d'honneur, est envoyé à Cordoue. Ruy Velasquez met de moitié dans sa vengeance Giaffar, ministre du calife, qui garde encore le ressentiment d'une défaite que lui a fait subir la valeur de Lara, et Gonzalo est retenu, puis plongé dans un cachot sous un vain prétexte. Ses fils, les sept infants, saisis d'une belliqueuse ardeur, prennent les armes pour aller le délivrer, et, par l'effet de la même vengeance, concertée entre Ruy Velasquez et Giaffar, ils tombent dans une embuscade. Giaffar jette leurs sept têtes en pâture à l'affreux désespoir de Gonzalo enchaîné. Il lui montre ces faces souillées, sanglantes, défigurées, mais reconnaissables encore pour l'œil d'un père, et Gonzalo, stupide de désolation, appelle vainement ses fils : *Diego ! Martin ! Fernando ! Suero ! Enrico ! Veremundo ! Gonzalo !* Voilà l'effroyable présent que Giaffar fait à son prisonnier avant de

le remettre à Ruy Velasquez, qui l'enferme à son tour dans le château de Lerma.

Toutefois, avant cette péripétie, dans sa captivité même, Gonzalo avait eu un instant d'oubli et de bonheur : une noble jeune fille, la belle Zahira, séduite par son infortune, avait pénétré jusqu'à lui dans son cachot ; ils s'étaient aimés, et bientôt le fruit de cet amour avait germé dans le sein de la jeune Arabe. Ce fruit, c'est Mudarra. — Qu'on se figure le jeune Maure instruit tout à coup d'un tel passé, à l'heure où ses mains fument encore du sang de ce même Giaffar, qui fut le persécuteur de son père, le meurtrier de ses frères ! Qu'on imagine l'évocation de tels souvenirs faite par un vieillard sous la voûte du ciel, à la lueur vacillante des étoiles, témoins impassibles de toutes les catastrophes humaines, et tandis que le vent de la nuit fait frissonner le feuillage noirâtre de sept cyprès plantés en mémoire des sept infants ! Certes, c'est une scène qui n'est pas sans grandeur. Un indéfinissable sentiment de terreur s'éveille dans l'âme. Hier Mudarra s'abandonnait à une douce tristesse en songeant à l'incertitude de sa naissance ; ses occupations étaient d'aller porter des fleurs au tombeau de Zahira, sans savoir que la noble Moresque fût sa mère, et de parcourir les rives du Guadalquivir, le cœur plein de son amour naissant pour Kerima. Aujourd'hui il est sous le poids de ce passé de sang et de larmes, et ne voit devant lui qu'un avenir de vengeance. Ce n'est pas assez de la punition de Giaffar ; il faut qu'il aille compléter le châtiment que réclame l'honneur de sa race ; il faut qu'il aille chercher son père, mort peut-être, peut-être encore misérablement entoui dans quelque prison de la Castille, et, en partant, il laisse un noble adieu à Kerima : « Adieu, dit-il, Kerima... En accomplissant mon devoir, je chercherai la mort ; je la souhaite.... Zahira fut ma mère ; ne laisse pas périr les fleurs qui entourent sa tombe sacrée. »

Durant ces vingt années qui ont conduit Mudarra à son âge viril, que s'est-il passé en Castille ? Gonzalo Gustios est resté toujours dans un cachot du château de Lerma, privé d'air et de lumière. Un geôlier venait lui annoncer le jour ; le soir on frappait sept coups contre le mur, comme pour lui rappeler sans cesse, par ce signe sinistre, le sort de ses fils. A peine délivré de ses tortures par le nouveau comte de Castille, Fernan-Gonzalez, il peut ramener sa vieillesse flétrie dans les lieux même où il a été puissant et heureux, — au château de Salas ; mais ses yeux se sont usés dans les larmes, ses regards se sont éteints. Il ne reconnaît la ruine de son antique palais qu'en sentant le vent et la pluie lui fouetter le visage à son entrée. Les pierres se sont écroulées comme la grandeur de sa race. Ce malheur est un motif de plus pour que le peuple fête le retour inespéré du seigneur de Lara.

C'est le moment où Mudarra arrive avec Zaïde à Salas. Gonzalo Gustios, en retrouvant ce fils de son ancien amour avec Zabira, qu'il croyait à jamais perdu pour lui, se livre à une joie d'enfant ; il l'entoure de ses vieilles caresses : « O ciel, dit-il, rends-moi un instant la vue ! que je puisse voir mon fils un instant, dussé-je rentrer après dans ma nuit éternelle ! » La foule elle-même se plaît à reconnaître le jeune Arabe ; en lui revivent tous les traits de Gonzalo, le fils préféré de Lara. De là naît même un touchant épisode, celui de la vieille Elvida, qui, après avoir perdu la raison en apprenant la mort du jeune Gonzalo qu'elle avait nourri de son lait, croit le voir revenu comme un voyageur qu'on ne semble plus attendre, et se laisse aller à toutes les illusions d'un amour mêlé de folie. Mudarra cependant n'abdique pas ses sentiments de vengeance, et une occasion naturelle se présente pour les laisser éclater. Le comte Fernan-Gonzalès, sachant que des Maures sont entrés sur le sol castillan, vient à Salas ; il est accompagné de Ruy Velasquez, le premier auteur de

maux de la famille Lara, le cruel complice de Giaffar. Mudarra demande à combattre pour l'honneur et la loyauté de son père contre Velasquez, et c'est dans cette passe d'armes chevaleresque, en présence de la Castille assemblée, que le sang de Gonzalo Gustios vient venger ses affronts et ses malheurs par la mort de l'époux de doña Lambra.

L'auteur fait reparaitre encore à la fin du poëme la douce figure de Kerima. Exaltée par sa passion, poussée par l'égarément, la jeune fille, surmontant tous les obstacles, a voulu suivre les traces de son amant. On la voit tout à coup se jeter sur le champ de bataille où gît Ruy Velasquez et où Mudarra lui-même est près de succomber à ses blessures. Plus que toute chose, l'apparition de Kerima, sa tendresse retrouvée, doivent ramener le jeune Arabe à la vie. Tout donc semble sourire à leur bonheur nouveau. Gonzalo Gustios accueille la Moresque comme sa fille; les deux jeunes gens embrassent la foi chrétienne, et leur union se prépare; mais, comme si la loi religieuse à laquelle vient de se vouer Kerima développait en elle d'intimes remords, de mystérieuses douleurs, sa beauté s'efface et pâlit par degrés, et, à l'instant même où elle va être liée pour toujours à Mudarra, elle recule avec effroi, voyant le sang de son père sur la main de son fiancé. « Je me consacre à Dieu ! s'écrie-t-elle, le Christ est mon époux ! » — Ce dénouement imprévu est trop prompt; il est peu motivé, mal amené. Si l'on s'y arrête un peu cependant, pour en chercher le sens, ne voit-on pas la fatalité s'y montrer avec un caractère particulier ? Ingénieuse à diriger ses coups, toujours prête à faire sentir sa puissance par quelque côté, elle respecte l'orgueil de l'homme, laisse Mudarra sortir vainqueur de ses luttes, regagner l'honneur d'un nom illustre, et à la même heure elle le frappe dans son bonheur; elle flétrit sa joie la plus chère. N'y a-t-il pas quelque chose d'émouvant dans la fuite soudaine et irréparable de cette il-

lusion d'amour qui a flotté sur la jeunesse du bâtard, qui a triomphé de tant d'obstacles et semble attendre, pour s'évanouir tout à coup, que le cœur ait pu croire à sa durée ?

Il est aisé de le remarquer, la fiction se mêle sans cesse à l'histoire dans *le Bâtard maure*, et cela serait plus visible encore s'il était possible de suivre la fanfaisie du poète dans tous ses détours, dans toutes ses excursions. Le duc de Rivas a mérité d'être appelé le Walter Scott de l'Espagne moderne, jugement qui est l'indication du prix attaché à son talent plutôt qu'une appréciation bien exacte. Cette habileté du récit en effet, cette connaissance profonde et désintéressée de la nature humaine, cet art de recomposer les caractères les plus divers avec une fidélité minutieuse, de reconstruire une époque dans son ensemble et dans ses détails, de faire vivre et agir les hommes en donnant de la logique même à leurs inconséquences, du naturel même à leurs folies, — toutes ces qualités, en un mot, qui font le génie du grand auteur des *Puritains* et de *Rob-Roy*, n'apparaissent que faiblement dans le *Moro Exposito*. Il y a sans contredit des éléments dramatiques dans l'action ; il y a des tableaux puissants et vrais à côté de quelques scènes comiques, par moments heureuses ; il y a des traits énergiques et expressifs dans les caractères que l'auteur retrace, dans Gonzalo, Gustios, Ruy Velasquez, Mudarra, Zaïde, le vieux serviteur Nuño, la pauvre nourrice Elvida. La pureté idéale de Kerima fait un noble contraste avec la beauté hautaine, empreinte de passions sensuelles, de la vindicative doña Lambra. « Pourquoi, dit le poète, le ciel n'a-t-il pas mis dans doña Lambra une âme noble et grande, digne d'habiter un si beau corps ? C'était un sépulcre de marbre brillant au dehors, et qui recérait dans son sein les vers et la pourriture. Elle ressemblait à un riche palais où éclatent l'or, le bronze et le jaspe, et où se cachent des hyènes furieuses... »

Certainement la vie circule avec abondance dans cette œuvre, dont l'analyse ne peut donner que le froid squelette; mais ce qui manque à tous ces éléments rassemblés par l'auteur, c'est la cohésion, l'unité; ce qui manque à l'action, c'est une suite logique et bien déterminée. Nulle part on ne sent la présence de ce sentiment supérieur de l'ordre, qui doit présider même aux inventions les plus libres, et qui marque la différence entre une ébauche, quelque magnifique qu'elle soit, et une œuvre achevée. Encore moins peut-on y reconnaître le génie large et compréhensif de Walter Scott. Si ces deux noms ont pu être rapprochés, c'est parce que le goût de cette poésie chevaleresque a été visiblement suggéré à l'écrivain espagnol par l'illustre Écossais, et que *le Bâtard maure* est le premier essai pour lui donner une naturalisation nouvelle au-delà des Pyrénées. — La partie la plus incontestablement belle du poème est la partie lyrique. Là, l'inspiration se retrouve dans sa force et dans son originalité, soit que l'auteur donne cours à ses plus intimes émotions, soit qu'il dépeigne la beauté des campagnes. S'il ramène quelqu'un de ses héros dans son pays après une longue absence, il fait involontairement un retour sur lui-même.

« Oui, dit-il, les doux souvenirs de la patrie se fortifient loin du foyer paternel; nous nous imaginons que tout en elle doit être immuable, et nous souhaitons avec anxiété de la revoir, pensant que rien n'aura changé durant notre éloignement.

» Voici cependant l'heure du retour. Ce que nous avons quitté en partant n'existe plus; de tous les côtés nous ne rencontrons que des choses nouvelles et différentes; nous voyons avec effroi se dissiper les illusions de nos souvenirs, et nous sommes comme des étrangers dans notre propre patrie: malheur le plus grand qui puisse tomber sur nous! »

L'instant où Mudarra quitte l'Andalousie pour la Castille

amène naturellement un tableau des deux pays, qui est un des beaux fragments de la poésie descriptive espagnole.

« Une autre scène s'offre à mes yeux, dit le poète ; ce ne sont plus les campagnes fleuries où s'étendent les ondes majestueuses du Guadalquivir ; ce n'est plus la sierra féconde, élevant jusqu'au ciel sa cime toujours pure de neige et couronnée de mousse, de fleurs odorantes et d'oliviers, tandis que les vergers et les jardins tapissent ses flancs, embauquant l'air des douces senteurs de la rose et du jasmin. Point d'illustre cité dont le nom, la puissance et la gloire soient agrandis par la renommée, racontés par l'histoire et attestés par les monuments... — Voilà la Castille ! un ciel obscurci par des nuées épaisses et des vapeurs grisâtres ; un sol dépouillé où l'hiver cruel exerce ses rigueurs ; un horizon d'affreuses montagnes dont les pics se hérissent, où s'élèvent seulement des pins au feuillage sombre, et qui sont couvertes de neiges. Voici l'Arlanza ! si, dans l'été, il se couronne d'épis avec orgueil, maintenant ses eaux troublées et paresseuses s'encombrent de glaçons. Voici la cité belliqueuse où est le siège des comtes castillans. Ah ! ce n'est pas la ville du puissant Hixem. Comme Cordoue, la naissante Burgos n'élève pas dans un ciel de saphir ses minarets et ses dômes de marbre et d'or. Elle a de fortes murailles et des tours de pierre inaccessibles au soleil, qui défient les tourmentes, les orages et les fureurs de la guerre. Ses palais n'abondent point en richesses ; ils ne sont pas tendus en toiles exquisées de l'Orient ; ils n'abritent pas les sciences et les arts. Là on n'entend pas, au lever de la claire aurore, la voix du muezzin annonçant aux hommes le nouveau jour et les invitant à porter leurs prières au temple. De vastes cloches d'airain ébranlent l'air et jettent leurs sons mélancoliques pour rappeler l'heure des pratiques divines. La voix des écoliers n'éclate pas dans les rues ; dans les places, on n'aperçoit pas la gaieté, le mouve-

ment et la profusion des métiers. Dans Burgos, le marteau retentit, battant le fer, pliant l'acier déjà éprouvé par le feu en armures de toute sorte. On n'entend que le chant monotone des églises, des chapelles, des couvents; et la confuse rumeur d'un peuple pauvre et taciturne. »

« Et les campagnes, combien elles sont différentes ! Là, les laboureurs en troupe et demi-nus suivent en chantant les bœufs tardifs à l'aide desquels il fécondent leurs sillons, et sont assurés d'avance de l'opulente moisson qui sera le prix de leurs sueurs, tandis qu'ici le pauvre, condamné à lutter contre une terre ingrate, sous un climat plus dur, ouvre péniblement le sol avec ses mules agiles, redoutant toujours de voir le fruit de ses fatigues emporté, avant qu'il ait mûri, par quelque irruption ennemie, ou, lorsqu'il est mûr, par un moine rusé, par la barbarie d'un seigneur tyrannique ou la violence des bandits qui habitent la montagne.

» Enfin ce siècle vit, dans la Bétique, un empire illustre et tout-puissant, une nation grande, brillante et riche, mais dont la déchéance prochaine s'annonçait par la tyrannie des monarques et l'amour du peuple pour les voluptés amollissantes. Dans la contrée qu'arrose l'Arlanza, au contraire, un état naissant, les difficultés de la conquête, un gouvernement sans vigueur, des lois incertaines, des factions acharnées, une ignorance profonde, unie à la pauvreté, — mais une énergie, une constance et un courage qui faisaient augurer la grandeur que le ciel réservait à la Castille !... »

Un pareil éclat rappelle l'époque où le génie espagnol n'avait pas été corrompu encore par le faux goût et refroidi par le mélange des fadeurs mythologiques ; la forme et le fond sont ici en rapport. Il n'y a pas seulement dans ces vers cette fluide facilité descriptive, si commune dans les pays méridionaux, si naturelle avec une langue riche, sonore, harmonieuse, qui est elle-même une musique enivrante ; tout y at-

teste une inspiration renouvelée et vivace ; et, chose à observer, cet art de la composition, cette vue supérieure, cette force concentrique, qui font trop souvent défaut dans l'action, reparaissent dans les passages lyriques comme pour mieux marquer la vraie nature du poète. *Le Bâtard maure* méritait donc, à ce point de vue surtout, le succès durable qu'il obtint. Dans ses parties, même les plus imparfaites, c'est encore une remarquable tentative. En remettant la poésie en présence de ce vaste domaine d'un passé héroïque, le duc de Rivas donnait un exemple fécond ; il imprimait à l'art une direction salutaire, et, s'il n'atteignait pas toujours le but, il prouvait du moins qu'il l'avait entrevu, qu'il en saisissait la grandeur ; son imagination, en pénétrant dans cette voie nouvelle, y faisait briller une de ces lumières soudaines que tous les esprits attendent, dans les moments de transformation, pour se mettre en marche.

VII

Don Alvaro ou *la Fuerza del Sino* a réalisé au théâtre, en 1835, un progrès analogue. Si l'on songe, d'un côté, à l'état d'abaissement où se trouvait, plus peut-être que tout autre genre de littérature, l'art dramatique au delà des Pyrénées, aux difficultés que faisait peser sur lui une censure ignorante, implacable, qui ne tolérait que l'imitation des plus plates vulgarités étrangères, et de l'autre à cet amour merveilleux que l'Espagne a toujours eu pour les représentations théâtrales, qu'elle a conservé même dans les heures les plus mauvaises, on ne peut s'étonner que le drame du duc de Rivas ait été un événement littéraire considérable. Il ne faut

point être surpris si la joie fut vive de voir que le pays illustré par Calderon, Lope, Moreto, Alarcon, Tirso de Molina, pouvait encore trouver des ressources en lui-même, et qu'il suffisait d'un peu de liberté pour seconder l'essor d'une nouvelle poésie dramatique plus nationale, et qui s'accordât mieux avec les instincts modernes. Le drame n'avait point eu à la fin du siècle dernier l'heureuse fortune qui était échue à la comédie. Tandis que celle-ci était réformée par un esprit vif et original, par Moratin, dont les œuvres, *la Femme hypocrite (la Mogigata)*, *le Oui des jeunes filles (et Si de las Niñas)*, n'ont pas perdu leur intérêt, et se maintiennent de nos jours par leur verve brillante, la tragédie était restée ce que l'avait faite l'école du XVIII^e siècle. Les ouvrages les plus dignes de remarque qui touchent à notre temps, nous les avons nommés : quelques-uns, *Pelage et la Veuve de Padilla*, ont eu une valeur de circonstance. D'autres plus récents, tels que *l'Œdipe* de M. Martinez de la Rosa, montrent le goût purement classique dominant encore les intelligences les plus élevées, et gardant son empire jusqu'à un moment bien rapproché de nous. Aucun caractère nouveau ne signale ces compositions, et bien moins encore les traductions innombrables qui réduisaient l'Espagne à n'être que l'écho servile d'un autre peuple. Entre ces travaux timides ou inutiles et *don Alvaro*, il y a toute une révolution accomplie dans l'art comme dans la société. L'auteur revenait vers la scène qu'il avait forcément quittée depuis plus de dix ans ; mais il y revenait l'esprit libre des passions qui avaient fait de *Lanuza* un dialogue politique plutôt qu'une œuvre tragique, n'ayant en vue que l'intérêt littéraire et familiarisé avec les hardiesses des écoles poétiques étrangères. Il trouvait en même temps un théâtre délivré de la surveillance oppressive de la censure et un public vaguement désireux de nouveautés dans son ignorance, déjà ébranlé par les se-

cousses politiques qui l'agitaient. Tout servait donc à favoriser l'audace.

Le drame du duc Rivas est tout d'invention; il est né exclusivement de la fantaisie du poète; aucune date certaine ne pourrait être assignée à l'action. Si quelques mots sur la guerre de Philippe V n'indiquaient qu'il la faut placer au xviii^e siècle, les campagnes d'Italie où don Alvaro va vainement chercher la mort pourraient aussi bien être les campagnes du Grand Capitaine. Le vrai sujet, c'est la vie d'un homme livré aux poursuites inflexibles du malheur; c'est la *force du destin* prenant un être condamné à son berceau, pour le pousser, de déception en déception, de douleur en douleur, de chute en chute, jusqu'à une fin lamentable.

Cette fatalité, que nous montrions dénouant les amours du bâtard maure et de Kerima, elle est ici dans toute sa puissance. Don Alvaro est le fils d'un vice-roi révolté du Pérou, qui s'est uni à une descendante des Incas pour secouer le jong castillan, au mépris de la loyauté et de l'honneur. C'est donc sous un astre funeste qu'il voit le jour. Il a traversé les mers pour venir justifier la mémoire de son père, mort avec la flétrissure du traître, pour chercher à laver l'écusson qui lui a été laissé souillé, et qu'il ne peut tirer de l'ombre avant l'heure de la réhabilitation. A Séville, où il vit cependant, sa naissance est ignorée; héros de la famille de Conrad ou de Lara, il n'est connu que pour la beauté étrange de sa figure, pour la profusion de ses richesses, et la facilité avec laquelle il jette l'or à pleines mains. Le mystère même dont il s'environne attire sur lui tous les yeux. L'inexprimable fierté qui perce en lui, l'apparence de noblesse qu'il garde toujours, tous ces dons extérieurs, à l'aide desquels il séduit et fascine les regards, empêchent qu'on ne sonde plus profondément les secrets de sa vie.

C'est dans cette situation où le merveilleux a sa part, que

don Alvaro s'éprend d'un violent amour pour doña Léonor de Vargas, la fille du marquis de Calatrava ; mais lui, qui n'a qu'un nom inconnu à offrir, dont la fortune est peut-être celle d'un aventurier heureux, d'un pirate qui veut se reposer dans les jouissances de ses fatigues coupables, comment pourrait-il aspirer à la main de l'héritière d'une illustre race ? Il l'a osé pourtant, et la passion qu'il a éveillée dans l'âme de Léonor lui faciliterait singulièrement la route, s'il n'y avait un obstacle plus fort, celui que met entre eux l'honneur de la maison de Calatrava. Le vieux marquis oppose un refus invincible. Dans ces circonstances, Léonor, entraînée par l'amour de don Alvaro, consent à le suivre. La nuit les réunit secrètement, comme Roméo et Juliette. Près de partir, ils épanchent encore leur ardeur passionnée. Malgré tout, la jeune fille ne saurait étouffer ses regrets, ses remords, les terreurs qu'elle éprouve en foulant aux pieds le devoir et l'affection filiale ; elle veut retarder, elle hésite, elle se combat elle-même, lorsqu'au milieu de ces incertitudes et de ces angoisses apparaît la figure irritée du père. Don Alvaro abaisse son orgueil devant le marquis, qui veut le faire enchaîner comme un vil larron ; il se met à ses genoux, appelant sur lui seul le châtement, et dépose à terre un pistolet dont il s'était d'abord saisi ; mais, par un jeu cruel du destin, ce pistolet part, et va frapper Calatrava, qui tombe et meurt en maudissant sa fille. Affreuse catastrophe ! Vainement, dès lors, don Alvaro cherchera à retrouver la paix, à réunir les éléments dispersés de son bonheur, comme on rassemble les morceaux d'un verre fragile qui a volé en éclats : le malheur partout l'accompagne ; chaque effort qu'il tentera ne fera qu'élargir l'intervalle marqué de sang qui le sépare de Léonor.

La lutte qui s'est engagée dans cette nuit funeste entre les serviteurs de Calatrava et don Alvaro, lutte où celui-ci a failli

succomber, fait même que chacun des deux amants perd la trace de l'autre. Léonor s'enfuit chez une de ses parentes à Cordoue, et bientôt va se cacher plus profondément, sous les habits d'un religieux, dans une solitude abrupte qui avoisine le couvent des Angés, a Hornachuelos. Là, elle vit isolée, pleine de douleur et de repentir, retranchée du monde, morte pour sa famille. Pendant ce temps, don Alvaro, afin de tromper son désespoir, ou pour y mettre un terme, est allé, sous le nom de don Fadrique de Herrerros, se mêler aux guerres d'Italie, et, bien loin de rencontrer la mort en allant au-devant d'elle, il ne fait qu'acquérir une brillante renommée de courage. Il n'a qu'un ami auquel il est lié par la communauté des dangers, par la noble fraternité du champ de bataille : c'est un jeune officier, don Félix de Avendaña; et, comme si le destin préparait une embûche sous chacune de ses joies passagères, don Félix n'est autre que le fils aîné du marquis de Calatrava, qui est à sa recherche pour venger la mort de son père et l'honneur de sa maison. C'est cette amitié même qui les remet en présence sous leurs vrais noms de don Alvaro et de don Carlos de Vargas. Le premier, gravement blessé, dans la prévision de la mort, confie à son ami une cassette, pour brûler, s'il succombe, les papiers qui y sont contenus. Celui-ci, cédant à un instinct plus fort que sa loyauté, ouvre à peine la cassette, et voit le portrait de sa sœur, doña Léonor. Tout lui indique qu'il a enfin trouvé le meurtrier de son père; il attend sa guérison, le provoque, et tombe fatalement lui-même sous les coups de son adversaire, qui s'est inutilement efforcé de détourner cette catastrophe nouvelle.

Ce n'est pas tout encore : don Alvaro revient-il en Espagne pour s'enfermer au couvent des Angés et se soustraire par là aux malignes influences de sa fortune, la paisible expiation ne lui est pas permise. Le second fils du marquis de Ca-

latrava, don Alonzo, viole sa retraite, l'arrache à sa cellule, fonette son sang par l'injure, et lui remet une épée dans la main; don Alonzo meurt comme son frère, dans une gorge de la montagne, laissant don Alvaro pétrifié. Il n'y a qu'une terreur à ajouter à celle-ci, c'est l'apparition de doña Léonor à cette heure suprême; le combat a eu lieu, en effet, près de la solitude où elle s'est ensevelie depuis longtemps. Son frère mourant peut encore rassembler ses forces pour la frapper d'un coup de poignard. Don Alvaro se précipite du haut d'un rocher en jetant au ciel un dernier blasphème, et les moines, les gardiens du couvent, accourus, s'écrient, pleins d'épouvante : « Miséricorde ! Seigneur, miséricorde ! »

C'est là une œuvre incontestablement tragique. Il y a dans Carlos et don Alonzo un âpre et malheureux désir de vengeance, — dans don Alvaro, un effroi de tout ce qui l'entoure, de ce sang toujours prêt à lui rejaillir à la face, qui laissent une longue et sinistre impression. Une poésie forte et colorée relève et ennoblit ce qui pourrait parfois paraître simplement mélodramatique. Toutefois en considérant au fond le sujet lui-même, ne doit-on pas aussi faire remarquer ce qu'il y a d'un peu étrange à montrer la fatalité comme la souveraine et l'exclusive maîtresse d'une vie entière ? Certes, nous comprenons ce que ce dogme mystérieux a de saisissant pour l'imagination, et particulièrement pour une imagination espagnole ; nous savons quels effets on en peut tirer encore. Il faut bien que cette idée de la fatalité soit naturelle, pour qu'elle se retrouve, sous des noms différents, dans toutes les religions, pour qu'elle ait été reproduite à divers égards par les littératures les plus éminentes ; mais la raison humaine, en grandissant, n'a-t-elle pas diminué le prestige de cette puissance invisible ? Ce n'est plus une croyance pour nous, et, puisqu'avec le temps, le sentiment de la liberté morale s'est de plus en plus développé ne serait-ce pas un

spectacle également grand et plus vrai aujourd'hui que celui de l'homme, non plus aveuglément soumis à une force supérieure, aveugle elle-même, mais luttant contre elle, arrivant parfois à déjouer ses coups, lui disputant son intelligence et son âme, et se montrant vainqueur aussi souvent que vaincu dans ce combat héroïque ?

Si le drame antique, dont la fatalité est le ressort, nous rend les témoins de la défaite continuelle et assurée de l'homme, ces alternatives, cette perspective d'une lutte incertaine qui tient toujours nos forces en éveil, ne sont-elles pas la source d'un autre ordre de sentiments plus élevés et particuliers à la civilisation chrétienne, dont le bienfait nous rouvre les sphères supérieures, nous donne l'espérance dans les plus grands abandons ? Pense-t-on qu'il y ait moins d'éléments dramatiques dans cette idée, que les douleurs soient moins touchantes parce qu'elles ne sont pas irremédiables, que l'émotion se doive refroidir parce que les efforts tentés pour corriger la fortune obtiendront quelque prix ? La morne pitié qu'inspire un héros condamné et livré à la fureur vengeresse d'une destinée implacable serre le cœur, lui communique un oisif et venimeux désespoir. Une compassion douce et féconde, au contraire, naît à la vue de l'être assailli par les épreuves, et qui parvient de nouveau à découvrir *les étoiles du ciel*, selon le langage de Dante, après avoir suivi sans succomber la voie des douleurs humaines.

Quel que soit d'ailleurs ce jugement général, il faut le reconnaître, le duc de Rivas a développé son sujet avec une réelle puissance. On conçoit que, pour une telle donnée, les fictions classiques fussent insuffisantes, qu'il fallût un cadre plus libre et plus large aux agitations renaissantes de la destinée de don Alvaro. L'auteur n'a ménagé ni le temps ni l'espace ; les années s'écoulaient entre le commencement et la fin de l'action dramatique, la scène change à son gré, et est

tantôt en Espagne, tantôt en Italie. L'élément comique vient par instants reposer des terreurs du drame. La prose se mêle aux vers, comme dans certains ouvrages anciens. Rien ne manque à cet essai hardi, qui, le premier, a donné la mesure des facultés dramatiques du duc de Rivas, comme *le Bâtard maure* avait fait éclater dans un jour nouveau ses autres qualités poétiques. — Il est maintenant facile d'apercevoir les traits distinctifs du génie de l'auteur. On pourrait dire de lui ce que Sheridan disait de Moore : « Son âme est une étincelle de feu échappée du soleil ! » Doué d'une sensibilité énergique, d'un enthousiasme prompt et chaleureux, dans la poésie lyrique il trouve d'incomparables accents. S'il plonge dans l'histoire, la vérité se révèle à lui par éclairs, dans quelque vision magnifique et passagère ; il la devine d'instinct plutôt qu'il n'en a une connaissance exacte. S'il peint un caractère, il en saisit surtout les côtés extérieurs et saillants qui frappent l'imagination. Il est habile à décrire les désastreux effets d'une calamité fatale, bien plus qu'à suivre pas à pas les passions dans leur développement moral et logique. Son style a toute l'opulence méridionale, la richesse de la couleur, la profusion des images, avec les défauts inséparables de ces qualités même. Il y aurait, sans contredit, de nombreux points de comparaison entre cette nature généreuse dominée par l'imagination, et celle de l'auteur des *Orientales* et d'*Hernani*, dont le génie est à demi espagnol.

Le talent du duc de Rivas s'est montré sous une autre face dans la comédie. *Le Prix de l'Argent*, — si l'on aime mieux, *Tu vaux ce que tu as* (*Tanto vales cuanto tienes*), — est une intéressante peinture de mœurs. C'est un pauvre diable de millionnaire qui tombe des Indes à Séville chez sa sœur doña Rufina, et dont la considération baisse ou s'élève auprès de celle-ci, auprès des usuriers qui l'entourent et des amants

intéressés qui courtisent sa fille, suivant qu'on le suppose ruiné par les pirates ou encore possesseur de ses richesses ; ce qui doit faire réfléchir les millionnaires, et n'empêche cependant personne de tâcher de le devenir, sans doute afin que la comédie ne périsse pas. Il y a des détails faciles et amusants dans le développement de cette idée : le contraste de ce brave don Blas arrivant chargé d'or, seul pourtant, sans suite et mal vêtu, au milieu de sa famille, qui couvre sa misère d'un luxe insolent, est d'une invention comique élevée ; mais *le Prix de l'Argent* n'est qu'une diversion aimable, que le jeu d'un esprit flexible et varié. C'est dans la voie qu'il s'était d'abord ouverte, dans le drame et dans le poème, que le duc de Rivas s'est maintenu avec succès, et il n'a eu qu'à écouter son inspiration première pour produire d'autres œuvres sérieuses et originales, où son imagination se retrouve tout entière. *L'Épreuve de la Loyauté* (*el Crisol de la Lealtad*), *les Consolations d'un Prisonnier* (*Solaces de un Prisionero*), *la Morisca de Alajuar* surtout, sont de remarquables compositions dramatiques qui se rapprochent complètement des vieux modèles par l'ampleur, la liberté, le mouvement de la passion ou de la fantaisie. Dans le poème, l'auteur a mieux fait : il a rajeuni le *romance* ; ingénieuse tentative digne de succès ! Déjà il avait publié quelques *romances* à la suite du *Bâtard maure* en 1834 ; ses plus récents recueils sont exclusivement consacrés à faire revivre cette antique forme, et à lui donner un nouveau lustre.

VIII

Le *romance*, on le sait, est un genre particulier à la Péninsule. C'est dans ce mode de récit spontané, rapide, souple et

toujours animé, que l'Espagne a célébré les événements de sa vie guerrière, ses faits domestiques; c'est dans cette poésie vraiment nationale que se reflètent le mieux son génie et ses mœurs. Il n'est pas de forme plus dramatique et plus heureuse que cette forme laissée par l'imagination populaire à l'imagination plus savante des poètes, et qui avait été atteinte de la corruption commune à la fin du xvii^e siècle. Le duc de Rivas, en la modifiant légèrement, en lui appliquant une certaine règle, rendue inévitable par les progrès de l'art, n'a fait que la reproduire dans les *Romances historiques*. Il s'est servi d'un genre de poésie purement espagnol pour traiter des sujets tout nationaux, — aventures tragiques, combats de chevalerie, histoires d'amour, prodiges de l'honneur. C'est dans les annales même de son pays qu'il a puisé, et il serait parfois curieux d'observer comment les *Romances* anciens, et la poésie moderne représentent tour à tour les mêmes hommes, les mêmes actions, les mêmes événements.

Les *Romances historiques* sont d'une très-grande variété. L'imagination du duc de Rivas a créé tout un monde brillant et poétique : ici, au milieu des fêtes splendides de la cour de Philippe IV, c'est le *comte de Villamediana* qui périt victime de son amour pour la reine ; là, le favori du roi don Juan, *don Alvaro de Luna*, touche en peu d'instant à toutes les extrémités de la fortune, et se réveille sur un échafaud après s'être endormi dans la prospérité et la puissance, destin ordinaire de tous les favoris que l'Espagne a vus passer en si grand nombre ! En est-il un seul qui n'ait été violemment repris et englouti par la vague capricieuse qui l'avait porté ? *L'Alcazar de Séville* et *le Fratricide* retracent l'histoire de l'amant couronné de Maria Padilla, de don Pèdre le Justicier, assassin d'un frère qui mourut de la main d'un frère. *Le Fratricide* est un des poèmes qu'on peut justement citer pour l'énergie et l'intérêt dramatique. La figure de don

Pèdre, d'ailleurs, est une de celles qui ont le plus attiré les poètes et excité leur imagination. Combien d'œuvres anciennes l'ont pris pour héros ! combien d'œuvres modernes même ont réveillé sa mémoire ! Plusieurs des romances du duc de Rivas lui sont consacrés, outre *le Fratricide*. Le *Souvenir d'un grand homme* (*Recuerdo de un grande hombre*) est le mélancolique tableau des misères, des amertumes, des obstacles contre lesquels eut à lutter Christophe Colomb lorsqu'il allait sur un frêle vaisseau, poussé par une foi ardente, guidé par son génie, découvrir un monde nouveau, et agrandir l'empire des rois catholiques. L'auteur ne se borne pas seulement au passé, il a donné la forme du romance à des sujets tirés du présent. *Le Sombrero* et *le Retour désiré* (*la Vuelta deseada*), qui racontent les angoisses d'un amour tourmenté par l'exil, sont des légendes pleines de charmes et d'une généreuse tristesse. — Ainsi, les *Romances historiques* offrent une réunion intelligente d'œuvres propres à remettre en honneur ce genre qui tient une si large place dans la littérature espagnole, et qui peut-être encore une merveilleuse ressource pour l'art moderne.

Lorsque le duc de Rivas écrivait *le Bâtard maure* et *don Alvaro* ou *la Force du Destin*, il était presque seul ; aucune voix n'avait devancé la sienne. Partout il y avait l'instinct, le désir d'une rénovation littéraire, plutôt que le pouvoir de réaliser immédiatement ce noble vœu ; c'était la période de la conquête laborieuse et ardue. Quand il a fait paraître les *Romances historiques* et ses autres drames, plusieurs années s'étaient écoulées déjà pendant lesquelles cette révolution attendue et souhaitée avait pris des proportions plus larges et était devenue le travail commun de tous les esprits. Ces années, en effet, ont vu surgir de nombreux poètes. Au théâtre M. Gil y Zarate a fait *Charles II*, *Rosmunda*, *Guzman le Bon* ; M. Hartzenbusch a donné *les Amants de Teruel*, *doña Mencía*.

Le Troubadour, le Page, de M. Garcia Gutierrez, ont été de grands espoirs ; M. Breton de los Herreros a écrit cent pièces pleines de gaieté et de verve ; M. Zorrilla s'est signalé par *le Savetier et le Roi, la Nuit de Montiel, la Loyauté d'une Femme*. La poésie lyrique ou épique n'a pas été moins féconde. Les *Légendes espagnoles*, de M. Mora, peuvent être citées avec éloge. Espronceda, l'auteur trop tôt perdu de *l'Etudiant de Salamanque* et du *Diable-Monde*, n'a pas craint de lutter dans ses poèmes avec les souvenirs de Byron et de Goëthe. M. Pastor Diaz a publié des vers qui dénotent un beau talent lyrique. M. Zorrilla travaille encore aujourd'hui à un immense poème historique sur Grenade, qui sera la peinture de la défaite de l'islamisme, et ranimera ce monde chevaleresque et passionné où s'agitent catholiques et Maures, les uns haussant la croix triomphante, les autres repliant le drapeau lacéré de Mahomet, et emportant l'impérissable souvenir de l'Alhambrah. — Voilà, sans doute, un ensemble d'ouvrages qui montrent combien la poésie a été prompte à renaître en Espagne, et avec quelle ardeur l'école nouvelle a embrassé les doctrines que le duc de Rivas a le premier proclamées !

Est-ce à dire, cependant, que ce mouvement littéraire, malgré les meilleurs efforts pour atteindre un tel but, présente une entière et puissante originalité ? Est-ce à dire que ces écrivains, dont les productions brillent parfois d'un si vif éclat, aient vraiment trouvé l'idéal poétique qui convient à l'Espagne de ce siècle ? Non : pourquoi ne l'avouerait-on pas ? Il n'y a là qu'une imparfaite image de ce qu'on peut attendre du génie espagnol renaissant. C'est un réveil plein d'espoir, mais un réveil avec les vues confuses, les naïfs étonnements, les embarras, les erreurs inséparables de ce premier moment où, après un sommeil prolongé, un peuple rouvre tout à coup les yeux à la lumière intellectuelle. Cer-

tes, on l'a pu remarquer, l'imagination espagnole, ébranlée par ce mouvement, s'est déployée avec audace et grandeur. Ses tentatives les plus glorieuses, néanmoins, laissent voir je ne sais quoi d'incertain et de peu profond qui prouve qu'elle est encore à la recherche de l'aliment qui lui doit procurer la force et la vie. Trop souvent, dans son inquiète et mobile activité, elle ressemble à ces flammes errantes qui flottent à la surface du sol et qu'aucun large foyer n'entretient. Faut-il s'en étonner beaucoup ? La Péninsule a eu le malheur de ne point subir cette action morale lente et progressive qui fait qu'à l'heure voulue un pays intérieurement renouvelé n'a plus qu'à rompre le dernier anneau qui le rattache au passé pour prendre possession de ses conquêtes politiques et trouver en même temps une expression littéraire rajeunie. Elle a marché un peu au hasard, poussée par de vagues instincts plutôt qu'animée d'une pensée unique et décisive. L'esprit moderne, jusqu'ici, n'avait fait que l'effleurer pour ainsi dire et jeter au vent les ruines qui la couvrent, sans pénétrer dans son sein même, sans modifier dans l'essence, et d'une façon permanente, son état social. Dès lors les illusions peuvent s'expliquer ; on conçoit que les écrivains rendus libres, excités à produire, mais n'ayant sous les yeux que cette vaste confusion, n'aient fait qu'entrevoir les véritables éléments de l'art nouveau, qu'ils aient parfois combiné dans leurs œuvres, avec une maturité douteuse, l'imitation des poésies étrangères contemporaines et l'imitation des anciens modèles nationaux. Le point d'appui leur manquait ; comme une terre fuyante, le présent se dérobaît sous leurs pas.

Après tant d'épreuves, cependant, l'Espagne ne peut-elle aspirer à voir la vie moderne porter ses fruits pacifiques ! Une organisation régulière et féconde, plus que toute autre chose, est propre à développer les pensées, les sentiments modernes, qui descendent peu à peu dans les masses,

et à transformer promptement les mœurs et les usages. C'est en se rapprochant de ces réalités morales, chaque jour plus distinctes, que l'imagination pourra ressaisir la vraie direction, et comme Antée, en retouchant la terre sa mère, regagner de nouvelles forces. Le but de toute littérature, qui est de représenter la société où elle naît, devra paraître plus facile à atteindre : but assurément bien digne d'enflammer des esprits généreux ; car, en résumé, de quoi s'agit-il pour l'Espagne si ce n'est de créer une poésie nouvelle qui ait son caractère propre à côté de celle de Goëthe, de Schiller, de Byron, de Scott, de Victor Hugo, de Lamartine, une poésie nationale qui continue la tradition de Lope, de Calderon, de Moreto, de Gabriel Tellez, d'Ercilla, sans reproduire ce qu'il y a eu d'éphémère dans les écrits de ces glorieux et immortels ancêtres de l'art espagnol ?

VI

LA POÉSIE BYRONIENNE EN ESPAGNE.

DON JOSÉ ESPRONCEDA.

Byron, lorsqu'il alla, jeune encore, au-devant d'une belle mort, sur la noble terre de Grèce, cherchant ainsi à ajouter à sa gloire littéraire la gloire d'une action courageuse, ne mourut pas tout entier, cependant. Outre ses œuvres, qui sont les filles immortelles de son génie, il laissait une autre postérité vivante, nombreuse, empressée à recueillir son souffle, et qui s'est appliquée à continuer ses violentes traditions. La sombre plainte du *Giaour*, de *Lara*, de *Manfred*, de *Child-Harold*, l'amer sarcasme de *don Juan*, ont eu un singulier retentissement dans les cœurs et ont provoqué des hymnes pareils, — hymnes du désespoir, hymnes de l'ironie acérée et triomphante, non-seulement en Angleterre, mais dans tous les pays où pénétrait, à divers degrés, l'esprit moderne, en France, en Espagne, en Italie même. Le noble auteur s'est ainsi trouvé le père d'une race poétique nouvelle vouée aux troubles et à une agitation déréglée. A peine sa tombe s'é-

lait-elle refermée, rendant inutile désormais cette pure et suprême exhortation qu'il s'était adressée à lui-même dans ses derniers jours et dans les derniers vers sortis de sa plume, combien d'autres Byrons naissaient, laissant éclater la même humeur mélancolique et fière, s'enveloppant dans le même dédain, versant sur toute chose leur amertume, essayant même de se créer une existence qui, par quelque trait, rapelât celle du maître !

Or, entre l'illustre lord et ces sectateurs inexpérimentés du doute, quelle ressemblance y avait-il ? Celle qui peut exister entre la vérité et la fiction, si habile qu'elle soit d'ailleurs ; c'est dire que la ressemblance n'était qu'apparente et ne résultait que de l'imitation. Byron avait réellement dans le cœur le germe de ces sentiments excessifs, de ces passions brûlantes dont ses poèmes étaient la puissante expression. Dans ses paroles il n'y a aucune feinte, aucun jeu d'esprit ; tout s'accorde en lui ; et quand il invente, il se peint tout entier dans ses créations, il les empreint de sa forte individualité. N'est-ce point ce secret accord qui donne toujours au génie poétique sa vitale énergie et son autorité sur les hommes ? n'est-ce point là ce qu'Horace exprimait plus simplement lorsqu'il disait que, pour exciter les larmes, il faut pleurer soi-même ? Tel est même, sur le lecteur, l'effet de la vérité, si cruelle, si poignante qu'elle soit, tel est aussi, pour chacun, l'invincible besoin de retrouver l'homme dans l'écrivain, que plus d'une fois la curiosité publique, remuée et tenue en éveil, voulut chercher des ressemblances là où elles ne pouvaient être, et voir dans ses étranges héros la personnification du poète lui-même. C'était un puéril effort, sans doute, c'était oublier les privilèges de l'imagination ; mais sous ce voile qu'on essayait de lever, si on eût vainement cherché un Lara ou un Conrad, ce qu'on pouvait découvrir, c'était un certain fond commun à l'auteur et à ces fils d'une fantaisie excentrique ; ce qu'il y

avait certainement, c'était une pensée orageuse, une âme naturellement inquiète.

Les circonstances avaient servi à nourrir et à développer cette grandiose inquiétude. Byron n'avait pas seulement senti le contre-coup des catastrophes publiques qui ébranlèrent l'Europe à la fin du XVIII^e siècle, cette influence extérieure seule ne déterminait pas la révolte soudaine de cet esprit passionné; c'est en se repliant sur lui-même, c'est dans sa vie privée qu'il trouva les plus actifs stimulants de sa nature ombrageuse. Gentilhomme de naissance, il se voyait, avec une fortune amoindrie, hors d'état de garder son rang dans le monde pour lequel il était fait, et par là il était conduit à s'isoler, à remplacer les douceurs d'une grande existence par des jouissances plus âcres. Doué d'une énergique sensibilité, comment n'aurait-il pas senti le vice d'une position qui s'aggravait chaque jour? comment son orgueil natif, qu'il poussait jusqu'à s'irriter de ses infirmités corporelles, ne se serait-il pas accru? Privé de bonne heure de son père, il avait été livré à des soins mercenaires, à une surveillance peu attentive et impuissante à diriger ses vigoureux instincts. Il avait le goût de l'indépendance, et ce goût, excité par les obstacles, se réveilla encore plus fort lorsqu'il semblait que sa vie dût être fixée. La lutte, enfin, fut son élément : poète, il se trouva en guerre avec les critiques, homme avec sa famille, Anglais avec son pays qui le poursuivait de sa méticuleuse sévérité, tout en se passionnant pour ses ouvrages. C'est en considérant cette vie où rien n'est réglé suivant les proportions vulgaires, qu'on découvre la source où puisait Byron; on comprend mieux cette poésie empreinte d'un amer scepticisme, où une profonde et touchante tristesse se mêle parfois au plus implacable sarcasme, et qui reste vraie dans sa superbe violence.

Ces sombres élans, acceptables seulement à cette condition

première de la vérité, n'étaient le plus souvent, au contraire, pour les imitateurs de Byron qu'un jeu d'imagination. Ce qui aurait dû faire du génie de l'auteur de *Manfred* un génie solitaire dans sa puissance fut justement ce qui attira cette foule d'esprits mobiles, impatientes, toujours prompts à se tourner vers le point où quelque lumière brille, et qui ne savent apercevoir que le dehors, pour ainsi dire, les saillies extrêmes de toute création littéraire. Naïfs reproducteurs des défauts du poète, ils croyaient arriver à une sorte d'originalité, tandis qu'ils refaisaient *Child-Harold*; comme on décalquerait une belle figure; les traits peuvent rester encore, mais la vie n'est plus dans cette froide image. Ils voulaient, eux aussi, peindre les cruels ravages des passions, les déchirantes perplexités de l'esprit et du cœur, donner à leur vie ces couleurs mystérieuses à travers lesquelles le monde distingue à peine la limite qui sépare l'auteur du héros de son invention. Précocement désenchantés, ils faisaient comme ceux qui reviennent d'un voyage au bout duquel ils n'ont rien trouvé, pour prix de leur lassitude; ils se plaignaient et exhalaient leur suprême dégoût en vers sybillins. Ce n'était qu'un bruit de paroles, cependant; ce n'était qu'un entraînement factice de l'imagination. Ceux qui faisaient entendre ces chants de deuil, de tristesse, de doute, avaient à peine vécu; comment aurait-il pu y avoir dans leur poésie une vérité résultant d'une inspiration personnelle? Comment dans leurs essais littéraires eussent-ils laissé paraître ce que, par le bienfait de l'âge, ils ne pouvaient encore avoir comme hommes, — c'est-à-dire l'originalité tant enviée, l'individualité, et, en un mot, ce caractère propre qui ne se forme et ne se décèle que par l'épreuve?

Feindre la douleur, provoquer les luttes morales, aller au-devant d'elles, et en imaginer même, c'est une tentative que se peut permettre la jeunesse seule, dans son audacieuse

inexpérience. Sentant sa généreuse vigueur, elle a hâte de vivre et d'agir ; peu ménagère de sa force, qu'elle croit inépuisable, elle aime mieux encore l'employer à se créer des tourments, à combattre des obstacles imaginaires, que la laisser inactive ou l'exercer avec mesure, dans la limite des devoirs obscurs de chaque jour. Il faut le remarquer cependant, ces douleurs chimériques ont un plus grand pouvoir de corruption que les douleurs véritables dans lesquelles les bonnes natures ne font le plus souvent que s'accroître et se fortifier. En détachant le cœur de la réalité de la vie, en développant sans but ses vagues instincts, en l'entraînant à une dépense inutile d'énergie, elles le désarment pour le moment où il aura à vaincre de plus sérieuses difficultés. L'âme, habituée par degrés à ces agitations factices, s'y énerve, s'y émousse, et d'avance joue ses nobles destinées dans ce pernicieux simulacre de combat ; les réelles déceptions viennent et ne font que l'irriter davantage, en la trouvant impuissante. Quoi donc encore ? Insensiblement tout change d'aspect ; on commence à croire que cette situation violente, créée par une imagination viciée, prématurément corrompue, pourrait bien être un état normal pour l'homme ; et bientôt il n'y a plus qu'un refuge, c'est le désordre, désordre de l'esprit, désordre du cœur, désordre de la vie tout entière ! triste impasse au bout de laquelle la mort est apparue trop souvent comme la redoutable consolatrice de ces existences faussées ! Les qualités morales ne périssent pas seules dans ces périlleuses tentatives ; le talent, le génie en reçoivent aussi l'atteinte et y perdent leur éclat. — Ne sont-ce pas là quelques traits de cette bâtarde postérité de Byron dont je parlais, — postérité heureusement décroissante aujourd'hui et presque disparue ?

Espronceda a été une des jeunes et des plus regrettables victimes de ces penchants excessifs, de ces dérèglements de

l'esprit, de ces fiévreuses exaltations de l'âme. C'était un des premiers écrivains de la Péninsule, un des poètes qui ont eu le don de charmer et d'émouvoir, il y a quinze ans, la jeunesse espagnole, au milieu des cruelles diversions de la guerre civile, soit par ses poésies lyriques, soit par son poème du *Diablo-Mundo*, soit par son roman de *Sancho Saldaña*, soit encore par *l'Étudiant de Salamanque*. Quelques morceaux peuvent mettre son nom au niveau des lyriques les plus élevés. Il avait un génie poétique naturel, qui aurait pu avoir un plus heureux développement s'il n'eût été sans cesse assiégé par les souvenirs de Byron. Il ne s'est pas tué comme Larra ; il est permis de le dire cependant, c'est la même cause qui les a conduits, tous deux jeunes encore, au même but par des voies différentes. Espronceda est mort fatigué et vaincu dans cette lutte incessante où l'ardeur de son imagination le poussait. Il est mort en 1842 à Madrid ; à peine avait-il trente ans. Il n'était pas seulement poète, et c'était là peut-être son plus réel défaut, il visait aussi à jouer un rôle politique ; il tentait, en un mot, toutes les voies où il pouvait y avoir un aliment pour son impatiente activité. Si la maladie ne l'eût emporté, il se peut qu'il eût réussi, malgré son peu d'aptitude pour les affaires ; mais il ne faudrait pas répondre que le hasard ne l'eût jeté sur quelque esplanade pour périr sous le feu des exécuteurs militaires.

Espronceda était né en 1810 pendant la guerre de l'indépendance, en ce moment où les cris d'insurrection, de liberté, étaient les seuls qui pussent retentir autour de son berceau. Avant qu'il pût comprendre le sens des événements, tout avait changé ; l'Espagne était rentrée dans le repos. Plus tard, lorsqu'en grandissant il fut à même d'apprécier ce repos, il sentit s'allumer sa jeune indignation. Sa vie est peu de chose ; elle se peut résumer dans quelques années d'exil qu'il passa à Londres et dans la part secondaire qu'il a

prise à la révolution en quelques circonstances depuis 1834.

Cette courte vie cependant débutait comme un roman, elle commençait par un de ces épisodes où se révèle l'esprit ardent et aventureux. Tout enfant encore, Espronceda faisait partie d'une sorte de société secrète dite des *Numantinos* dont étaient d'autres conspirateurs tout aussi dangereux que lui, — Ventura de la Vega notamment, l'auteur ingénieux de *l'Homme de mundo*. Les uns et les autres étaient pris et Espronceda fut enfermé pendant quelque temps dans un couvent de Guadalajara. A peine mis en liberté, il songeait à secouer ce joug dont il venait de sentir le poids. Il passait à Gibraltar et de Gibraltar il cinglait sur une barque de pêcheur vers Lisbonne. Mais ici allaient se révéler à lui les premières tristesses de sa position d'exilé. Arrivé au port, après avoir traversé toute espèce de dangers et de misères, il avait à subir une inspection de police; il fallut payer un droit. Or, il restait à Espronceda pour toute fortune un douro. Le jeune exilé reçut ce qu'on lui remit sur son douro, et par une sorte de défi insouciant à sa destinée, il jeta dans la mer ce dernier débris de sa fortune, ne voulant pas entrer à Lisbonne avec si peu d'argent ! Voilà sous quels auspices commençait cette vie d'émigré qu'Espronceda mena, pendant quelques années, allant de Lisbonne à Londres, de Londres à Paris, toujours inquiet, passionné, dévoré d'espérances et de désirs, s'initiant à la poésie fascinatrice de Byron, se battant dans les journées de juillet 1830 à Paris, s'engageant à cette époque dans la légion polonaise, ou bien se mêlant à cette poignée d'Espagnols qui tentaient un jour de forcer la frontière de leur pays avec Chapalangarra.

Espronceda avait ainsi partagé un malheur commun à toute la génération dont il était, génération venue à une mauvaise heure et dont les nobles instincts se trouvèrent comprimés au moment où elle aurait pu devenir la force du pays. Beaucoup

parmi ces jeunes gens, arrivés déjà à l'âge d'homme, n'eurent d'autre ressource que l'exil ; or, c'est là une des nombreuses causes des maux de l'Espagne, de l'instabilité de ses révolutions, pour qui s'y arrête un instant. Dans ce douloureux pèlerinage à travers l'Europe, leur esprit, il est vrai, s'éclairait, s'agrandissait ; Paris et Londres étaient pour eux les foyers d'utiles lumières ; ils assistaient au spectacle de libérales institutions ; ils étaient témoins et même parfois acteurs dans les disputes littéraires de ce temps. Plusieurs écrivirent des romans anglais et notamment Telesforo de Trueba, l'auteur des *Contes de l'Espagne romantique*. Martinez de la Rosa écrivait le drame d'*Aben-Humeya* dans notre langue. Saavreda, le futur duc de Rivas, promenait son noble génie de Paris à Malte, rêvant *le Bâtard maure*, et se fixait en dernier lieu à Orléans où il a laissé, je l'ai dit, des tableaux qu'il faisait peut-être pour vivre. Toreno écrivait l'histoire du soulèvement de 1808, en ayant sous les yeux les grandes luttes constitutionnelles de la Restauration. Ceux-ci étaient des hommes déjà mûrs, déjà renommés.

Le séjour dans les pays étrangers devait offrir plus de dangers encore pour ceux qui étaient jeunes et recevaient ces premières impressions, qui sont souvent décisives. Ils ne se retrouvaient attachés à leur patrie que par un regret instinctif et aussi par une vague espérance, et, en attendant que cette espérance pût se réaliser, ils se formaient loin du ciel natal, ils se façonnaient aux coutumes étrangères et ne pouvaient recevoir cette forte éducation nationale qui fait vraiment des hommes pénétrés des nécessités de leur pays en même temps que de celles de leur époque. Absents de l'Espagne, ils ne pouvaient être chaque jour initiés à ses plus intimes besoins, marcher pas à pas avec elle, pour ainsi dire, puiser un encouragement dans la possibilité d'agir et corriger les fausses illusions par l'expérience. Il y avait comme une sorte de divorce entre les choses et les hommes de la Péninsule. L.

pays, lui, restait stationnaire, souffrant, opprimé, engourdi sous le poids d'un inintelligent despotisme, qui aggravait de plus en plus ses maux, tandis que cette jeunesse errante au dehors s'habituaient peut-être trop aisément à croire qu'il suffisait de proclamer quelque généreuse théorie pour y remédier, et se nourrissait trop exclusivement de l'étude des temps révolutionnaires d'Angleterre ou de France, dans l'espoir de les renouveler en Espagne. Quand le jour du rapprochement est venu, le danger de cette longue séparation a éclaté, et il en est résulté beaucoup d'efforts mal dirigés, d'essais inutiles, de catastrophes. Un des plus vifs satiriques espagnols, Larra, le remarquait en traits mordants et justes dans un des moments les plus critiques, et il comparait ces jeunes gens qui avaient reçu une éducation européenne à de fins chevaux de race attelés à une lourde voiture : ils s'élancent, le trait rompt, et les voilà qui s'abandonnent à la fougue impatiente, laissant bien loin derrière eux le char pesant à peine ébranlé ! Cela ne sera plus vrai dans l'avenir, il faut l'espérer pour l'Espagne.

Quelques-uns de ces traits se peuvent appliquer à Espronceda. Il faisait partie de cette génération venue trop tard ou trop tôt : trop tard, pour être associée aux efforts de 1808 ; trop tôt, pour pouvoir se nourrir de fortes pensées sur le sol même de la patrie. Les voyages d'ailleurs n'avaient pas fait d'Espronceda un homme politique, même en théorie ; il n'avait point du tout la tête capable de concevoir une idée politique. Il cédait à ses instincts plutôt qu'à une conviction raisonnée ; il avait plus d'imagination que de jugement, plus de passion irréfléchie et capricieuse que de constance.

A quelle opinion se rattachait Espronceda ? demandera-t-on peut-être. Il était ou plutôt il se figurait être républicain. La république était une excentricité en Espagne et c'est là justement l'attrait qu'elle avait pour cette nature étrange.

C'eût été, je pense, le citoyen d'une république où Aspasia eût tenu le sceptre. Espronceda n'était qu'un esprit ardent qui aimait l'agitation comme pour y assouvir ses inquiétudes et son besoin d'émotions fiévreuses. Ainsi, dans les troubles de 1835 et 1836, il laissait éclater la plus fougueuse exaltation, il faisait même des barricades à la *Plaza Mayor* et ce poète révolutionnaire était un moment obligé de se cacher. Ainsi, en 1840, il accourait à Madrid aux premiers bruits du soulèvement du 1^{er} septembre. Il faisait ce qu'il pouvait pour précipiter la révolution. Il défendait devant le jury les journaux les plus violents. Nommé député, Espronceda ne put rien dire à la tribune; il aurait eu aisément mille traits aigus et sarcastiques; dans une discussion suivie il balbutiait. Espronceda finissait par se laisser nommer secrétaire de légation à La Haye d'où il revenait peu après pour mourir à Madrid.

Ce sont ses œuvres littéraires qui donnent la mesure de cet énergique et vigoureux esprit. Dans sa courte carrière, depuis les touchantes strophes qu'il adressait à l'Espagne opprimée jusqu'aux chants éclatants du *Diable-Monde*, il a laissé tomber de sa plume des fragments où il y a la marque d'un réel génie; — génie peu mesuré, confus, incertain, porté souvent à l'imitation, mais se relevant d'autres fois par d'incroyables élans! Différent du duc de Rivas qui fut son aîné, de Zorrilla qui est plus jeune, c'est un des poètes qui ont le plus fait pour la rénovation littéraire dans la Péninsule. Espronceda avait une inspiration naturelle sur laquelle influa grandement l'exemple de Byron, de Goëthe, de la nouvelle école française. Les pensées qui préoccupaient les poètes modernes de l'Europe agirent sur son esprit, et il les développait avec une richesse de forme qui rappelle les vieux maîtres espagnols. C'est ainsi qu'on a pu dire que les sujets qu'il prenait étaient *romantiques* et sa forme *classique*, si ces mots ont encore un sens.

Plusieurs des poésies lyriques d'Espronceda respirent une sombre énergie. Il avait trop le goût peut-être de ces sujets excentriques, tels que *la Chanson des Pirates*, *le Condamné*, *le Bourreau*. Dans ces morceaux cependant il y a d'incontestables beautés.

« ... En moi, fait-il dire au bourreau (*el Verdugo*), vit toute l'histoire du monde que le destin a écrite avec du sang ; dans chacune de ses pages rougies ma figure est empreinte. L'éternité engloutit les siècles, et le mal voit toujours en moi durer son monument. C'est en vain que, poussé par l'orgueil, l'homme croit marcher vers la lumière ; le bourreau existe encore ! Chaque goutte de sang qu'on me livre est le témoignage d'un crime de plus. Je vis, et derrière moi apparaissent les ombres épouvantées de ceux que j'ai frappés.

» Oh ! pourquoi t'ai-je engendré, toi, mon fils, si charmant et si pur ? La grâce de l'ange est dans ton sourire enfantin. Hélas ! ta candeur, ton innocence, ta douce beauté me font peur ! Femme, pourquoi perdre ta tendresse avec ce malheureux ? Montre-toi pitoyable pour lui, étouffe-le plutôt, et il sera heureux. Qu'importe que le monde t'accuse de cruauté ? Veux-tu donc qu'il hérite de ce vil office ? Veux-tu qu'il puisse te maudire ? Songe que cet enfant qui joue innocemment auprès de nous, tu le verras quelque jour, comme moi, coupable et maudit !... »

Le Condamné offre la saisissante peinture des derniers moments de l'homme livré à la justice ; cette pitié qui s'attache à une vie près d'être tranchée ne devient-elle pas plus légitime dans un temps où trop souvent on meurt non pour expier un crime, mais pour une opinion ? Le condamné est dans son cachot et, selon une vieille coutume espagnole, on crie au dehors : « Priez Dieu pour l'âme de celui qui va être exécuté ! (*del que van à ajusticiar*). »

« Courbé sur le sol, songeant au triste jour qui va bientôt naître, le condamné gémit en silence et attend l'heure fatale où le soleil luira sur son front pour la dernière fois. Dans la chapelle en deuil, où est un autel avec un crucifix, il a à côté de lui un prêtre. Il lève tristement ses yeux au ciel et cherche à prier... Une larme ! est-ce de crainte ou d'amertume ? Ah ! pour augmenter sa tristesse, peut-être est-ce un souvenir ! Il est jeune, et, pour lui, la vie pleine de songes dorés s'éteint déjà... Sa mère, qui le pleure, le met-elle au monde avec tant d'amour pour qu'il mourût si tôt !...

» La lune sereine éclaire le ciel ; la terre est dans un profond repos ; aucune voix ne se fait entendre, aucun cri, si ce n'est le tendre bruit d'une lyre d'amour. Madrid est enveloppé dans le sommeil ; tout convie au silence ; chacun dort sans s'inquiéter de celui qui va expirer ; s'il songe au lendemain, ce n'est pas pour penser à celui qui attend aussi ce réveil pour mourir. Tous, sans peine ni souci, entendent crier au dehors :

» Priez Dieu pour celui qui va être exécuté !

» ... Mais lui, le condamné, est en proie aux agitations de la fièvre. Dans ses songes, il confond la vie et la mort, il se souvient et il oublie.... Tantôt il erre dans un monde de ténèbres et sent la mort approcher, tantôt il se voit libre, respire l'air pur, et entend lui parler d'amour la femme qu'il aime, belle et douce comme autrefois, tendre fleur de printemps !... Dans sa joie, il vole pour la voir et s'efforce en vain ; au moment de toucher au but, son illusion s'évanouit, et il entend une lugubre voix disant :

» Priez Dieu pour l'âme de celui qui va être exécuté ! »

Je pourrais citer également un *Hymne au Soleil* comme une œuvre de riche poésie.

L'Etudiant de Salamanque est l'irrécusable fils de don

Juan. Ce sont quelques aventures tour à tour vulgaires ou fantastiques, et qui ne sont là que pour servir de point de départ à l'inspiration de l'auteur. Ces poèmes de la fantaisie dont la donnée première est commune, usée, vieillie, et dont le mérite est dans le développement, dans les élans de poésie imprévue qui éclatent parfois, ne ressemblent-ils pas à un vase d'argile d'où s'échapperait un parfum odorant ?

Don Félix de Montemar est le nouveau don Juan ; il a trompé doña Elvire, qui est morte de son délaissement, comme une fleur d'un jour flétrie sur sa tige. Il a tué don Diego de Pastraña, qui voulait venger sa sœur, et il cherche l'oubli dans le jeu, dans les plaisirs, dans le mouvement d'une vie turbulente. C'est dans une de ces nuits agitées, au sortir du jeu, qu'une fantastique apparition vient tenter l'audace de don Félix en lui proposant de la suivre. Le fantôme le conduit par la main et l'entraîne dans un séjour merveilleux et terrible. Rien n'est riche comme la description de cette demeure funèbre, « où le temps s'envole muet, » et au milieu, « Montemar, grandiose et satanique figure, esprit sublime en sa folie, dans ses provocations à la colère divine, marche le front haut. Fragile composé d'une matière impure, l'âme qui l'inspire l'élève et semble le poser à l'égal d'un dieu. Second Lucifer, âme rebelle que n'émeut point la crainte, il chante un chant bachique !... » C'est là cependant qu'il doit périr. Il aperçoit son fantôme assis au pied d'un monument qui, par un rare prodige, ressemble à une tombe et à une couche nuptiale. Ce fantôme, c'est Elvire ; il s'élève tout à coup un doux bruit qui inspire la mélancolie comme le souvenir d'un antique amour. Bientôt la rumeur grossit, et c'est comme l'approche d'un orage. Les pierres s'émeuvent et se choquent, les morts se relèvent, et une légion d'ombres les entoure. « C'est son époux, dit une voix, c'est l'épouse qui a enfin trouvé son époux ! ajoute l'autre, Oui, disent tous ces

spectres en chœur, c'est le préféré de son amour ! Elvire elle-même s'écrie : C'est mon époux ! et saisit sa main. Vous voyez, reprend don Diego de Pastraña, que voilà votre main dans celle d'Elvire, comme vous le jurâtes ! » Félix lutte en vain ; il se sent défaillir, chancelle et meurt. Aussitôt cette funèbre tempête s'apaise, le bruit décroît lentement, se calme, et expire comme un son léger. Le poète semble vouloir rentrer dans la réalité en ajoutant : « Cependant le jour naît et blanchit déjà les tours de Salamanque ; la douce brise du matin rafraîchit l'atmosphère..... Au calme de la nuit succèdent les bruits de la vie, chacun va à ses labeurs ou à ses plaisirs, et on disait seulement que l'enfer avait pris don Félix. »

Espronceda a écrit aussi un roman ; il a fait le tableau de l'époque féodale d'Alphonse X et de la révolte de son fils Sancho le Brave. Dans *Sancho Saldaña*, il a essayé de faire revivre ces seigneuries indépendantes et fières du moyen âge, et a animé son drame de toute la haine qui divise les seigneurs de Iscar, fidèles à l'infortune d'Alphonse, et Saldaña de Cuellar, qui suit le parti de don Sanche. Là aussi il y a de visibles traces d'imitation, et Sancho Saldaña, dans ces temps reculés, n'est qu'une sorte de Lara ; mais, à côté, apparaît une figure originale et passionnée, celle de l'Arabe Zoraïda, qui a étouffé dans ses bras l'énergie de Saldaña et se voit tout à coup abandonnée, dédaignée. C'est un caractère vigoureusement peint ; l'altière Mauresque lutte pour son amour ; tantôt elle se montre pleine d'une tendresse jalouse et emportée, et se porte à tous les excès quand elle voit son amant lui échapper ; tantôt elle s'adoucit, se résigne, s'accuse elle-même de son orgueil, d'où est né peut-être son malheur. « Ah ! dit-elle dans une belle scène, en se traînant aux genoux de Saldaña qui a été blessé dans un combat, si j'eusse été plus douce, plus humble, peut-être

eût-il continué de m'aimer ! Saldaña, pardonne-moi ; j'ai eu tort, mais ne me hais point ! fais-moi du moins cette grâce !... » *Sancho Soldaña* est, sans aucun doute, un des meilleurs romans historiques de l'Espagne moderne. Ce genre, bien-nouveau au delà des Pyrénées, a déjà produit des œuvres remarquables, *el Doncel de don Enrique el Doliente* de Larra, qui est l'histoire des tragiques amours de Macias, le doux poète galicien, et, encore plus récemment, le roman de *Dona Blanca de Navarra* de M. Navarro y Villoslada.

Mais, le meilleur ouvrage d'Espronceda, malgré son imperfection, et quoiqu'il ne soit rien moins qu'achevé, c'est le *Diable-Monde*, où une riche conception première s'unit à une grande splendeur de forme. Les deux premiers chants sont incontestablement les meilleurs, et même les seuls bons, pourrais-je dire ; c'est une large mise en scène où était déposé le germe d'une œuvre digne de Goëthe ou de Byron. Quel est donc ce sujet ? le *Prologue* est une vision du poète, qui, pendant les heures silencieuses de la nuit, embrasse le monde entier d'un regard, et entend peu à peu s'élever de toutes parts des voix diverses, confuses, solennelles ; chœurs étranges pareils à l'hymne, *Ce qu'on entend sur la montagne* ! ce sont les cris de toutes les passions humaines, de tous les intérêts terrestres, des affections, des vices, des vertus qui s'unissent, se combattent et sont autant de motifs de méditation pour celui qui les écoute, tremblant et oppressé par une vague inquiétude. Il voit passer ce spectacle dans sa diversité, il entend le bruit de toutes ces voix retentir, puis décroître et se perdre ; c'est là que le poëme commence.

Un vieillard accablé par l'âge, désenchanté par l'expérience, à la faible lueur d'une lampe, est accoudé sur un livre : ce livre ne contient plus pour lui qu'une inutile science ; il le ferme avec dégoût, et s'endort, songeant à la mystérieuse incertitude de la vie, à l'irremédiable rapidité

de la jeunesse, à la vanité des efforts de l'homme pour faire durer ce qu'il édifie. Dans son sommeil, il voit deux choses lui apparaître ; d'un côté, c'est la Mort lui disant.

« O faible mortel, ne t'effraie pas de moi..., dans mon sein, l'homme trouve un terme à ses peines. Compatissante, je lui offre, loin du monde, un asile où, sous mon ombre paisible, il dort pour toujours en paix.

» Je suis la vierge mystérieuse des dernières amours, et j'offre un lit de fleurs sans couleurs et sans épines ; je donne ma tendresse sans vanité ni perfidie, et si je ne puis procurer le plaisir et l'allégresse, du moins mon amour est éternel. — Je fais taire la science ; par moi tous les doutes sont résolus, et j'enseigne la vérité aride, claire et nue ; je montre au savant le secret de la vie et de la mort, lorsqu'enfin ma main ouvre la porte de l'éternité. — Viens et repose entre mes bras ta tête brûlante : mère amoureuse, j'aurai soin de ton éternel sommeil ; viens et couche-toi pour toujours dans le sépulcre où le silence convie au repos et au néant. — Laisse l'homme qui s'abandonne au monde s'inquiéter follement du mensonge de ses espérances, du souvenir des choses qui se sont enfuies : mensonge sont ses amours, mensonge sont ses triomphes et ses gloires ! mensonge aussi est son illusion ! — Ma main ferme avec pitié tes yeux, et peut sécher tes larmes de douleur... Je calmerai ta plainte et tes gémissements en guérissant pour toujours les plaies de ton cœur blessé !... »

Tels sont les accents de la Mort tentatrice, qui couve déjà sa proie, et le vieillard se laisse presque entraîner, quand d'un autre côté il voit s'entr'ouvrir à ses regards une sphère immense et radieuse où apparaît une déité brillante, revêtue de lumière et d'or, versant sur le monde tout ce qu'il y a de grand et de beau, répandant autour d'elle la joie et la vie, procurant l'éternel amour, la gloire, les triomphes, les ri-

chesses, le pouvoir, offrant un champ sans limites à l'activité humaine : c'est l'immortalité ! « Tu seras immortel comme le monde, dit-elle au vieillard ; les siècles s'écrouleront dans leur continuel mouvement, les nations périront, et tu vivras... Mais si quelque jour tu demandes pitié au ciel, si tu maudis ton éternité, souviens-toi que c'est toi-même qui as fixé ta destinée... Le monde te donnera tout ce qu'il y a et pourra y avoir en lui !... » Le vieillard a bientôt choisi et accepte ce présent funeste de l'immortalité du corps ; il rajeunit tout à coup ; le vieil homme disparaît ; et il ne reste plus qu'un nouvel être, vierge encore de la vie, n'ayant plus même son ancien nom de Liborio, et entrant dans la création sous celui d'Adam : devant ce jeune immortel le monde s'ouvrira ; il marchera sans rencontrer jamais les hasards qui dénouent la vie à l'improviste, ou la fin commune ; il verra l'existence humaine sous toutes ses faces, pourra connaître ses grandeurs et ses misères, passer par toutes les situations, énigme vivante dont il n'aura pas le mot lui-même, ayant perdu tout souvenir. Le monde lui donnera en effet tout ce qu'il contient, suivant le but mystérieux de son destin : et de l'accomplissement de cette promesse, à travers les années qui se succèdent sans terme, à travers toutes les angoisses de la vie qui corrompent l'esprit et le cœur en laissant le corps intact, ne résultera-t-il pas un enseignement que je pourrais dégager ? C'est que cette immortalité de la matière serait le pire des dons, amasserait dans l'homme un immense ennui, un immense dégoût qui le ferait soupirer après la mort, et qu'il est un moment où l'âme, qui est la véritable immortelle, dépouillant sa périssable et corruptrice enveloppe terrestre, a besoin de s'aller retremper aux sources de la vie.

Certes dans cet étrange poëme il y a un peu de tout, il y a du *Faust* et de l'*Ahasverus* ; dans les détails de l'exécu-

tion, il y a du *Manfred*, du *Child-Harold* et même du *don Juan*. A travers tout, cependant, c'est un poète qui l'a conçu. Le héros du *Diable-Monde* diffère d'ailleurs de Faust en un point, il ne s'est point aliéné lui-même ; il a obtenu sans condition l'éternelle jeunesse, et ne le fallait-il point ? n'était-il point nécessaire que ce nouvel Adam arrivât dans la vie libre de toute entrave, ayant l'âme vierge, l'esprit neuf et sans expérience, pour montrer plus sûrement le vice de cette triste immortalité ? C'est dans le style surtout qu'Espronceda a employé un vrai génie. Tour à tour énergique et tendre, élevé et sarcastique, passionné et spirituel, il prend tous les tons et a une richesse d'images toujours nouvelle. Maître de la langue poétique, il la manie, l'assouplit à son gré, et c'est l'homme qu'on pourrait le mieux comparer à M. Victor Hugo ; lui seul, dans la rénovation littéraire de l'Espagne, il a créé plus de rythmes que tous les autres poètes ensemble.

Malheureusement le *Diable-Monde*, je le disais, n'est qu'une ébauche ; il n'est point achevé, et les derniers chants qui existent, malgré d'étincelants passages, ne répondent pas aux magnificences du début. Le développement n'est pas en rapport avec l'idée première ; il est même des morceaux à l'égard desquels la sévérité serait juste. A quoi cela a-t-il donc tenu ? Le *Diable-Monde* est une des dernières œuvres d'Espronceda, sinon la dernière ; et peut-être le jeune poète n'avait-il pas assez veillé sur lui-même. De bonne heure entraîné, il avait trop exposé son âme à des influences funestes ; et, dans ce cas, la vie de l'homme ne ressemble-t-elle pas à une lampe mise au vent, dont la lumière se répand et s'agite, puis s'éteint tout à coup, lorsqu'une main ménagère qui l'eût abritée eût pu la faire durer longtemps encore ? Il avait trop laissé prendre le dessus à ses passions, il s'y livrait tout entier. L'esprit tout imbu de la poésie de

Byron il la transportait dans sa vie dévorante et enflammée.

Ce Montemar que le poète peint dans l'*Étudiant de Salamance*, c'est à vrai dire le portrait d'Espronceda lui-même, « esprit sublime et âme rebelle, » cherchant l'oubli dans les plaisirs et les émotions les plus violentes. Beau et fier, il eût été facilement le roi des élégances, et parfois il aimait à étonner par l'audace de son cynisme moral. Il donnait à ses vices un certain air de grandeur fascinatrice. Au besoin même, ce jeune homme affectait de se donner, comme un vernis étrange, l'orgueil des vices qu'il n'avait pas. Il difamait la charité et les sentiments les plus purs avec un cœur généreux. Le scepticisme de son esprit touchait à tout, et l'ardeur inassouvie de son âme le précipitait vers toutes les séductions. Espronceda jouait audacieusement avec la vie, sa nature y succomba. En même temps que la vie s'épuisait en lui, son génie pâlissait, et il en faisait de moins en moins un pur usage. « Espronceda, me disait un jour à son sujet un homme éminent de la Péninsule dans son brillant langage, — Espronceda était un ange par le talent.... mais à quoi servent ces ailes que donne le talent, si ce n'est à s'élever dans une noble sphère ? »

Ainsi, mourait tristement avant l'heure ce poète si jeune d'années et si vigoureux de génie !

VII

LA COMÉDIE NOUVELLE EN ESPAGNE.

BRETON DE LOS HERREROS. — VENTURA DE LA VEGA.
RODRIGUEZ RUBI.

I

L'élément comique, tel qu'il apparaît dans l'ancien théâtre de l'Espagne, cet élément qui intervient même dans les actions les plus tragiques, mêlant aux éclats violents des passions tous les reflets de la gaieté nationale, a un caractère particulier. Si on voulait avoir le dernier mot de l'observation espagnole, ce n'est pas au théâtre qu'on pourrait espérer le trouver. C'est dans Cervantès, dans Quevedo qu'il faudrait aller rechercher et étudier le côté réellement ironique de ce génie dont le trait dominant est l'héroïsme. Les *Visions* de Quevedo ont une force satirique plus originale et plus vive que les plus bouffonnes inventions de la scène. *Don Quichotte* est la véritable comédie humaine telle qu'a pu la créer l'imagination castillane. Le livre de Cervantès respire cette sincère et vigoureuse raillerie d'un grand esprit qui consi-

dère notre nature sans étonnement, sait la reproduire sans effort sous ses divers aspects, la montre ballottée entre tous les excès, poussant tantôt l'exaltation chevaleresque jusqu'à la folie et l'abnégation jusqu'au ridicule, tantôt le bon sens jusqu'à la trivialité et à l'égoïsme. Don Quichotte et Sancho Pança ne sont point des symboles, comme on l'a dit ; ce sont bien des types humains marqués du sceau de la nationalité espagnole. L'œuvre dramatique qu'on pourrait avec le plus de raison citer à côté de celles-ci pour sa profondeur morale, pour la sagacité pénétrante avec laquelle le vice est étudié et l'inexorable crudité avec laquelle il est mis à nu, c'est la *Celestina*, fruit de l'inspiration licencieuse du bachelier Rojas.

Rien ne peut produire un effet plus saisissant que ce drame audacieux dont les principaux personnages sont une entremetteuse qui fardé son infamie pour mieux semer la corruption, et une jeune fille qui se laisse prendre au piège de son amour. Dans ces vingt actes, pleins d'une philosophie brutale, l'auteur a accumulé d'un côté tout ce que l'hypocrisie féminine peut avoir de ressources pour atteindre et flétrir la vertu naïve, — de l'autre tout ce qu'il peut y avoir de tendresse, d'émotion, d'inquiétude et d'effroi dans un cœur vierge ; il pénètre hardiment dans les lieux de débauche, se fait l'historien des mœurs impures qui y règnent ; il épaisit cette fétide atmosphère du vice autour de la figure si chaste et si noblement passionnée de Mélibée, la jeune amante de Calixte. L'insouciant bachelier promène son regard effronté et méprisant sur ce monde qu'il conduit vers une catastrophe tragique à travers les incidents les plus grotesques, semant à chaque pas sa satire plus que libre. Singulier tableau de corruption ! peinture équivoque et graveleuse, empreinte d'un sensualisme digne de l'Italie du XVI^e siècle, et qui contraste étrangement avec les tendances spiritualistes du génie espagnol ! Mettez, en effet, cette tragi-comédie, qui a une entremetteuse

pour héroïne, à côté des mystiques ardeurs de sainte Thérèse et des pures inspirations de Luis de Léon. Sans créer d'analogies factices, on peut rapprocher Rojas d'un poète français fort ami de peintures du même genre et qui est venu peu après. Qu'on change les conditions d'exécution : avec ces éléments qui composent la *Celestina*, on aura la x^e et la xiii^e satire de Régnier. Il y a dans le personnage de Celestina plus d'un trait qui se retrouvera dans Macette ; ce sont deux dignes sœurs en perversité et en hypocrisie. Régnier a peut-être plus d'art, plus de précision de couleur, plus d'éclat pittoresque, plus de verve amusante ; dans l'œuvre de Rojas, il y a de plus le mouvement du drame, l'enchaînement de l'action, qui, par une insigne fatalité, fait mourir Celestina aux mains de ses complices. Dans les deux écrivains, il y a une égale supériorité d'instinct, la même liberté de satire, la même facilité insouciant à remuer ces tristes plaies de notre nature, cette lie des voluptés humaines, et une intelligence également vive de la réalité. Malheureusement cette vigueur d'observation et de peinture est rare au théâtre en Espagne ; elle ne se produit que dans cette œuvre exceptionnelle ; encore la *Celestina* est-elle moins une comédie qu'une nouvelle dialoguée qui se prolonge de scène en scène, d'acte en acte, au gré de l'invention de l'auteur. C'est l'enfance de l'art dramatique au delà des Pyrénées, mais non l'enfance de l'art littéraire.

La comédie espagnole proprement dite, toute brillante de mérites d'un autre genre, n'a point ces fortes qualités d'étude morale ; elle approfondit moins qu'elle n'effleure, elle décrit plus qu'elle n'analyse. Ce n'est point à la logique des sentiments et des caractères qu'elle demande ses péripéties, c'est au hasard, à un caprice fortuit du cœur, à un entraînement soudain, à l'imprévu, qui est son dieu. Elle cherche la variété, accumule les incidents, multiplie les complications

et répand sur tout une couleur de chevalerie merveilleuse.

Il est peu de spectacles plus séduisants pour l'imagination que ce tourbillon rapide, ce monde gracieux et vivant de jeunes femmes qui se voilent à demi comme pour mieux attirer les cœurs après elles, de cavaliers étourdis et prodigues sans cesse au moment d'être amoureux et toujours prêts à tirer l'épée pour quelque dame inconnue qu'ils vont adorer, de mystérieux aventuriers qui aiment des princesses et finissent par dépouiller leur obscurité première pour monter au rang de ducs ou de princes à leur tour, de duègnes déliées et faciles qui savent compatir aux faiblesses d'amour et s'entendent si bien à conduire une intrigue, de valets bons compagnons, rusés, hardis, un peu fripons, dévoués au demeurant, qui partagent volontiers la fortune de leurs maîtres et se mettent de moitié dans leurs aventures, fidèles à leurs défaites comme à leurs victoires. C'est un tableau romanesque et charmant, plein de vivacité dramatique, de saillies, de gaieté éblouissante, d'ironie heureuse, mais où il n'entre rien d'amer contre l'homme et la société. Il n'y a ni fiel ni haine ; c'est tout au plus le valet bouffon et observateur, élevé à l'école de Sancho, jette quelque mot d'un bon sens net et railleur qui rappelle que nous sommes sur cette pauvre terre et non dans une sphère idéale. Cette muse, dont la fécondité s'est jouée en tant de combinaisons diverses, n'a point soumis l'humanité à cette cruelle analyse, qui finit par nous mettre entre le rire et les larmes, et nous fait trouver au fond d'une idée comique la triste et tragique certitude de notre misère.

Lope de Vega est le vrai créateur de cette comédie d'intrigue qu'on a poétiquement appelée la comédie de cape et d'épée. C'est lui qui a porté cet esprit brillant et chevaleresque au théâtre ; mais, s'il a donné un nouvel essor à l'art de la comédie, il ne l'a point mené à sa perfection. Les œuvres

de Calderon sont les plus merveilleux types d'originalité et de grâce. Peintures enchanteresses, imprévu des situations, délicatesse des sentiments, tout semble marquer la place de ces productions, — *la Dame fantôme (la Dama duende)*, *les Matinées d'avril et de mai (Mañanas de abril y mayo)*, *On ne badine pas avec l'amour (No hay burlas con el amor)*, — à côté des plus divins caprices de Shakespeare. Gabriel Tellez, le plus satirique des poètes comiques de l'Espagne, qui a illustré le nom d'emprunt de Tirso de Molina et a marqué de traits si incisifs l'inconstance féminine, ne pénètre pas bien avant dans l'étude morale des passions, même lorsqu'il ne lui arrive point de tomber dans la bouffonnerie comme dans *Don Gil aux chausses vertes (Don Gil de las calzas verdes)*. Ses meilleurs ouvrages sont ceux qui se rapprochent le plus de la véritable comédie d'intrigue; ce sont *les Épreuves de l'amour et de l'amitié, la Jalouse d'elle-même*.

Ce n'est pas qu'on n'ait essayé de peindre des caractères, de fonder une action sur le développement d'un ridicule finement étudié. Moreto l'a tenté dans *el Desden con el Desden*, dont *la Princesse d'Élide* n'est qu'une faible imitation, dans *le Beau don Diègue (el Lindo don Diego)*, qui est la peinture de la fatuité impertinente; mais c'est plutôt une suite de piquantes observations qui fait le mérite de ces œuvres qu'une analyse savante et profonde. Alarcon lui-même, qui a donné *le menteur* à Corneille, a-t-il véritablement rempli les conditions de la comédie de caractère dans sa *Verdad Sospechosa*? Ce *Menteur* du poète espagnol est-il la personnification active et forte d'un travers humain? Don Garcia, le héros d'Alarcon, est un gentilhomme éventé, plus vain que faux, plus étourdi que menteur. S'il ne dit point un mot qui ne blesse la vérité, s'il se sert, ainsi que l'affirme son valet, de toutes les langues qu'il a apprises à Salamanque pour répandre plus de mensonges, ce n'est pas dans un but mé-

chant, ce n'est point pour surprendre des secrets qu'il veut trahir, pour spéculer sur ses tromperies, pour frayer une route ténébreuse à ses passions ; c'est plutôt par légèreté, par forfanterie de jeunesse. Si quelque sérénade a été donnée sous les balcons, soyez sûr d'avance qu'il vous dira n'y être point étranger ; s'il est bruit dans la ville de quelque duel, il y aura joué un rôle ; il aura même tué son adversaire pour peu qu'on l'en presse ; il vous avouera, si vous voulez, qu'il est marié secrètement, il vous racontera le roman de sa vie, ses innombrables aventures dont pas une n'est réelle, jusqu'à ce qu'enfin, trébuchant dans un de ses mensonges, il se trouve condamné à épouser une femme qu'il a feint d'aimer et qu'il n'aime pas. Il faut le dire, le mensonge a perdu ici sa laideur morale ; c'est une folle distraction et non pas un penchant pervers. Il en résulte une intrigue ingénieuse, amusante, pleine de surprises pour le spectateur, mais non une peinture large et fidèle d'une des honteuses faiblesses de notre nature.

Molière, avec cette modestie qu'on ne connaît plus et qui donne un si beau lustre au génie, dit, dans une lettre curieuse, que *le menteur*, emprunté par Corneille à l'Espagne, avait été pour lui une révélation, un jalon qui l'avait conduit au *Tartuffe* et au *Misanthrope*, et sans lequel il se fût arrêté peut-être à son premier genre, au genre de *l'Etourdi* et du *Dépit amoureux*. Sans doute c'est une impression personnelle, précieuse à recueillir, parce qu'elle éclaire sur les préoccupations de ce grand peintre du cœur humain, parce qu'il y aura toujours un grave intérêt à saisir la mystérieuse origine d'une pensée comique qui va se déployer avec tant de puissance ; mais ne serait-il point puéril de donner trop de poids à cet aveu dans nos appréciations littéraires, de faire dépendre la naissance de nos plus incontestables chefs-d'œuvre du hasard d'une imitation ? Il suffit, pour rentrer dans la vérité, de

mesurer la distance qu'il y a entre la nature du génie de Molière et l'esprit qui domine dans la comédie espagnole ; il suffit de rapprocher un instant quelques ouvrages de l'auteur de *l'Avare* des ouvrages comiques de l'Espagne dont le sujet est le même. Molière, dans *Don Juan*, a-t-il emprunté au *Burlador de Sevilla* de Gabriel Tellez autre chose qu'un canevas et quelques noms ? N'est-ce point à lui-même qu'il doit le caractère de don Juan, celui de Sganarelle, et cette scène où il met en présence l'athéisme superbe invoquant l'humanité pour railler la Providence et la foi simple du pauvre refusant une aumône qui lui est donnée à condition de renier Dieu ? Qu'on mette en parallèle *les Femmes savantes* et cette comédie où Calderon s'est plu à railler le même travers, — *On ne badine pas avec l'amour* : chacun des deux poètes a suivi l'impulsion de son génie ; l'un a fait un œuvre profonde de vérité et d'observation, l'autre a esquissé un tableau merveilleux de poésie, de grâce et de délicatesse. Nulle part, dans le théâtre de l'Espagne, Molière n'a pu trouver le secret de cette hauteur philosophique à laquelle il s'est élevé ; voilà pourquoi on peut dire qu'il s'abusait lui-même en indiquant *le menteur* comme le modèle primitif sans lequel *le Misanthrope* et *le Tartufe* n'eussent point peut-être existé.

Dans l'histoire de la comédie en France, s'il y a un écrivain qui rappelle à quelques égards les comiques espagnols, ce n'est pas même Beaumarchais, malgré les apparences : Pironie hautaine et acérée de Figaro n'a point eu à traverser les Pyrénées pour éclater à la veille de 89 ; c'est Marivaux, peut-être, qui reproduit le plus fidèlement les procédés de l'art espagnol. *Les Jeux de l'amour et du hasard*, n'est-ce point là un titre tout castillan ? Marivaux emploie volontiers les mêmes ressorts dramatiques, — ces surprises, ces déguisements à l'aide desquels les personnages s'agitent, se dérobent, se poursuivent dans une intrigue romanesque ; c'est

parfois la même subtilité de métaphysique amoureuse. Seulement Marivaux a ôté son naturel à cette délicate subtilité de sentiments en lui donnant un tour précieux et maniéré ; il a ôté leur grâce à tant de caprices charmants en les dépouillant de leur naïveté ; il a mis un raffinement laborieux là où ces vieux poètes, qu'il imitait sans les connaître, ont mis une vive et franche originalité. Ce n'est donc qu'une bien lointaine ressemblance, et les analogies que la curiosité critique peut découvrir ne sauraient elles-mêmes donner qu'une idée imparfaite de ce théâtre comique, dont la fantaisie est l'âme, pour ainsi parler, — la fantaisie, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus insaisissable dans la poésie. C'est la fantaisie, en effet, qui a créé tant de fictions heureuses ; elle se joue à l'aise dans ces intrigues que la muse de l'imprévu noue et tranche ; elle laisse son brillant reflet au front de tous les héros ; c'est elle qui préside à ces amours éclos dans une matinée de printemps. Il y a de la fantaisie dans les plus chaudes passions, dans le courage, le dévouement, dans le vice même mis en scène par les poètes. Tel est le caractère de la comédie espagnole dans sa période d'éclat, aux plus beaux jours du xvii^e siècle. Gaie, folle, libre et aventureuse, mais non vulgairement frivole, cette comédie n'est-elle pas, au reste, le fruit naturel de la société de ce temps, à laquelle un pouvoir inflexible ne permettait pas de jeter un regard trop scrutateur sur elle-même ? N'est-elle pas l'exacte représentation de ces mœurs où était venu se réfugier un esprit chevaleresque qui n'avait plus à poursuivre un but héroïque, comme aux jours des luttes nationales, de ces mœurs où on ne voit fleurir qu'une liberté, — celle de la galanterie et du plaisir ?

II

La comédie espagnole, dans ses destinées, ne suit point une autre loi que l'art littéraire tout entier. Elle disparaît dans ce grand naufrage de la fin du xvii^e siècle ; elle s'évanouit avec cette société dont elle était l'expression, et, lorsqu'on la voit renaître, c'est sous la livrée française qu'elle se montre. Rien n'est plus étrange que l'oubli profond où tombent tout à coup les modèles de l'ancien théâtre dans ce xvii^e siècle qui fut pour l'Espagne un temps de lente éducation sous l'influence victorienne de la France. La Péninsule se fait classique sur la foi de Boileau ; elle vise à la philosophie sur la foi de Voltaire. L'esprit littéraire se transforme en même temps que les mœurs. L'école de Luzan et de Montiano traduit, imite, fait passer dans la langue de Calderon les inventions régulières de notre scène. C'est un vertige qui saisit tous les peuples en certains moments et les pousse à se revêtir d'un habit étranger. Il faut voir cependant le côté fécond de ce mouvement, quant à la comédie, et observer quel principe heureux de rajeunissement la pensée française apportait avec elle, en introduisant dans l'art une manière plus philosophique d'envisager les actions des hommes et leur caractère, la moralité humaine en un mot ; il faut faire la part de l'originalité qui pouvait se produire sous des faces nouvelles. Dans ce tourbillon d'imitateurs, de traducteurs parasites, on peut, en effet, distinguer des talents réels et élevés. Sur ce fond vulgaire se détachent quelques œuvres saillantes, telles que *l'Honnête criminel* (*el Delincuente honrado*) du grand Jovellanos, déclamation éloquente et peu concluante, si l'on veut, sur le duel, mais supérieure au *Père*

de famille de Diderot, qui a la même couleur philosophique. L'Espagne, à cette époque, a possédé deux hommes d'un esprit rare, qui ont obtenu des effets nouveaux dans la comédie, quoique d'une nature bien différente : — l'un, Ramon de la Cruz, peintre amusant du peuple, auteur de *saynetes* trop peu connus, dont la collection a été publiée à Madrid ; l'autre, venu à la fin du siècle, Moratin, qu'on a nommé le TERENCE espagnol, et qui a par lui-même assez de valeur pour qu'on ne l'expose pas au danger de ces comparaisons trompeuses.

C'est Ramon de la Cruz qui, à proprement parler, a créé le *saynete* en Espagne, non qu'il ait inventé cette forme littéraire déjà mise en usage par Lope de Rueda et Cervantès, sous le nom de *pasos* et d'*intermeses*, mais il a créé en ce genre tout un théâtre abondant et varié, où il a porté des qualités qui tranchent singulièrement avec le ton général de la littérature contemporaine, — beaucoup de finesse d'observation, une réelle habileté à saisir les vices et les ridicules, un dialogue rapide et incisif, un style plus vif que correct et plein de locutions familières auxquelles il sait donner de la grâce, plus de verve que d'urbanité. N'est-ce point un spectacle curieux ? L'originalité, qui, certes, ne se montre guère dans tant de comédies empruntées à cette époque à la France, et où le rire est glacé par l'appareil classique, éclate véritablement dans ces petits intermèdes, dans ces comédies de hasard, pour ainsi parler, qu'on jouait par passe-temps, pour se délasser du solennel ennui des chefs-d'œuvre. La vraie force comique, absente des productions plus prétentieuses, se retronve là, dans ce théâtre méconnu par Signorelli dans son *Histoire critique*. C'est la poésie populaire de l'Espagne au XVIII^e siècle. Ramon de la Cruz n'a qu'un but en effet, celui de peindre fidèlement les mœurs du peuple, et il se rend volontiers cette justice, qu'il est parvenu à tracer des

tableaux animés et vrais. « Que ceux qui ont visité la promenade de San-Isidro, dit-il ; que ceux qui ont vu le Rastro le matin, la place Mayor le jour de Noël, l'antique Prado le soir, et ont assisté aux veilles de Saint-Jean et de Saint-Pierre, que ceux qui se sont trouvés dans les réunions de toutes les classes disent si je n'ai pas reproduit exactement ce qu'ont vu leurs yeux, ce que leurs oreilles ont entendu, et si ces esquisses ne forment pas une véritable histoire de notre siècle... » Ramon de la Cruz promène ainsi le lecteur dans tous les quartiers de Madrid, dans ceux des Maravillas, de Lavapiés, là où la couleur nationale n'est point altérée, là où se retrouve si souvent ce mélange de misère et de gaieté qui n'appartient qu'au peuple, là où on peut à l'aise observer les caractères, les coutumes des classes infimes, qui ont leurs vices et leurs ridicules aussi bien que les classes supérieures. Il n'est pas une habitude, pas un travers qui échappe à sa pénétration et à sa verve. Le moindre argument lui suffit pour créer une petite action, qui court, se précipite et se dénoue avant que le sourire ait eu le temps de s'arrêter sur les lèvres. Voyez ces amusants *saynetes*, *les Hommes seuls*, *la Fausse Dévote*, *le Sombrerito*, *les Bouteilles de l'oubli*, *la Comédie bourgeoise*. L'auteur fronde même les ridicules littéraires : quelle plus mordante satire de l'imitation classique que *le Manolo*, *tragédie pour rire ou comédie pour pleurer*, qui finit, comme le combat du *Cid*, faute de combattants, car tous les personnages meurent consciencieusement, jusqu'au dernier qui meurt de rire !

Ramon de la Cruz est, du reste, plus sérieux au fond qu'il ne le semble ; lui, le plus léger des hommes en apparence, il se ressent de cette atmosphère philosophique qui envahit tous les esprits au XVIII^e siècle : il n'ignore pas le but de la comédie, son but sérieux et fécond. Ainsi, dans un de ses *saynetes*, *les Comédiens à Alger*, lorsque le bey s'étonne de

ce nom de comédien qu'il ne connaissait pas, s'informe si c'est le nom d'une province et demande, avec un tour de langage qu'il est difficile de traduire correctement, quelle est l'origine de cette province : « C'est la folie des hommes, répond le poète par la bouche d'un de ses héros, et elle est aussi vieille que le monde. » Il y a plus d'un trait jeté en passant qui révèle le satirique philosophe ; telle est cette parole d'un homme du peuple qui voit avec envie passer devant ses yeux une multitude de mets choisis . « Ah ! vile fortune ! tant de choses pour les uns, et pour moi rien ! » Voyez aussi, dans *les Bouteilles de l'oubli*, ce noble de fraîche date qui vient acheter un peu d'eau pour oublier ses aïeux qui furent alguazils, parce que son cocher lui rappelait, la veille encore, que leurs pères furent camarades dans les Asturies : « Buvez de mon eau, lui dit le charlatan, pour oublier que vous êtes marquis, et vous verrez que tout le monde oubliera bientôt l'étrangeté de votre nouvelle noblesse. » Les *saynetes*, considérés dans l'ensemble, ouvrent un jour profond sur la société espagnole au XVIII^e siècle. La philosophie, à cette époque, était à la mode : beaucoup de grands seigneurs se croyaient philosophes, parce qu'ils dépouillaient un moment et en apparence leur fierté pour descendre jusqu'au peuple ; ils se mêlaient surtout à lui par le vice.

Un grand d'Espagne s'affublait d'un habit de *manolo* pour courir les folles aventures ; il prenait plaisir à se mêler aux distractions populaires les plus dévergondées ; il allait chercher, pour réveiller ses désirs blasés, cette rude et grossière licence. Il se plaisait à devenir le jouet d'une de ces libres et hardies *manolas* de Madrid, qui le tenait esclave par ses passions et le raillait souvent, comme la courtisane Aquilina fait de son sénateur vénitien dans la *Venise sauvée* d'Otway. Le peuple, de son côté, par ce commerce, se trouvait flatté dans ses vices et les gardait en y ajoutant ceux que lui prêtait une

noblesse dégénérée. Qu'on réunisse ces deux points de vue, et on aura cet étrange phénomène : les classes supérieures en pleine décadence morale, se pervertissant par la mollesse, l'oisiveté, abdiquant volontairement leur rôle élevé, et les classes inférieures stationnaires dans leur ignorance, dans leurs traditions grossières et violentes, dans leur fanatisme aveugle ! C'est l'antique élément de la grandeur espagnole qui s'efface sans qu'un élément nouveau mûrisse dans l'ombre et se prépare à occuper la scène. Voilà le tableau que le théâtre de Ramon de la Cruz éclaire vivement pour tout esprit attentif qui ne s'arrête point à ce nom léger de *saynetes*. Ces esquisses ont une valeur historique, si on les rapproche de la société qu'elles peignent. « Les documents officiels, dit un des plus sérieux et des plus intelligents critiques de l'Espagne moderne, M. Duran, pourront, en racontant les événements, les constater pour la postérité ; les *saynetes* de Ramon de la Cruz expliqueront pourquoi il en fut ainsi et comment cela est arrivé. » C'est la plus essentielle condition de la poésie comique.

Le but que se proposait Moratin n'est point différent de celui qu'avait en vue l'auteur des *saynetes* ; il le poursuit seulement dans des conditions littéraires plus sérieuses, avec des moyens plus relevés. Sous ce rapport, il se rattache d'une manière plus directe au mouvement intellectuel de l'époque ; ses œuvres dramatiques en sont comme le couronnement heureux et inattendu. Après un siècle d'imitation servile, Moratin est le premier qui ait su donner une couleur originale à la comédie classique ; il l'a nationalisée au delà des Pyrénées. Ses comédies ont la régularité, mais elles ont la vie en même temps. La raison domine chez lui, — une raison droite, pure et souvent créatrice ; c'est avec elle qu'il pénètre le secret des caractères, qu'il saisit les ridicules, qu'il observe les contradictions humaines, faisant naître l'action du déve-

loppement moral et animant ses inventions d'un sentiment généreux et équitable. Moratin a beaucoup des qualités de Goldoni, avec plus de talent littéraire. Il a peu écrit, et il a écrit assez cependant pour marquer la renaissance de la comédie en Espagne à la fin du XVIII^e siècle. Un esprit nouveau se révèle dans *le Oui des jeunes Filles*, *le Baron*, dans *le Vieillard et la jeune Fille*, cette école des vieillards espagnole ; il y a un mélange d'émotion prête à déborder et d'observation sensée, pénétrante, qui captive sans cesse. Dans *la Femme hypocrite (la Mogigata)*, l'auteur s'élève plus haut : il marche sur les traces de Molière et crée un Tartufe en mantille. Une femme prudemment fausse, perfide par calcul, n'est-ce point la plus triste difformité morale ? C'est cet être monstrueux qu'a peint Moratin avec une vérité et une vigueur de traits remarquables, telles enfin que la censure ombrageuse de Ferdinand VII a vu depuis une ennemie dans cette personnification de l'hypocrisie et l'a chassée de la scène.

Moratin a laissé un manifeste de son art nouveau dans une pièce spirituelle et mordante, *le Café*, qui est une satire contre les comédies à la mode ainsi caractérisées par un des interlocuteurs : « Ramassis confus d'événements, action informe, ... situations invraisemblables, épisodes décousus, ... farces de lanterne magique, ... style obscur, boursoufflé, prétentieux, rocailleux et froid... » Il y a dans le *Café* un personnage digne d'attention, c'est don Eleuterio, l'auteur mis en scène et bafoué par Moratin. Don Eleuterio est le type de ces pourvoyeurs littéraires qui réduisent l'art au métier et se servent de la plume comme d'un outil vulgaire, — pauvre diable qui n'aspire au succès que pour gagner quelques réaux. L'auteur a voulu peindre sans doute la médiocrité plate et mendicante qui pullule dans les époques où le génie s'est éclipsé. La question est maintenant de savoir s'il n'y aurait

pas une autre comédie plus bouffonne à faire avec les écrivains besoigneux et calculateurs qui se produisent dans des temps plus prospères, où il serait si aisé de concilier la dignité de l'art avec la recherche d'un profit légitime ; mais cette seconde comédie, Moratin ne l'aurait pu faire ; il n'avait point sous les yeux ces modèles d'exploitation audacieuse.

Il y a quelque chose de triste dans la destinée de l'auteur de *la Mogigata*. Moratin avait une âme douce, calme et peu propre à supporter le choc des luttes publiques ; il avait voué sa fidélité à l'un des plus tristes héros de son temps, qui avait été son bienfaiteur, à don Manuel Godoy, et il fut enveloppé dans ses disgrâces. Quand vint l'invasion de 1808, il s'était rallié au pouvoir créé par la France, et il fut emporté avec cette royauté éphémère. C'est dans le pays de Molière qu'il est venu mourir (1) ; la fortune a donné la fin d'un prosaïque à un poète comique. Après Moratin, c'est le xix^e siècle qui s'ouvre avec son esprit de révolution dans la littérature comme dans la politique.

Que voulons-nous faire en tout ceci, si ce n'est fixer la nature de l'élément comique tel qu'il s'est produit au théâtre en Espagne, le dégager en quelque sorte du sein des faits et des mœurs, le suivre dans ses manifestations diverses, dans ses transformations, pour le retrouver ensuite au milieu de nous, vivant d'une nouvelle vie, s'alimentant encore de ces vices et de ces ridicules que le temps modifie, mais qu'il ne déracine pas ? Moratin est le dernier, l'unique représentant, dans des conditions sérieusement littéraires, de la comédie espagnole à la fin du xviii^e siècle : à peine est-il mort qu'un mouvement de régénération commence, qu'un champ nouveau s'ouvre à la satire, à la muse de l'ironie. Il suffit de

(1) En 1853 le gouvernement espagnol rendait un hommage exceptionnel à Moratin en faisant transporter ses restes à Madrid et en les honorant de publiques funérailles.

songer un instant au passé dramatique de l'Espagne pour ne point s'étonner que la comédie ait eu une si large part dans les essais de l'école moderne, que des écrivains saisis d'un juste orgueil aient prétendu créer un art comique en rapport avec les mœurs nouvelles qui se formaient et soient entrés résolument dans la voie que la liberté offrait à leur inspiration. Il y a une remarque à faire qui n'est pas sans intérêt, c'est que la plupart des poètes de quelque valeur, ceux-là même que la nature de leur talent devait porter de préférence à reproduire les passions tragiques, ont tenté tour à tour, chacun dans la mesure de son esprit, de féconder le domaine comique. Zorrilla, un des plus grands lyriques espagnols de ce siècle et l'auteur de ce drame hardi et vigoureux, *le Savetier et le Roi*, où revit la figure si caractéristique de don Pèdre le Justicier, a essayé de faire des comédies, et renouvelait encore son essai il y a quelque temps, bien qu'il n'ait obtenu dans ce genre que des succès douteux. Le duc de Rivas, le rénovateur du poème, qui a si énergiquement peint la sombre, l'inexorable fatalité dans *don Alvaro ou la Force du Destin*, en même temps qu'il écrivait *le Bâtard maure*, a fait une étude comique, spirituelle et tristement vraie, dans *le Prix de l'Argent*, — *Tanto vales quanto tienes*. Gil y Zarrate, l'écrivain le plus habile à mettre en jeu les ressorts tragiques, à combiner les effets d'un drame, a écrit une œuvre qui rappelle celle de Moratin, *Un an après la noce*.

Il est des noms enfin qui appartiennent exclusivement à la comédie : ce sont ceux de Breton de los Herreros, de Ventura de la Vega, de Rodriguez Rubi. Veut-on connaître les traits principaux qui distinguent ces tentatives et en général le mouvement dramatique moderne de l'Espagne ? Une double influence se fait sentir dans cette renaissance contemporaine ; on peut apercevoir deux tendances : — d'un côté, le désir élevé et généreux de renouer les traditions anciennes, de res-

saisir l'originalité nationale si longtemps oubliée et si puissamment mise en lumière par la critique moderne, — de l'autre, l'inévitable penchant à subir la prépondérance littéraire de la France, à se laisser diriger par elle dans les routes nouvelles qu'elle s'est ouvertes, après l'avoir suivie dans la voie classique et régulière au XVIII^e siècle; double influence qui cache un double écueil pour les esprits!

Remonter, en effet, aveuglément vers le passé, chercher à restaurer cette splendeur d'un autre temps, cette originalité poétique née d'un concours de circonstances qui ne reviennent pas, n'est-ce point risquer de tomber dans un archaïsme oiseux et puéril? Zorrilla n'a pas toujours évité ce danger dans ses œuvres dramatiques. D'un autre côté, avoir l'œil sans cesse fixé sur la France pour vivre de sa pensée, pour lui emprunter ses succès, pour imiter servilement ses productions, n'est-ce point perpétuer pour l'Espagne un régime d'inanition et de faiblesse intellectuelle? C'est à quoi tendent ces arrangeurs vulgaires qui encombrant la scène espagnole de traductions. Il y a cependant un milieu à saisir, qui consisterait à fondre dans une élaboration nouvelle ce qui peut survivre de l'originalité ancienne et ce que le génie espagnol a pu gagner au contact prolongé du génie français. Les œuvres de Breton de los Herreros, de Ventura de la Vega, de Rodriguez Rubi, ont-elles, spécialement dans la comédie, résolu ce problème? Les auteurs l'ont tenté du moins; ils sont les ouvriers intelligents de cette rénovation plutôt préparée qu'accomplie encore du théâtre comique de l'Espagne. On sent comme une force nouvelle qui s'essaie dans le *Muerete y veras* de Breton, l'*Hombre de Mundo* de Vega, la *Rueda de la Fortuna* de Rubi.

III

C'est résumer exactement et montrer dans ses nuances modernes les plus vives la comédie espagnole que de la personnifier dans ces hommes distingués qu'un caprice du hasard est allé chercher bien loin l'un de l'autre pour les réunir sur la scène. L'un, Breton de los Herreros, est né dans un petit village des frontières de la Navarre ; l'autre, Ventura de la Vega, est un Américain de Buenos-Ayres ; Rubi est Andaloux. Le reste de leur biographie se réduirait à peu de chose, — à quelques incidents obscurs, à quelques emplois gagnés ou perdus au jeu des révolutions, à cette suite de succès et d'échecs qui sont le lot de tout écrivain dramatique, et que Térence appelle dans le prologue de l'*Hecyre* la douteuse fortune de la scène, — *dubiosam fortunam scenicam*. Ce qui est à observer, c'est que leur renommée date des récentes agitations politiques, leur talent a mûri dans cette atmosphère troublée, et il en porte la trace dans ses qualités comme dans ses faiblesses. Il a le goût de la nouveauté, et il fléchit à chaque pas sous sa propre incertitude, sous son inexpérience ; il vise à être lui-même, et il s'empreint involontairement de couleurs factices au milieu de l'invasion des influences étrangères. La verve comique, on le voit trop, a peine à se dégager libre et originale de cette multitude de courants contraires qui se partagent l'Espagne. Les œuvres de ces écrivains ne sont point indignes cependant d'être comptées dans l'histoire littéraire contemporaine, et on ne peut que s'affermir dans cette vue intelligente et équitable, si l'on considère combien l'art comique s'est peu relevé dans l'Europe moderne et

est peu au niveau des autres branches de la littérature, — la poésie lyrique, le roman, le drame lui-même.

Jetiez, en effet, les yeux sur tous les points : la comédie n'a point donné signe de vie en Italie, dans cette Italie où de vigoureuses productions tragiques ont réussi pourtant à se faire jour. En Angleterre, malgré la liberté qui y règne et qui semble une condition plus favorable, à peine peut-on distinguer quelques essais équivoques et ternes. Le travail auquel l'Allemagne est en proie depuis Goëthe est trop compliqué pour laisser place à cette ironie supérieure et féconde qui a besoin de sagacité pour discerner les mobiles humains, de clarté pour les reproduire et les mettre en lutte. Peut-être d'ailleurs ce génie nuageux est-il peu propre, dans son essence, à un tel genre ; les étranges méprises de M. de Schlegel sur Molière ne permettraient guère d'en douter. L'Espagne est de nos jours, après la France, le pays où le théâtre a été le plus florissant, — ou, si l'on veut, le moins en décadence. Il y a surtout un progrès à noter, c'est la différence qui existe entre l'école nouvelle et cette école languissante de la fin du xviii^e siècle, qui, sous l'inspiration de Comella, essayait une naturalisation grossière de la comédie larmoyante, et que Moratin stigmatisait dans *le Café* en l'expulsant de la scène. Les ouvrages plus récents sont le fruit d'une inspiration comique qui est allée en se transformant, et qui retrouve peu à peu, à travers toutes les influences, son naturel, sa liberté et sa force. Nous ne voulons rien grossir : ce sont des germes qui s'ouvrent à peine peut-être, mais ces germes décelent une certaine séve littéraire qui fermente au sein de l'Espagne.

Breton de los Herreros est un des plus ingénieux promoteurs de cette réforme contemporaine de la comédie. Le premier, après Moratin, il a recherché l'originalité, et il a ramené au théâtre la muse de l'observation. Il faut compter

pour peu de chose ses essais dans le drame, ses imitations de nos tragédies en vogue, — tribut inévitable payé à des tendances mauvaises. Ce qui frappe dans son talent, c'est sa nature exclusivement railleuse et son caractère véritablement espagnol ; c'est ce double cachet qui est empreint sur les cent pièces de son répertoire. On a prétendu jouer il y a quelques années à Paris une de ses œuvres, *le Poil de la prairie* (*el Pelo de la dehesa*) : le public, — public rare et à grand'peine amené, — est resté froid devant les tribulations de ce brave campagnard aragonais, don Frutos, si complètement dépaycé à Madrid, qui préfère sa *zamarra* aux habits élégants, trouve médiocrement gai d'aller bâiller à l'opéra et aime mieux la musique de ses chiens dans la montagne, — qui se heurte à chaque pas contre les exigences de la civilisation et finit par briser ce réseau de séductions perfides dont l'entoure une femme ruinée pour lui faire épouser sa fille.

Cet accueil fait en France à la comédie de Breton est naturel et n'a rien qui puisse étonner, bien que cette figure aragonaise soit pleine de vérité et de couleur. C'est que Breton de los Herreros offre de nos jours, en Espagne, le type rajenni de la comédie spirituelle, vive et mordante, qui néglige l'action pour se jouer dans les détails, qui éblouit par l'inépuisable abondance de la moquerie et par la variété des tons, qui surprend par la promptitude et la justesse du trait, et fait jaillir la gaieté comme une étincelle imprévue, — de la comédie, en un mot, qu'il est le moins donné à un étranger de comprendre et qu'il est le plus difficile de traduire. Dans cette opération critique de la traduction, le rayon de vie s'évanouit, la grâce s'efface, le feu de la verve s'éteint ; l'idée heureuse se laisse encore apercevoir, il est vrai, mais le charme des combinaisons délicates a disparu, et il ne reste qu'une action décolorée qui permet à peine de deviner ce que fut l'œuvre primitive. Le *Pelo de la dehesa* n'est point d'ailleurs, en ce

genre, la meilleure des comédies de Breton. La plus élégante, celle que rien n'égale peut-être dans tout le théâtre de l'auteur, c'est *Marcela, ou A qui des trois!* Les qualités et les défauts de Breton de los Herreros s'y trouvent réunis, — la fragilité de l'intrigue, une simplicité d'invention qui déjoue l'analyse, et la grâce originale et brillante des détails. Marcela est la personnification de la coquetterie ; c'est une jeune femme jouissant avec calme du bonheur d'être belle, et qui se plaint cependant des embarras de la beauté, en faisant cette réflexion, que la beauté attire après elle une nuée d'impertinents. Les sots, par malheur, l'emportent en nombre dans ce monde, et il ne se trouve parmi les prétendants à la main de Marcela qu'un dandy efféminé, un officier fanfaron et bavard, et un homme qui ne demanderait pas mieux que d'être un poète, mais qui n'y peut réussir. C'est entre ces divers personnages que se noue l'action. Que peut faire l'orgueil de Marcela, si ce n'est de se réfugier dans la liberté, après avoir raillé ses amants, après les avoir provoqués à une sorte de course au clocher pour arriver jusqu'à elle, et les avoir confondus dans un commun ridicule ? Cherchez à traduire cette œuvre étincelante de vivacité comique, pleine de remarques ingénieuses et fines : que restera-t-il, ainsi que nous le disions ? Une idée dépouillée de l'intérêt que lui donne une élaboration heureuse et féconde en saillies, — l'idée de la coquetterie provoquante et méprisante qui joue avec les passions sans se laisser atteindre, et s'enfuit tout à coup, en répondant aux poursuites dont elle est l'objet par un dédaigneux éclat de rire.

Il y a là, au reste, un trait particulier à l'esprit de Breton de los Herreros et qui se reproduit dans plusieurs autres de ses ouvrages, dans *Un Mari pour la jeune fille (un Novio para la Niña)*, le *Tiers dans la dispute (el Tercero en la discordia)*, comme dans *Marcela*, comme dans *Meurs et tu verras (Muerete*

y veras) et *Tout est bouffonnerie en ce monde* (*Toda es farsa en este mundo*) : c'est cette peinture qu'il fait du cœur féminin. Breton excelle à saisir ce qu'il y a de capricieux et d'inconstant dans la nature des femmes, et la vérité qu'il y met semble si poétique qu'elle n'est point une injure ; il se plaît à peindre leur légèreté dans ses nuances diverses, dans ces nuances toujours changeantes, selon l'âge, suivant la position sociale ; il la poursuit dans la jeune fille dont le cœur s'ouvre au caprice en même temps qu'à l'amour, dans la femme heureuse de rester belle et dont aucun entraînement puissant ne vient précipiter et flétrir la maturité, dans la vieille impertinente et malicieuse qui chasse la tristesse des années déclinantes et tourne toute son expérience en raillerie. Marcela est ainsi le type idéal auquel se rapportent, avec des modifications diverses, les héroïnes de Breton.

Au point de vue de sa fantaisie comique, toutes ces femmes qu'il fait vivre dans ses œuvres ont une merveilleuse diplomatie ; elles savent se cacher et feindre comme si elles portaient encore ce masque gracieux qui voilait les sourires et les regards pleins de flamme des héroïnes de Calderon ; elles se contiennent ou se livrent tour à tour avec tant de calme et un abandon si habile, qu'elles défient la clairvoyance la plus pénétrante ; elles croient aux serments du jour et les oublient si bien le lendemain, que celui-là serait ridicule et cruel qui viendrait les leur rappeler. L'amour chez elles est un goût qui cède à un goût plus vif et plus nouveau. C'est une passion, pour ainsi dire, à fleur de cœur ; ne craignez pas qu'elle trouble leur vie, qu'elle s'empare de toutes leurs facultés, qu'elle mette des larmes dans leurs yeux, qu'elle soulève leur poitrine et qu'elle suggère à leur âme la pensée du dévouement et du sacrifice. Troubles, déchirements, larmes, inquiétudes et abnégations, tout cela est chassé d'un coup d'éventail ; il ne reste que la sérénité sur leur front, le sourire

sur leurs lèvres, et dans leur âme le désir de voler à de nouveaux triomphes. Shakespeare avait résumé ce caractère d'un trait amer : « Perfide comme l'onde ! » avait-il dit ; ce mot est ici applicable, en un sens moins profond seulement. La légèreté féminine, telle que Breton la peint, peut bien ressembler à l'inconstance de ces vagues dont un souffle du soir ride la surface, mais l'onde ne recèle ni abîmes prêts à s'ouvrir, ni tempêtes toujours prêtes à éclater. Ici la ruse a sa grâce ; la coquetterie ne soulève pas autour d'elle l'amertume des déceptions, parce qu'elle n'emprunte pas un accent passionné et trompeur, parce qu'elle ne promet pas l'attrait des suprêmes et durables voluptés de l'âme. Cette perfidie souriante amuse plus qu'elle n'offense. L'originalité de l'auteur, c'est d'analyser et de décrire avec une habileté très-hardie ce côté peu profond de la nature morale de la femme ; nul talent n'est plus propre à reproduire ce mélange de vice et de grâce, qui est le fonds de la coquetterie. La souplesse rapide et nerveuse de son style est une convenance de plus dans un tel tableau.

Cela dit, il ne faut pas croire cependant que cet élément forme l'unique intérêt des comédies de Breton de los Herreros. A côté de ces héroïnes dont la figure trahit une même pensée sous une expression différente, les portraits abondent au contraire. Voyez, dans *le Poil de la prairie*, ce caractère si nettement tracé de don Frutos ; dans *Marcela*, ce type de l'élégance oisive et puérile qui ne s'occupe que de la mode nouvelle importée de France et s'amollit dans la futilité ; cet officier andaloux vain et bavard qui parle certes plus qu'il n'agit, et qui rappelle cet intermède de Cervantès, — *los Dos Habladores*, — où Roldan épie chaque mot de son interlocuteur pour y ajuster une histoire, en remontant au principe des choses. Dans le *Tercero en discordia*, c'est ce bonhomme don Ciriaco, fort occupé d'avoir un avis à lui, et qui finit tou-

jours par accepter et trouver bon le dernier qu'on lui présente. C'est don Saturio, personnification de la fatuité impertinente qui ne se dément jamais et se croit appelée à tous les succès. Don Saturio rêve même la gloire de la comédie : son nom retentira au théâtre, il n'en doute pas, et il déduit les raisons de ce succès infaillible d'une manière qui va frapper ironiquement plus d'un ridicule littéraire : « Comment ! dit-il, ne saurais-je pas faire une comédie ? J'ai lu Cañizarès, Arellano, Valladarès, Comella ; je sais bien qu'une comédie doit finir par un mariage, qu'elle doit durer deux heures ; je sais qu'elle se divise en actes, que les actes se divisent en scènes, et qu'à la fin on demande pardon au public... J'ai souscrit cette semaine à la revue et au journal, et j'ai acheté un dictionnaire. Que me manque-t-il donc ? D'être poète, par hasard ? Quelle folie ! Dites-moi, ceux qui font des pièces sont-ils poètes ? » Don Saturio a raison, et nous ne voyons pas beaucoup d'exemples qui puissent le décourager ; il a pris même un soin qui commence à devenir superflu : il a acheté un dictionnaire ! — Breton de los Herreros atteint ainsi de sa verve satirique les ridicules les plus divers ; il a retrouvé la veine de la gaieté nationale, et parfois même son ironie prend un accent plus animé et plus profond qui dénote mieux encore l'homme de ce siècle.

La légèreté comique par laquelle se distingue l'auteur de *Marcela* ne s'efface-t-elle pas en effet devant un sentiment plus vif de l'inconsistance de l'homme dans *Muerete y veras* (*Meurs et tu verras*) ? Entre toutes les perversités qui peuvent gangrener le cœur, l'auteur choisit la plus triste peut-être. *Muerete y veras* est la comédie de l'ingratitude. Mourez, dit le poète comique avec une vérité dont l'amertume est mal dissimulée par la gaieté facile de l'action ; mourez, et vous verrez ce qui vous attend, ce qui attend du moins votre mémoire lorsqu'on croira n'avoir plus rien à craindre ou à espérer de

vous ! C'est la promptitude de l'oubli, c'est l'infidélité des souvenirs chez une femme dont on rêvait la constance, chez un ami qu'on croyait sûr ; c'est le deuil intéressé de celui qui s'empresse d'essuyer ses larmes dès qu'il voit que vous n'avez rien à lui léguer ; c'est l'acharnement à vous maudire de quelque usurier-hasardeux qui voit la mort lui arracher sa proie. Heureux si quelque cœur isolé et silencieux, auprès duquel vous serez passé peut-être inattentif et sans interroger sa muette tendresse, vous garde un culte fidèle et inespéré ! L'ironie peut, sans aucun doute, trouver de saisissants effets dans la combinaison de ces éléments. Imaginez maintenant un homme que tout le monde croit mort et qui ne l'est pas cependant, qui revient pour assister lui-même à cette comédie jouée sur son tombeau : vous aurez l'œuvre de Breton, — œuvre à demi sérieuse, à demi bouffonne, où la gravité philosophique de la pensée est à chaque instant atténuée par la malignité de la forme. Don Pablo est cet homme que l'auteur ramène à la vie ; c'est un jeune milicien de Saragosse abandonné sur le champ de bataille dans un de ces mille combats qui ont signalé la dernière guerre ; et, lorsqu'il revient vers le monde qu'il a quitté naguère et qui ne l'attend déjà plus, que voit-il ?

Quelques jours se sont à peine écoulés, et sa fiancée Jacintha est prête à se livrer à un nouvel amour ; c'est à peine si le regret a un instant effleuré son cœur. « Il y a, dit Jacintha, des femmes qui aiment deux hommes à la fois ; moi, je ne les aime que l'un après l'autre. Et n'y aurait-il pas de la folie et de la cruauté à tuer le vivant pour ne point offenser le mort ? » Le nouvel amant de Jacintha, c'est don Matias, l'ami de don Pablo, qui s'est hâté de venir annoncer sa mort. Si don Pablo est le type de la générosité fougueuse qui se dévoue dans les guerres civiles, don Froïlan, autre personnage, est le type de l'égoïsme qui se réfugie en lui-même. Froïlan

ne voit dans les dissensions qu'un obstacle à son bien-être; les spectacles tristes troublent sa quiétude; aussi préfère-t-il aller à l'opéra qu'à l'église où quelques prières funèbres vont être récitées pour don Pablo. Il ne s'émeut que lorsqu'un testament simulé vient réveiller sa cupidité et lui laisser croire un moment qu'il est l'héritier du peu de bien qui restait au mort. Il ne faut pas oublier une figure grotesque de juif, ce don Elias qui avait prêté à gros intérêts au jeune milicien pour s'équiper, et qui se lamente de sa perte. Ainsi don Pablo, qui croyait avoir des larmes à essuyer, ne trouve que l'oubli et l'égoïsme. Il reparait indigné à l'heure même où se conclut le mariage de Jacintha et de Matias, et achève d'arracher le masque à tous ces visages, sur lesquels il peut lire la trahison et l'infidélité. Don Pablo ne découvre un sentiment sincère que chez une jeune fille, qui laisse éclater son amour, muet jusque-là, par la violence de sa douleur. Ce désenchantement cruel à côté de la révélation d'un bonheur inattendu, ce mélange d'illusions qui se détruisent et d'illusions nouvelles qui se forment comme pour entretenir l'espérance dans le cœur de l'homme et le préserver d'un mépris complet de sa propre nature, n'est-ce point la vie énergiquement résumée? Il est bien vrai qu'un génie comique supérieur aurait pu mettre une animation plus sérieuse dans son œuvre, pénétrer davantage dans la profondeur de cette donnée, imprimer aux caractères plus de vigueur et d'accent; Molière et Shakespeare l'eussent fait sans doute. L'idée même, cependant, témoigne d'une hardiesse d'invention qui n'est point vulgaire, et, dans l'esquisse qu'a tracée Breton de los Herreros, il y a du moins, à défaut de qualités plus hautes, l'esprit, la facilité et la verve qui caractérisent toujours son talent.

IV

Si une visible incertitude signale d'ailleurs les tentatives comiques des écrivains nouveaux de l'Espagne, de Breton de los Herreros comme de Ventura de la Vega et de Rubi, il ne faut point s'en étonner. Cette incertitude est commune à tous les esprits qui travaillent au progrès littéraire du pays ; elle tient à la transformation morale qui s'accomplit et à la confusion qui régnera jusqu'à ce que cette transformation soit complètement réalisée dans les idées et dans les mœurs. Or, c'est sur la comédie que doit plus particulièrement peser l'inconsistance qui fait qu'aujourd'hui au delà des Pyrénées rien n'est à sa place, rien n'est stable, rien n'a un lendemain ; cette inconsistance défie et paralyse l'observation, qui est la première qualité du génie comique. Un peintre de mœurs, M. Mesonero Romanos, qui s'est distingué sous le nom d'*el curioso parlante* et a fait de spirituelles études, — *les Scènes madrilègnes*, — où il retrace les coutumes espagnoles, disait avec vérité : « Si la première condition, pour obtenir la ressemblance dans un portrait, est l'immobilité de celui qu'on veut peindre, comment l'obtiendrait-on lorsque le modèle se soulève et s'agit dans toutes les directions, tantôt rit, se moque et se drape dans son arrogance, tantôt se lamente et se cache pour ne point laisser voir son abjection et sa misère ? Comment et à quel instant surprendre un oiseau qui vole, un enfant qui grandit à vue d'œil, une roue qui tourne, un peuple antique enfin qui disparaît pour se confondre dans un nouveau peuple, qui invoque vainement le passé et sacrifie

le présent pour se livrer aux illusions et aux espérances de l'avenir ? » Comment, peut-on ajouter, la comédie, qui observe et reproduit les passions de l'homme non-seulement dans ce qu'elles ont d'essentiel et d'invariable, mais encore dans les modifications que leur font subir les circonstances extérieures à chaque époque, ne souffrirait-elle pas de cette situation ? Breton lui-même dit, par la bouche même d'un de ses personnages du *Tercero en discordia* : « Les Madrilègnes se sont créé un tel mélange de mœurs nationales et de mœurs étrangères, qu'on ne peut plus y rien entendre... Madrid sera bientôt une charade, un logogriphe. »

Le fait dominant au milieu de cette incertitude, — il n'est point difficile de le remarquer, — c'est l'analogie avec la France, c'est la tendance évidente à se rapprocher de nos idées, à exprimer les mêmes sentiments, à considérer l'âme humaine du même point de vue. Ce n'est point imiter servilement, ainsi qu'on le dit sans expliquer cette assertion dédaigneuse ; c'est suivre dans la littérature la loi du développement moral de toute l'Espagne moderne. Cette transformation qui s'opère sous nos yeux et dans laquelle on se plaît à signaler à chaque pas l'influence spéciale de la France, est en réalité quelque chose de plus élevé qu'un plagiat vulgaire ; c'est une initiation laborieuse à la civilisation générale qui envahit le monde de nos jours, et qui n'est le patrimoine exclusif d'aucun peuple. Rattachons-nous à la comédie : l'originalité des essais comiques de l'Espagne contemporaine serait peut-être à nos yeux plus saillante et plus vive, si le théâtre représentait les mœurs étranges du temps de Gabriel Tellez et de Calderon, et ce ne serait là pourtant qu'une originalité artificielle et mensongère. Peut-être, si on s'arrête aux apparences, trouvera-t-on dans quelques peintures de mœurs populaires de Breton, dans quelques tableaux de coutumes andalouses de Rubi, une couleur plus marquée et plus

distincte que dans *Marcela* ou dans *la Rueda de la fortuna*, et cependant ce n'est point dans ces esquisses qu'est le germe d'une nouveauté féconde. Le mérite des œuvres qui, au premier abord, semblent aujourd'hui plus effacées et plus ternes, c'est de rechercher une expression particulière et nationale des idées et des sentiments modernes, d'offrir une étude morale ou historique de l'homme en harmonie avec les goûts que notre siècle a fait naître et qui se développent chaque jour.

Tel est le caractère de *l'Homme du monde* de Ventura de la Vega, dont le succès n'a point faibli en Espagne depuis le premier moment. Vega s'était d'abord laissé absorber par les traductions; nul, mieux que lui, ne savait adapter un ouvrage français à la scène espagnole. Vraie nature américaine, vive et indolente, qui pousse l'abandon jusqu'à l'oubli, la paresse jusqu'au système, jusqu'à la poésie, Vega s'est réveillé par une comédie qu'on peut dire originale dans l'état de la Péninsule, et où une pensée morale, vraie, juste et simple comme une donnée de Moratin, est développée avec un talent très-fin et une logique qui ne dévie jamais du but.

Quelle est l'idée de *l'Homme de mundo*? C'est un homme qui a passé sa jeunesse dans la dissipation, qui a épuisé tous les plaisirs, toutes les voluptés, s'est fait une renommée mondaine, une gloire de séducteur, a vu la vertu des femmes plier devant son caprice, et qui, las de ces jouissances éphémères dont plus d'une est un remords pour lui, cherche un bonheur plus calme, plus intime, moins disputé dans le mariage. Ici se présente l'idée morale sous son aspect dramatique : ce bonheur tranquille du foyer est-il possible pour un cœur plein de souvenirs et de déceptions, gâté par les succès faciles, qui a vu si souvent le devoir sacrifié à l'amour en sa faveur, et s'est accoutumé aux ruses, aux habiletés que le monde pardonne en souriant, en raillant même celui qui en

est victime ? A peine marié, don Luis voit se lever devant lui le fantôme de son passé ; il s'effraie de toutes ses actions comme d'une menace incessante qui met en péril sa légitime affection et sa dignité d'homme. Ce passé prend un corps en quelque sorte pour lui, et vient le gourmander sous la figure d'un de ses anciens compagnons de plaisirs, don Juan. La lutte entre ses souvenirs et les conditions de son existence nouvelle éclate brusquement, dès le début, dans une scène où don Juan, qui tombe dans sa maison, ne le sachant pas marié, complimente don Luis sur sa maîtresse du jour comme il ferait sur un beau cheval, et finit par lui proposer effrontément un échange. Don Juan est bientôt éclairé, il est vrai ; mais lorsque don Luis lui fait l'histoire de son bonheur conjugal, lui révèle les joies inattendues que la présence d'une femme met dans son intérieur et l'engage à suivre son exemple, que fait don Juan ? Il répond à l'époux oublieux et mal assuré encore dans sa constance par ses propres paroles d'autrefois ; il lui rappelle leur vie commune et fait briller de nouveau à ses yeux quelque étincelle des passions éteintes. Il reprend une à une, et non sans chatouiller l'amour-propre satisfait de don Luis, ces bonnes fortunes qui firent dans le monde sa renommée brillante, jusqu'à ce qu'enfin, en déroulant cette série d'aventures, il enfonce involontairement un aiguillon dans le cœur de ce mari incertain ; car, entre toutes ces ruses dont le souvenir flatte la vanité de don Luis, il en est une que sa femme vient peut-être d'employer avec lui. Don Luis se met à la place de celui qu'il trompa autrefois ; cette analogie le poursuit et l'irrite, et de la tendresse confiante il passe soudain au doute injurieux, à l'inquiétude violente et à l'effroi ; il se torture de ses propres mains. Une citation fera juger du mouvement de cette scène, où la pensée de la comédie est si vivement indiquée dès le premier moment :

« JUAN. — Ah ! Luis ! combien avons-nous fait de victimes !
Dis-moi, te souviens-tu de cet intendant ?... »

LUIS, *souriant*. — Don Gabriel, celui qui jouait au *bis-bis*.

JUAN. — Et sa femme, comme elle t'aimait !

LUIS. — C'était un volcan.

JUAN. — Lui, l'homme simple, il répétait toujours : « C'est vraiment extraordinaire que cette Henriette soit si froide ! »

LUIS, *riant*. — Pauvre diable !

JUAN. — Et tes amours avec la blonde... Quel est donc son nom ?

LUIS. — Maruja !

JUAN. — Et sa camériste...

LUIS. — Oui, la Dolorès ; tous les jours, plus ponctuelle que le soleil, elle arrivait à la même heure avec une lettre de sa maîtresse.

JUAN. — As-tu du moins conservé cette bague qu'elle te donna à la barbe de son mari ?

LUIS. — Celui-ci n'était pas commode pourtant.

JUAN. — Mais elle savait si bien l'appivoiser ! quelles caresses elle lui faisait !

LUIS. — Comme elle savait avoir des attaques de nerfs !

JUAN. — Et lorsqu'elle allait à la messe tous les matins sans manquer, il se contentait de dire : « Ma Maruja est bonne chrétienne ! » Mais, de toutes tes aventures la plus amusante est celle que tu eus avec cette femme...

LUIS. — Oui, Rosa !

JUAN. — La figure la plus angélique et l'âme d'un démon.

LUIS. — Quelle aventure donc ? Lorsqu'elle me donna un rendez-vous par le journal ?

JUAN. — Non, ce n'est point cela.

LUIS. — Lorsqu'elle me cacha dans ce cabinet ?

JUAN. — Non, cela arrive à tout le monde ; c'est cette ruse

habilement ourdie pour te faire présenter à elle par son mari, dans sa maison même.

LUIS, *changeant de couleur*. — Oui, oui, le mari lui-même...

JUAN. — Quoi ! ne te souviens-tu pas ?

LUIS. — Si, je me souviens très-bien.

JUAN. — Et celui-là n'était pas un sot ; non, au contraire, c'était un homme du monde, et habile encore...

LUIS. — C'est vrai, un homme du monde.

JUAN. — Mais, que veux-tu ? le savoir-vivre ne suffit pas...

LUIS, *inquiet*. — Pourtant, ou je me trompe fort, ou ce mari était un honteux complaisant... Il n'est pas possible de s'y tromper. Je ne sais, mais, vois-tu, à sa place, j'aurais bientôt tout deviné.

JUAN. — Et comment l'aurait-on pu reconnaître ! C'était préparé avec cette dextérité irrésistible dont toute femme a le secret. Elle sut si bien éblouir son mari, que cela lui parut la chose la plus naturelle du monde...

LUIS. — C'est vrai... (*Il se laisse aller sur sa chaise.*)

JUAN. — Qu'as-tu donc ?

LUIS. — Moi, rien.

JUAN. — Ah ! j'y suis ! Ces souvenirs !... Allons, tu as fait la folie, il faut s'y tenir. Adieu, mon cher.

LUIS. — Reviendras-tu bientôt ?

JUAN. — Afin d'arriver à me convertir, n'est-ce pas ?

LUIS, *seul et inquiet*. — Le mari lui-même !... Oui, ce fut le mari ; il me présenta à sa femme de si bonne foi ! et après, quel rôle ridicule il joua ! tout Madrid le savait excepté, lui... Ah ! cela m'a donné froid. C'est Antonito qu'elle m'a prié de lui présenter, si je vais l'introduire dans ma maison, qu'arrivera-t-il ? Si je refuse, quel prétexte donner ? Peut-être Clara s'apercevra-t-elle que je la soupçonne. Non, je ne le peux pas, parce que, si mes craintes n'ont aucun fondement, ce



sera la mortifier ; si elles sont justes, ce sera la prévenir et la forcer à chercher quelque moyen plus habile. Pourtant, s'il était vrai qu'elle a formé ce damnable plan de me faire amener ici ce galant ! Elle dit bien qu'il ne songe qu'à Émilía, mais Émilía le niait, et Clara hésitait en me parlant. Il y a quelque chose, j'en suis sûr. Qu'il est bon de savoir ce que c'est que la vie ! Mon aventure le prouve ; cette candeur naïve de Rosita lorsqu'elle s'efforçait de convaincre son mari est une leçon précieuse. Quelle ruse pourrait-on inventer que je n'aie vu mettre en usage ? Ah ! l'expérience est une grande chose. Heureusement que Juan est venu me réveiller à propos... — Mais, mon Dieu ! il est donc écrit que personne ne pourra y échapper ?... »

Voilà donc cette science équivoque de l'*Homme du monde* ! voilà cette expérience, fruit d'une vie dissipée ! Acquisée par l'habitude de la ruse, elle ne croit qu'à la ruse ; elle projette son ombre sur le reste de l'existence, flétrit tout ce qu'elle touche, provoque sans cesse le soupçon injuste, envenime les plus simples actions ; elle nourrit dans le cœur un stérile scepticisme. Dans une parole qui s'échappe, dans un sourire qui erre sur la lèvre, dans un geste, dans un mouvement de joie ou de crainte, elle cherche un motif secret et pervers, et elle se croit profonde parce qu'elle suppose partout le mal. L'homme qui possède cette triste expérience et qui persiste dans la voie où il l'a acquise n'en souffre pas sans doute ; mais celui qui se détourne tout à coup pour chercher le bonheur ailleurs que dans des dissipations où l'âme se corrompt, se débat à chaque pas sous les conseils de cette perfide science, et c'est de cette lutte que naît le drame ou la comédie.

Ce qu'il y a de remarquable dans l'*Hombre de mundo*, c'est que chaque personnage, par son caractère, concourt au développement de l'idée principale. Nous indiquons don Juan, cette mauvaise conscience de don Luis, qui est toujours là

pour lui rappeler ses folies anciennes, pour lui infliger, comme un châtiment, le souvenir de toutes ses attaques contre l'honneur et le bonheur des autres. Qu'on prenne dona Clara la jeune femme : elle a épousé don Luis, séduite par l'éclat qu'il fait dans le monde, et maintenant, jalouse du passé, elle se plaît à se montrer coquette avec son mari, comme pour mieux le retenir ; elle ne fait au contraire qu'éveiller sa défiance. Clara redouble de soins, d'attentions délicates, d'habileté ; don Luis redouble de diplomatie insidieuse, de réserve méfiante et d'efforts pour surprendre quelque intrigue cachée.

Un passé vicieux les anime l'un contre l'autre et leur souffle sans cesse de mutuels soupçons. Il n'est pas jusqu'à un Figaro subalterne, le valet Ramon, confident de don Luis dans ses jours de plaisirs et mal résigné à la vie de ménage, qui n'attise le feu des souvenirs dans le cœur de son maître, et ne tente de l'arracher à la paix du foyer comme à une indigne déchéance. Qu'y a-t-il, cependant, en réalité, qui puisse un instant provoquer et entretenir les doutes du méfiant époux ? Il y a un amour secret et candide noué entre un jeune homme et la jeune sœur de doña Clara, amour que celle-ci favorise. C'en est assez de ce délicat mystère pour enflammer les soupçons de don Luis. Et notez que le moyen n'est point moralement invraisemblable, car, par un juste retour, la clairvoyance injurieuse d'un cœur corrompu est impuissante à discerner les mobiles qui restent naïfs et purs. Hélas ! quelle est donc cette expérience du monde qui vient s'embarrasser ainsi dans cette toile d'araignée de juvéniles amours et s'essouffle risiblement à poursuivre des chimères qu'elle-même elle crée ? N'est-il point vrai, ainsi que le dit doña Clara en finissant, qu'il ne suffit pas de *penser mal de toutes choses* pour être un parfait *homme du monde* ? — C'est cette donnée heureuse que l'auteur a choisie ; c'est cette idée morale qui se trouve souvent analysée avec finesse dans l'ouvrage, parfois

seulement effleurée. *L'Homme de mundo* est une des plus charmantes comédies modernes de l'Espagne, une de ces productions qui, sans être absolument neuves, rajeunissent avec grâce un sujet déjà ébauché.

V

Une circonstance particulière vient prouver ce qu'il y a de réellement sérieux et de vivace dans ce mouvement dramatique qui s'est manifesté en Espagne, quelque force qu'aient pu avoir les influences étrangères qui ont plané sur son origine : c'est la variété des efforts qui ont été faits, la persévérance des esprits à multiplier les essais, à rechercher toutes les formes que peut revêtir la pensée comique. Il n'est pas un genre qui n'ait eu ses sectateurs, depuis la comédie légère et capricieusement spirituelle dont Breton de los Herreros est le représentant jusqu'à la comédie qui s'applique à peindre l'homme dans l'histoire, à décrire une époque avec ses passions, ses mœurs et ses ridicules. C'est dans ce dernier genre qu'a réussi l'auteur de *la Roue de la fortune*, l'un des plus jeunes écrivains dramatiques de la Péninsule, l'un de ceux qui sont encore aujourd'hui pour l'Espagne une espérance. Rubi a emprunté au xviii^e siècle un de ses personnages les plus marquants pour le produire sur la scène, pour résumer en lui cette destinée changeante d'un ministre qu'un tour de roue de la fortune élève ou renverse.

Les deux parties de *la Rueda de la fortuna* sont consacrées à cette double comédie de l'élévation et de la chute d'un homme. Ce sont deux pièces qui ne forment, à vrai dire, qu'un même ouvrage, qui se continuent l'une l'autre avec

les mêmes personnages, une action différente et une pensée unique, l'inconstance de la vie publique. Il y a, ce me semble, un réel avantage dans cette division, qui est celle de beaucoup d'œuvres espagnoles contemporaines ; elle favorise plus que toute autre les développements larges et féconds ; elle permet d'étendre une idée dramatique et d'en faire jaillir tous les effets sans confusion, de retracer les phases opposées d'une destinée sans précipiter la marche de l'action, des sentiments et des caractères, sans sacrifier une partie à l'autre, en réunissant au contraire dans chacune d'elles tous les éléments d'intérêt qui lui sont propres. Les deux drames s'éclaircissent mutuellement pour le spectateur intelligent qui les voit se dérouler devant lui, qui suit le même homme dans des actions différentes et peut le retrouver transformé par l'âge, par les épreuves morales et tous les accidents de la vie, si le poète a su habilement tenir compte de ces variations successives de la nature humaine. J'ajouterai que c'est aux esprits supérieurs que peut plaire surtout un tel procédé de création dramatique ; c'est celui qu'ont employé des génies bien divers, Shakespeare et Beaumarchais. — La comédie de Rubi traite assez légèrement l'histoire pour une comédie historique ; on y pourrait souhaiter une contexture plus ferme et plus nourrie, plus de logique et de vérité parfois dans l'invention ; mais n'arrive-t-il pas souvent qu'une œuvre où les invraisemblances abondent, dont les imperfections sautent aux yeux, a cependant une distinction qui attire, qu'elle fait penser, — mérite rare ? Telle est *la Rueda de la fortuna*, qui est le véritable titre littéraire de Rubi, et que n'égalent, parmi les autres productions de l'auteur, ni ses esquisses pittoresques des mœurs andalouses, comme *la Feria de Mairena*, *l'Auberge de Cardenas*, *Derrière la croix le Diable*, ni ses essais de comédie plus sérieuse, tels que *l'Art de faire fortune*, *l'Entrée dans le grand monde*, ou *la Cour de Charles II*

qui fut interdite il y a quelques années comme une redoutable allusion. Ces œuvres diverses prouvent la souplesse du talent de Rubi ; *la Rueda de la fortuna* prouve son élévation.

Le XVIII^e siècle, disions-nous, a fourni à l'auteur le sujet de sa comédie : il sert du moins de cadre à l'invention romanesque. La cour de Ferdinand VI est le théâtre où Rubi a placé ce spectacle de la fortune prenant un homme dans l'obscurité pour le conduire à la richesse, à l'éclat, à la domination, puis laissant retomber sur lui-même son brillant édifice. Qu'on imagine les obstacles renaissant à chaque heure sous les pas de celui qui n'est rien, les dédains dont il se sent l'objet et à côté les protections secrètes qui l'aident à monter, les passions cachées qui lui communiquent leur force et donnent l'impulsion à son génie, les adulations qui l'entourent à mesure que sa faveur grandit ou qui s'éloignent à mesure qu'elle décline, les rancunes qu'il soulève, soit en évinçant des rivaux d'une naissance supérieure, soit en s'émancipant de la tutelle amie de ceux qui ont servi son élévation. N'est-ce point la source la plus abondante où il soit permis à un poète comique d'aller puiser ? Aussi Rubi a-t-il cherché à peindre tout ce monde, — le courtisan flexible, toujours en quête du soleil levant, le gentilhomme orgueilleux, la *camarera* hautaine et vindicative lorsque tout ne se plie pas à sa volonté capricieuse, le solliciteur délié et infatigable toujours prêt à mendier, l'ambitieux tenace, et enfin celui à qui l'intérêt s'attache entre tous, l'homme qui s'élève par sa propre valeur, et qui, parvenu au faite, se laisse, lui aussi, quelquefois éblouir. — *La Roue de la fortune* s'ouvre par un tableau d'une simplicité originale.

C'est dans un village de la Rioja ; on se trouve chez un laboureur vivant dans l'aisance, estimé de tous, généreux et indépendant, dont la maison hospitalière a reçu un grand seigneur, le comte de San-Tello, exilé de la cour avec sa fille

doña Clara. Le laboureur et ses hôtes mènent une vie commune, et ce serait pour lui une injure que de vouloir lui payer son hospitalité. San-Tello et doña Clara sont à ses yeux de nouveaux membres de sa famille. Cette communauté d'une vie simple et franche, bien qu'elle pèse parfois à l'orgueil du courtisan disgracié, ne semble pouvoir engendrer aucun orage ; elle couve cependant un danger qui va éclater. Un amour énergique, alimenté de tout le feu de la jeunesse et accru encore par la familiarité des habitudes, unit déjà secrètement doña Clara et Zenon, le fils du laboureur Mauricio. Quoi de plus naturel pour une jeune fille naïve et pure qui n'a point en le temps d'être gâtée par les cours et pour un jeune homme en qui une éducation supérieure à son état a développé des instincts élevés, des goûts de distinction qui ne demandent qu'à se faire jour ! Mauricio lui-même n'y voit rien d'étrange dans son bon sens, lorsqu'il reçoit la confiance de cette liaison, et il ne trouve d'autre issue qu'un bon mariage. Mais, à cette proposition inattendue l'orgueil de San-Tello se réveille, une lettre de grâce le rappelle d'ailleurs en ce moment même à Madrid, et il repousse presque comme une insulte cette offre qu'on lui fait de déroger à son rang. Il part avec la légèreté de l'ingratitude ; doña Clara le suit en soupirant et en emportant dans son cœur son amour fidèle. Mauricio sent l'offense et l'humiliation, et Zenon, avec la fierté de la jeunesse, avec l'ardeur d'une passion qui aspire à se satisfaire et l'entraînement d'un esprit qui se sent appelé à une destinée éclatante, se relève de son premier abattement pour aller chercher une victoire et une vengeance.

La peinture de ce monde rustique, sur lequel une perspective nouvelle vient se lever à la fin, a un charme qu'on ne peut définir, car aussitôt se présente à l'esprit un contraste qui n'a rien de chimérique. Ce jeune homme qu'on

voit plein de désirs, doué d'instincts sérieux, amoureux d'une jeune fille et qui s'élançe si hardiment vers l'avenir, a bien réellement tenu la promesse que lui prête l'auteur de *la Roue de la fortune*. C'est de ce monde humble et obscur qu'est sorti l'un des plus grands ministres de l'Espagne au XVIII^e siècle. Ce Zenon de Somodevilla est devenu le marquis de la Enseñada, l'homme d'État qui a voulu délivrer la Péninsule de ce réseau d'impôts dont elle était surchargée en établissant l'unique contribution, et qui a visé pour son pays à l'application d'une politique nouvelle et singulièrement virile après la déchéance du siècle précédent, — la politique de neutralité entre la France et l'Angleterre : gloire brillante et sérieuse dont le poète vous montre l'origine simple et vraie, plus vraie peut-être que l'histoire. Sans doute, aux yeux de l'historien, l'intelligence suffit pour expliquer une fortune subite. La poésie, cependant, ne pourrait-elle pas avoir plus humainement raison ? Parmi tous les hommes qui se sont élevés de rien, par la puissance de leur propre énergie, comme Zenon de Somodevilla, n'en est-il point qui pussent avouer qu'une passion violente, un ressentiment légitime, ont été les premiers principes de leur force et les inspirateurs de leur intelligence ?

C'est à ce point de vue que l'idée de Rubi me semble naturelle et heureuse. L'auteur marque de son meilleur trait ce départ obscur et sans gloire comme pour mieux faire ressortir l'éclat dont son héros va bientôt être environné. On dirait qu'il oppose d'avance et de dessein prémédité ce tableau de paix rustique aux agitations que Zenon va affronter, où il laissera plus d'une vertu, plus d'une espérance, plus d'un rêve désintéressé et généreux. Je ne veux pas soumettre *la Rueda de la fortuna* à une minutieuse analyse, noter pas à pas les incidents qui se succèdent, suivre le mouvement rigoureux des scènes. Il suffit d'observer un instant le déve-

loppement des caractères pour entrevoir l'action dans les deux parties de l'œuvre de Rubi. L'un des plus saillants personnages est la marquise de Torrecuso, dont la figure domine l'une et l'autre de ces comédies qu'un même titre réunit. Maîtresse de tous les secrets de palais, portant une dextérité hardie dans les secrètes négociations politiques, sachant cacher ses passions sous des motifs avouables, douée au plus haut point de cette science du monde qui ne consiste souvent qu'à intriguer avec grâce, toujours femme de cour en un mot, la marquise de Torrecuso apparaît cependant sous un jour différent dans chacune des parties de *la Roue de la fortune*. Dans la première, c'est la brillante protectrice qui se laisse charmer par la beauté et l'intelligence de Zenon, qui met son orgueil à ménager l'élévation de ce jeune homme, à lui frayer un chemin à travers les obstacles, à le faire arriver peu à peu au soleil de la faveur pour le mettre à la hauteur de l'amour qu'elle lui porte secrètement ; elle est insinuante et facile, tendre et hardie, spirituelle et ardente. Dans la seconde partie, c'est la femme qui se venge, car Somodevilla a méprisé sa tendresse. Aussi active dans sa haine que dans son amour, elle met en jeu toutes les ressources que peut inventer un cœur offensé. Elle est amère et implacable, altière et dédaigneuse, railleuse et perfide, et elle n'est satisfaite que lorsqu'elle est parvenue à miner la puissance de celui qui a fait si cruellement souffrir sa vanité.

Rien n'est plus dégagé et plus piquant que la déclaration de guerre entre les deux personnages. La marquise s'y montre tout entière avec son ton provoquant, ses allusions mordantes qui vont frapper au cœur la Enseñada, et il s'établit un dialogue assez vif et assez rapide, tout pétillant d'une impertinence de bonne compagnie.

« LA ENSEÑADA. — Il y a certainement un venin secret dans chacune de vos paroles, marquise.

LA MARQUISE. — Vous croyez!

LA ENSENADA. — Et cela équivaldrait alors à une rupture....

LA MARQUISE. — Vous la désirez donc beaucoup?

LA ENSENADA. — La désirer! non, madame; à vrai dire, je ne la recherche ni ne la crains.

LA MARQUISE. — soit.

LA ENSENADA. — Fort bien! et au fait, pourquoi non? Que la guerre commence donc, puisque vous le voulez! Pourtant il faut bien considérer ce que vous faites, car enfin c'est moi qui suis le plus fort, et je ne voudrais pas, — je vous le jure, — que, dans une lutte si inégale, vous, la perle de l'Espagne, — vous pussiez être contrainte à aller sur une terre étrangère.

LA MARQUISE. — C'est-à-dire que vous me menacez déjà...

LA ENSENADA. — Non, non... Je vous prévien seulement...

LA MARQUISE. — Et vous ne craignez pas que celle qui a su vous élever sache aussi vous renverser?

LA ENSENADA. — Oh! ces jours-là sont passés.

LA MARQUISE. — Il en viendra d'autres... Que pouvez-vous savoir?

LA ENSENADA. — Vous y ferez tous vos efforts, n'est-ce pas?

LA MARQUISE. — C'est bien assez d'ironie; tenez, vous avez vu, il n'y a qu'un instant, cette fleur très-belle et très-pure; voyez-la maintenant entre vos mains terné et sans couleur: il pourrait en arriver autant à votre immense pouvoir.

LA ENSENADA. — Vous oubliez peut-être, marquise, que je ne suis point une fleur; mais la Enseñada pourrait bien se comparer à un arbre vigoureux.

LA MARQUISE. — L'orage, s'il est assez fort, peut bien aussi déraciner l'arbre de la montagne.

LA ENSENADA. — Vous vous promettez donc le succès; seulement je dois vous avertir que j'ai jeté de profondes racines.

LA MARQUISE. — Très-bien ! il faut laisser le temps...

LA ENSENADA. — Je me fais une loi de vous obéir...

LA MARQUISE. — Et maintenant vous n'entrez pas chez le roi ?

LA ENSENADA. — Sa Majesté me pardonnera, je l'espère ; je suis attendu en ce moment...

LA MARQUISE. — Vrai chevalier !... Pour vous, votre dame passe avant tout : heureuse doña Inès ! Oh ! vous avez raison, il ne faut pas se faire attendre ; le temps passe, marquis, et elle pourrait s'en fâcher.

LA ENSENADA. — J'irai, belle marquise, moins encore pour me trouver auprès d'elle que pour vous complaire.

LA MARQUISE. — Puisse-t-elle récompenser votre empressement !

LA ENSENADA. — Que le ciel vous entende et vous garde, madame !

LA MARQUISE, *se dirigeant vers la chambre du roi, à part.*
— Ah ! marquis, tu le regretteras, mais trop tard !

LA ENSENADA, *allant d'un autre côté.* — Peu de chose, après tout !... Rien !... Un peu de jalousie ! »

On peut voir suffisamment, il nous semble, ce qu'est ce portrait de femme de cour peint par l'auteur de *la Roue de la fortune*. Prenez encore le caractère de Mauricio, qui contraste vivement avec celui de la marquise de Torrecuso et qui est une vraie création. Toujours franc, naïf et rude, Mauricio intervient dans la comédie comme le bon sens vivant ; il n'est pas sans cacher un sentiment élevé sous une enveloppe grossière et rustique. Parfois même ce sentiment prend une éloquence naturelle et forte qui captive. Tel on le voit dans sa maison de la Rioja, lorsqu'il laisse éclater son indignation dans ce simple mot : « Fils, je crois qu'on nous méprise ! » tel il est encore, lorsqu'il vient dans le palais même où siège son fils lui porter des conseils, lui rappeler

son origine et chercher à le préserver des éblouissements que donne le pouvoir. C'est une scène où le sérieux se mêle au comique, que celle où Mauricio, sans affectation comme sans embarras, usant de l'autorité d'un père, parle à la Enseñada qui l'écoute docilement. La brusque bonhomie du laboureur a une dignité familière qui ne pâlit pas devant celle du ministre.

Quant à don Zenon de Somodevilla lui-même, le héros de *la Roue de la fortune*, celui dont le caractère était le plus digne d'étude, c'est, il faut l'avouer, le personnage de la comédie reproduit avec le moins de bonheur. Le poëte a hésité d'abord, parce qu'il était ici entouré de tous les souvenirs historiques qui consacrent la figure de la Enseñada. Il était difficile de ne point faire tort à l'homme d'État en réduisant sa vie aux proportions d'une action romanesque. Si l'on parvient cependant à oublier les infidélités historiques qui abondent dans la création de Rubi, il sera impossible de méconnaître ce qu'il y a de vérité humaine et d'intérêt dans la reproduction de ce personnage à des époques si différentes, dans le contraste des situations où le montrent successivement les deux parties de *la Roue de la fortune*. Suivez Somodevilla dans ces deux comédies dont il est le héros et où se reflètent l'aurore et le déclin de sa destinée : dans la première, tout lui sourit ; la vie s'ouvre devant sa jeunesse intelligente, et les obstacles ne sont pour lui qu'un stimulant. Il marche la flamme au front, poussé par ses instincts de grandeur, tout brillant de fierté. Le génie et l'amour se confondent, pour ainsi dire, dans son âme, et s'accordent pour désigner un même but à ses efforts. S'il est aimé, c'est vraiment pour lui-même et non pour son rang et sa richesse. Telle est l'affection dévouée et désintéressée de doña Clara, qui vient le chercher lorsqu'il n'est rien encore. S'il s'élève au-dessus du vulgaire, c'est par la séduction qu'exerce son

mérite. les inimitiés n'ont pas eu le temps de croître autour de lui, d'entraver son essor, et le succès est le dénouement naturel de cette première période de sa vie.

Il n'en est plus ainsi de la seconde phase que peint le poëte. Tout change alors ; les ressorts généreux de l'âme se détendent ; les sentiments n'ont plus la même signification. Les nobles désirs du bien public se transforment en prudente ambition ; l'amour n'est plus l'enivrant mobile d'autrefois, c'est un calcul ; il n'entraîne plus le cœur à quelque glorieux effort ; il peut être un obstacle au contraire, et il n'est plus considéré que comme une distraction futile. La fumée de l'orgueil monte au cerveau de celui qui naguère encore souffrait de l'orgueil des autres. Il n'a plus d'amis désintéressés, il n'a que des flatteurs qui l'abandonneront à son premier revers. La femme qui l'aimera n'aura d'autre but que de participer à sa gloire sans songer à son bonheur, comme dona Inès de Sandoval dans cette seconde partie de *la Roue de la fortune*. Il répudiera ses qualités premières, et il se trouvera désarmé contre les rancunes qu'il aura soulevées ; il s'abaissera jusqu'à l'intrigue pour être tout à fait homme de cour, et l'intrigue le vaincra. La chute qui est au bout de cette phase nouvelle est aussi logique que le succès qui couronne la première. — Etrange spectacle de l'homme plein de force lorsqu'il marche à la conquête de son avenir, plein de faiblesse lorsqu'il est arrivé au faite où il aspirait et impuissant à soutenir la prospérité durable ! Nous ne disons pas que Rubi ait tracé ce tableau dans toute sa largeur, avec toute la vigueur qu'il exige ; c'est bien assez d'avoir indiqué dans *la Rueda de la fortuna* les éléments heureux qui ne seraient plus à créer pour celui que le voudrait et le pourrait tracer.

Tels sont les talents les plus estimables qui se sont révélés dans l'art comique de l'Espagne contemporaine, — talents

plus faciles que profonds, il faut le dire, qui mettent souvent sur la voie d'idées excellentes plutôt qu'ils ne les expriment réellement, et ébauchent un sujet plutôt qu'ils ne l'épuisent. Si l'on veut comparer entre elles les qualités de Ventura de la Vega, de Breton de los Herreros et de Rubi, il est aisé de marquer d'un trait distinct la nature de chacun de ces écrivains. Il y a dans Vega une certaine correction et un tour de pensée qui rappelle Moratin ; il semble particulièrement s'appliquer à étudier un travers humain, à le développer avec logique, à rechercher l'intérêt qui résulte d'une combinaison exacte des passions. Peut-être est-il le poète espagnol aujourd'hui le plus propre à analyser et à décrire complètement un caractère. Breton de los Herreros met plus de variété dans ses esquisses. La subtile vivacité de son esprit fait qu'il se trouve encore à l'aise au milieu de la confusion d'une époque de transition. Nul, mieux que lui, ne sait surprendre le dernier reflet d'une coutume qui s'efface, ou saisir un ridicule nouveau dès qu'il apparaît. Il peint surtout les mœurs des classes intermédiaires ou inférieures.

Le talent de Rubi a une distinction plus sérieuse, une élégance plus relevée. Il a cette libre aisance qui est nécessaire pour reproduire avec vérité la vie et les habitudes des classes supérieures, le monde des cours, où tout prend une couleur de dignité facile, où le vice lui-même a un vernis aimable. La comédie moderne de l'Espagne se montre ainsi sous ses principaux aspects dans les œuvres de ces écrivains. Dans celles de Breton, c'est la fantaisie vive et railleuse qui domine ; l'analyse morale fait l'intérêt de *l'Homme du monde* ; Rubi a tenté la comédie historique dans *la Roue de la fortune* et *la Cour de Charles II*. Il serait juste d'ajouter à ces essais quelques études de mœurs politiques qui se sont produites au théâtre, et entre lesquelles on peut signaler *l'Ambition*, de M. Ramon Navarrete.

La pensée comique ne vient que de renaître au delà des Pyrénées; elle se dégage à peine de ce berceau brûlant d'une révolution, et on voit déjà quelles issues elle se crée, quelles formes elle tend à revêtir, quels stimulants elle peut rencontrer, quelles influences elle a à combattre. Il n'est pas sans intérêt de noter les signes de vie qu'elle donne, d'observer comment elle essaie peu à peu sa force. Certes, l'Espagne offre aujourd'hui un large champ à l'esprit comique : les ridicules ne sont point épuisés; les passions ne se sont point miraculeusement envolées du cœur des contemporains; le venin du vice n'est pas émoussé; la civilisation nouvelle ne fait que transformer les travers humains. « L'homme est au fond toujours le même, il change seulement de masque, dit un écrivain satirique que nous citions, M. Mesonero Romanos; le courtisan du palais, qui autrefois flattait les rois, sert aujourd'hui et flatte le peuple sous le nom de tribun; le dévot est devenu philanthrope et humanitaire; l'oisif tapageur s'est fait factieux et patriote; le fils de famille court les emplois; l'artisan et la *manola* s'appellent citoyens libres et peuple souverain. » Ainsi, ce n'est point la matière qui manque à la comédie, ce n'est pas non plus la liberté; mais l'esprit facile et élégant suffit-il pour donner la vie à ce tableau? Il faudrait l'ironie acérée et inventive d'un Aristophane pour flageller les vices modernes en les personnifiant; il faudrait une main vigoureuse pour « rebrasser ce sot hailon qui couvre les mœurs, » selon le langage de Montaigne.

Tel est le progrès qu'aurait à accomplir l'art comique espagnol pour briller d'un éclat certain. Il y a dans toutes les révolutions littéraires un moment grave et décisif où il faut passer des essais, quelque heureux qu'ils aient pu être, à la réalisation plus nette et plus franche de la pensée d'une époque; les hommes d'esprit ont fait leurs essais dans la comédie en Espagne; mais l'homme de génie viendra-t-il?

VIII

UN HUMORISTE ESPAGNOL AU XIX^e SIÈCLE.

LARRA.

I

De quoi se compose l'âme d'un humoriste ? quels sont les éléments qui entrent dans cette nature vagabonde, inquiète et vibrante à tous les souffles ? Le mot seul l'indiquerait mieux peut-être qu'aucune définition. Ce mot aimable et nouveau d'humoriste ne laisse-t-il pas entrevoir ce mélange de sensibilité et d'ironie, de grâce et de coquetterie impitoyable, de frivolité et de profondeur, de délicatesse et de force, qui constitue un des caractères les plus étranges et les plus difficiles à expliquer ? Ce qu'on nomme l'*humour* n'est autre chose, à vrai dire, que l'ensemble de ces qualités, qui semblent s'exclure au premier abord, et qui se retrouvent cependant unies chez quelques privilégiés dont l'originalité consiste à se montrer tels qu'ils sont, dans leur bizarre diversité. C'est la saillie franche et vive d'un esprit doué de la plus exquise aptitude à tout sentir, à tout comprendre et à tout expri-

mer ; c'est le mouvement libre, irrégulier et hardi d'une pensée toujours en éveil qui aime ces pièges redoutés des rhéteurs, les digressions, et s'y abandonne avec grâce, lorsque par hasard elle rencontre quelque mystère du cœur à éclaircir, quelque contradiction de notre nature à mettre à nu, quelque vérité bafouée à exalter ; — d'une pensée que l'inconnu attire par un magnétisme secret, et qui, sous une apparence dégagée et légère, se plaît à pénétrer jusqu'aux plus obscurs détours du monde moral, faisant jouer sous ses pas mille reflets imprévus d'observation, donnant à tout ce qu'elle invente, à tout ce qu'elle reproduit, la couleur du caprice, créant par la puissance de la fantaisie une image mobile de la réalité plus mobile encore.

Qu'on suive cette pensée vagabonde. On la voit un instant gaie, souriante, moqueuse ; la raillerie semble son domaine, tant elle s'y trouve à l'aise ! Ne croyez qu'à demi cependant à cette gaieté ; elle n'a qu'un éclair ; le rire cache les larmes ; la mélancolie suit l'élan joyeux. C'est que l'esprit ne conserve pas sa sérénité lorsqu'il se laisse aller à contempler les choses sous ce voile factice qui les couvre le plus souvent et qui n'en impose qu'aux yeux vulgaires. Celui-là ne peut se livrer à un perpétuel sourire qui prend pour cruel passe-temps de remuer toutes les fibres humaines, ou du moins son sourire a un caractère particulier. L'ironie se revêt alors d'une teinte sérieuse ou attendrie, et que faut-il pour déterminer ce brusque changement ? Peu de chose en vérité, un de ces riens imperceptibles pour la gravité prétentieuse. Un oiseau enfermé dans une cage amènera des pages frémissantes sur l'esclavage et la liberté ; un incident trivial de la rue fera éclater le sentiment brûlant des douleurs sociales ; le nuage qui passe provoquera un triste et doux appel aux plus intimes, aux plus touchants souvenirs ; le cerceau d'un enfant qui joue sera un suffisant prétexte pour soulever le problème

de la destinée ; on croira entendre un philosophe éloquent ou un poète lyrique inspiré. Attendez un moment encore : ce capricieux génie, qui vient de vous soumettre au joug d'une invincible émotion, a déjà retrouvé son ironie facile, son inépuisable enjouement, sa force supérieure de sarcasme. Cette rapidité d'impressions, ces contrastes toujours nouveaux sont le secret de l'humoriste, qui ne fait que suivre son propre penchant ; doué du merveilleux pouvoir d'embrasser les deux côtés de la vie, de se partager entre la gaieté et les larmes, il va d'un objet à l'autre, plus logique qu'on ne pourrait le penser dans sa course fantasque, et répandant sans lassitude la fécondité variée de son observation.

Sous ce drapeau de la fantaisie humoristique, qui est la forme la plus animée et la plus vivante de la satire, vient se ranger toute une famille d'écrivains, — les Swift, les Sterne, les Quevedo, les Gozzi, — dont le caractère tranche singulièrement avec celui de cette autre race de satiriques plus sobres, — les Boileau, les Pope, les Argensola, poètes laborieux et prudents, qui s'occupent surtout de régler leur marche, se refusent aux accidents de la pensée, aux entraînements imprévus de l'inspiration, aux hasards de l'image, et pour lesquels, selon l'expression de l'un d'eux, « la lime est le plus noble instrument. » Dans les œuvres de ceux-ci brille la beauté extérieure, le génie de l'ordre ; les œuvres des autres ont pour elles l'intime saveur, le génie de la variété, toutes les bonnes fortunes d'une verve ardente et périlleuse. Le passé le plus lointain lui-même a plus d'un écrivain de ce genre. Horace, le philosophe pratique, le sceptique conseiller de tous les âges, du jeune homme et du vieillard, n'est-il pas un humoriste dans l'antiquité latine ? Voyez, en effet, ce poète « blanchi avant le temps, jouissant avec délices du soleil, aussi facile à s'enflammer qu'à s'apaiser, » comme il le dit lui-même ; voyez-le sur la Voie Sacrée, poursuivant je

ne sais quelle chimère que nul n'aperçoit et pour lui seul visible, songeant peut-être à cette délicieuse et éternelle contradiction de l'amour qu'il sut si bien surprendre, et qu'il a décrite avec tant de charme dans le *Donec gratus eram*, ou répétant tout bas ce chant d'une douce mélancolie sur la fuite des ans : « Hélas ! hélas ! les années rapides s'en vont ;... » ou bien encore cherchant des traits pour peindre sa propre inconstance et l'inconstance des autres : n'est-ce pas le mouvement libre et actif d'une pensée mal contenue par la sévérité de la discipline romaine ? Dans l'antiquité grecque et à un autre point de vue, l'auteur des *Oiseaux* et des *Guêpes*, dont la raillerie s'assouplit à tous les tons, depuis le lyrisme jusqu'à la bouffonnerie la plus grotesque, est aussi un de ces talents rares qui aiment à se jouer en mille caprices d'invention, sous lesquels se déguise la connaissance de la nature humaine et des mœurs. On y pourrait joindre Lucien, dont le sarcasme hardi accompagne le convoi des dieux mourants, et qui arrive parfois dans quelques fragments, tels que le *Deuil*, à trouver des accents presque éloquents par la vigueur avec laquelle il évoque les tristesses mensongères.

Nous ne voulons noter qu'une différence essentielle entre ces écrivains, qu'on peut regarder comme les humoristes d'autrefois, et ceux qui viennent plus tard dans l'histoire littéraire : c'est que plus la civilisation va en avant, plus l'observation se fait subtile, pénétrante et amère ; plus la sensibilité s'empreint d'énergie, plus le fonds de scepticisme qui s'agite dans la plupart de ces esprits devient douloureux. Le plus grand exemple, celui que rien n'égale, c'est Shakespeare, du haut de son ironie dominatrice jugeant, par la bouche de Hamlet, les révolutions de la mort, pesant dans sa main les restes du *pauvre Yorick*, cette misérable poussière d'un fou qui ne tient pas moins de place que celle

d'Alexandre, et à laquelle va se mêler tout à l'heure, pour dernier contraste, la poussière d'une jeune fille, d'Ophelia morte d'amour. Grâce poétique et amertume superbe, éclat et profondeur, tout est là ; c'est le type suprême qui se reproduit avec mille nuances dans la famille des humoristes.

L'Espagne contemporaine, au milieu d'une rénovation intellectuelle pleine d'écueils et fécondé en pâles essais, a eu dans Larra, un homme digne de figurer parmi ces penseurs capricieux et ingénus, un de ces satiriques dont l'inspiration souple et ardente fuit les routes vulgaires, poursuit sans cesse la vérité sous le mensonge des apparences, tente tous les hasards d'une création neuve, et sait prêter à une page sur l'art, sur la politique, sur les mœurs, cet intérêt dramatique qui naît d'un mélange naturel d'émotion et de raillerie. Originalité singulière et imprévue, l'une des plus vraies peut-être qui se soient fait jour à travers ce nuage d'imitations amoncelé depuis un siècle et demi sur la Péninsule !

Toutes les littératures ont ainsi leurs écrivains dont les œuvres sont marquées à divers degrés du sceau de cette fantaisie indépendante. Le Midi, on le voit, a ses humoristes comme le Nord, et il n'y aurait pas de plus séduisante étude que de rechercher, de montrer ce génie du caprice humain dans la variété infinie de ses aspects, de ses nuances fugitives, de ses formes qui changent selon le temps et le lieu, de suivre ses traces, qu'un regard délicat peut seul distinguer, dans chaque époque et dans chaque pays, en Allemagne, en Angleterre ou en Italie, en France même, où la rectitude de l'esprit national n'empêche pas parfois les échappées inattendues et fécondes, et en Espagne, où le contemporain Larra n'a fait que renouer une tradition interrompue, recueillir un héritage resté vacant depuis Cervantès, Quevedo et ces auteurs moins connus qui ont animé d'une verve ingénieuse et libre la série entière des romans picaresques. La fantaisie

humoristique, en effet, se retrouve aussi dans le passé, au delà des Pyrénées, et apparaît sous un jour qui lui est propre. Elle n'a point cette curiosité analytique développée ailleurs par l'influence protestante; elle ne se perd pas dans la métaphysique de l'esprit et du cœur où l'inspiration audacieuse de Jean-Paul aime à s'égarer; elle ne va pas se plonger dans les rêveries mystérieuses et surnaturelles d'Hoffmann pas plus qu'elle ne se cache sous la mythologie féerique et enfantine de Gozzi. Sa qualité essentielle, c'est un chaud et puissant instinct de la vie pratique, de toutes ses conditions, de tous ses contrastes. Mélange d'imagination et de raison positive, de passion et de bon sens naïf, elle excelle à peindre la réalité, à la faire étinceler, suivant une expression de De Maistre. Aussi ses fictions les plus hardies, celles là même que colore une teinte de merveilleux, ont-elles un cachet inimitable d'observation tout ensemble lumineuse et exacte. Ses inventions les plus étranges ont quelque chose de vivant et de fortement accusé qui rappelle l'art énergique de quelques maîtres de la peinture espagnole. Ce qu'il y a de capricieuse humeur, c'est dans le mouvement rapide des scènes qu'il faut le chercher, dans la succession variée et dramatique des tableaux, dans la manière de combiner les éléments réels, de personnifier, en les faisant agir, les passions, les vices, les ridicules, qui passent sous vos yeux dans l'éclat de leur misère et de leur orgueil.

Supposez ces qualités poussées au degré le plus éminent: vous aurez pour résultat *Don Quichotte*, œuvre unique, épopée humaine qui marque la maturité de l'ironie en Espagne, au moment où le génie national descend de sa sphère d'idéalisme chevaleresque pour se rattacher à la terre. Tel est aussi, dans un rang inférieur, le caractère de toute la littérature picaresque, cette suite d'études satiriques de mœurs, iliade populaire et charmante de tous les vagabondages, de toutes

les pauvretés insouciantes, de toutes les industries hasardeuses : *Lazarille de Tormès*, *Guzman de Alfarache*, le *gran Tacaño*, les nouvelles de Cervantès, *Rinconette et Cortadillo*, la *Gitanilla de Madrid*, et jusqu'à ce dialogue si fin et si spirituellement moqueur entre les chiens *Cipion* et *Berganza*. Tous ces écrits, trop peu lus, trop jugés sur parole, si substantiels dans leur frivolité, sont les divers épisodes de cette iliade humoristique qui a une singulière unité, quoiqu'elle soit l'œuvre de bien des auteurs, et où on aurait tort de ne voir qu'une amusante et peu scrupuleuse apologie des héros des présides. C'est, au contraire, un cadre mouvant et libre où toutes les physionomies sociales peuvent trouver place, depuis le bohémien errant sans foyer et sans lois, qui ne cherche sa règle que dans la nature et se contente du ciel pour abri, jusqu'au gentilhomme fier et nécessaire, depuis le moine sensuel et ignorant jusqu'au juge cupide et vénal.

N'est-ce point le vaste ensemble d'une société tout entière qui se révèle au regard étonné de l'étudiant don Cléofas dans *le Diable boiteux*? Un souffle inépuisable de gaieté facile et d'enjouement railleur circule dans ces créations picaresques. Il ne faut pas croire, du reste, que cette ironie recule, par moments, devant les questions les plus vives, les plus sérieuses. Qu'on relise attentivement cette page forte et touchante de *Guzman de Alfarache* sur le riche et le pauvre, qui commence ainsi : « Le pauvre est comme une monnaie qui n'a point cours... » et continue sur un ton d'amertume résignée : « S'il veut parler, on ne l'écoute pas ; celui qui le rencontre le fuit ; s'il donne un conseil, il excite les murmures ; s'il fait des miracles, c'est un sorcier ; sa vertu est hypocrisie, son moindre péché est un blasphème ; sa pensée est châtiée comme un crime ; de justice, il n'en est point pour lui, et il faut qu'il en appelle à l'autre vie des injures qu'il reçoit. Ses besoins, il n'est personne qui songe à y pour-

voir. Qui le console dans ses épreuves ? qui lui fait compagnie dans sa solitude ? Nul ne vient à son aide ; chacun lui fait obstacle au contraire... Combien il en est autrement du riche !... » Ne sent-on pas comme une secrète éloquence qui fermente intérieurement et vient animer par intervalles cette surface légère sous laquelle elle se cache ? Bien peu de détails personnels sont restés sur Mateo Aleman, l'auteur de *Guzman de Alfarache*, comme sur la plupart de ceux qui ont créé avec lui le genre picaresque. Un biographe dit seulement que le désir d'écrire son ingénieuse histoire l'emporta chez Aleman sur la convenance des honnêtes fonctions qu'il occupait et où ses goûts avaient cruellement à souffrir. C'est un trait jeté au hasard qu'il faut saisir, un pli du caractère de l'homme qu'on ne doit point laisser passer inaperçu en Espagne, où les révélations individuelles sont rares. On peut voir, là comme ailleurs, si nous ne nous trompons, la fantaisie ironique prenant sa source dans un instinct naturel d'indépendance que les obstacles ne font que rendre plus saillant, et qui communique à l'esprit son ardeur mobile.

Au milieu de ces écrivains qui ressemblent un peu à de Foë par la popularité de leurs œuvres et l'obscurité de leur vie et de leur nom, Quevedo suffirait seul à représenter l'*Humour* en Espagne. Jeté dans la vie la plus semée d'accidents avec le génie le plus prodigieusement actif, le plus pénétrant et le plus fécond en ressources, poète lyrique, auteur de livres d'histoire, de politique, d'ascétisme, qu'il écrivait comme Sterne faisait des sermons entre deux chapitres de *Tristram Shandy*, Quevedo ne laisse éclater toute la force originale de son talent que dans ceux de ses ouvrages les plus méprisés des historiens littéraires et qui rentrent dans ce genre du caprice et de la fantaisie. Ce sont surtout ces fragments réunis sous des titres bizarres, *le Monde vu en dedans*, *le Songe*, *la Maison des Fous d'amour*, *les Étables de Pluton*,

qui ont quelque chose de la verve âcre et mordante de Lucien.

Là il apparaît dans sa vraie nature, satirique abondant, penseur plein de mouvement et de feu, créateur de sa langue, d'une langue subtile et colorée, étincelante et nerveuse, qui peint d'un mot, brille et tranche comme un glaive, et prodigue toutes les formes du sarcasme, tous les éclairs de l'ironie. Quevedo n'a-t-il pas dévoilé tout le secret de l'*humour* lorsqu'il commence un de ses morceaux en analysant le désir, qu'il n'est pas si aisé d'arracher du cœur de l'homme, quoi qu'en disent les vers de Lucile, et qui s'y agite sans cesse, au contraire, comme une flamme inextinguible ? C'est le désir, suivant l'auteur, qui entretient et renouvelle nos illusions, en nous plaçant toujours en face de l'inconnu. « Le monde, ajoute-t-il, comme pour mieux flatter cette intime aspiration, s'offre à nous variable et changeant, car la variété et la nouveauté sont les plus forts attraits qui nous puissent séduire. » C'est le charme qui nous subjugue et nous entraîne, jusqu'à ce que, parvenu au but souhaité, on tombe dans le dégoût de ce qu'on enviait naguère le plus ardemment, et dans le repentir d'avoir tant fait pour obtenir si peu. Le désir alors, bien loin de s'éteindre dans le cœur, renaît, en quelque sorte, de ses cendres, pour s'éprendre d'autres objets plus lointains, pour poursuivre quelque autre jouissance qui lui est disputée, et il erre ainsi de toutes parts, trouvant une défaite dans chacun de ses triomphes, mais toujours excité et continuant sa course sans arriver jamais à se fixer, à rencontrer ni patrie ni repos.

Quevedo, pour en parler avec une éloquence si amère, avait connu sans doute ce sentiment impérieux ; il avait épuisé le désir, et semble avoir atteint, quant à lui, le terme où les illusions ne se renouvellent plus. Aussi, remarquez quel singulier guide il prend lorsqu'il veut étudier les ressorts intérieurs et secrets du monde dans ce fragment qui a pour titre *el Mundo*

por dentro. C'est le Désenchantement, — *el Desengaño*, — qui lui apparaît sous la figure d'un vieillard caustique et morose. Ce vieillard l'entraîne, le conduit dans la grande rue du monde, qui est l'*hypocrisie*, « rue, selon l'auteur, où chaque homme a une maison, un logement ou au moins un lieu de halte. Les uns, y vivent; heureux ceux qui ne font qu'y passer! » Quevedo assiste au long défilé de toutes les hypocrisies humaines, imprimant à chacune d'elles un stigmate ineffaçable par la bouche de l'implacable vieillard. Le Désenchantement lui montre à chaque pas le vice et la mollesse de la conscience se voilant d'austérité, l'égoïsme audacieux et rusé prenant le masque de l'humanité et de la philanthropie, l'inconstance volage du cœur se cachant sous une fidélité trompeuse, la cupidité prenant le nom d'amour, et jusqu'à la difformité physique elle-même s'évertuant à se dissimuler sous une beauté artificielle. C'est une véritable procession de vices, de ridicules bariolés, fantasques, se faisant place dans le monde par le mensonge. Rien, on peut le dire, ne manque à cet étrange tourbillon où tout vit, tout s'agite, tout se personnifie sous la plume inventive et ardente de Quevedo.

Faut-il un autre tableau? Qu'on prenne ce songe ironique et funèbre, *el Sueño de las calaveras*. C'est le réveil général des morts appelés au jugement suprême et rassemblant leurs membres dispersés qui ne peuvent se rejoindre. Ici ce sont les luxurieux « qui ne veulent pas reprendre leurs yeux pour ne point porter témoignage contre eux-mêmes devant le tribunal; là, les médisants qui ne veulent point retrouver leur langue. » Plus loin, ce sont des marchands « qui mettent leur âme au rebours et portent leurs cinq sens dans le creux de la main droite... » Peut-on oublier ce procureur, Prométhée d'un nouveau genre, dont un vautour ronge sans cesse les ongles toujours renaissants, et ce juge, qui lave éternelle-

ment ses mains dans un ruisseau, ne pouvant en arracher la *graisse* que les solliciteurs y ont mise ? Il est un autre personnage qui n'est pas moins curieux et vrai, c'est un mort d'humeur mélancolique et fâcheuse, maigre et décharné, qui s'avance le premier de tous dans cette phalange. Veut-on savoir son nom proverbial et populaire ? C'est *l'autre*, ce mythe singulier, cet être anonyme qui joue un si grand rôle dans la vie. Les propagateurs de mauvais bruits lui attribuent leurs calomnies, les ignorants leurs sottises, les pédants leurs citations équivoques, les grands politiques leurs nouvelles du matin. Les Latins l'appelaient *quidam*. Qu'on le nomme aujourd'hui *un certain auteur, un ancien écrivain*, ou bien encore *je ne sais qui, une personne bien informée*, c'est toujours *l'autre*, qui n'a jamais réclamé, mais qui conserve, même après sa mort, au dire du satirique espagnol, son vêtement blanc, en signe de son innocence de tout ce qu'on lui impute. Merveilleux type qu'on aurait bien tort de négliger dans une nomenclature comique des êtres humains ! Il faudrait suivre l'auteur pas à pas dans chacun des chapitres de cette œuvre d'inimitable raillerie, dans *la Maison des Eous d'amour*, dans *les Étables de Pluton*, pour avoir une idée de tout ce qu'il a dépensé d'observation, de finesse, d'imagination, d'amertume et de verve bouffonne.

Il a manqué, il est vrai, quelque chose à Quevedo pour être un humoriste complet, réunissant toutes les qualités que ce mot embrasse : c'est cette tendresse sympathique, cette chaleur d'émotion que l'influence moderne a développée de plus en plus, que Larra, de nos jours, en Espagne, laisse bien mieux apercevoir en lui. Quevedo semble trop se complaire à mettre en saillie la face grotesque de l'humanité, et n'en saisit pas assez les côtés plus doux, plus généreux ; mais à la place de cette sensibilité de cœur, il a parfois l'éloquence sérieuse de l'esprit, à laquelle il sait donner un tour

animé et pittoresque. Quelques-unes de ses peintures ont une réelle grandeur. Telle est celle de la mort, qu'il représente « chargée de couronnes, de sceptres, de mitres, de velours, de broderies, de toile et de bure, vêtue de toutes couleurs, ayant un œil ouvert et l'autre fermé, paraissant jeune d'un côté et vieille de l'autre, poursuivant toujours sa marche irrégulière et se trouvant déjà là tout près lorsqu'on la croit encore loin de soi. » Peut-être, au surplus, est-ce au fond trop de sévérité que de refuser à l'auteur des *Visions* le don de l'émotion. Ce morceau sur le désir, que nous indiquions, ne décèle-t-il pas un germe que l'atmosphère de l'époque a pu seule empêcher de s'épanouir entièrement ? Quelque différence qu'il y ait entre Quevedo et les humoristes plus récents chez lesquels l'ironie se voile d'une mélancolie plus douce, on est étonné de trouver certains points de ressemblance, certains traits irrécusables de parenté, certaines pensées dans lesquelles ils se rejoignent pour ainsi dire.

Dans le *Romance* où il peint son mauvais sort, où il dit : « Il n'est point de pauvre qui ne me demande l'aumône, point de riche qui ne me blesse, ... point d'ami qui ne me trompe, point d'ennemi que je ne possède, » l'écrivain espagnol ne fait qu'écrire presque littéralement d'avance une des pages les plus charmantes du *Pot d'or* d'Hoffmann, où l'étudiant Anselmus raconte aussi tous les contre-temps de sa vie. C'est l'éternelle histoire du penseur insouciant que la fortune s'amuse à tourmenter. Voyez cependant où conduisent la liberté de l'esprit, l'audace incorrigible de la raillerie ! Après avoir joué un rôle éminent, après avoir été le secrétaire du duc d'Ossuna dans sa vice-royauté de Naples et s'être distingué dans plus d'une négociation politique, Quevedo tombe dans la disgrâce ; il est promené de cachots en cachots, et on le voit accablé par le dénûment, fatigué par la solitude, mais ne laissant point s'éteindre la flamme de son génie satirique. C'est

dans la captivité, retenu au couvent de San-Marcos de Leon, que, peu avant sa mort, il écrivait, avec une tristesse calme et fière dans sa résignation, à Olivares : « Il ne me manque pour être mort qu'un tombeau, lieu de repos de ceux qui ne sont plus. J'ai tout perdu ; ma fortune, qui jamais ne fut grande, aujourd'hui est nulle et a servi à payer les frais de ma prison. Mes amis ! l'adversité les intimide ; il ne me reste que la confiance en Votre Excellence. La clémence, au reste, ne saurait me donner beaucoup d'années, pas plus que la rigueur ne pourrait m'en retirer maintenant.... » Ajoutons comme un dernier trait cette parole que la lassitude inspirait à Quevedo à la fin de ses jours : « Je ne trouve en cette vie aucune chose où poser les yeux sans me souvenir de la mort. »

Ce personnage bizarre, dont la destinée fut le jouet de tant d'épreuves, qui résume dans ses écrits la fantaisie humoristique espagnole et qui n'a point eu d'héritier jusqu'à notre temps au delà des Pyrénées, — Larra, poussé par un instinct naturel, avait songé à le faire revivre dans un drame dont il n'est resté que des fragments inédits. Le satirique nouveau s'était laissé séduire par une erreur commune à tous ceux qui ont l'idée malheureuse de prendre pour héros des écrivains fameux, des hommes tels que Shakespeare, Molière. A quelle alternative s'expose-t-on en effet ? Replacera-t-on ces grands poètes au sein de leur siècle, au milieu du monde dont leurs ouvrages sont le glorieux reflet, en présence des spectacles de tout genre qui ont frappé leur âme et qu'ils ont reproduits ? Ce sera tenter de refaire artificiellement ce qu'ils ont fait avec la naïve spontanéité de leur génie ; on calquera inutilement les tours de leur pensée et les formes de leur langage. Ne prendra-t-on que leur nom, au contraire, en changeant les conditions dans lesquelles ils ont vécu, en bouleversant les perspectives morales, en cherchant à donner à leur figure l'originalité d'un point de vue

plus nouveau, en suppléant à la vérité par l'invention poétique ? On créera ces choquantes dissonances qui passent quelquefois sous nos yeux. Nous verrons Molière et Bossuet dansant la sarabande dans un drame et récitant des élégies ou des satires modernes. Quant à Larra, il avait mieux à faire qu'à se livrer à ce passe-temps prétentieux ou puéril à l'égard de son devancier ; il avait à être lui-même le Quevedo de son temps en Espagne.

II

C'est là le mérite essentiel de Larra et le vrai signe de son génie, d'être l'humoriste de son siècle et de son pays, de réunir cette ardeur d'inspiration, cette puissance d'analyse, cette souplesse ingénieuse et féconde, cette insouciance des formes ordinaires de l'art qui sont les qualités générales de l'*humour* et cet instinct de la réalité qui est particulièrement propre à l'ironie espagnole. Véritable penseur moderne, il prend plaisir à dévoiler les nuances les plus insaisissables de son être, les secrets d'une âme impressionnable et avide de mouvement, d'une intelligence pleine d'éclairs, curieuse de nouveauté et enivrée d'indépendance. Celles-là même de ses œuvres où se fait sentir la préoccupation des règles, des conditions d'un genre littéraire consacré, et où il semble qu'il y ait le moins de place pour les saillies imprévues de la personnalité, laissent percer quelque chose de cette nature libre et originale, ne fût-ce que par le choix des sujets. On l'a vu déjà dans ce projet de comédie sur Quevedo ; il en est de même d'un roman et d'un drame historiques, — *el Doncel de don Enrique el doliente* et *Macias*. Macias est le héros des

deux ouvrages, et ce n'était point par un hasard vulgaire ou par pénurie d'imagination que Larra revenait ainsi, à plusieurs reprises, vers l'antique poète galicien qui eut la gloire de bégayer les premiers accents de la poésie castillane et le malheur de payer de sa vie une passion exaltée de son cœur ; c'était le pressentiment vague d'une destinée semblable qui lui dictait cette préférence. Larra cherchait et apercevait un peu de lui-même dans Macias, en déroulant le tissu des aventures à demi réelles, à demi imaginaires du vieux poète, en invoquant tour à tour pour les reproduire la muse de Scott et celle de Calderon.

Mais le roman, le drame, sont encore des formes trop détournées, pour une pensée si vive, et ce n'est point par ces œuvres qu'on pourrait connaître l'humoriste espagnol ; c'est par cet ensemble d'écrits, — essais, physiologies politiques, études de mœurs, morceaux littéraires, fantaisies satiriques, fragments d'ironique philosophie, — qu'il laissait chaque jour tomber de sa plume, selon les sollicitations du moment, et dont le recueil compose un de ces livres brillants et variés dans le genre des *Essais d'Élia* de Lamb ou des *Conversations de table* d'Hazlitt. Larra se trouve à l'aise dans ce cadre familier qui se prête à tous les caprices ; là il se peint tout entier avec une naïveté fidèle. L'œil peut saisir, pour ainsi dire, chaque linéament de ce caractère qui a conservé quelque chose de mystérieux pour bien des Espagnols. Dans l'écrivain, on voit à nu l'homme variable, changeant, passionné, sceptique, plein de désirs et d'inconstance et toujours cruellement clairvoyant. Une telle étude n'offre-t-elle pas un intérêt psychologique autant que littéraire ?

Larra n'est pas d'ailleurs seulement son propre historien ; il est l'historien de l'Espagne contemporaine, non dans ce que la vie publique au delà des Pyrénées a de simplement apparent et d'artificiel, mais dans ce qu'elle a de plus caché

et de plus dramatique. Son génie scrutateur ne s'arrête pas aux événements, aux changements de ministères, aux révolutions de palais ou de corps de garde, — vain et trompeur mirage! Il pénètre plus profondément : c'est aux mobiles inavoués des partis et des hommes qu'il s'attaque, aux contradictions des opinions, à la fausseté des situations. Chacune de ses pages, qui vous semble le fruit d'un esprit léger et paradoxal, est un commentaire plus vrai que la réalité qui est sous vos yeux. Une locution familière, — *nadie pase sin hablar al portero* (personne ne passe sans parler au portier), *Dios nos asista!* (Dieu nous assiste), — suffira pour provoquer sa railleuse méditation, pour qu'il résume dans une fiction amusante tous les vices du passé, pour qu'il peigne en se jouant cet enfantillage d'un peuple inhabile à se conduire, sans cesse occupé à défaire l'œuvre de la veille, flottant entre toutes les directions, dégoûté de lui-même enfin, et invinciblement tourné vers l'imitation. Il créera une association bizarre de mots, — *el Hombre-Globo* (l'homme-ballon), — pour représenter ces ambitions illégitimes qui prospèrent par le hasard dans un temps de désordre, sans qu'on sache sur quoi elles s'appuient.

Quel publiciste a mieux fait apparaître l'incurable corruption d'une nation longtemps stationnaire et engourdie dans sa misère oisive? Quel politique a mieux vu et caractérisé ce mélange sur le même sol de générations et de classes diverses entre lesquelles il n'y a nulle cohésion, qui, jetées tout à coup dans une voie nouvelle, semblent ne se plus comprendre, se divisent, s'isolent, et par leurs divisions et leur isolement paralysent l'essor général du pays? Qui a plus hardiment mis à nu cette plaie immense de la décomposition d'un grand peuple? Larra n'a pas exprimé avec moins de puissance cet affaiblissement des croyances morales qui signale toute époque livrée à l'orage des révolutions; il a fait

plus d'ailleurs qu'en offrir l'expression dans ses ouvrages, il en a été par lui-même l'exemple le plus éclatant, la personification la plus tragique, puisqu'il a succombé à ce mal inguérissable : observateur pénétrant et implacable, dont le bon sens n'a point d'égal tant qu'il ne se laisse point altérer par l'excès du dédain, dont la fantaisie a mille vivacités charmantes tant qu'elle ne se perd pas dans l'amertume et le dégoût, mais qu'on voit bientôt passer insensiblement de la gaieté heureuse à l'éloquence injuste d'un cœur ulcéré ! Quelques années ont suffi pour flétrir ainsi la maturité précoce et forte de cet esprit plein de séve. Larra était presque un enfant en 1832 ; il est mort vieux en 1837, — vieux par l'âme et par l'intelligence, après avoir acquis en courant, sous le nom deux fois illustre de *Figaro*, une popularité qui n'échappait pas elle-même à la violence de son sarcasme. La vie tout entière de ce glorieux railleur est dans l'éclat de ce contraste ; l'intérêt qui s'attache à l'homme comme à ses œuvres est dans cette transformation graduelle, dans la différence de l'observation, de l'ironie et des peintures, selon les progrès de ce désenchantement dont Larra portait le germe en lui.

Il y a dans une révolution qui s'annonce, dans cet horizon nouveau qui s'ouvre, quelque chose de salubre et de vivifiant qui éveille la confiance dans les esprits, favorise les illusions, communique à toutes les pensées un besoin naïf de mouvement, un élan sincère, et ne laisse à la satire elle-même que cet aiguillon généreux nécessaire pour activer la marche commune ; la déception n'a pas eu le temps de s'amasser encore. Tel était l'état de l'Espagne vers 1832 ; l'ironie naissante de Larra y puise son caractère. Le *Pobrecito Hablador*, qui date de cette époque, dans ses détails, dans cet échange de correspondances imaginaires entre le bachelier Munguía et Andrés Niporesas, dans ce mélange de fictions ingénieuses,

qu'est-ce autre chose qu'un drame fin, enjonné, mordant sans amertume, qui rappelle la raillerie facile et heureuse d'Addison avec plus d'animation ? Il semble que, sous l'œil ombrageux de la censure encore toute-puissante, l'esprit de l'auteur redouble de souplesse et de vivacité déliée pour se frayer une issue et regagner, par une stratégie savante de réticences et de concessions, la liberté de la satire. Il n'épargne ni la manie des emplois, ni la vénalité, ni la paresse nationale si bien résumée dans un mot, — *revenez demain* (*vuelva! usted mañana!*), — ni la vanité fastueuse, ni l'amour de l'immobilité si profondément passé dans les mœurs, aucun de ces vices enfin que la force de l'habitude a rendus inhérents à la nature espagnole.

Pour être plus à l'aise, la fantaisie du *Pobrecito Hablador* donne à l'Espagne un ironique symbole : ce sont les *Batuecas* qui la représentent, — les *Batuecas*, pauvre pays tellement enfoncé dans une vallée, entre deux sierras, qu'il a eu la réputation de n'avoir été découvert qu'après l'Amérique ! Entre tous les vices qui règnent aux *Batuecas*, comment oublier l'ignorance, cette ignorance opaque, naïve, contente d'elle-même, qu'on ne retrouve que dans la vieille Espagne ? Laissez-vous aller au persiflage de Larra, vous verrez combien, dans ce fortuné pays, on se repose doucement sur cette idée qu'on n'est jamais mort de n'avoir rien su. Le *Pobrecito Hablador* fait des *Batuecas* une contrée bénie où on ne lit pas, où on n'écrit pas, où on ne parle pas même, car l'espionnage est là, partout présent et partout redouté. « Il y a des hommes, écrit le bachelier Munguia à son ami Niporesas, qui vivent ici de ce que les autres disent : aussi sommes-nous réduits à ne point parler. Vois-nous un instant enveloppés dans nos manteaux, parlant à voix basse, nous défiant de nos pères et de nos frères... Il semble que tous nous avons commis ou que nous allons commettre quelque crime. Est-il

chose plus rare ? un homme qui vit de la parole des autres ! Qu'on dise ensuite que les *Batuecos* ne sont point industriels pour vivre ! » Il est cependant un instant où ce silence universel est rompu : Larra recueille le premier murmure et le note avec une ironie sous laquelle perce l'espérance. « A mon dernier départ des *Batuecas*, dit le bachelier quelque part, le bruit courait qu'on commençait à parler. Pauvres *Batuecos* ! » Si l'on cherche le sens de ces pages capricieusement graves, pleines d'une observation aisée et forte, qui composent le *Pobrecito Hablador*, n'y voit-on pas une peinture originale de ce moment d'attente qui précède une révolution, où tous les abus d'une société sont encore debout, mais où un souffle nouveau commence à s'élever ? Il serait curieux peut-être de rapprocher de ce tableau dérisoire d'un pays voué au régime du silence un autre morceau de Larra, *las Palabras*, écrit plus tard, pendant que s'agitaient des discussions oisives et stériles, et où éclate déjà l'amertume de la déception, la rigoureuse ironie d'une expérience trompée. Là, l'humoriste espagnol montre le mutisme érigé en loi ; ici, il s'attache à représenter le règne ambitieux de la parole bruyante, vide et boursoufflée, à frapper la crédulité servile de l'homme qui se courbe sous ce nouveau joug comme la veille il acceptait la dégradation du silence. L'homme croit à tout, dit-il ; c'est avec des mots qu'on le gouverne.

« Voulez-vous le conduire à la mort ? Changez quelques syllabes, et dites-lui : Je te mène à la gloire ! Il ira aussitôt. — Voulez-vous le soumettre à votre empire ? Dites-lui hardiment : C'est moi qui dois te commander. Il obéira sans contestation. — Voilà cependant tout l'art de manier les hommes !... Assemblez des phrases, rédigez des manifestes, faites retentir ces mots : *l'aurore de la justice, l'horizon de la paix, le bienfait de l'ordre et de la liberté, l'hydre de la dis-*

corde, le droit commun, la légalité, etc., etc.; vous verrez les peuples sauter de joie, faire des vers, dresser des arcs de triomphe, placer des inscriptions. Merveilleux don de la parole ! facile bonheur ! Avec un dictionnaire abrégé des mots d'une époque, vous pouvez prendre le temps comme il vient; il n'y a qu'à savoir s'en servir à propos pour fasciner le cerbère, et vous pourrez ensuite vous endormir sur vos lauriers... »

III

Rien n'est plus propre à faire connaître Larra que de le suivre dans la diversité de ses inspirations, de démêler dans le mouvement contemporain le jet rapide de son esprit, de se laisser guider par les éclairs de son imagination railleuse.

A peine la guerre civile a-t-elle éclaté sur les frontières de Portugal et en Navarre, c'est là qu'il dirige ce *glaive étincelant* dont parle Juvénal. Il traîne sur la scène, dans le pêle-mêle de ses passions, de ses vices, de ses abus, ce fantôme du passé qui revient en armes livrer un dernier combat. Est-il esquisse satirique plus bouffonnement vraie que *la Junte de Castel-o-Branco*? Là, dans cette assemblée impo-
sante, d'où doit dater l'ère des prospérités nouvelles de l'absolutisme espagnol, se réunissent ministres qui se donnent eux-mêmes l'investiture, trésoriers sans trésor, généraux sans soldats, conseillers suprêmes attendant de meilleurs jours pour avoir le prix de leur dévouement, et même le notaire *mayor* du royaume, maigre, sec, « vivante image de la contradiction, » — le tout composant la *junte suprême de gouvernement de toutes les Espagnes et des Indes*. Que manque-

til à un gouvernement si bien organisé? Bien peu de chose en vérité, — le moindre partisan, le plus petit sujet reconnaissant son empire, l'ombre d'un vassal à qui parler. Aussi n'est-ce point une médiocre joie lorsqu'on a pu recruter un brave Castillan allant à ses affaires, fort peu soucieux de qui lui commande et très-naïvement étonné de son importance, qu'il ne soupçonnait pas. Aussitôt les cloches éclatent en volées, et la *junte suprême*, trouvant matière à délibération dans cet événement providentiel, décrète l'enthousiasme universel et spontané. « Chacun, dit-elle, devra, sous peine de mort, se remplir d'une sincère et volontaire allégresse, depuis six heures du matin jusqu'à dix heures du soir. » Suit la liste des bienfaits accordés à cette occasion par *Sa Majesté l'empereur Charles V* à ses peuples, tels que défense de prononcer le mot séditieux de *lumière* ou d'*amélioration*, fermeture des écoles avec prescription aux bons Espagnols d'oublier le peu qu'ils savent sous trois jours, amnistie générale en réservant le droit de châtier « chacun en particulier comme il convient. » La *junte suprême de Castel-o-Branco*, en un mot, est en train de sauver l'Espagne, lorsque quelques robustes contrebandiers viennent souffler sur son rêve glorieux, qu'elle va bientôt recommencer dans les gorges plus sûres de la Biscaye. Là le sarcasme de Larra retrouve encore le même ennemi sous des faces différentes. Le pillage, la barbarie famélique, l'ignorance monacale, sont représentés tenant les clefs de l'Espagne dans *les Voyageurs à Vittoria, ou personne ne passe sans parler au portier*. Ce sont d'honnêtes et corpulents religieux qui font sentinelle et, pour dire le mot, détoussent au passage deux voyageurs étonnés, « l'un Français faisant des châteaux en Espagne, l'autre Espagnol les faisant en l'air. » A celui-ci on prend son argent, à celui-là ses livres, objet de contrebande qui n'est bon, hélas! qu'à livrer aux flammes, ou bien encore sa montre qui est bonne

à garder et dont, suivant le malin satirique, un digne moine pousse l'aiguille afin que l'heure du dîner arrive plus vite. Quand ils sont ainsi tous deux *purifiés*, le père Vaca, dans un élan de clémence et de respect pour la liberté individuelle, leur délivre des passeports, « datés de l'an premier de la chrétienté, pour la ville révolutionnaire de Madrid soulevée contre l'Alava. »

L'auteur de *la Junte de Castel-o-Branco* vent-il saisir plus au vif la nature du *factieux* et en retracer la physiologie distincte, il le transforme en une *plante nouvelle* « qui croît sans culture, pousse surtout dans les bruyères désertes, s'acclimata dans la plaine et dans la montagne, se transplante avec facilité, est d'autant plus vigoureuse qu'elle est loin des populations et redoute l'atmosphère de l'ordre, de la régularité, surtout l'odeur de la poudre, qui lui est mortelle... Le factieux, ajoute-t-il, participe des propriétés de beaucoup de plantes ; il fuit, par exemple, comme la sensitive lorsqu'on la touche ; il se referme et se cache comme la capucine à la lumière du soleil et ne s'étale que la nuit ; il rongé et détruit comme le lierre ingrat l'arbre auquel il s'attache et tend ses bras de tous côtés comme les plantes parasites pour chercher un appui. Il se plaît surtout sous les murs des couvents ;... il produit une pluie de sang comme cette poussière de quelques arbustes, quand le vent qui se lève la mêle à une pluie d'automne ; il naît et se fortifie comme le cèdre dans la tempête et a l'habitude de se tenir caché sous le sol comme la pomme de terre... » Combien de propriétés le *factieux* n'aurait-il pas encore, si on poursuivait ! Le talent moqueur de Larra est fécond en traits nouveaux et justes dans leur bizarrerie imprévue pour caractériser la confusion de tout ce passé qui vient une dernière fois montrer ses plaies morales et son incurable misère. Voyez cependant : tandis que l'ironie frappe d'impuissance cette résurrection d'un autre temps, en lui in-

fligeant le ridicule, qui est le plus mortel des stigmates, et gagne ses victoires dans l'esprit public qui s'éclaire, la faction armée grandit, se propage, s'organise et étend de jour en jour son domaine. C'est que tout ce qui reste de vitalité à une cause vaincue peut se résumer parfois dans un homme héroïque, tel que Zumalacarrégui, habile à discipliner l'indiscipline elle-même et à faire illusion par le prestige de son génie. Si c'est dans un pays où le déploiement de l'énergie individuelle exerce sur les âmes une mystérieuse fascination, où fermentent encore tous ces instincts hasardeux et guerriers nourris par des habitudes séculaires, cet homme n'aura qu'à paraître; il trouvera des éléments pour prolonger la lutte, pour tenir des armées en échec. Son héroïsme, tant qu'on ne lui opposera que la force, pourra balancer par l'audace le nombre des bataillons et se montrer victorieux. Préservez sa vie des hasards d'une balle aveugle, et il réparera les désastres de son drapeau : il l'ira planter, s'il faut, de rocher en rocher; mais les défaites, bien autrement irremédiables et sûres, qu'il sera hors de son pouvoir d'épargner à sa cause, ce sont celles que fait subir à cette cause même toute pensée, toute éloquence, toute ironie qui met à nu les vices, les corruptions, les discordances qu'elle contient.

Qu'on ne s'étonne pas de cette influence attribuée à la fantaisie d'un satirique. Dans une révolution comme la révolution espagnole, pleine de contradictions singulières, compliquée d'éléments hostiles, livrée au souffle intérieur de passions rebelles et violentes qui éclatent parfois en éruptions soudaines, et dont l'insurrection carliste n'est qu'un des épisodes, le plus difficile, c'est de se reconnaître, de remonter à la source de ces agitations qu'on accepte souvent sans les expliquer, de ressaisir la vérité des perspectives de ce tableau mobile obscurcie par les intérêts qui sont en lutte, d'apercevoir la réalité face à face sous les déguisements trompeurs

qu'elle va demander à tous les temps et à tous les pays.

Larra excelle dans ce système d'observation qu'il applique à toute l'Espagne moderne. Les tendances secrètes des hommes et des partis ne peuvent échapper à son regard pénétrant. Les excentricités de sa verve ont quelque chose de grave, parce qu'elles touchent toujours à quelque côté délicat et saignant de ce grand corps malade qu'on nomme la Péninsule, parce qu'elles procèdent d'une vue juste et profonde des fréquents contre-sens de la politique, du développement factice et déréglé des opinions, des infirmités morales qui se dissimulent sous l'appareil de l'activité extérieure, des instincts rétrogrades qui se cachent encore sous les prétentions à la nouveauté. Quand Larra dit dans la glorieuse histoire des hauts faits de *la junte de Castel-o-Branco* : « Il n'est rien comme une junte... il se peut qu'on n'y fasse rien et qu'on n'ait rien à y faire, rien n'est plus nécessaire pourtant. Aussitôt que naît un parti, on le met en junte comme on le mettrait en nourrice, et il n'a pas ouvert les yeux à la lumière qu'il y est déjà, ce qui n'est pas un médiocre avantage. Les juntas sont les précurseurs des partis ordinairement, et elles sont toujours en chemin interceptant ou interceptées, quand elles ne sont pas hors du royaume prenant l'air... car il faut qu'elles prennent un peu de tout...; » — lorsque l'écrivain espagnol, disons-nous, trace cette satirique esquisse, ce n'est pas seulement l'absolutisme qu'il atteint, c'est toute la révolution qui a si souvent offert le spectacle de ces imprudents appels aux sentiments du passé, à l'ombre des antiques juntas; c'est ce vieil et aveugle esprit d'indépendance locale, de révolte individuelle, qui n'est plus aujourd'hui qu'un symptôme de décomposition, une des formes de l'anarchie.

Quand les partis prennent des noms arbitraires que démentent leurs actions et s'amuse à créer une Espagne imaginaire où les systèmes politiques sont en présence, où toutes

les idées constitutionnelles pourraient se produire dans un cercle de régulières évolutions, c'est là une vérité superficielle qui ne saurait satisfaire Larra. Il voit autre chose autour de lui ; il distingue trois peuples divers : « une multitude indifférente, abrutié, morte pour longtemps, qui, n'ayant point de nécessités, manque de stimulants, parce que, accoutumée à plier sous des influences supérieures, elle ne se meut pas par elle-même, mais se laisse mouvoir ; — une classe moyenne qui s'éclaire lentement... qui voit la lumière, l'aime, mais, comme un enfant, ne sait pas calculer la distance qui l'en sépare, qui croit les objets plus rapprochés parce qu'elle les désire, étend la main pour s'en emparer, mais ne sait ni se rendre maîtresse de ce rayon qui l'a frappée, ni même en quoi consiste ce phénomène ; — enfin une classe privilégiée, peu nombreuse, victime ou fille des émigrations, qui se croit seule en Espagne et s'étonne à chaque pas de se voir en avant des autres, beau cheval normand qui se figure être attelé à une voiture légère, et qui, ayant à traîner un char pesant, s'élançe, rompt les traits et part seul... » De cette radicale différence de caractère et d'état entre des populations qui vivent côte à côte plutôt qu'elles ne composent une masse nationale soumise à une même impulsion, de ce défaut absolu d'harmonie ne voit-on pas naître cette indécision des esprits, cette fragilité des combinaisons, cette absence de maturité et d'à-propos, cette impuissance des hommes, ces demi-mesures, ces réactions que l'auteur du *Pobrecito Hablador* poursuit sous toutes les formes avec une gaieté cruelle et instructive, et qui ont prolongé pour l'Espagne la série des violences hasardeuses et des incidents vulgaires ?

IV

Sous le voile de ses caprices toujours renaissants et toujours divers, de ses spirituelles et libres inventions, Larra aborde ainsi les points les plus vifs de la politique. Sa verve suffit aux accidents, aux anomalies, aux excès de chaque jour qu'il rend saisissants pour tous les yeux en les marquant d'un trait ineffaçable. La révolution espagnole a son histoire dans cette polémique satirique, dans ces fragments sérieux sous des titres frivoles, — *la Junte de Castel-o-Branco, les Circonstances, Dans quel monde vivons-nous ! l'Avantage de faire les choses à moitié, les Lettres d'un libéral, Figaro de retour* ; elle s'y révèle à chacune de ses périodes, dans ses faiblesses, dans ses incohérences, dans ses vices les plus actuels. Peut-on cependant ranger Larra parmi les pamphlétaires ? Ce serait sans doute, donner une idée d'un certain côté de ce rare talent ; mais n'est-il pas aussi bien d'autres points par lesquels il échappe à cette désignation un peu trop précise ? Un pamphlétaire, dans le sens rigoureux du mot, n'est-il point en effet la sentinelle avancée d'une opinion, l'organe aventureux des griefs et des espérances d'un parti ? Homme d'une situation le plus souvent, promoteur de quelque idée momentanément en souffrance, vengeur d'un sentiment public offensé, il va droit à son but, laissant derrière lui les politiques prudents se livrer à leurs calculs, dissimuler leurs prétentions, le renier parfois en profitant de ses victoires. L'impartialité n'est point le mérite de cet esprit plus vif que large, plus perçant qu'étendu, qui n'aperçoit d'habitude qu'un côté des questions et ne s'occupe qu'à rechercher le point vulnérable de son en-

nemi pour y enfoncer l'aiguillon de sa colère ou de son sarcasme. La justice retarderait l'élan de sa parole acérée. Il est dans la nature du pamphlétaire de remplacer l'ampleur et la supériorité des vues par la hardiesse agressive, par l'intensité de la raillerie ou de la passion, sous quelque forme littéraire qu'elle se déguise.

Il n'en est pas ainsi de Larra, qui est moins un pamphlétaire qu'un penseur, moins l'homme d'une situation, d'une idée, d'une vengeance, que l'observateur sincère et inépuisable de tous les phénomènes d'une révolution, moins l'auxiliaire d'un parti que le peintre plein de nouveauté du mouvement de toutes les opinions, et en un mot le libre humoriste d'un pays dont il compare lui-même les agitations à « un de ces jeux de mains mystérieux et surprenants pour qui en ignore l'artifice secret. » Au sein de ce tourbillon, la justesse de son bon sens triomphe sans effort. Échappant par l'indépendance de son ironie à l'influence périlleuse de passions factices, aux faux jours de systèmes sans rapport avec l'état de l'Espagne, il se contente d'être le spectateur clairvoyant de toutes les folies qu'engendre la domination de ces passions et de ces systèmes; il raconte, raisonne, médite, raille, multiplie les points de vue, et parfois son imagination vient donner aux vérités qu'il observe un relief particulier, une couleur poétique inattendue qui indique mieux ce qu'il y a de variété dans son génie. Tel est le fragment où il veut décrire ce malaise qui naît pour un peuple d'un demi-savoir, du pressentiment vague d'une vie meilleure à laquelle il aspire, mais dont il ne sait pas encore les conditions. « Quand un pays, dit-il, approche du moment critique d'une transition, et que, sortant des ténèbres, il commence à voir briller une légère lumière, il n'a pas eu le temps de connaître le bien, mais il sent le mal dont il prétend se délivrer, aimant mieux courir les chances d'un état nouveau pour lui. Il lui arrive alors ce qui

arrive à une belle jeune fille sortant de l'adolescence : elle ne connaît ni l'amour ni ses joies ; son cœur cependant ou la nature, pour mieux dire, commence à lui révéler des besoins qui vont devenir plus pressants, dont elle a en elle-même le germe et qu'elle a les moyens de satisfaire, bien qu'elle ne le sache pas. La vague inquiétude de son âme qui cherche et désire, sans deviner quoi, la tourmente et la dégoûte de son état actuel comme de celui où elle vivait naguère ; on la voit alors mépriser et rejeter tous ces jouets qui faisaient peu avant l'enchantement de son existence ignorante. » Ne semble-t-il pas que ce soit un poète lyrique qui parle ? A côté cependant vous retrouverez la veine aristophanesque, la fantaisie incisive et hardie. Vous pourrez voir dans *l'Homme-Globe* cette étrange classification politique et sociale, empruntée à la physique, de *l'homme-solide*, *l'homme-liquide* et *l'homme-gaz* ; les analogies imprévues jailliront sous la plume de l'auteur.

« *L'homme-solide*, dit Larra, est cet homme compact, ramassé, obtus, qui séjourne dans les régions inférieures de l'atmosphère humaine. Il ne peut vivre qu'au contact de la terre. C'est l'Antée moderne, *l'homme-racine*, le solide des solides. Une absence presque totale de calorique le maintient dans un tel état de condensation, qu'il occupe le moins de place possible dans l'espace. Vous le reconnaîtrez d'une lieue : son front est incliné, son corps se courbe, ses yeux ne fixent aucun objet, il voit sans regarder, et c'est pourquoi il ne voit rien clairement. Lorsque quelque cause qui lui est étrangère le met en mouvement, il rend un son confus, barbare, profond comme celui de ces masses énormes qui se détachent au moment du dégel dans les contrées polaires... *L'homme-solide* couvre la face du globe. C'est la base de l'humanité, de l'édifice social. Comme la terre soutient tous les corps et les empêche de se précipiter vers le centre,

l'homme-solide est le point d'appui de tous les autres hommes. C'est de cette espèce qu'est tout être abject, le valet, l'esclave, celui-là, en un mot, qui ne lira et ne saura jamais ce qu'on dit de lui. Il ne raisonne pas, il ne se livre pas à un travail intelligent, il sert et voilà tout. Sans *hommes-solides* il n'y aurait pas de tyrans, et, comme ceux-là sont éternels, il n'est pas probable que ceux-ci aient une fin. C'est la multitude immense qu'on appelle peuple, qu'on trompe, qu'on foule aux pieds, et sur laquelle on s'élève. Elle vit à la peine, elle sue, elle souffre. Quelquefois elle s'agite d'une façon terrible, comme le sol quand il tremble. On dit alors qu'elle ouvre les yeux, et il n'en est rien. Autant il vaudrait appeler les yeux de la terre ces crevasses monstrueuses que produit un volcan... — *L'homme-liquide* fuit, court, change de position, se précipite pour remplir tous les vides. Il a déjà un degré plus élevé de calorique. Il serpente continuellement autour de *l'homme-solide*, l'entoure, le pénètre, l'enveloppe, le noie... Dans les moments de révolution, s'il est un instant repoussé, il s'élançe bientôt hors de son cours et accroît sa propre force de celle des masses aveugles qu'il entraîne avec lui... Plein de prétentions, il fait du bruit, défie le ciel, a quelque chose comme une voix et trouve un écho. C'est là une différence essentielle entre le solide et le liquide, à notre sens. La pierre ne produit une rumeur sourde que lorsqu'on la fait rouler; l'eau murmure par cela seul qu'elle existe et qu'elle coule. Il en est de même de la classe moyenne de l'humanité, d'où s'élève un bruissement continu. Le coup qu'on donne sur un corps solide enlève un morceau; si on frappe le liquide, il en résulte des ondulations et un mouvement qui se prolonge. Ajoutez encore cette observation: le coup qui atteint le peuple n'est préjudiciable qu'à lui; le coup qui atteint la classe moyenne élabousse d'habitude celui qui le donne... »

On peut discerner ce qu'il y a de vrai et de paradoxal dans ces développements bizarres dont la saveur originale se perd, nous le sentons, dans une traduction imparfaite. Quant à *l'homme-gaz*, c'est celui qui se fraie un chemin dans l'air, qui met un pied sur *l'homme-solide*, un autre sur *l'homme-liquide*, et, prenant son essor, dit à tous : Je commande et je n'obéis pas ! Enfermez ce *gaz* dans une enveloppe qui en contienne une quantité suffisante, vous aurez *l'homme-ballon*. Quelquefois c'est le génie dominateur et glorieux qui voyage au-dessus de la face du monde étonné. En Espagne, Larra n'y peut voir que le symbole de l'individualisme effréné et ambitieux qui s'élève par le hasard, en vertu d'un effort violent et mal réglé, flotte sans direction et retombe bientôt, au moindre vent, forcé de recourir au vulgaire parachute. — Dans les contrastes de cette pensée, qui se colore tantôt de poésie et tantôt s'abandonne aux plus fières audaces du caprice ironique, il est aisé de remarquer ce qui met surtout l'auteur de *l'Homme-Globo* à part des pamphlétaires.

La politique, n'est point un but pour lui, et ce ne serait pas trop même de se demander s'il a un but quelconque, autre que le plaisir amer de l'observation. La politique n'a qu'un intérêt à ses yeux, celui d'être une des manifestations de l'activité humaine, un champ nouveau où il peut plus à l'aise embrasser tous les côtés, étudier tous les replis de la nature espagnole, en étendant parfois sa vue jusqu'à la nature universelle, dont il sonde les secrets avec une hautaine sagacité. Le pamphlétaire s'efface ; c'est le penseur qui reste, — le penseur profond, imagé, pittoresque, qui dépouille l'actualité de ce qu'elle a d'éphémère pour aller rechercher l'invariable essence des penchants de l'homme, pour éclairer le mouvement intérieur de la vie sociale. L'écrivain polémique disparaît ; c'est le moraliste brûlant qui dévoilera cette plaie hideuse que les révolutions entretiennent : l'intrigue, moyen

toujours nouveau de parvenir, — l'intrigue, qui consiste à se bien *emparenter*, à faire briller le mérite qu'on n'a pas, à dire plus qu'on ne sait, à calomnier celui qui ne peut répondre, à spéculer sur la bonne foi des autres, à écrire en faveur de celui qui commande et rarement contre, à avoir une opinion tranchée, — bien qu'au fond on n'en estime aucune, — pourvu que ce soit celle qui triomphe, à connaître les hommes, en les considérant comme des instruments, sauf à les traiter comme des amis, — à cultiver l'amitié des femmes comme un terrain productif, à se marier à temps, mais non par honneur, reconnaissance ou autres illusions. — Ces mille aperçus, ces portraits vigoureux tracés avec un art négligent et hardi, abondent dans les compositions de Larra, et en font un tissu plein de force et d'éclat varié. Le malheur est qu'en arrachant son masque à l'intrigue, l'auteur croyait trop à l'infaillible puissance de cette reine du monde.

V

L'imagination de Larra, guidée par une curiosité ardente, est sans cesse à la recherche de tous les contrastes de la vie. Ce qui l'inspire, c'est la réalité que ces contrastes mêmes rendent si dramatique ; c'est l'homme dans toutes ses conditions, sur tous les théâtres où sa nature se déploie. Les mœurs, à ce titre, ne sont pas un objet d'étude moins attrayant pour l'humoriste espagnol que la politique ; elles sont le reflet de ce qu'il y a de plus intime en nous. L'auteur de *l'Homme-Globo* promène son regard sur les coutumes qui s'effacent, qui se transforment, qui se renouvellent ; il reproduit tous les types, même ceux qu'une observation micros-

copique peut seule entrevoir. Il faut le remarquer : pour un tel génie, qui ne suit point d'autre règle que le caprice, il n'est pas de petites choses, pas un détail de mœurs indifférent, point d'existence sociale, si infime qu'elle soit, qui n'ait sa poésie et son côté sérieux. De même que Lamb disserte sur la mélancolie des tailleurs, Larra, avec un talent plus énergique, s'il a moins de douce et naïve délicatesse, emploie sa poétique ironie à écrire l'histoire de la *Chiffonnière* dans son essai sur *les Menues professions, ou les moyens de vivre qui ne donnent pas de quoi vivre*. Il peint sa grandeur et sa décadence ; il la prend, jeune fille insouciant et livrée au plaisir, pour la suivre dans sa maturité déjà flétrie, dans sa vieillesse avilie et méprisée, qu'il transfigure tout à coup, relevant la gloire railleuse de ses fonctions. « La nuit, à la clarté de la lune, dit Larra, la chiffonnière est imposante à voir, lorsqu'elle étend son crochet pour retirer son butin et s'arrête alternativement sur chaque seuil. Il semble qu'elle va frapper à toutes les portes, annonçant le passage prochain de la Parque. Sous ce rapport, elle fait, dans la rue, l'office du crâne décharné dans la cellule du religieux. Elle invite à la méditation, à la contemplation de la mort, dont elle est l'image... La chiffonnière se peut bien comparer à la mort ; elle aussi, elle nivelle toutes les hiérarchies. Dans son panier comme dans le sépulcre, Cervantès et Avellaneda sont égaux. Là comme dans un cimetière tombent pêle-mêle les décrets des rois, les plaintes des malheureux, les soupirs de l'amour, les caprices de la mode. Là se coudoient Calderon et tel poète inconnu. La chiffonnière, comme la mort, heurte d'un pied égal le taudis du pauvre et la demeure royale. Toutes deux elles jettent de la terre sur l'homme obscur et ne peuvent rien contre celui qui est illustre. De combien de proclamations pompeuses la première n'a-t-elle pas fait justice, tandis que la seconde en enlevait les auteurs !... » L'ironie devient

ailleurs plus poignante et plus bizarre au milieu de la trivialité du sujet. Voyez cet amoureux qui veille et espère jusqu'au matin sous les fenêtres de sa maîtresse. Que ne donnerait-il pas pour avoir un seul de ses cheveux, un lambeau de papier où sa main aurait tracé un seul mot, un seul caractère ? Il n'obtiendra rien. Voilà la chiffonnière qui passe et interrompt son attente : il la maudit, la méprise, et elle cependant, jetant son crochet dans les débris de chaque jour balayés par les valets, elle trouvera ces cheveux, dépouille d'une tête adorée, cette écriture que l'amant cacherait avec jalousie sur son cœur, qu'il paierait au poids de l'or ; puis elle reprendra son chemin, tournant un œil moqueur vers celui qu'elle a troublé un moment de sa présence. « Ce que c'est que de ne pas s'entendre ! ajoute l'auteur ; combien de fois le bonheur ne passe-t-il pas ainsi à nos côtés sans que nous l'apercevions ! »

Il y a, ce nous semble, dans ces fragments, quelque chose du sarcasme amer de Hamlet dans le cimetière où le place Shakespeare. Le caprice ironique a sa source dans le plus puissant instinct de la réalité humaine et dans l'observation profonde de tous les sentiments, de toutes les impressions qu'elle peut faire naître dans l'âme. C'est là, au reste, ce qui distingue ces vrais rois de la fantaisie des profanateurs vulgaires qui usurpent ce titre, croient être de parfaits humoristes parce qu'ils n'ont pas le sens commun, et s'efforcent de remplacer l'animation intérieure par la bizarrerie extravagante des formes, sans songer que l'imitation la plus impossible est celle qui s'attache à ce qu'il y a de plus fugitif et de plus insaisissable dans le génie humain.

La critique littéraire tentait aussi parfois ce charmant et vigoureux esprit, et il y portait ses qualités et ses défauts : une science peu étendue, une inexpérience assez visible lorsqu'il touche à des noms historiques ou même à des talents

contemporains dont les nuances lui échappent, une érudition suspecte, si c'est un défaut dans ce genre de critique libre et agile dont la variété est l'essence, et en même temps une rare justesse de vue à l'aide de laquelle il devine ce qu'il ne sait pas, une fécondité de bon sens qui alimente le feu de l'imagination et de la verve, et ce don singulier d'animer d'un souffle créateur les moindres sujets. Larra effleure toutes les questions littéraires, sachant toujours trouver le point où elles se lient aux questions morales, aimant surtout à les rattacher au développement de la civilisation dans son pays. Plus d'une de ses critiques n'est qu'une énergique et délicate analyse du cœur ou de la société espagnole. Au milieu de ses fragments sur le théâtre, sur *la satire et les satiriques*, sur *la polémique littéraire*, sur les œuvres qui se succèdent, il n'est pas sans intérêt de prendre celui où il soumet à la rigueur de son appréciation un ouvrage renommé en France, qui eut l'immortalité de cent représentations et est déjà passé de mode, — *Antony*.

C'est notre littérature jugée au delà des Pyrénées par un esprit droit et supérieur. Larra ne méconnaît pas la virilité et l'ardeur du talent dans *Antony* ; mais il y voit le résumé de tous les instincts antisociaux et un véritable chaos moral. Il suit pas à pas, dans toutes ses péripéties, cette lutte furieuse de la passion aveugle et brutale contre la société ; il étudie chacun des personnages, saisissant merveilleusement les vrais mobiles de leur caractère, la frénésie des sens, l'orgueil de l'égoïsme. Sans doute il se peut que l'honneur et la pureté se retrouvent chez une femme qui a faibli, « mais, dit l'auteur, de semblables cas doivent être jugés dans le for intérieur ; qu'ils restent le secret du cœur et de la famille ! Dès que vous érigerez ce cas possible, seulement possible et non ordinaire, en dogme, dès que vous le généraliserez en présentant une femme qui se prévaut de la loi impérieuse

de la nature pour couvrir sa faute, vous vous exposerez à ce que toute femme, sans ressentir une passion réelle, sans avoir d'excuse, se croie une Adèle et pense avoir un Antony pour amant: Dès ce moment, la femme la plus vile se trouvera autorisée à secouer les liens sociaux, à rompre les nœuds de la famille, et alors adieu les dernières illusions qui nous restent, adieu l'amour, adieu la résistance, adieu la lutte entre le plaisir et le devoir, adieu la différence entre la femme vertueuse et la femme méprisable, et, ce qui est pire, adieu la société, parce que, si toute femme se croit une Adèle, tout homme se croira un Antony, considérera comme une vexation sociale tout ce qui s'opposera à son brutal appétit. S'il prend goût à une femme, il dira : C'est une passion irrésistible qui est plus forte que moi ! et, convaincu d'avance qu'il ne peut la vaincre, il ne la vaincra pas, car il n'en prendra pas les moyens... » Et Antony lui-même, quel est-il aux yeux du critique moraliste ? Quel motif peut légitimer sa révolte ? C'est la venimeuse inquiétude d'un égoïsme exalté qui s'étonne que le monde ne traduise pas aussitôt en lois ses caprices. « Antony, ajoute ironiquement Larra, est l'exemple de ce que devraient être tous les hommes, l'être le plus parfait qu'on puisse imaginer.

« Commencez par remarquer qu'Antony n'a ni père ni mère. Il est facile, ce semble, d'arriver à ce degré de perfection ! Fils de ses œuvres, vulgaire bâtard, il est la personnification de l'homme dans la société telle que nous la devons arranger quelque jour. Nous autres qui avons eu le malheur de connaître notre père et notre mère, nous ne servons qu'à la transition, nous sommes des éléments vieilliss dont on ne peut rien attendre pour l'avenir. Celui qui voudra être à la hauteur de l'ère nouvelle verra à faire en sorte de ne naître de personne... » Antony n'a d'ailleurs aucune de ces difformités physiques qui font parfois germer la haine dans le cœur ; il

n'est point resté dans cette sphère inférieure où l'envie est concevable, si elle n'est pas plus juste. Il a reçu de ses parents inconnus une figure privilégiée, une éducation soignée, un talent peu commun. Il a tout appris, il sait tout. Avec ces qualités, fût-il bâtard, ne marche-t-il pas l'égal de tous ? Qui lui demandera compte de sa naissance, s'il est vrai qu'il possède tous ces talents ? S'il invoque le préjugé qui frappe l'obscurité de l'origine, le cours du siècle entier lui répond ; combien de fortunes nouvelles, fondées sur l'intelligence et le courage, sont là pour rabaisser les prétentions de sa vanité égoïste et superbe ! Le monde ne lui interdit pas les joies du cœur ; mais, s'il veut assurer un triomphe au libertinage de ses sens, et, pour premier exploit, afficher le déshonneur d'une femme, il fera de cette femme une victime et se réveillera lui-même au pied d'un échafaud : ce n'est point la société, apparemment, qu'il faut en accuser. Antony se plaindrait-il, par hasard, de ne pas avoir la richesse matérielle ? Comment vit-il dans le luxe alors ? Comment peut-il tuer des chevaux à la poursuite de la femme qui lui échappe ? « Nous concluons toujours, dit Larra, que ces passions magnifiques ne sont point un mets de pauvre. Si cette société si mal organisée n'eût point procuré à Antony assez d'argent pour prendre la poste, louer une auberge tout entière, il serait resté à Paris à faire des vers classiques. Le romantisme et les passions sublimes sont bouchée de gens riches et oisifs, et c'est bien ici qu'on peut s'écrier : Pauvres classiques !... » Ce tableau d'auberge arrive bien à point pour résumer tout le drame. Le critique espagnol le définit par un mot : c'est une *vue intérieure d'une passion prise de l'alcôve*.

Il est rare de trouver une semblable puissance d'analyse, de bon sens, de raillerie, appliquée à une œuvre littéraire. Les vices, les contradictions morales de ce personnage apparaissent. Sa place n'est point parmi ces types glorieux de

notre siècle, Werther, René, Obermann, qui, à des points de vue différents, expriment tout ce qu'il y a de vague poésie, de poignante incertitude, de douloureux effroi, d'aspirations et de regrets dans un temps de transition. Restituez-lui son vrai caractère : c'est un des premiers héros de cette littérature de l'exception qui a fait de l'antithèse le ressort unique de son art nouveau, qui s'est mise à vanter la probité méconnue des voleurs, à déifier la pureté des courtisanes, à relever toute abjection, à entourer de ses préférences tout être portant au front le signe de la rébellion, et qui a fini par se mettre en dehors de la nature comme de la société,

Que cette littérature âcre et fébrile réponde à quelques instincts qui fermentent au sein de la société moderne, ce n'est point là, au surplus, la première des préoccupations de Larra ; ce qui est certain pour lui, c'est qu'elle n'est point vraie en Espagne, et il peint l'influence contagieuse qu'elle exerce avec une énergie familière et pittoresque. « La vie, dit-il, est un voyage ; celui qui l'entreprend ne sait point où il va, mais il croit aller au bonheur. Un autre, qui est parti avant lui et qui revient déjà, le rencontre sur le chemin et lui dit : Où vas-tu ? pourquoi tant d'empressement ? Je suis allé jusqu'où on peut atteindre. On nous a trompés : on nous a dit qu'au terme de ce voyage on trouvait la paix et le repos ; sais-tu ce qu'il y a au bout ? Il n'y a rien. — Que répondra l'homme qui s'acheminait péniblement ? Il dira : S'il n'y a rien, il ne vaut pas la peine d'aller plus avant. Et cependant il faut marcher, parce que, si le bonheur n'est nulle part, il est cependant indubitable que le plus grand bien-être, pour l'humanité, est le plus loin possible. Dans un tel cas, l'homme qui est venu proclamer qu'il avait découvert le néant ne mérite-t-il pas l'exécration de celui qu'il détrompe ? — Voilà ce que font pour nous ceux qui veulent nous donner la littérature de la France, la dernière littérature possible, celle qui exprime

la réalité nue et horrible, et ils nous causent encore un plus grand dommage, car eux, au moins, avant d'en arriver là, ils ont goûté tous les plaisirs imprévus du chemin, ils ont eu l'espérance. Qu'ils nous laissent plutôt les distractions du voyage et ne nous désenchangent pas au moment du départ ! S'il n'y a rien à la fin, qu'ils nous laissent le soin de le découvrir ! Si, au bout de la route, nous ne devons pas trouver de verger délicieux, jouissons du moins des fleurs qui bordent notre chemin !... » Sans doute tout n'est point admissible ici, et on pourrait aisément répondre que la France elle-même ne se reconnaît point dans ces images grossièrement enluminées, où il ne reste rien de sa noble figure ; mais au fond, on voit nettement saisie la différence des civilisations, l'une avancée, déjà mûrie et travaillée par moments de ces dégoûts passagers que produit l'expérience ; l'autre à peine renaissante, incertaine et accessible à toutes les influences. Le danger imminent pour la Péninsule est signalé : c'est l'imitation exagérée, qui ne peut faire éclore que des œuvres factices. La force qu'elle emploie à s'inoculer la pensée des autres peuples, l'Espagne n'a qu'à la consacrer à s'étudier elle-même, à rechercher ses propres sentiments, à écouter ses pulsations intérieures, à se rendre compte de ses besoins, de ses tendances et de ses idées. C'est de ce travail que pourra sortir une littérature vraiment nationale par le fond et par la forme ; c'est ainsi que l'Espagne pourra voir reparaître dans les écrits, à quelque genre qu'ils appartiennent, cette couleur naturelle et distincte qui varie suivant les hommes, suivant l'ordre de travaux auquel ils s'appliquent : — l'originalité, en un mot, qui se dégage insensiblement dans toutes les révolutions de l'intelligence.

Cette originalité littéraire, dont la première source est dans le sentiment exact de la vie morale d'un pays et d'une époque, et qui se manifeste par l'éclat particulier d'une forme

propre et spontanée, Larra est assez heureux pour la posséder, lorsque si peu d'écrivains autour de lui en ont le secret.

Tout ce qui tient, en effet, à la rénovation intellectuelle de l'Espagne, — travaux politiques, œuvres de la scène, poésie lyrique, — se ressent des influences étrangères sous lesquelles cette rénovation s'accomplit. L'incertitude de la pensée, chez la plupart des publicistes et des poètes, se trahit par l'absence de style ou par une abondance confuse de couleurs empruntées à toutes les littératures européennes. Gil y Zarate, l'un des plus remarquables auteurs dramatiques, n'écrit qu'imparfaitement. Zorrilla se livre souvent à un archaïsme brillant qui est un jeu pour son imagination. Espronceda, le plus audacieux des poètes, qui, dans son ébauche étrange du *Diablo-Mundo*, a essayé de montrer ce qu'engendrerait de dégoût l'union, dans l'homme, de l'éternelle jeunesse du corps et de la vieillesse prématurée de l'âme, a échauffé son imagination à la lecture de *Faust* ou de *Manfred*, et est mort trop jeune pour avoir pu se soustraire à l'imitation, pour avoir pu acquérir l'originalité entière de l'idée et de l'expression. Hartzenbusch est peut-être un des écrivains qui ont le mieux réussi à assouplir la langue moderne, à lui donner une correction nouvelle, à trouver la vraie mesure de la forme littéraire. Larra s'élève au-dessus de tous par l'originalité qu'il s'est faite et a un rang à part dans la renaissance contemporaine de l'art espagnol. Ses images sont nettes, précises, colorées et justes. Son style est serré et nourri, étincelant et substantiel ; plein d'une force native, il ne se pare pas de fausses richesses, ne se traîne pas dans les lieux communs ; il est clair, accentué, rapide, quelquefois mêlé d'affectation, de détails d'une subtilité excessive, de hardiesses peu scrupuleuses, mais toujours fidèle à la pensée qu'il exprime. L'auteur du *Pobrecito Hablador* se rattache à une tradition d'écrivains qui représentent l'art littéraire en Espagne à

un point de vue sous lequel on ne l'envisage point d'habitude.

Pour ceux qui étudient superficiellement les littératures, le génie castillan est essentiellement fougueux et hyperbolique, naturellement empreint d'une exagération pompeuse. La langue espagnole a la splendeur du coloris, l'opulence de la pourpre, l'éclat fastueux plutôt que la précision et la netteté. Cette pompe, cette passion de l'hyperbole, se retrouvent il est vrai, chez beaucoup de poètes et même d'historiens; mais ce serait une erreur d'y voir le caractère exclusif du génie espagnol : plus d'un exemple prouve qu'il possède justement ces qualités qu'on lui dénie, — l'exactitude, la force de concentration, une simplicité tour à tour mâle ou facile, une certaine sobriété qui s'allie au besoin avec la richesse. Il y a des prosateurs anciens et trop peu connus, tels que Perez de Oliva, l'auteur d'un *Dialogue sur la dignité de l'homme*, dont les pages ne seraient point indignes d'être placées à côté de celles de Bossuet pour la grandeur naturelle et sévère. L'Espagne a un historien qui atteint parfois à la concision de Tacite : c'est Melo, le narrateur des *guerres et des soulèvements de la Catalogne*. Dans un autre genre, cette littérature picaresque que nous citons n'est-elle pas tout entière un modèle d'imagination sans emphase, de souple légèreté, de vivacité prompte et précise, de style dégagé de toute enflure?

Quelle langue plus ferme, plus nette dans son ampleur et sa poésie, que celle de Cervantès, à laquelle il serait difficile de rien retrancher? Larra parle cette langue, non par un effort d'imitation servile, mais naturellement et en l'appropriant à l'époque où il vit, en essayant de faire ce que ferait l'auteur de *Don Quichotte*, s'il était condamné à écrire sur la *responsabilité ministérielle*, *l'élection directe* ou *les jeux de bourse*. Et qu'on ne dise pas, ainsi qu'il le remarque dans un essai sur les destinées littéraires de l'Espagne, que Cervantès ne descendrait pas à de semblables petitesesses, car ces petitesesses

composent aujourd'hui notre existence, et le signe le plus incontestable du génie est d'assortir sa pensée comme son expression à son siècle. Larra fait ainsi en passant la théorie du progrès des langues.

VI

Certes, s'il est un spectacle dramatique, c'est celui que peut offrir la défaite d'une raison si forte qui sait se parer de toutes les grâces de l'originalité littéraire. Telle est pourtant l'histoire de Larra. A travers tant d'éclairs de bon sens, de poésie, d'ironie féconde, de vérité, il n'est pas difficile d'apercevoir la passion meurtrière qui envahit peu à peu son âme, mine insensiblement son génie et se décèle par les ébranlements fébriles qu'elle imprime à ses facultés. C'est le scepticisme, — un scepticisme d'abord déguisé sous l'enjouement, sous l'humeur facile, mais qui, au lieu de s'épuiser en se satisfaisant comme un caprice de jeunesse, persiste, s'enracine, s'étend, finit par occuper toutes les avenues de son esprit et de son cœur, et projette son ombre sur tout ce qui l'entoure.

Larra, on le voit trop, n'eut jamais foi à rien. Toutes les vérités de ce monde, à son avis, tiendraient sur un papier à cigarette. C'est de lui-même qu'il dit : « Je sais de bonne source qu'il ne croit à aucune chose née ou à naître, en quoi il agit comme celui qui a expérimenté la vie. » Quelques efforts qu'il fasse pour se convaincre lui-même et convaincre les autres que l'être mortel n'est pas le jouet du hasard, qu'il a un but à poursuivre, que le devoir social est digne qu'on s'y attache, que tout n'est point hypocrisie ou calcul dans les sentiments humains, dans le dévouement et dans l'amour,

de quelque lucidité merveilleuse qu'il jouisse par moments, lorsqu'il s'arrête pour regarder autour de lui, il cède au penchant chaque jour plus fort qui l'entraîne ; chaque pas qu'il fait en avant dans cette voie est sans retour. La méchanceté éternelle de l'homme devient la seule chose certaine pour lui ; le mal, c'est la vérité sur cette terre ; le bien, c'est l'illusion, dira-t-il. L'excès du doute étouffe la pitié et produit un mépris suprême.

Nous n'imaginons rien, nous ne faisons qu'emprunter aux essais de Larra les traits personnels et épars qui le caractérisent. La nature et l'habitude des voyages, qui ne laisse à aucune affection le temps de se former, ont fait de lui l'être le plus rempli d'envies et le plus inconstant qui soit au monde. Il n'est pas de lieu qui puisse lui plaire et le fixer pendant tout un mois ; il n'est point d'amitié qui garde son prix au delà d'une semaine à ses yeux. S'il pardonne à la vie sa longueur, c'est parce que seule elle offre le moyen de changer ; la mort, en effet, est le terme de toutes les inconstances. La beauté la plus charmante aura pour lui ses moments de repoussante laideur, et il n'est pas d'effroyable mégère qui ne l'enchanter une fois au moins. Cette inquiétude innée communique parfois à ses actions quelque chose de fiévreux, de nerveux, de provoquant. L'ennui s'empare de lui, et il n'a d'autre ressource alors que d'errer sans but au milieu de la foule. Un sourire amer d'indifférence se promène sur ses lèvres ; il porte un lorgnon avec lui, non pour y voir mieux, mais afin de pouvoir regarder fixement ce qui le choque, car celui qui a la vue courte a le droit d'être impertinent. Il ne salue ni amis ni connaissances, parce que ce serait prendre lui-même un rôle dans cette comédie dont il prétend être seulement le spectateur. Étrange effet de l'ennui ! il reçoit insensiblement toutes les impressions ; dans des jours pareils, il n'y a pour lui, dit-il, ni belles, ni laides femmes, ni amour, ni haine. C'est la

plénitude du dégoût. Larra n'avait qu'à consulter ses propres souvenirs lorsqu'il écrivait dans son morceau sur *la Satire* : « L'écrivain satirique est, comme la lune, un corps opaque destiné à refléter la lumière, et c'est le seul peut-être dont on puisse dire qu'il donne ce qu'il n'a pas. Ce don naturel de voir le vilain côté des choses plutôt que le beau est ordinairement son tourment. Son attention se porte sur les taches du soleil plutôt que sur sa lumière, et ses yeux, véritables microscopes, aperçoivent le vide exagéré des pores et les inégalités extérieures dans une Vénus où les autres ne voient que la perfection des formes et la beauté des contours. Derrière l'action, en apparence généreuse, il saisit le mobile mesquin qui la produit. Et cependant on appelle cela être heureux !... C'est la froide impassibilité du miroir qui reflète les figures, non-seulement sans briller davantage, mais encore en s'obscurcissant lui-même. » Tel est le triste et sombre foyer d'où jaillissent le plus souvent les lueurs ironiques, la gaieté mordante, les rires inextinguibles qui trompent la foule en l'amusant, et lui font croire que l'écrivain satirique est le type de la jovialité et de l'allégresse.

Larra, par le fond de son caractère, n'est pas sans rapport avec un humoriste d'un autre pays, bien fait aussi pour être rangé parmi ces détracteurs violents de la nature humaine, qui sont un phénomène moral autant que littéraire : c'est le doyen Swift. On sait quel fut ce merveilleux et redoutable esprit, qui mettait la satire dans sa vie et dans ses actions, pour ainsi parler, encore plus, s'il est possible, que dans ses écrits ; hautain serviteur du torysme anglais, qui faisait désirer et craindre le secours de sa plume, humiliait sous ses caprices les secrétaires d'État eux-mêmes, éprouvait la patience de ses amis par mille avanies, faisait sentir à tous le poids de son sarcasme comme pour mieux s'assurer jusqu'à quel point il pouvait être permis à un homme de se jouer de

ses semblables, et eut toujours soin de se cuirasser contre ces nobles périls de l'âme humaine, la tendresse et la confiance !

Une anecdote le peint tout entier, c'est l'histoire de ces deux femmes aimables, connues sous les noms de Stella et de Vanessa, que Swift s'amusa à captiver, à faire tomber dans le piège d'un amour auquel il ne pouvait répondre, afin de les torturer ensuite, et d'immoler heure par heure ces victimes dévouées de sa vanité sceptique et dédaigneuse ! Larra ressemble en plus d'un point au satirique anglais. Comme lui, il méprisait les hommes ; son amour-propre était immense, et il ne pardonnait pas à celui qui avait pu surprendre quelque une de ses faiblesses. Une conscience exaltée de la puissance ironique de son talent lui faisait voir dans toute amitié un bas sentiment de crainte, un hypocrite hommage rendu au satirique redouté. Le croirait-on ? Larra, marié jeune, déjà père à l'âge où les devoirs de la vie apparaissent sous leur aspect le moins sombre, n'admettait que par hasard, exceptionnellement, ses enfants à sa table. L'orgueil étouffait en lui tous les autres penchants, les sympathies les plus naturelles. L'habitude d'une analyse implacable le rendait méfiant, exigeant et dur, — dur pour les siens comme pour le monde. Il n'est pas une passion généreuse qu'il ne mit en doute et ne cherchât à atteindre, même dans ses moments de saine et libre raison.

Ce sont là les côtés par lesquels l'humoriste espagnol se rapproche de l'humoriste anglais. Seulement, le sarcasme de Swift est froid, aigu comme l'acier, et pénètre comme un poignard tenu d'une main sûre ; le sarcasme de Larra est semblable à un glaive étincelant, rouge encore de la fournaise où il vient d'être battu. Son scepticisme est le résultat du plus violent combat intérieur. C'est le triste prix de l'effort orageux d'une âme qui s'essaie à tout, qui cherche souvent à se faire illusion à elle-même, et fait illusion aux autres

par la force et la justesse spontanée du bon sens ou par les mouvements d'une sensibilité passionnée et touchante. Ici, il refusera au cœur la puissance d'aimer et de se dévouer, il profanera de sa raillerie les sentiments les plus inviolables, et à côté il laissera tomber des paroles d'une tristesse magnifique, empreintes d'une émotion souveraine, comme dans ces pages sur le drame des *Amants de Teruel*, sur l'histoire de ce couple fidèle et malheureux de la légende espagnole qui rappelle *Roméo et Juliette*. « Si l'auteur, dit-il, entend murmurer à ses oreilles un reproche vulgaire que j'ai entendu moi-même ; s'il entend dire que le dénoûment de son œuvre est invraisemblable, que l'amour ne tue personne, il peut répondre que c'est un fait consigné dans l'histoire, que les cadavres des deux amants sont conservés encore à Teruel, et qu'une mort pareille n'est point impossible pour les cœurs sensibles ; que les chagrins et les passions ont rempli plus de cimetières que les médecins et les imprudents ; que l'amour tue, — bien qu'il ne tue pas tout le monde, — comme tuent l'ambition et l'envie ; que plus d'une fatale nouvelle, reçue à l'improviste, a tué des personnes robustes instantanément et comme un éclat de foudre, et ce sera mieux encore à mon avis de ne pas répondre, car celui qui n'aura pas dans son cœur la réponse ne comprendra jamais. Les théories, les doctrines, les systèmes s'expliquent ; les sentiments se sentent. » Voilà le combat dont l'humoriste anglais, certes, n'offre point de trace ! Voilà ce qui fait comprendre comment Larra a gardé jusqu'au bout le feu de son génie, tandis que Swift, retranché dans sa raillerie insensible et froide, après avoir abusé de son esprit, est mort dans l'idiotisme, voyant l'ombre gagner son intelligence où le cœur n'envoyait aucun rayon.

VII

Cette lutte vient se résumer énergiquement dans un épisode de la vie de Larra, qui semble avoir exercé sur lui l'influence la plus décisive, la plus désastreuse, et avoir été en quelque sorte le dernier enjeu de ses désirs inassouvis. L'inquiet humoriste avait conçu un amour profond, il le croyait du moins, et ce n'était, à vrai dire, qu'un de ces mouvements à l'aide desquels il donnait le change à son scepticisme passionné. Tantôt il s'y abandonnait avec la fougue violente de sa nature, tantôt il cherchait à s'y soustraire, et demandait l'oubli aux voyages et à l'absence. Fidèle à cette inconstance dont il parlait, il eût voulu trouver le calme dans la fuite, et en même temps son orgueil frémissait à l'idée que son sacrifice fût accepté légèrement, que le dédain ne l'eût même prévenu. Larra se plaisait à défaire son bonheur et à défaire le bonheur des autres. Il est des hommes qui sont nés pour cela ! Il s'irritait des déceptions et il les provoquait ; il recherchait les émotions exaltées de l'amour, et chaque jour il les profanait par une insultante raillerie. Cette suite de contradictions eut un résultat ordinaire, facile à prévoir et toujours terrible, — l'abandon. Notez que c'était l'instant, — 1836, — où, par un triste concours de circonstances propres à jeter le trouble dans l'esprit le plus ferme, l'Espagne était en proie à la licence anarchique ; la flamme des couvents de la Catalogne rougissait l'horizon, le sang de quelques pauvres moines de Madrid était versé par des passions qui n'avaient pas même le mérite d'être sincères, et l'ivresse soldatesque se jouait des lois à la Granja, tandis que le drapeau de la révolution reculait vaincu devant les bandes factieuses. Aussi,

dès ce moment, l'ironie de Larra prend une teinte découragée et funèbre ; chacun de ses articles, suivant son expression, est le tombeau d'une de ses illusions, d'une de ses espérances. Il écrit cette épitaphe éloquente et railleuse de l'Espagne, qui a nom : *Le Jour des Morts*, — *el día de difuntos*.

Les morts, ce ne sont pas ceux qui reposent dans la paix et dans la liberté au cimetière, ce sont ceux qui vont les visiter ; c'est la ville elle-même qui est le grand sépulchre ; il n'est plus rien resté debout. La liberté ! elle gît dans une prison ; on voit en relief, sur son urne funéraire, une chaîne, un bâillon et une plume. La valeur castillane ! elle est à l'*Armeria* avec les débris des vieilles armures. La victoire ! elle est enfouie dans les champs de l'Espagne. Le commerce et l'industrie ! ils sont restés morts dans les rues et les campagnes dépeuplées. La gloire littéraire ! elle n'existe pas davantage. « Le génie a besoin de couronnes, dit l'auteur dans un autre fragment, *les Heures d'hiver*, et où est-il resté parmi nous un brin de laurier pour couronner un front ? Il faut au génie un écho, et il n'y en a pas entre les tombes... Écrire et créer au centre de la civilisation et de la publicité, c'est véritablement écrire, parce que la parole a besoin d'étendre son effet de proche en proche comme la pierre lancée dans un lac produit des ondulations qui s'élargissent jusqu'au rivage. Il faut qu'elle rayonne du centre à la circonférence, comme la lumière. Écrire comme Chateaubriand et Lamartine dans la capitale du monde moderne, c'est écrire pour l'humanité ; digne et noble fin de la parole humaine, qui ne doit s'élever que pour être entendue ! Écrire comme nous le faisons à Madrid, c'est prendre quelques notes, rédiger un livre d'obscurs mémoires, et réciter un monologue triste et désespérant. »

Voilà le tableau lugubre que l'auteur du *Jour des Morts* fait de la Péninsule, où il ne voit qu'un *bois de Boulogne* des duels européens, un champ de bataille des rivalités étrangères,

une seconde Rome par la grandeur de ses souvenirs et la nullité de son présent.

Ne croyez pas d'ailleurs que sous l'influence de ce désenchantement croissant Larra se borne à analyser la décomposition de l'Espagne et enfonce son scalpel uniquement dans les entrailles frémissantes de son pays. Son ironie va plus loin : elle franchit les Pyrénées, elle voit l'Europe, le siècle entier, nos œuvres, nos tendances, peignant le tout d'un mot cruel ; ce mot qui symbolise l'époque, c'est *cuasi*. Pauvre monde, pauvre siècle que le nôtre aux yeux de l'humoriste espagnol ! Peu s'en faut que nous ne soyons de *quasi*-hommes traînant une *quasi*-existence à travers de *quasi*-événements. Comme l'étudiant don Cléofas, Larra se laisse emporter par son imagination au-dessus de Paris, et dans tous les bruits, dans toutes les rumeurs qui montent jusqu'à lui, il ne sait distinguer qu'un mot : toujours *cuasi* ! La France, pour ce pessimiste qu'il n'est pas nécessaire de combattre, n'a pu arriver qu'à faire une *quasi*-révolution ; grande nation *quasi*-mécontente, menacée de commotions politiques *quasi*-prochaines ! La Belgique est un pays *quasi*-naissant, *quasi*-dépendant de ses voisins, avec un *quasi*-roi. En Italie, ce sont de *quasi*-États *quasi*-autrichiens. Au Nord, l'Allemagne est un assemblage de peuples avec des gouvernements *quasi*-absolus, *quasi*-tempérés par des diètes et des institutions *quasi*-représentatives. En Angleterre, c'est un commerce *quasi*-maître du monde, un autre *quasi*-roi, une majorité *quasi*-wihg, et un gouvernement *quasi*-oligarchique, qui a la singulière audace de s'appeler libéral. Dans toute l'Europe, enfin, c'est une lutte éternelle entre deux principes, que le *quasi* triomphant vient résoudre à son profit, au moyen de son juste-milieu de *quasi*-rois et de *quasi*-peuples. Si l'on en croit l'auteur satirique, ce n'est là qu'un signe de défaillance. Les hommes, comme les peuples, ont perdu la verdeur de leur jeunesse ; ils ne peuvent

plus rien faire qu'à demi ; au lieu d'agir dans la plénitude de leur force, ils tâtonnent, ils transigent, ils morcellent leurs résolutions, ils sont incomplets dans leurs vertus et même dans leurs vices. Le siècle s'affaisse brandissant inutilement dans l'air son drapeau où est inscrit le mot fatal qui lui sert à déguiser sa décadence. Nous ne donnons pas ce morceau, qui porte justement le titre de *Cauchemar politique*, comme l'expression d'une vue équitable et supérieure du siècle, pas plus que *le Jour des Morts* ne saurait exactement représenter l'Espagne moderne dans sa transformation. Sans nier ce qu'il y a de sagacité poignante et forte dans ces deux fragments satiriques, nous y voyons le dernier mot d'un scepticisme courroucé qui cherche partout des aliments, le suprême effort d'un homme qui prête à tous les objets le trouble et le désordre qui sont en lui.

Pour pénétrer jusqu'aux plus intimes profondeurs de cette âme ulcérée, pour découvrir la source mystérieuse et troublée d'où jaillissent des inspirations devenues si acerbes, il faut lire ces pages d'une énergie passionnée, brutale, cynique, non sans éloquence toutefois, où Larra se met lui-même en scène comme sur un théâtre de dissection, et qui ont pour titre *la Nuit de Noël ou Délire philosophique*. Autrefois, dans le monde ancien, il y avait un jour où entre les maîtres et les esclaves les rôles étaient intervertis ; on dénouait un moment les chaînes de l'esclave ; on ne lui donnait pas la liberté, on lui accordait la licence temporaire des saturnales, d'où il revenait plus abruti, et, pendant cet intervalle, il jouissait du privilège de tout faire, de tout dire, même la vérité. Larra renouvelle cette fiction avec son valet, épais Asturien dont l'intelligence endormie va se réveiller dans l'ivresse. Quand son maître rentre, il le trouve chancelant, incertain, les yeux fixes et traversés encore par quelques fauves éclairs ; il ne peut s'empêcher de laisser tomber une parole de pitié :

« Pitié ! dit l'Asturien en se redressant, et pourquoi me prendre en pitié ? Si j'en avais pour toi, cela se comprendrait peut-être... Écoute, tu viens triste comme de coutume, et moi, je suis plus gai que jamais. Pourquoi as-tu ces couleurs pâles, ce visage défait, ce regard terne et profond, tous les soirs, quand je t'ouvre la porte ? pourquoi cette distraction constante, ces paroles vagues, interrompues, dont je surprends tous les jours quelque lambeau sur tes lèvres ? Pourquoi te roules-tu chaque nuit sur ton lit, comme un criminel couché avec son remords, pendant que je dors sans souci ? Lequel, entre nous deux, doit avoir pitié de l'autre ? Tu ne passes pas pour un criminel ; la justice, du moins, ne met pas la main sur toi. Il est vrai que la justice ne saisit que les criminels vulgaires, ceux qui volent avec un crochet ou qui tuent avec un couteau ; mais ceux qui jettent le trouble dans une famille, séduisent une femme ou une fille honnête, ceux qui volent, les cartes à la main, ceux qui tuent une existence avec une parole dite à l'oreille ou avec un billet glissé secrètement ; ceux-là, la société ne les appelle pas criminels, et la justice s'arrête devant eux, parce que la victime ne jette pas son sang, ne laisse pas voir sa blessure, mais agonise, consumée lentement par le venin de la passion que son bourreau est venu lui offrir. Combien sont morts assassinés par un infidèle, par un ingrat, par un calomnieux ! On les ensevelit en disant que le prêtre n'a pu rien obtenir d'eux, que le médecin n'a rien compris à leur maladie ; mais le poignard hypocrite s'est enfoncé dans leur cœur. Tu es peut-être un de ces criminels, et tu portes en toi un accusateur...

— Silence ! homme ivre.

— Non, il faut que tu m'entendes dans mon ivresse... Tu cherches la félicité dans le cœur humain, et pour cela tu le mets en pièces en y fouillant sans cesse, comme celui qui

remue la terre pour y découvrir un trésor. Moi, je ne cherche rien, et la désillusion ne m'attend pas au détour de chaque espérance (*à la vuelta de la esperanza*). Tu es un littérateur, un écrivain, et quels tourments ne te fait pas subir ton amour-propre, aigri journellement par l'indifférence des uns, par la jalousie des autres, par la rancune du plus grand nombre ! Payé comme un Pasquin, tu ferais rire aux dépens d'un ami, si tu avais des amis, et tu ne veux pas avoir de remords ! Homme de parti, tu fais la guerre à un autre parti ; ou bien chaque défaite est une humiliation pour toi, ou tu achètes trop cher la victoire pour en jouir. Tu offenses et tu ne veux pas avoir des ennemis ! Moi ! qui me calomnie ? qui me connaît ? Tu me donnes un salaire honnête, à l'aide duquel je veux pourvoir à mes besoins. Toi, le monde te paie, comme il paie ses autres serviteurs. Tu te dis libéral, et le jour où tu t'emparerais de la verge, tu fouetterais les autres comme on t'a fouetté. Hommes du monde, vous vous qualifiez d'hommes d'honneur et de caractère, et chaque jour vous changez d'opinions, vous apostasiez vos principes. Travaillé par la soif de la gloire, — inconséquence rare ! — tu méprises peut-être ceux pour qui tu écris, et tu vas, l'encensoir à la main, réclamer leur adulation. Tu flattes ton lecteur pour en être flatté...

— Assez ! assez !

— Tout à l'heure. Moi, enfin, je n'ai pas de nécessités ; toi, au contraire, malgré ta fortune, tu vas aller peut-être te mettre entre les mains d'un usurier pour un caprice frivole, parce qu'il vous faut de l'or, à vous, pour quelque banquet où parade votre vanité en portant des toasts. Tu lis nuit et jour, feuilletant les livres pour y chercher la vérité, et tu souffres de ne la trouver nulle part écrite. Être ridicule, tu danses sans joie, et ton mouvement turbulent ressemble à celui de la flamme qui brûle sans avoir conscience d'elle-même. Quand je veux des femmes, je mets un salaire dans ma main, et

j'en trouve qui sont fidèles plus d'un quart d'heure. Toi, tu mets la main sur ton cœur, tu le jettes sous les pas de la première venue, et tu ne veux pas qu'elle le puisse fouler aux pieds avec mépris ; tu lui livres ce dépôt sans la connaître. Tu confies ton trésor à une femme pour sa jolie figure, et tu es tranquille parce que tu aimes. Si demain ton trésor disparaît, c'est le dépositaire que tu en accuseras, lorsque c'est toi seul qu'il faudrait appeler imprudent et imbécile.

— Par pitié ! cesse, voix infernale.

— Je finis. Tu inventes des mots, et avec eux tu crées des sentiments : les sciences, les arts, éléments de l'existence — la politique, la gloire, le pouvoir, la richesse, l'amitié, l'amour. Lorsque tu découvres que ce ne sont que des mots, tu blasphèmes, et tu maudis. Tandis que le pauvre Asturien mange, boit et dort, et n'est trompé par personne ; — s'il n'est pas heureux, il n'est pas malheureux ; il n'est du moins ni homme du monde, ni ambitieux, ni élégant, ni écrivain, ni amoureux. Aie donc pitié du pauvre Asturien ! Tu me commandes, et tu ne sais pas te commander à toi-même. Aie pitié de moi : je suis ivre de vin, il est vrai, mais tu es ivre, toi, de désirs et d'impuissance... »

VIII

Il est maintenant facile, même à l'observateur le moins attentif, de mesurer la distance qu'il y a entre le *Pobrecito Hablador* et les derniers éclats de cette passion superbe ; on peut assister, en quelque sorte, aux évolutions capricieuses de cette ironie, suivre dans la variété de ses tendances, dans sa marche invincible, le génie de cet humoriste qui comptera,

quoiqu'il soit encore à peine connu de l'Europe, parmi les plus grands héros modernes du doute. D'un seul coup d'œil on peut embrasser les deux côtés de cette existence ; des œuvres d'une sincérité douloureusement naïve sont là pour dire quel travail intérieur a rempli l'intervalle qui sépare ces deux points extrêmes. Le secret d'une telle vie, en effet, c'est la lutte ; le champ de bataille, c'est une âme douée des plus rares qualités naturelles. Il est triste, au bout d'un si dramatique combat, de n'avoir à constater qu'une nouvelle victoire de la mort. Larra écrivait ces pages de *la Nuit de Noël* quelque temps seulement avant de se frapper de sa propre main, dans la force de l'âge, à vingt-huit ans. Le jour de sa mort, le 13 février 1837, une femme, dit-on, était venue chez lui pour consommer une rupture déjà commencée, redemander des lettres d'amour et effacer ainsi le moindre témoignage accusateur ; à peine cette femme était-elle sortie, Larra avait cessé d'exister. Doit-on en conclure qu'un amour déçu est ce qui a tué l'humoriste espagnol ? Non, ce n'est qu'un accident dans l'ensemble des causes qui l'ont armé contre lui-même. Ce qui l'a conduit à cette extrémité fatale, c'est l'excès du doute, c'est un dégoût amer et violent engendré par une observation inexorable, c'est le scepticisme qui avait ôté à son esprit, non son énergie, mais sa droiture, et avait détruit dans son cœur le germe des résolutions supérieures à tous les mécomptes. On se souvient peut-être d'un mot de Goëthe sur Werther : Le pâle amant de Charlotte ne pouvait vivre, suivant l'illustre auteur ; un ver s'était glissé dans son âme et avait altéré en lui les sources de la vie.

Il en est de même de Larra ; son suicide matériel était préparé par un suicide moral. La satire avait été pour l'écrivain espagnol une arme à deux tranchants qui avait commencé par le blesser mortellement lui-même. Il se peut

qu'on le condamne : au point de vue d'une stricte et sévère morale, cela sera juste et il n'y aura rien à répondre ; mais la pitié n'est-elle point aussi quelquefois une justice, et ne doit-elle pas venir s'asseoir sur le tombeau de cet homme qui a cru que la vie, ainsi dépouillée de ses croyances, de ses rêves, de ses illusions, de ses espérances, n'était plus la vie, qu'elle n'était plus qu'une injure qu'il fallait rejeter ?

La pitié seule couvrit, sans les absoudre, ces actes suprêmes que Shakspeare qualifiait de *romains*, et qui ne le sont plus malheureusement depuis qu'on se tue sous l'influence de déceptions personnelles et non pour éviter de survivre aux défaites de la patrie. Quant à nous, nous ne ferons qu'opposer à la fin volontaire et sans gloire de Larra la fin d'un autre homme qui fut pour l'humoriste espagnol le sujet d'une méditation éloquente, celle du comte de Campo Alange, qui avait quitté luxe, honneurs faciles, plaisirs brillants, oisiveté fastueuse, pour défendre la conviction de sa pensée, les armes à la main, et mourut comme un soldat, sous les murs de Bilbao, « Il est mort, le noble et généreux jeune homme, dit Larra ; il est mort la foi dans le cœur. Le destin a été injuste pour nous qui l'avons perdu, pour nous seuls cruel, pour lui miséricordieux. Dans la vie, le désenchantement l'attendait ; la fortune est venue auparavant lui offrir la mort. C'est mourir dans la plénitude de la vie. Mais, parmi ceux qui le pleurent, il en est à qui il n'est pas donné de choisir et qui passent par la désillusion avant d'arriver à la mort ; ceux-là lui doivent porter envie.... » Ce sont là, en effet, les seules morts dignes d'envie, celles qu'on peut accepter sans amertume, parce qu'elles ne sont pas un sacrifice sans résultat et sans compensation, parce qu'au lieu d'inquiéter et de troubler l'humanité, elles l'honorent et la relèvent.

IX

LA POLITIQUE ET LES MŒURS.

LE CURIEUX PARLANT ET LE SOLITAIRE. — SCÈNES MADRILEGNES
ET SCÈNES ANDALOUSES.

Le livre de politique le plus instructif, le plus vivant et le plus profond, n'est-ce point un livre de mœurs? l'étude intelligente et sincère des mœurs d'un pays, dans leur variété, dans leur saveur originale, n'a point seulement pour l'esprit curieux ce poétique et saisissant attrait du pittoresque; elle aide à éclaircir le mystère de ces phénomènes étranges, inexplicables parfois, qui éclatent à la surface de la vie sociale sous la forme de révolutions politiques. Elle fait mieux que vous introduire dans cette région inanimée de la métaphysique officielle et fixer votre regard sur le jeu artificiel d'institutions abstraites; elle vous fait respirer ce parfum âpre et doux de l'originalité populaire, en ouvrant devant vous le domaine vivant de la réalité, — ce domaine des labours journaliers, des traditions domestiques, des coutumes naïves, des plaisirs familiers, des cultes héréditaires et des superstitions même où se révèlent les instincts de nationalité et de race.

N'est-ce point assez de cette idéologie, flanquée au besoin de statistique, qui prétend reproduire le mouvement des sociétés, et qui, lorsqu'on la questionne sur l'état moral d'un pays, vous répond par des analyses philosophiques, des anatomies savantes, des théorèmes pompeux de mécanique constitutionnelle ou des supputations économiques? Merveilleux moyen de surprendre le secret des sociétés que de s'attacher uniquement à ces mécanismes extérieurs, à ces fictions et à ces calculs! En échappant à cette atmosphère, où rien de vivant ne palpité, je comprends ce qu'on peut trouver d'intérêt et de véritable philosophie même dans l'observation simple des mœurs d'un peuple et des singularités qui s'y rencontrent, dans la description de ses habitudes lentement formées, de ses plaisirs qui portent aussi l'empreinte de son génie, de ses attachements persistants, de ses aptitudes instinctives et de ces mille traits, enfin, dont l'ensemble compose ce qu'on peut appeler la physionomie nationale. C'est, du moins, un peuple saisissable et réel qu'on a sous les yeux, au lieu d'un peuple chimérique et factice. Décrire ces choses légères, ces nuances qui se déploient, un type local qui survit, une coutume originale, la passion ardente de certaines jouissances, une fête ou un costume, ce n'est rien, pensez-vous : ce n'est rien et c'est beaucoup pour celui qui interroge ces curieux témoignages et en recherche le sens intime. Cette fête populaire que vous couvrez d'un philosophique et inattentif dédain, savez-vous quelle parcelle du sentiment national s'est condensée un jour en elle et la fait vivre? cet usage, bizarre peut-être en apparence, savez-vous à quelle profondeur il est enraciné dans le sol? cet amour enthousiaste de certains plaisirs, savez-vous à quelles sources il s'enflamme? fêtes, usages, plaisirs, — ils tiennent à l'essence nationale elle-même dont ils sont la manifestation variée et pittoresque.

Les mœurs, à vrai dire, montrent le génie national en action,

à chaque heure de la vie, dans toutes les conditions, sous toutes les faces; et, c'est ce qui donne un étrange intérêt à leur reproduction, — intérêt non-seulement littéraire, mais politique aussi, — politique, parce qu'elles sont la condensation vivante des sentiments, des passions, des instincts spontanés d'une race, parce qu'elles forment la portion la plus réelle de son existence, celle dont les transformations ne s'improvisent pas, que les révolutions parviennent le plus difficilement à vaincre et qui, lorsqu'elle est, par malheur, atteinte à son tour, laisse un pays sans cohésion et sans point d'appui, livré au péril des crises sociales. L'histoire des mœurs ne se trouve-t-elle point être, ainsi, la plus véridique et la plus saisissante des histoires? la lutte enflammée des idées n'y a-t-elle point son reflet? le choc des intérêts n'y a-t-il point son écho? tout, jusqu'à la persistance ou l'affaiblissement de la plus simple tradition populaire, de la coutume la plus ingénue, n'a-t-il pas sa lumineuse signification? une telle étude n'est point faite pour diminuer d'intérêt dans nos jours d'impérieuses transformations et d'invincibles résistances, dans cette mêlée indescriptible où le sentiment peut-être le plus obscurci, c'est le sentiment de la réalité.

Le siècle où nous vivons offre à l'observateur attentif le spectacle d'un double mouvement plein de singularités frappantes. D'un côté, l'esprit d'abstraction règne et gouverne, exerçant sur les intelligences une despotique fascination; il enivre les âmes vulgaires de fictions, de formules, d'idéalités métaphysiques et les plonge dans une sorte d'hallucination ardente où elles perdent l'instinct des choses réelles. Un des traits distinctifs de cette fatale passion contemporaine c'est le mépris de la réalité: les croyances positives des peuples, les symboles qu'ils reconnaissent, les habitudes simples et vigoureuses où est passée l'essence de leur génie, elle les efface, les altère, les détruit, pour y substituer, — quoi? une vie

factice, un monde chimérique où vous voyez des ombres se poursuivre et des rêves se faire la guerre, où prospère le commerce des recettes sociales impossibles, où on s'insurge pour faire triompher des mots qu'on inscrit soigneusement sur le papier ou sur la pierre et qui sont à peine tracés que leur sens est obscurci, que d'autres mots viennent à leur tour éblouir et surprendre l'irrésolution publique. A la place des croyances réelles vous avez des passions abstraites, la foi au chiffre comme régulateur social, à la place des symboles qui répondent aux plus profonds instincts humains, des combinaisons scientifiques érigées en pactes constitutifs. Jamais on ne vit, je crois bien, une telle émulation à adorer l'abstraction sous toutes ses formes. Le résultat évident de cet étrange esprit, c'est qu'il dépouille les peuples du sentiment de leur identité, de leur personnalité, en affectant les éléments réels qui constituent leur vie propre, c'est qu'il supprime les nuances nationales, en ayant en vue l'homme ainsi que le disait un grand penseur, et non les hommes. L'abstraction a fait du chemin : elle était grave autrefois, solennelle, pompeuse ; elle s'écriait : « périsse un pays plutôt qu'un principe ! » elle apparaît aujourd'hui sous la forme de rêves malsains d'imaginaires hystériques, et il faut lui rendre cette justice que, pour ces rêves, elle brûlerait encore le monde.

D'un autre côté, un vague et indicible instinct semble pousser certaines nationalités à se reconstituer, certaines races à revendiquer et à défendre leur originalité. Elles s'attachent aux côtés réels et caractéristiques de leur existence, elles se bercent de leurs souvenirs, entretiennent le culte de leurs traditions et cherchent à faire éclater la permanence de leur génie dans leurs tendances politiques, dans leur littérature, dans leurs mœurs et jusque dans les incidents les plus frivoles de leur vie. Vous verrez des peuples savourer l'orgueil de leur race, s'exalter dans le sentiment de leur destinée in-

dividuelle, s'enthousiasmer d'une coutume, d'un plaisir où se peint leur nature : ils ont la conscience de ce qui les distingue comme peuples et portent avec fierté ces signes indélébiles de leur nationalité. Cette fidélité instinctive du sentiment national, qui est l'opposé de l'esprit d'abstraction et qu'on voit lutter avec lui parfois au sein d'un même pays, est aussi un des traits de notre problématique époque ; elle en révèle un des aspects. Analysez ces éléments divers, combinez l'action de ces courants mystérieux, peut-être aurez-vous le secret de ce qu'il y a de compliqué, de contradictoire et d'incohérent dans plus d'une de ces explosions qui se dégagent d'un sol embrasé. Et, les traces de cet inexprimable travail, où pourrez-vous les mieux saisir que dans les mœurs ?

Ce n'est point sur le théâtre qu'il faut observer et étudier un peuple, c'est dans la vie réelle où sa nature se dévoile sans couleurs factices, dans la vérité dramatique de ses luttes intérieures. Jetez les yeux sur l'Espagne : de remarquables écrits ont reproduit le mouvement des idées politiques ; des talents distingués ont popularisé la science administrative ou économique, ont initié les esprits aux méthodes et aux systèmes. M. Alcalà Galiano a fait, en se jouant, des *cours de droit constitutionnel*, M. Posada Herrera a fait avec succès des *leçons d'administration*. Quoi encore ! l'Espagne a eu des clubs, elle a eu des chaires publiques ; elle a des tribunes et des journaux. Là n'est point toute la vie espagnole assurément et une des meilleures parts resterait encore à des peintures de mœurs qui sauraient avoir cette éloquence et cet intérêt propres à la vérité humaine habilement observée, à des œuvres issues de cette même inspiration sous laquelle sont nées les *Scènes madrilègues* ou les *Scènes andalouses* : piquantes explorations de ce domaine intime que l'historien dédaigne souvent, que le politique n'entrevoit pas, que l'économiste met hors de cause dans ses calculs. La science qui

se guinde n'a point ce pittoresque et vivant attrait qu'a la description d'une *Romeria de San-Isidro* ou de la *Foire de Mairena*. Ce *Solitaire*, très-libre chroniqueur des *Scènes andalouses*, réussit à vous intéresser à une physiologie de la *cape*, à une dissertation sur le *bolero* ou au récit d'une *assemblée générale de ces messieurs et ces dames de Triana*. Triana, — qui l'ignore? — est un des faubourgs de Séville, particulièrement hanté par la race *gitanesque*.

L'auteur des *Scènes madrilégnas*, — un des spirituels espagnols contemporains, — est M. Mesonero Romanos. Après avoir décrit, en quelque sorte géographiquement, Madrid, dans un *manuel* précieux de documents, l'auteur l'a animé dans ses *Scènes*. L'Espagne réelle apparaît dans cette série de tableaux, ici enveloppée encore de ses couleurs originales, là dans son travail singulier de transformation, plus loin, à demi submergée déjà sous le flot des influences nouvelles qui se propagent. C'est un drame varié que vous avez sous les yeux, dont les scènes se succèdent sous des titres divers : *La rue de Tolède*, *la Procession du saint Sacrement*, *Richesse et Misère*, *la Politicomanie*, *l'Étranger dans sa patrie*, *le Retour de Paris*; et de ces fictions légères se dégage une observation ingénieuse, peu profonde peut-être, mais fine, enjouée et correcte, aussi prompt à saisir les ridicules nouveaux que facilement indulgente pour les vieilles faiblesses de l'humeur nationale. Les observations de M. Mesonero Romanos sur le côté pittoresque de Madrid n'ont point été sans utilité et sans résultat dans les réformes matérielles dont la ville a été le théâtre. Elles ont fait mieux un jour : elles ont fait épargner la maison de Cervantès, près de tomber sous le marteau, victime d'une de ces manies de démolition qui, dans les périodes révolutionnaires, s'acharnent aux pierres comme aux idées. La verve pieuse du *Curioso parlante* a sauvé cet obscur et illustre asile de la *rue du Lion*, d'où est sorti *Don Quichotte*

et sur lequel vous pouvez aller lire aujourd'hui ces simples paroles : « Ici vécut et mourut Michel de Cervantès Saavedra ! » La *Casa de Cervantès* est un chapitre d'une inspiration littéraire touchante jeté au milieu de tableaux d'un trait rapide et vif. Mettez à côté les *Scènes andalouses* : ces esquisses ont peut-être une saveur plus native, plus espagnole ; on y sent une observation familière avec ces spectacles populaires et charmants de l'Andalousie que l'auteur décrit avec une vraie passion ; les lieux et les hommes y revivent, les retours sur les choses actuelles s'y aiguïsent en pointe acérée.

Sous ce nom de *Solitaire* se cache un des esprits cultivés de la littérature nouvelle de l'Espagne, un érudit expert en vieille poésie et en documents arabes, M. Serafin Calderon ; et, si l'ingénieux auteur raille parfois les constitutions, ce n'est point sans y avoir coopéré comme député, — ce qui, me direz-vous, est un motif de plus pour en connaître le mensonge. Ce charmant *Solitaire* vous conduira dans un monde étrange vraiment, dans un monde où on ne disserte ni sur la souveraineté, ni sur l'équilibre des pouvoirs, mais où on savoure le soleil, où le plaisir est une ivresse, où tout s'impréint d'une couleur originale et pittoresque et où, à travers les éclats et les bizarreries d'imagination, s'aperçoit la trame d'une des natures populaires les plus viriles. Il vous fera assister aux mystères du *Roque* et du *Bronquis* et ranimera les types les plus merveilleux, les rois des fêtes, les reines du plaisir. Êtes-vous allé aux *Percheles* de Malaga, au *Mercadillo* de Ronda, au *Campillo* de Grenade, à *Santa-Marina* de Cordoue, « partout où l'Espagne vit et règne sans mélange, ni croisements étrangers?... » C'est là le domaine qu'explore le *Solitaire*. Les *Scènes andalouses* sont un des fruits nouveaux et savoureux de cette vieille inspiration nationale qui a produit *Rinconete et Cortadillo* et l'épique humoristique de la littérature picaresque. Ce monde original dé-

crit par M. Serafin Calderon est-il près de se laisser absorber et de périr? N'y a-t-il point, au contraire, dans les mœurs espagnoles quelque chose de profond et de vivace qui déjoue les calculs, brave l'action de certaines influences, se perpétue à travers les modifications accidentelles et qu'il ne faut point juger seulement par ces bizarreries extérieures qui sont, en quelque sorte, les fleurs de l'imagination populaire? Voyez comme la description de quelques nuances de la vie andalouse ramène naturellement aux problèmes qui dominent notre époque et en font le théâtre de luttes immortelles!

L'Espagne, en effet, est un des pays où s'agitent, dans leur puissance, ces questions qui touchent à la nationalité même des peuples, à l'essence de leur caractère et aux lois secrètes de leurs transformations politiques. Les invasions, les émigrations, les révolutions, qui forment le tissu de son histoire contemporaine, ne devaient-elles pas nécessairement développer sur ce sol sans repos des goûts, des intérêts, des éléments tendant sans cesse à se naturaliser dans les mœurs, et à transformer la physionomie de la vie sociale? M. Mesonero Romanos laisse pressentir les progrès de cette altération, dans une de ses esquisses où il rapproche deux dates, 1802 et les années où nous vivons. Durant ce laps de temps, que de changements ont pu s'opérer! «Celui qui aurait quitté la patrie, il y a près d'un demi-siècle et qui la reverrait aujourd'hui, dit le *Curioso parlante*, la trouverait plus brillante et plus ornée; il observerait plus d'activité dans notre industrie; il admirerait le progrès des arts et le nombre des établissements destinés à répandre les connaissances utiles; il remarquerait le bon goût qui s'introduit dans les maisons, dans les costumes, dans les monuments publics...» Que de qualités traditionnelles, en même temps, dont l'altération sensible le frapperait! Que de signes caractéristiques lui

sembleraient à demi effacés ! L'Espagne, elle aussi, dans sa vie hasardeuse, a eu à lutter avec cet étrange ennemi que je signalais, — l'esprit d'abstraction ; elle a eu sa constitution de 1812, rêve innocent de candides idéologues qui promulguaient les principes de 1791 en style lyrique ; elle a marqué chacune de ses étapes par des chartes et des statuts mêlés d'aristocratie, de démocratie et surtout de logomachie ; elle a eu ses alchimistes de bonheur public, ses marchands de secrets merveilleux. Par une triste manie d'imitation, elle s'est inoculé parfois des passions qu'elle ne ressentait pas, et a allumé des incendies qu'elle voyait brûler avec regret. Ce que ce tourbillon a produit à la surface de tentatives factices, de nuances artificielles, d'amalgames et d'anomalies, demandez-le aux pages humoristiques de cet autre peintre de mœurs, Larra, qui promenait son bon sens lumineux dans ce royaume des ombres, et flagellait de son sarcasme toutes les incohérences, toutes les crédulités chimériques, surtout cette adoration hébétée de la parole abstraite qui énerve le sens national et l'instinct de la réalité dans l'âme des peuples.

La Péninsule a vu passer « ces lanternes magiques » comme les appelle Larra ; elle a goûté à ces fruits sans saveur qui ont pu affadir sa nature, puis en définitive elle a semblé revenir à elle-même, préoccupée plutôt d'un travail de revendication nationale que rendait plus sensible peut-être l'accélération du mouvement révolutionnaire dans d'autres pays. L'Espagne s'est arrêtée dans cette passion abstraite de l'unité politique absolue devant l'indépendance locale de trois petites provinces qui conservent encore leurs usages, leurs coutumes et leurs lois, et sont, dans ces conditions, un élément de force, tandis que de leur assimilation naîtrait un péril. Cette libre diversité qui tient compte des nécessités traditionnelles et des mœurs garantit la cohésion nationale, sert les provinces basques et l'Espagne elle-même. C'est le

triomphe de la réalité politique sur l'esprit de système. Examinez un autre point : malgré la flamme des couvents de Madrid et de la Catalogne, incendiés en 1836 par des passions factices, malgré ce sang de quelques moines égorgés par une sinistre émulation de nos fureurs, le sentiment religieux n'est pas moins vivace et s'est relevé, en ces dernières années, par des symptômes singuliers, par une sorte d'attrait nouveau qui semblait s'attacher à la vie claustrale pour les imaginations ébranlées. C'est une tendance qui s'est fait remarquer au delà des Pyrénées et qu'on a plusieurs fois signalée.

Si vous vous arrêtez à des signes plus frivoles, si vous aimez mieux observer ce que deviennent les plaisirs populaires, l'auteur des *Scènes andalouses* vous apprendra que le nombre des taureaux qui *courent* et *jouent*, bien loin de diminuer, a triplé depuis vingt ans, et que des cirques se sont élevés de toutes parts. C'est ce qui me fait dire que l'originalité espagnole, au fond, n'est point morte. Qu'é peut prouver ceci ? Serait-ce qu'il n'est point dans la nature des choses qu'un peuple se transforme par degré ? Il y a des transformations nécessaires, et celles-là s'accomplissent invinciblement : elles laissent leur empreinte sur les mœurs comme sur les idées. Mais, qu'on le remarque, ce qu'il y a en elles de nécessaire se limite au point au delà duquel elles dénatureraient le caractère d'une nation, elles atteindraient non-seulement ce qui est superficiel et transitoire dans ses habitudes, mais ce qui est fondamental, ce qui tient à l'essence de son génie. Là finit ce qu'il y a en elles de nécessaire, là s'arrête aussi leur efficacité ; là vient fastueusement et misérablement échouer l'orgueil de l'abstraction révolutionnaire.

On vit, il y a un demi-siècle, de grands reconstructeurs de l'humanité contraints de faire l'aveu de leur impuissance devant le plus simple détail de mœurs ; ils s'étonnaient, eux « qui avaient renversé la Bastille et le trône, ... qui avaient vaincu

l'Europe, » de ne pouvoir même créer une fête publique ou un costume. Ils dépêchaient des *circulaires* contre de pauvres feux de la Saint-Jean qu'ils traitaient de « torches de superstition, » de flambeaux de réaction, » et ces feux s'allument encore chaque année sur nos collines, comme des signes naïfs et visibles de ce qu'il y a de durable dans la plus simple tradition. Il a survécu en Espagne plus qu'ailleurs un sentiment dans lequel ce fanatisme radical est fait pour rencontrer un invincible obstacle, c'est le sentiment vigoureux des choses du passé, — cet amour du passé qu'on taxait légèrement d'infatuation puérile et qui s'est trouvé être une vertu, qui tend sans cesse du moins à ramener à une mesure juste et nationale le travail d'innovation auquel la vie espagnole est en proie.

C'est surtout le côté des transformations qui apparaît dans les *Scènes madrilègues*. Les mille nuances, les affectations, les contradictions, les ridicules, les manies de ce monde espagnol en ébullition, M. Mesonero Romanos les analyse avec une vivacité d'ironie subtile; tout ce tourbillon révolutionnaire, qui se réfléchit aussi dans les mœurs et en fait un théâtre « à ombres chinoises, » il le dépeint sans confusion; et ces types imprévus, artificiels, le plus souvent sans durée, développés dans la vie sociale sous la pression de toutes les influences nouvelles qui se succèdent, se mêlent ou se combattent, il les reproduit d'un trait spirituel et fin. N'apercevez-vous pas un éclair de vérité dans ces paroles ironiques de la *politicomanie*? «Écoutez, dit le héros de l'auteur des *Scènes madrilègues*, écoutez la conversation des hommes et des femmes, des enfants et des vieillards, des grands et des petits: écoutez leurs réflexions, leurs discussions et leurs conclusions et vous vous convaincrez que la politique est une science naturelle qui pousse spontanément dans l'esprit sans semence, ni préparation; que le goût dominant du siècle, en étendant cette faculté na-

turelle, fait de chacun un improvisateur de lois capable de lutter avec Solon l'Athénien lui-même.» Notre *Curioso parlante* se fait l'exécuteur testamentaire du *politicomane* et dans son exact inventaire que trouve-t-il ? « une longue liste de créanciers et un système complet d'amortissement de la dette publique ; deux ou trois mémoires sur la paix intérieure et un projet de séparation avec sa femme ; trois ou quatre livres de philosophie et un pistolet qui devait lui servir, disait-il, quand il serait las de vivre ; un traité général d'éducation publique et quatre enfants qui ne savaient pas lire... » précieux, spirituel et trop exact inventaire qui a son intérêt pour nous, assurément ! A un point de vue plus purement espagnol, ne sentez-vous pas aussi ce qu'il a pu y avoir de vrai dans des types tels que celui de *l'Étranger dans sa patrie* ? Cet *étranger* c'est celui qui a fait son éducation en France, qui a séjourné à Paris ou à Londres, qui est venu, en un mot, assister au spectacle de nos civilisations plus apparentes que réelles, plus extérieures que profondes et qui revient dans son pays dégoûté et mécontent, l'inquiétude dans l'esprit, le dédain sur les lèvres, parlant de chemins de fer, de stratégie parlementaire, de physiologie politique ou de littérature humanitaire et trouvant les courses de taureaux un plaisir *barbare*. *L'Étranger dans sa patrie* était peut-être autrefois modéré et doctrinaire ; il est démocrate aujourd'hui, certainement. L'auteur poursuit ainsi son ingénieux voyage à travers les mille fluctuations des mœurs, les variations des goûts, les fantaisies et les entraînements de la vie espagnole.

Pénétrez plus avant, pourtant, dans l'essence de ces mœurs dont l'auteur des *Scènes madrilègnes* décrit la surface agitée ; écarterez un moment ces mille traits extérieurs, variables et confus d'une société au-dessus de laquelle vingt révolutions ont passé, et qui ne s'appliquent au surplus qu'à un monde restreint : vous vous retrouverez en présence du fond intime, original,

permanent de la nature espagnole. Nulle part peut-être l'homme pris dans son individualité nationale et morale, n'est moins abaissé qu'au delà des Pyrénées. Les civilisations complexes, raffinées, savantes, qui tendent à prévaloir, ont de ces faiblesses, de ces nausées terribles, qu'on me passe le terme, dont nous sommes témoins, parce qu'elles ne vivent que par l'esprit, ne développent que l'intelligence, ne surexcitent que l'imagination ; elles n'entretiennent point le caractère, elles le dissolvent, au contraire. Ce qui frappe en Espagne c'est la permanence du caractère, c'est ce vigoureux sentiment intérieur qui maintient le niveau moral d'une race et lui donne un air viril même dans ses malheurs et dans son impuissance, c'est cette valeur propre d'une nature pleine de vie et de ressort qui a un mot singulier de défi pour tous les obstacles : *No importa !* Analysez ce caractère à travers cette mystérieuse élaboration des mœurs contemporaines : son originalité se révélera à vos yeux ; vous le retrouverez empreint d'idéalité et de réalité à la fois, libre et soumis, enthousiaste et sensé, familier et fier, résigné et héroïque, sérieux et brillant.

L'Espagnol n'est point obséquieux ; il n'a point de ces passions faméliques qui dégradent l'être humain ; la pauvreté ne l'abaisse point. L'instinct d'indépendance, si vivant au delà des Pyrénées et qui est comme l'élément national primitif, relève l'homme et lui communique cette aisance et cette dignité sans emprunt qu'on voit gravées souvent sur une figure populaire qui passe. Il y a dans l'ensemble de la vie privée si différente de la vie publique, en Espagne une saveur de liberté pratique qui fait le charme des relations et des mœurs. La vivacité des inclinations ne s'y déguise point sous les hypocrisies calculées ; le caractère national y conserve son ingénuité virile ou gracieuse ; les rapports y sont sans contrainte ; la familiarité a dans les habitudes et dans le langage mille nuances, mille délicatesses de liberté, de dignité facile, d'aban-

don aisé qui forment cet esprit original et inimitable de sociabilité que nos voisins appellent le *trato*. Au fond, cette nature espagnole observée dans ses crises les plus extrêmes comme dans sa familière intimité, dans tous les contrastes de ses penchants et de ses goûts, laisse pressentir quelque chose de simple et de vierge encore qui en fait une nature spontanée, entière dans ses entraînements, dans ses passions, dans ses plaisirs, dans ses fanatismes et lente à subir les influences.

Il est des raffinements de civilisation qui ne trouvent point accès en elle ; il est des combinaisons et des spectacles politiques auxquels elle assiste comme à la représentation d'un drame où elle n'a point de rôle, il est des théories qui flottent dépayssées et errantes dans son atmosphère sans la pénétrer. Les journaux eux-mêmes ont moins d'action, sont moins un besoin en Espagne qu'ailleurs, et ce *Solitaire*, peut-être libéral quand il vote au congrès, ne parle point sans une sorte de regret indéfinissable du temps où on ne recevait que cinq exemplaires de la *Gazette* à Séville et où les galions revenaient d'Amérique. Bien des systèmes, qui envoient leurs commis-voyageurs au delà des Pyrénées et qu'on croit florissants, y obtiennent le succès d'une curiosité de Nuremberg. Je questionnais, il y a quelques années à Madrid, un jeune officier qui se piquait de fouriérisme et qui se vantait, je crois : « Nous sommes trois en Espagne, me disait-il, qui comprenons peut-être Fourier. » Heureuse, spirituelle et profonde Espagne ! Puisse-t-elle longtemps conserver cette originalité moins altérée encore que ne voudraient le faire croire quelques esprits naïvement imitateurs.

Nous parlons souvent de démocratie, en France : c'est un caprice de notre esprit, une conception de notre intelligence. Nous nous créons un petit monde idéal peuplé de quelques fétiches en honneur entre lesquels l'abstraction démocratique figure glorieusement. La démocratie est dans les idées en

France ; elle n'est point dans les mœurs où règne une émulation universelle de primauté et de domination, où les antagonismes sont invétérés, où l'instinct supérieur de l'égalité morale ne comble point les intervalles créés pour l'inégalité des rangs et des fortunes et où toutes les ambitions évincées, toutes les cupidités déçues, toutes les misères aigries se traduisent en haines, en divisions, en scissions sociales. Dans cette lutte entre les idées et les mœurs, la société française s'use, s'épuise, réunissant les vices des aristocraties et des démocraties sans avoir leurs bienfaits.

En Espagne, la démocratie n'est point dans les idées et ne s'y condense point en théories enflammées : elle est dans les mœurs et dans les traditions. Cette juste et large définition du peuple, qu'on proclame aujourd'hui en disant qu'il se compose de l'*universalité des citoyens*, qu'on invoque presque comme une nouveauté et qui a tant de peine à devenir autre chose qu'un mot, elle est vieille comme l'histoire, en Espagne, elle est réelle comme un fait. Elle a été écrite par Alphonse X dans les *Partidas*. « Le peuple, dit-il, ce n'est point la gent menue comme laboureurs et nécessiteux ;..... c'est la réunion de tous les hommes.... » La démocratie a un caractère de réalité familière au delà des Pyrénées ; elle est dans ce sentiment d'égalité morale qui circule dans l'atmosphère, relie les hommes et les classes en s'harmonisant avec la hiérarchie sociale, — élève le niveau commun et est comme la force secrète et conservatrice de cette mystérieuse vie espagnole. Le pays où le goût des distinctions et des hiérarchies a reçu le moins d'atteintes peut-être est aussi le pays où les hommes se sentent le plus naturellement égaux. Allez dans les provinces basques, vous trouverez la démocratie la plus effective, la plus réelle et la plus élevée aussi, puisqu'elle résulte d'une noblesse commune attachée au sol natal.

Allez d'un autre côté dans l'Andalousie, vous trouverez cette

démocratie *pratique* dont parle le *Solitaire* et qui fait qu'Espagnols de tout rang, de toute classe, se mêlent et se confondent sous l'impulsion de certains goûts nationaux, de certaines ardeurs, dans la jouissance de certains plaisirs. Le trait le plus saillant peut-être en Espagne, c'est cette absence d'hostilité entre les classes rapprochées par tous les instincts de leur nature, par leurs qualités et par leurs vices mêmes, séparées seulement par les hasards secondaires de position et de fortune. L'Espagnol ne hait point la noblesse, il en a toutes les fiertés, au contraire. Il sent gronder en lui des passions de guerres civiles, non ces besoins de vengeance qui sont comme le levain aigri des démocraties et qui se traduisent en immolations révolutionnaires ou en guerres sociales. Il peut se retrouver dans cette nature de ces naïvetés de barbarie comme il s'en dégage parfois des natures restées primitives à beaucoup d'égards : de toutes les corruptions, celle qui peut le moins y trouver place et s'y enraciner, c'est la corruption socialiste, parce que, dans son essence qui est la haine de tout ce qui est élevé, elle viole le tempérament espagnol lui-même ; elle le viole dans ses instincts traditionnels, dans ses tendances et jusque dans ses goûts invincibles de poétiques et aristocratiques jouissances.

Les esquisses de M. Serafin Calderon seraient sans intérêt si elles ne reflétaient quelque chose de cette nature espagnole, si elles ne la reproduisaient, non, sans doute, dans ce qu'elle a de plus puissant et de plus sérieux, mais dans son mouvement intime, dans ses nuances familières, dans quelques-uns de ces détails de mœurs qui font penser souvent et à la lumière desquels, en quelque sorte, on aperçoit le type des races. L'auteur des *Scènes madrilégnés* a un sentiment très-vif, je le disais, des ridicules de cette société partagée entre les besoins de transformation et l'amour de sa propre originalité ; le *Solitaire* a plutôt le sentiment du pittoresque

national qu'il va ressaisir dans cette brûlante, poétique et libre Andalousie d'un relief si vivant et où une nature physique pétrie à tous les feux du Midi, sert de cadre à un des caractères populaires les plus curieux et les plus animés.

L'Andalousie, en effet, est un pays original, même à côté du reste de l'Espagne, — original par son ciel, par son esprit, par ses mœurs, par ses costumes et par ses types bizarres qui se groupent étrangement sous nos yeux. L'auteur des *Scènes andalouses* a des préférences pour ce monde de héros populaires nés entre Ecija, Cordoue, Cadix et Séville, « de beaux chanteurs, de joueurs de guitare, de *relanceurs* de taureaux, » de *Majos* ou chapeau *Calañès*, à la veste de velours brodée. Il affectionne singulièrement dans ses peintures cette vie d'indépendance universelle et pratique où règne l'abandon, l'émulation du plaisir, où la foule se répand à certains jours dans une *feria*, laissant éclater ses passions et ses goûts et où on s'oublie dans une sorte d'ivresse orientale, en suivant les mouvements d'une danse entraînante, au chant de quelque *Romance* d'une indicible mélancolie ou d'une saveur picaresque. Ces tableaux pittoresques, — *la feria de Mairena, la rifa Andaluza, un Baile en Triana*, — que sont-ils autre chose que la poésie des mœurs populaires de l'Andalousie ? Il y a bien dans cette fougueuse organisation méridionale un autre trait de caractère glorieux et rare que le véridique *Solitaire* ne peut oublier : « L'Andaloux, dit-il dans son esquisse sur *Manóito Gasquez le Sévillan*, l'Andaloux est le roi de l'inventif, du multiplicatif, de l'augmentatif ;... quand il raconte, il faut couper, rogner, rabattre, soustraire et extraire encore la racine cubique de ce qui reste.... » Mais cette faculté merveilleuse d'invention, aux yeux de l'auteur, ne tient point à un instinct pervers de dissimulation et de mensonge ; elle a sa source dans la vivacité de l'imagination, dans la puissance irrésistible de la fan-

taisie. » L'Andaloux, ajoute le *Solitaire*, voit, imagine et pense d'une certaine manière et son langage reproduit le mouvement de ses impressions. » Joignez à ceci, d'ailleurs, que l'Andalousie, au fond, n'en est pas moins une des provinces les plus réellement fécondes, les plus productives de l'Espagne et que de son sein sortent encore les premiers hommes d'État, les premiers généraux contemporains.

La vie extérieure, on le sent, a une grande place en Andalousie ; c'est ce qui explique cette originale animation de certaines fêtes populaires, de certaines réunions. Voyez cet immense et pittoresque concours de monde attiré par la *foire de Mairena* qui a lieu au mois d'avril ! On s'y rend de tous les points du *royaume* méridional, depuis le Xenil jusqu'aux frontières de Portugal, depuis la Sierra Morena jusqu'à Tarifa et à Malaga ; ce ne sont point seulement les marchands qui accourent, ce sont surtout les curieux, « ceux qui vont vivre pendant trois jours de plaisir et de vapeur dans ce centre de sensations neuves et variées. » L'auteur des *Scènes andalouses* décrit ce mouvement avec une verve poétique qui reproduit aussi l'aspect naturel des lieux. « Ah ! Mairena, dit-il, Mairena de l'Alcor ! Je me souviens du jour où j'arrivai de Séville à ta riche et populeuse *feria*. Un soleil clair et doux donnait la vie au beau paysage d'Alcala de Guadaira... D'un côté et de l'autre s'étendaient les symétriques bois d'oliviers qui se perdent à la vue comme l'horizon sur la mer ; et, devant moi, comme fermant le tableau, apparaissaient couronnés de nuages rosés, les coteaux sur lesquels repose l'antique Carmona.... Autour et au loin, se succédaient les collines ou s'ouvraient les vallées, théâtre des exploits des descendants ou des rivaux de Francisco Esteban, de Nebron, des sept enfants d'Ecija, de José Maria, Caballero et cent autres, rois des monts et des chemins de l'Andalousie ; enfin, entre les arbres et vaguement éclairés d'une lumière de pourpre et d'or

se laissaient voir les créneaux moresques de son château... » Mairena est ce que le *Solitaire* appelle une sorte d'université populaire de l'Andalousie, où se maintiennent les saines traditions, où se retrouvent dans leur pureté et sans aucun mélange d'influence étrangère les usages et les costumes ; elle renferme ce jour-là, elle résume l'Andalousie « dans son être, sa vie, son esprit, son essence. » Rien même n'y rappelle un autre monde et nul ne s'y hasarde, Espagnol ou étranger, qui n'ait revêtu l'habit andaloux. Là, les raffinements de la civilisation n'exercent point leur tyrannie, la liberté règne ; c'est une fête universelle où les plaisirs sont à la portée de tous. A côté des fruits laborieusement préparés et surchargés de parfums, se rencontrent l'orange et les sucreries de tradition arabe et ces beignets que vendent des *gitanas* charmées de fleurs dans leurs campements bizarres. Voyez, au milieu de la foule, passer dans toute sa bonne grâce andalouse cette jeune fille, Basilisa, montée avec son amant sur un cheval paré, lui aussi, de tous les ajustements nationaux, — un de ces chevaux fils de *l'air et du feu*, qui conservent dans leurs veines la pureté du sang oriental ! Basilisa est la reine d'un jour de Mairena. Le bien-être est le signe dominant de la *feria* andalouse ; une sorte d'égalité charmante s'y montre dans l'animation de la vie et ajoute à l'intérêt qu'y trouve l'observateur. Chaque avril rayonnant voit se renouveler ces assises populaires et renaître cette fête de la démocratie pratique. Dans les pages que le *Solitaire* consacre à la *feria de Mairena* la réalité des mœurs prend le caractère d'une vive et poétique légende.

L'auteur des *Scènes andalouses* vous fait passer ainsi à travers bien des incidents curieux où se révèle l'originalité de l'Espagne méridionale. Je ne reproduirai point le récit d'une course de taureaux assez souvent renouvelé. Le *Solitaire* vous expliquera seulement ce que ce spectacle a de profondément

national et de nullement barbare. Mais prenez quelques autres scènes de M. Serafin Calderon, *la Danse antique*, *le Bolero*, *un bal à Triana*. Ces esquisses touchent à une passion non moins vivace dans cette ardente Andalousie. La danse, on le sait, est une poésie en Espagne, une poésie en action qui enivre le regard, émeut les sens, entraîne l'imagination.

Le *Solitaire* a écrit sur cette poésie quelques pages où la dissertation sérieuse côtoie la description enflammée et où une sorte de science, si l'on peut ainsi parler de ces choses légères, se fait sentir sous l'éclat des peintures. Ces danses, en effet, qui sont une des originalités de la vie en Andalousie, dont Séville conserve ou rajeunit les traditions, ont une histoire, une filiation où se retrouve comme un reflet des grandes vicissitudes nationales ; elles se divisent en plusieurs familles et leur caractère varie suivant leur origine purement espagnole, américaine ou arabe. Les danses d'origine espagnole se font reconnaître à une mesure vive et précipitée qui les fait ressembler à la *Jota* d'Aragon ou de Navarre ; celles qui sont venues d'Amérique ont une certaine grâce libre, indice des passions d'un peuple chez lequel la pudeur est sans empire. Mais, de toutes les danses de l'Andalousie les plus curieuses, les plus caractéristiques, ce sont celles qui ont gardé l'empreinte arabe et moresque et qui se distinguent par une combinaison étrange de langueurs et de vifs mouvements alternés. Des chants accompagnent ces danses : ce sont les *oles*, les *tiranas*, les *polos*, issus d'un tronc primitif arabe, la *caña*.

La musique en est simple et triste, mélancolique et profonde ; elle commence par un soupir qui se prolonge, continue sur un ton plus rapide et plus animé pour retrouver bientôt son premier accent, et il arrive parfois que le chanteur lui-même s'abandonne à son propre enivrement, oublie tout ce qui l'entoure, se laisse enlever comme en un rêve magique, tandis que la danseuse entraînée semble reproduire dans ses mou-

vements cette même ivresse intérieure, cette même poésie.

Laissez-vous conduire dans le *patio* odorant d'une maison de *Triana* qui rappelle, par sa structure, l'époque de la conquête de Séville par saint Ferdinand et dont les alentours couverts de chèvrefeuilles, d'orangers et de citronniers sont baignés par le Guadalquivir. L'attente du plaisir est sur tous les visages. Le *Xerexano* jette son chapeau aux pieds de la *Perla* en signe de provocation et tous deux s'élancent en même temps. Une sorte d'influence étrange semble soulever du sol la *Perla* frémissante et prêter à tout son être une animation inconnue. Sa tête élégante et fière se penche ou se redresse et chaque ondulation respire la volupté. Sa taille se plie ou se cambre et apparaît dans sa souplesse ou dans l'éclat de ses proportions. Elle balance ses bras, les laisse retomber avec langueur, les agite, les élève ou les rabaisse alternativement en décrivant mille évolutions ardentes, tandis que son danseur la suit moins comme un rival en agilité que comme un mortel qui suit une déesse. Autour d'eux, chanteurs et chanteuses laissent éclater leurs couplets populaires d'une originalité singulière. « Prends, jeune fille, cette orange, — je l'ai cueillie dans mon jardin, — ne la partage pas surtout avec un couteau, — car mon cœur est dedans. »

Toma, niña, esa naranja,
Que la cogi de mi huerto :
No la partas con cuchillo,
Que va mi corazon dentro.

Ou bien encore : « Belle déesse, ne pleure pas, — de mon amour n'aie point de souci : — c'est le propre des abeilles — de piquer là où elles trouvent des fleurs. » Peu à peu la fête s'anime et touche au délire ; chacun y prend part, chacun applaudit à un mouvement brûlant, à une attitude nouvelle,

jusqu'à ce qu'enfin les danseurs s'arrêtent exténués et retombent du haut de leur rêve enflammé.

Ce n'est point seulement le *polo* ou la *tirana* dont le chant se mêle à ces plaisirs enivrants. La tradition orale a conservé, en Andalousie, un assez grand nombre de *romances* populaires d'une naïve saveur qui trouvent aussi leur place entre deux danses, et, ici, pourrait s'élever plus d'une de ces questions délicates propres à exercer les esprits amoureux de ces sortes de mystères d'histoire et de littérature. Comment ces *romances* n'ont-ils point été recueillis dans les collections successives qui ont vu le jour? comment se sont-ils conservés en Andalousie plutôt que dans la Castille ou les autres provinces de l'Espagne? comment se fait-il, en un mot, que l'Andalousie ait gardé plus de tracés vivantes des traditions et des mœurs anciennes? Ces questions, le *Solitaire* les éclaircirait mieux qu'un autre peut-être; il se contente de reproduire quelques-uns de ces *romances* que des chanteurs exercés entremêlent aux danses andalouses. Ne sent-on pas dans une légende telle que celle du *Comte del Sol* comme un parfum de simplicité et de naïveté primitives qui reporte à des temps éloignés? Et quel est l'instinct de ce peuple qui ne cesse point de goûter cette poésie?

« De grandes guerres se publient, — dit le *Romance*, — entre l'Espagne et le Portugal; — et c'est le comte del Sol qu'on nomme — pour capitaine général.

» La comtesse, qui est toute jeune, — déjà est en larmes. « Dis-moi, comte, combien d'années — dois-tu rester loin d'ici? » — « Si dans six ans je ne suis pas revenu, — vous pourrez vous marier, mon enfant. »

» Les six années passent et les huit — et les dix passent encore — et la comtesse toujours en larmes — passe ainsi son veuvage.

» Étant un jour dans sa maison, — son père vient la visiter : — « Qu'as-tu, fille de mon âme, — que tu ne cesses de pleurer ? »

« Mon père, père de ma vie, — par le saint Graal, — donnez-moi votre permission, — pour que j'aille chercher le comte. » — « Tu as ma permission, ma fille, — que ta volonté s'accomplisse. »

» Et la comtesse, le jour suivant, — triste, s'en va en pèlerinage. Elle parcourt la France et l'Italie, et toujours des terres sans cesser.

» Déjà désespérant de tout, — elle s'en revenait vers ici, — quand elle rencontre un grand troupeau, — dans un immense bois de pins.

» Berger, berger, — par la sainte Trinité, — ne me fais point de mensonges — et dis-moi la vérité : « De qui est ce troupeau, — avec cette marque qu'il porte ? »

» Il est au comte del Sol, madame, — qui va se marier aujourd'hui. — Bon berger, bon berger, — tu vas prendre mes riches soies — et tu vas me donner ton habit ;

» Et, me prenant par la main, — tu me conduiras jusqu'à sa porte, — afin que je lui demande l'aumône, — au nom de Dieu, s'il veut me la faire.

» En arrivant tout près du seuil : — « Voyez-vous le comte qui est là — tout entouré de seigneurs — qui vont assister à la noce ! »

« Donnez-moi, comte, l'aumône. » — Mais le comte s'est pâmé. — « De quel pays, êtes-vous, madame ? » — « Je suis née en Espagne. »

« Êtes-vous une apparition étrangère, — qui venez pour me troubler ? » — Je ne suis pas une apparition, comte, — je suis ta loyale épouse.

» Le comte monte aussitôt à cheval, — la comtesse est en

croupe avec lui, — et ils revinrent à leur château, — sains et saufs et pleins de joie.... »

La musique de ces *Romances*, toute de souvenir moresque, s'est conservée traditionnellement dans quelques villages des montagnes de Ronda, des terres de Medina ou de Xerès, où les influences nouvelles pénètrent avec lenteur et où vivent, dit-on, des familles de pure descendance arabe.

Observez ces chants et ces danses : combinez ces éléments, — fanatismes du plaisir, ivresses de l'imagination, sel andaloux semé à pleines mains et éperdument, vous aurez un de ces spectacles uniques qu'on ne peut décrire. Ce qui frappe dans la danse, en Espagne, c'est ce naturel, cette spontanéité d'inspiration qui la relève à la hauteur d'une poésie, c'est ce caractère d'inexprimable passion qui la montre si intimement mêlée à la vie nationale et gardant son invincible attrait même dans les heures solennelles, même dans l'essor des sentiments héroïques et des patriotiques douleurs. « Tandis que le comte-duc, dit un vieux fragment, perd l'Espagne du roi, perle des danseuses, danse et console-moi ; ton pied fin qui se détache du sol et peint dans les airs, arrachera de mon âme les pensées tristes, l'amertume et les angoisses ; ta charmante parure, ta gentillesse et ta grâce m'éblouiront... » C'est le fond du *Romance* plus moderne de *Brianda* : « Au moment où une main traîtresse livre l'Espagne à l'avidité française, où vient un autre Roncevaux et se lève un autre Bernard, danse Brianda... » Cette simultanéité de sentiments, ces contrastes, si l'on veut, sont fréquents dans le caractère espagnol qui se sent à l'aise dans cette atmosphère d'inspirations viriles et de poétiques ivresses et ce n'est point sans raison que le *Solitaire* voit dans ces choses légères « des documents pour les esprits intelligents » des indices propres à éclairer sur les tendances, les instincts et les aptitudes d'un peuple. N'aperçoit-

on pas, notamment, combien dans une vie de ce genre doivent occuper peu de place ces questions faméliques de boire et de manger transformées en questions de civilisation ?

Il y a, sans doute, dans une telle nature, sévèrement analysée, bien des vices secrets, bien des puérités fastueuses, des levains aigris, des goûts pernicious, des passions rebelles. S'il fallait les montrer dans leur déchaînement, dans leur éclat excessif, je vous transporterais dans l'Amérique du Sud où ces éléments de l'anarchie espagnole, en changeant d'hémisphère, ont trouvé un champ sans limites. Mais, qu'on réfléchisse un instant : ces vices caractéristiques se retrouvent à côté de qualités profondément nationales aussi et restées singulièrement vivantes ; quel correctif efficace pourra agir sur eux, dans ces conditions ? sera-ce quelque'un de ces spécifiques abstraits qui s'appliquent indifféremment à un peuple ou à un autre peuple parce qu'ils ne s'appliquent à aucun, ou qui, en atteignant peut-être les vices, atteignent plus sûrement encore les qualités elles-mêmes et corrompent l'essence d'une nationalité ? C'est à ce point de vue que l'observation des mœurs, la connaissance de la vie réelle d'un pays a un intérêt supérieur, non-seulement pour l'écrivain qui y cherche un pur attrait d'imagination, mais pour l'homme d'État lui-même. La vraie et féconde politique, en effet, n'est-elle point celle qui résume fidèlement les instincts traditionnels d'un peuple, laisse intacte son originalité, l'harmonise avec ses tendances propres même dans les innovations nécessaires et s'élançe en quelque sorte vivante et armée du sein de la réalité nationale ? Un jour, dans le congrès de Madrid, un orateur éloquent s'inspirait, avec une rare puissance, de cette réalité et puisait dans l'observation du caractère espagnol le conseil d'une politique propre à ramener avec éclat la Péninsule sur la scène de la civilisation générale. Il démontrait la difficulté immense, sinon l'impossibilité, de la civili-

sation de l'Afrique par la France, en raison des différences radicales qui existent entre les races et empêchent que l'une ne puisse agir efficacement sur l'autre, — et il faisait éclater, en même temps, la nécessité, l'utilité de la coopération de l'Espagne à cette œuvre, comme étant l'intermédiaire naturel entre les deux mondes. « Entre la civilisation française, disait-il, et la civilisation africaine, il n'y a aucun point de contact et il y a toutes les solutions de continuité possibles. Il y a la solution de continuité géographique parce que, entre la France et l'Afrique, est l'Espagne ; il y a la solution physique, parce que le soleil espagnol tient le milieu entre le soleil français et le soleil africain ; il y a celle du caractère moral, parce que, entre les mœurs raffinées et cultivées de la France et les mœurs barbares et primitives de l'Afrique, il y a les mœurs espagnoles, à la fois primitives et cultivées ; il y a la solution de continuité militaire, parce que, entre le général français et le chef arabe, se trouve cette autre espèce de chef qui sert de transition de l'un à l'autre, le guerrillero. Il y a enfin la solution de continuité religieuse, parce que, entre le mahométisme fataliste africain et le catholicisme philosophique français, est le catholicisme espagnol avec ses tendances fatalistes et ses reflets orientaux. » — Et, de fait, l'Espagne n'a-t-elle point déjà un pied en Afrique et ne voyez-vous pas s'essayer, se nouer, se dénouer, pour se renouer sans cesse, mille questions, mille litiges incertains avec le Maroc, qui pourraient amener une immixtion plus réelle, plus active de la Péninsule en Afrique, sinon la réalisation du beau rêve de l'orateur madrilègne ? Ainsi, sous ce rapport comme sous bien d'autres, dans le plan des choses contemporaines, pourrait naître pour l'Espagne un rôle nouveau, d'accord avec son génie, dicté par le sentiment rajeuni de ses traditions et de son originalité morale !

L'Espagne, il y a plusieurs années, sous l'impression des

conflagrations européennes, a réussi à se créer une sécurité et une paix relatives qui ne la mettaient point, sans doute, à l'abri de tous les malheurs; l'événement l'a prouvé. Il y a toujours pour la Péninsule des causes particulières, locales pour ainsi dire, de perturbation, et il y a ce qu'on peut appeler les causes générales. Lorsque, dans un coin du monde, quelques susceptibilités jalouses de princes ou de nations s'agitent et se choquent, un peuple, désintéressé dans ces antagonismes, peut se dire qu'il ne se laissera point atteindre. Quand un prosélytisme ardent d'idées politiques tend à rendre la lutte générale en élevant ce qu'on nomme les guerres de principes, la défense est plus difficile déjà et n'est point impossible encore pourtant. Quand c'est la crise douloureuse d'une civilisation tout entière qui éclate, quel peuple peut se promettre que ce poison qui voyage dans l'air ne va pas tout à l'heure descendre dans sa veine et brûler son sang ?

Mais, ce qui ne peut être mis en doute, c'est que l'Espagne possède encore de singuliers éléments de permanence et de préservation dans les conditions morales et matérielles même de son existence. Le mal contemporain n'a point pour se propager ce réseau de foyers industriels où s'engendre et se développe cet affreux cancer du paupérisme moderne ; il n'a point, pour favoriser cette action dissolvante, les haines des classes ; il se trouve en présence de cette virilité intacte du caractère national que je signalais. Les éléments préservateurs pour l'Espagne, au fond, ce sont ses mœurs si décriées et si singulièrement peintes parfois, — ce sont ses mœurs, non, sans doute, par ce qu'elles ont de vicieux, d'incohérent et de facile à critiquer, mais par ce quelque chose de vierge, de spontané et de sincère qui s'y fait sentir ; c'est aussi cet amour du passé qui fait partie du sentiment national et est une des formes idéales du patriotisme. Un peuple qui aime son passé est digne d'avoir un avenir. Cet amour du passé

dont un peuple ne se dessaisit pas et qu'il retrouve en lui à l'issue des révolutions est comme une ancre qu'il jette un moment, pour réparer ses désastres, avant de reprendre le cours mystérieux de ses destinées.

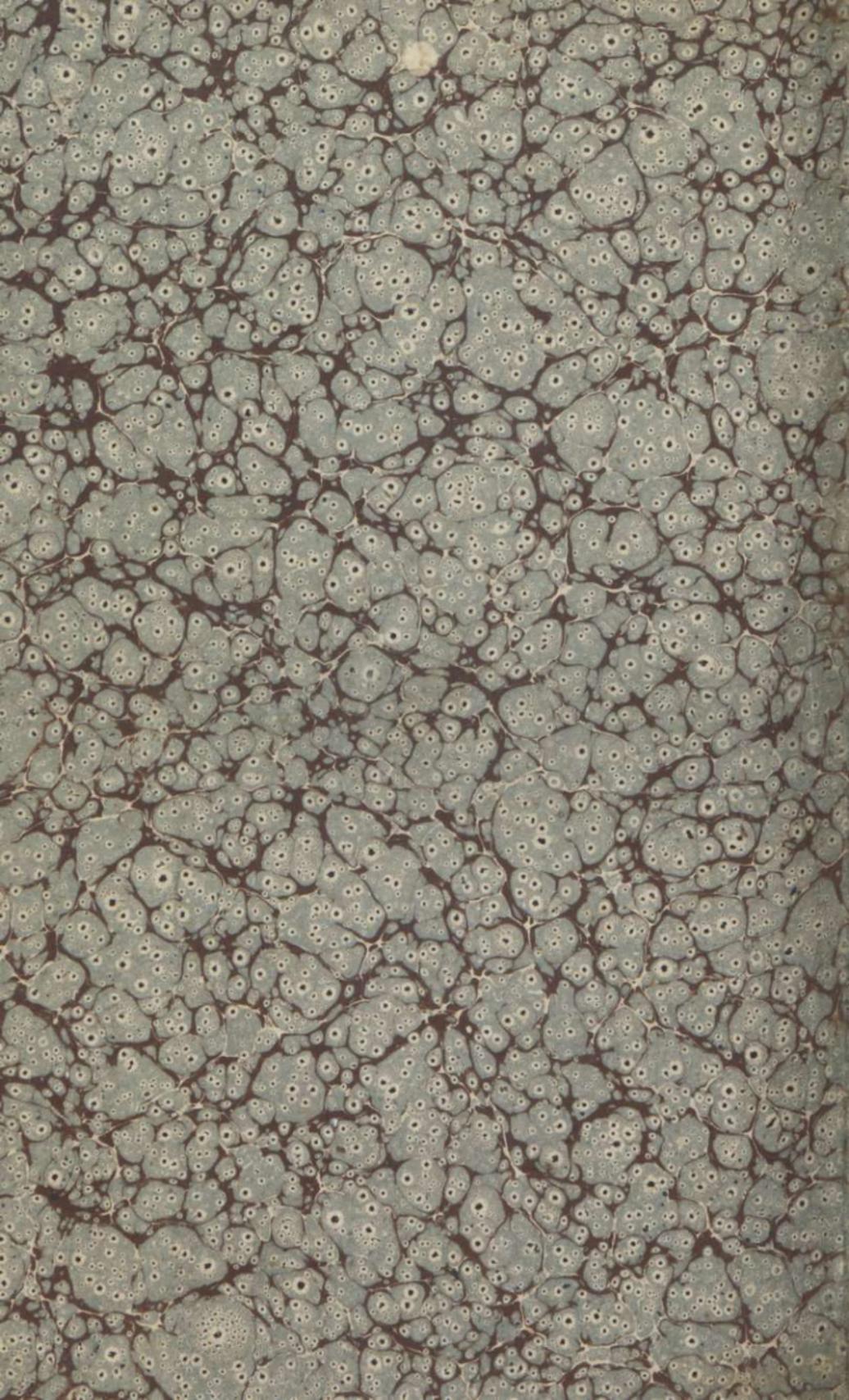
FIN.

TABLE DES MATIÈRES

- I. — MADRID ET LA SOCIÉTÉ ESPAGNOLE. — Voyage en Espagne. — Madrid et les provinces. — Les mœurs anciennes et les mœurs nouvelles. — La vie sociale et le caractère espagnol. — Les réunions publiques et le parlement. — La politique et l'administration. — Les hommes et la politique pratique. — Les salles d'asile de Madrid. — La littérature et les arts 1
- II. — LA RÉVOLUTION EN ESPAGNE ET LE GÉNÉRAL NARVAEZ. — Les influences militaires et la politique. — Les généraux dans la révolution espagnole. — Cordova, Espartero et Narvaez. — Biographie et carrière militaire de Narvaez. — Rivalité d'Espartero et de Narvaez. — Leur caractère et leur rôle dans la politique de l'Espagne. — La régence du duc de la Victoire et les événements de 1843. — L'Espagne depuis 1843 et le règne de la politique modérée. — L'Espagne et le général Narvaez en 1848. — Ministère de trois ans. — Retraite du duc de Valence. — Événements de 1854 56
- III. — UN PRÊTRE PUBLICISTE. DON JAIME BALMÈS, SA VIE ET SES OEUVRES. — La révolution et l'Espagne moderne. — L'Église espagnole et don Jaime Balmès. — Biographie de Balmès. — Ses œuvres politiques. — La guerre de succession, la royauté d'Isabelle II et la révolution espagnole. — Mouvement des partis. — Idées politiques de Balmès. —

- Œuvres sociales, religieuses et philosophiques. —
 Le *protestantisme comparé au catholicisme*. — Le
Criterio. — *Pio IX*. — Caractère et talent de
 Balmès. — Sa mort et son influence. 108
- IV. — UN PENSEUR CATHOLIQUE ESPAGNOL. DONOSO CORTÈS.
 — Les révolutions et leurs contradicteurs. — Burke
 de Maistre et Donoso Cortès. — Le libéralisme et le
 catholicisme en Espagne. — Vie et œuvres de Donoso
 Cortès pendant la révolution. — Le *cours de droit*
constitutionnel. — Essais sur les *principes consti-*
tutionnels et sur la *loi électorale*. — Émigration
 en France et *Lettres de Paris*. — Donoso Cortès et
 ses *discours* après 1848. — Ses idées religieuses
 et politiques. — *Essai sur le catholicisme, le li-*
béralisme et le socialisme. — Caractère de Donoso
 Cortès et sa mort. 158
- V. — LA POÉSIE NOUVELLE ET LE DUC DE RIVAS. — La
 vie littéraire et la politique en Espagne. — La
 littérature espagnole. — La poésie au commen-
 cement du XIX^e siècle et l'émigration. — L'é-
 cole nouvelle et le duc de Rivas. — Le *Bâtard*
maure. — Le drame de *don Alvaro ó la fuerza del*
Sino. — Les *romances*. — Le duc de Rivas et les
 poètes nouveaux. 211
- VI. — LA POÉSIE BYRONIENNE EN ESPAGNE ET ESPRONCEDA.
 — La postérité de lord Byron. — Espronceda, sa
 vie et son caractère. — Poésies lyriques. — L'*Étu-*
diant de Salamanque et le *Diablo-mundo*. — Mort
 d'Espronceda. 261
- VII. — LA COMÉDIE NOUVELLE EN ESPAGNE. BRETON DE LOS
 HERREROS, VENTURA DE LA VEGA ET RODRIGUEZ
 RUBI. — Théâtre espagnol. — La comédie ancienne.
 — La comédie au XVIII^e siècle. — Moratin et
 Ramon de la Cruz. — Renaissance dramatique. —
 Breton de los Herreros et ses comédies. — Ventura
 de la Vega et l'*Hombre de mundo*. — Rodriguez
 Rubi et la *Rueda de la fortuna*. — Caractères de
 la comédie nouvelle. 279

- VIII. — UN HUMORISTE ESPAGNOL AU XIX^e SIÈCLE. LARRA. —
 De *l'humour* et des humoristes. — La littérature
 picaresque en Espagne et Quevedo. — D. Mariano
 Jose de Larra. — Son génie satirique et humoris-
 tique. — Larra et la révolution espagnole. — Po-
 litique, mœurs et critique littéraire. — Originalité
 de Larra, son caractère, sa vie et sa mort. Étude
 morale. 325
- IX. — LA POLITIQUE ET LES MŒURS. LE *Curieux parlant*
 ET LE *Solitaire* ; SCÈNES MADRILÈGNES ET SCÈNES
 ANDALOUSES. — Rapports des mœurs et de la poli-
 tique. — De l'abstraction et du sentiment de nationa-
 lité. — La vie réelle à Madrid et dans l'Andalousie.
 — M. Mesonero Romanos et M. Serafin Calderon.
 — Les influences étrangères et l'originalité du carac-
 tère national. — La démocratie en Espagne. — Scè-
 nes de la vie populaire. — Les traditions locales
 en Andalousie. — Conclusion. 379



MAZADE, C 88

LIT. CASTE...

P1

#

25,000

